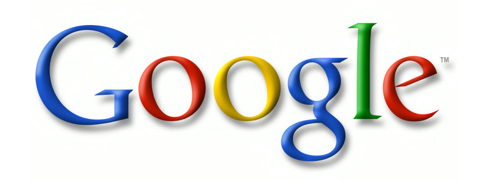
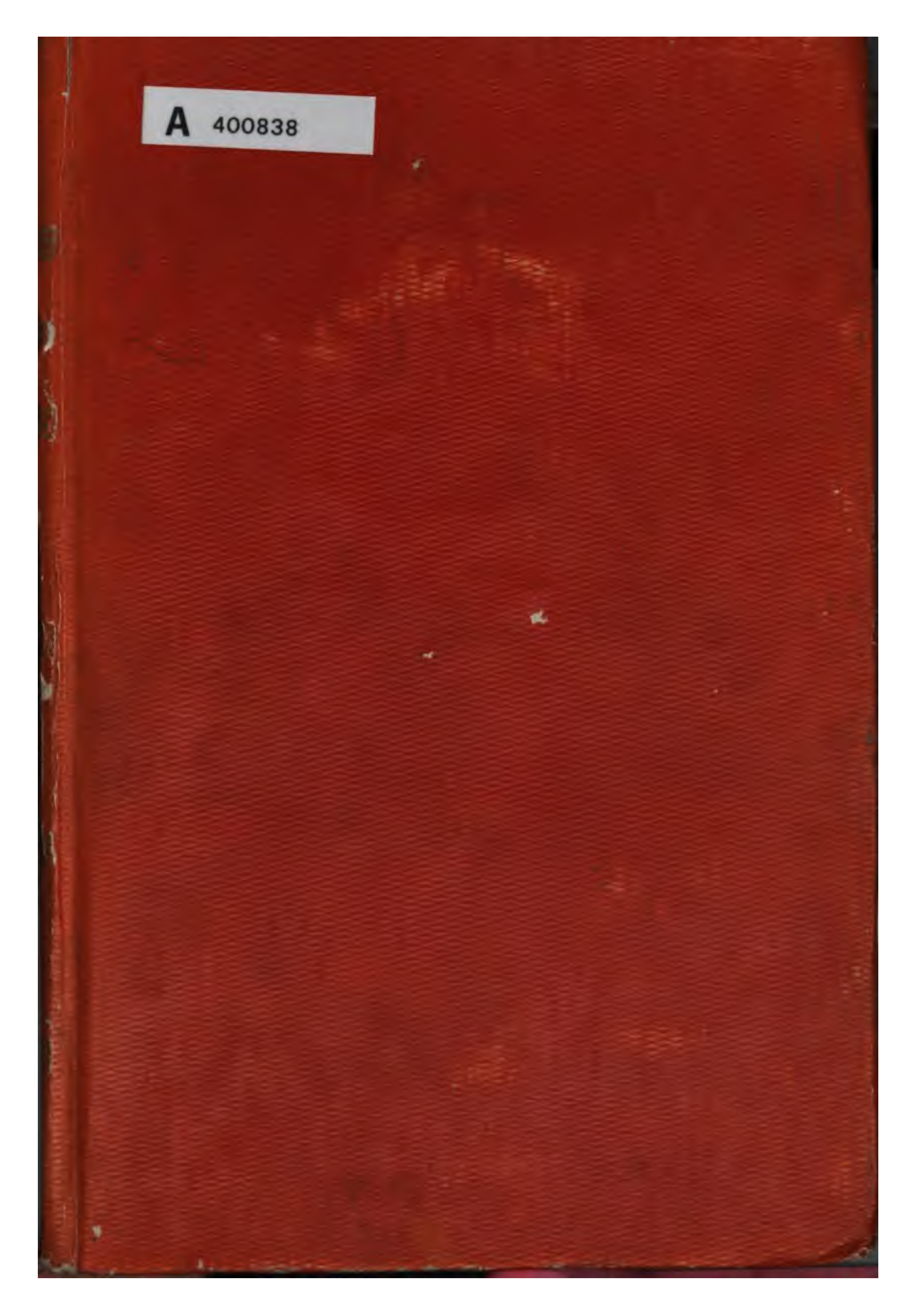
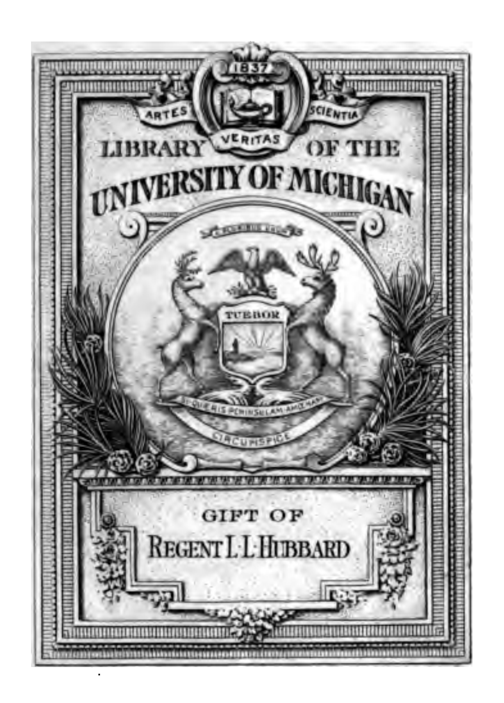
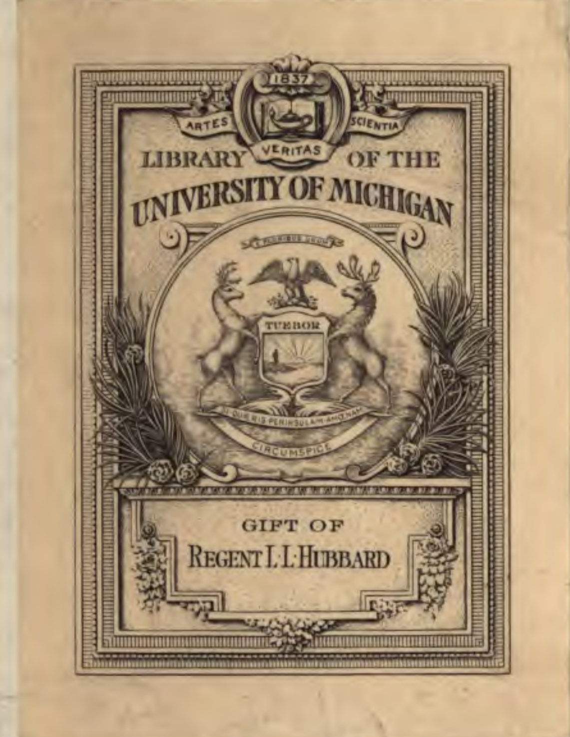



A 400838


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L. L. HUBBARD




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L. L. HUBBARD

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

Le Rôdeur Français; par M. de Rougemont. 3 vol. in-12, 6 fig. Prix : 10 fr. 50 c.

Tous les journaux ont fait le plus grand éloge de cet ouvrage. Deux éditions des deux premiers volumes ont été épuisées avec une rapidité qui en atteste le succès, et qui garantit celui du troisième volume. Le *Rôdeur* offre une peinture spirituelle de nos mœurs, une suite de tableaux et d'anecdotes variés, qui l'a fait placer par les littérateurs au rang de l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*. Cet ouvrage se trouve complet avec le troisième volume qui vient de paraître.

Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne; par de Pradt, 3e édition. 1 vol. in-8°. Prix 7 fr.

Récit historique sur la restauration de la royauté en France, le 31 *mars* 1814; par le même. 2e édition. Prix : 2 fr.

Sous presse pour paraître au 15 juillet.

Histoire civile et commerciale de la Jamaïque, à laquelle l'auteur, M. Drouin de Bercy, a joint un Tableau général des possessions anglaises, françaises, espagnoles, portugaises et hollandaises, dans les Deux-Mondes, jusqu'à ce jour; suivi de Réflexions commerciales et politiques, etc.; 1 vol. in-8°, avec la *Vue de Port-Royal*. Prix : 5 fr., et 6 fr. franc de port.

Cet ouvrage est destiné à faire suite à celui du même auteur, intitulé : *L'Europe et l'Amérique comparées*.


UNIV.
OF
MICH.

Pag. 74.



Jardins flottans de Mexico.

L'EUROPE

ET

L'AMÉRIQUE

COMPARÉES;

PAR M. DROUIN DE BERCY,

Colon et Propriétaire à Saint-Domingue, Lieutenant-Colonel d'État-Major provisoire dans l'Armée française, lors de l'expédition sous le général Leclerc.

AVEC SIX PLANCHES COLORIÉES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez ROSA, Libraire, grande cour du Palais-Royal;

A LONDRES, chez Treuttel et Würtz;

Et à BRUXELLES, chez Lecharlier, Libraire.

1818.

climats du Nouveau-Monde, j'ai entrepris de réfuter les inexactitudes dont fourmillent les ouvrages de certains de mes prédécesseurs.

Le désir d'être utile et d'offrir au lecteur le charme de la nouveauté, joint à l'avantage d'une plus grande exactitude, m'a soutenu dans ce travail, par la certitude qu'il suffirait d'établir d'une manière juste et raisonnable l'idée que l'on doit se former du nouvel hémisphère.

Puissent mes faibles efforts me concilier la bienveillance du public, et m'obtenir l'indulgence que je réclame de son impartialité!

DROUIN DE BERCY.

L'EUROPE

ET

L'AMÉRIQUE

COMPARÉES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Du Climat de l'Amérique lors de sa Découverte.

« Le climat de l'Amérique, dit M. Paw, au moment » de sa découverte, était un désert stérile et immense, » dont le terrain fétide et marécageux faisait végéter » plus d'arbres venimeux(1) qu'il n'en croît dans les trois » parties du reste de l'univers connu. La terre n'était » hérissée que de montagnes en pic, ou couverte de » forets et de marécages, inondée de lézards, de » couleuvres, de serpens, de reptiles et d'insectes » monstrueux par leur grandeur, et redoutables par » l'activité de leur poison.

---

(1) L'Auteur n'a pas voulu se permettre de substituer le mot de *vénéneux* à celui de *venimeux* employé par M. Paw.

» Les chenilles, les papillons, les millepieds, les » scarabées, les araignées, les grenouilles et les crapauds, y étaient, pour la plupart, d'une taille gigantesque dans leur espèce, et multipliés au-delà de » l'imagination.

» Le climat était contraire à la plupart des animaux » quadrupèdes, qui s'y sont trouvés plus petits d'un » sixième que leurs analogues de l'ancien continent; » il était surtout si pernicieux aux hommes abrutis et » viciés dans toutes les parties de leur organisme, d'une » façon étonnante. Dans les parties méridionales et » dans la plupart des îles de l'Amérique, la terre était » couverte d'eaux corrompues, malfaisantes et même » mortelles; en un mot, *le nouvel hémisphère était inférieur en tout point au continent d'Europe.* »

N'est-il pas extraordinaire que M. Paw ait refusé de se rendre à l'évidence des faits qui n'ont été contestés par personne, encore moins par les savans des divers royaumes de l'Europe, puisque les traditions des Indiens, les histoires des Espagnols contemporains et postérieurs à la découverte du Nouveau-Monde, les relations des navigateurs, des voyageurs et des missionnaires des différentes nations de l'Europe, s'accordent toutes à donner des descriptions plus ou moins flattées de la culture de l'Amérique, des villes qu'ils y ont trouvées sur leur passage, et des progrès que les indigènes avaient faits dans les arts, dans les sciences et dans la civilisation. Malgré tous ces témoignages, il a persisté à représenter ce pays comme venant d'éprouver tout récemment une inondation universelle; et par suite de cet entêtement, il a cherché à mettre en parallèle une contrée plus récemment sortie de dessous les

eaux, avec un pays qui, depuis dix-neuf siècles et plus, travaille journellement à se bonifier.

M. Paw, en nous annonçant que l'Amérique ne présentait que des montagnes en pic, ignore qu'il n'y a de montagnes à pic que celles d'une petite dimension, et qu'on chercherait en vain dans toutes les Alpes un mur de rochers qui ait 250 toises de hauteur perpendiculaire. Que doit-on penser de ce qu'il avance sur les montagnes de l'Amérique, qui ont 600 toises et plus au-dessus de l'océan ?

Quoique les citations que M. dom Prenetty fait des auteurs nombreux qui ont donné des descriptions de l'Amérique bien opposées à celles de M. Paw, devraient suffire pour prouver que ce pays n'était pas un désert immense, stérile, marécageux, infect et morbifère, je vais produire à l'appui de la dissertation de M. dom Prenetty, 1°. la lettre que Christophe Colomb, lors de sa relâche dans un petit mouillage de la côte-nord de la Jamaïque, appelé jusqu'à ce jour *Dom Christophers-Cove*, écrivit en 1504 au roi Ferdinand : elle se trouve consignée dans les registres de l'honorable conseil de la Jamaïque ; 2°. les relations d'autres voyageurs et écrivains européens.

Lettre de Christophe Colomb, de la Jamaïque, au roi Ferdinand.

Jamaïque, 1504.

« Diego Mendez, et les papiers que j'envoie par lui, » feront connaître à Votre Altesse *les riches mines d'or* » que j'ai découvertes dans la Veragua, et le projet

» que j'avais de laisser mon frère à la rivière Belin, si » les décrets de l'Être-Suprême et les plus grands » revers du monde n'y eussent mis obstacle. Malgré » tout, il me suffit de savoir que Votre Altesse et ses » successeurs en auront toute la gloire et l'avantage, » et que l'entière découverte et l'établissement de cette » île, est réservée à des mortels plus heureux que l'infortuné Colomb. Si Dieu daigne conduire Mendez » en Espagne, je ne doute pas qu'il ne prouve à Votre » Altesse et à mon auguste Maîtresse, que *ce ne sera* » *pas seulement une Castille et un Léon*, *mais la décou-* » *verte d'un pays rempli de nouveaux sujets*, *de terres* » *fertiles et saines*, *et qui s'étendent au-delà de tout ce* » *que l'imagination peut se figurer*, *ou que l'avarice peut* » *convoiter*.

» Mais ni lui, ni mes papiers, ni le talent d'aucun » mortel, ne peuvent vous dépeindre les angoisses et » les chagrins qui rongent mon corps et mon âme, la » misère et les dangers de mon fils, de mon frère et » de mes amis !

» Voilà déjà dix mois que nous sommes relégués » dans ce lieu, couchant à la belle étoile sur le pont » de nos vaisseaux échoués et amarrés l'un à l'autre. » Ceux de mes équipages qui jouissent d'une bonne » santé, se sont révoltés contre moi. Ils sont comman- » dés par Porras, de Séville. Mes fidèles amis sont en » partie malades ou mourans. *Nous avons consommé* » les provisions que les Indiens nous avaient apportées, » ce qui est cause qu'ils nous ont abandonné. Nous » sommes tous sur le point de mourir de faim. Tous » nos malheurs sont augmentés par tant de circons- » tances pénibles, que nous n'offrons plus que le triste

» spectacle des plus infortunés mortels que la terre ait » produits; *comme si le Ciel, dans sa colère, secondant » la jalousie de l'Espagne, eût voulu punir, comme cri- » minelles, des entreprises et des découvertes aussi grandes » que méritoires, et qui eussent fait honneur aux siècles » passés !*

» Dieu juste, et vous, Saints, qui habitez dans le » ciel, souffrez que le roi don Ferdinand et mon il- » lustre maîtresse, dona Isabelle, connaissent que » mon zèle seul pour leur service et l'intérêt de leur » gloire m'a plongé dans cette terrible position, et » qu'il est impossible d'éprouver des afflictions pareilles » aux miennes ! Je vois et je redoute avec horreur le » moment prochain de mon heure dernière, et celui » auquel mes malheureux compagnons se sont exposés » pour l'amour de moi. Hélas ! la pitié et la justice » en abandonnant ce monde, se sont retirées dans le » ciel. Je ne le sens que trop, c'est un crime d'avoir » tant entrepris et tant fait. Comme mes souffrances » me rendent à charge ma propre existence, je crains » bien aussi que les vains titres de vice-roi et d'amiral » ne soient un crime pour moi aux yeux jaloux de » l'Espagne. Je ne le vois que trop, l'on cherche à » couper le fil de mes vieux jours prêt à se rompre; et, » sur le retour de mon âge, je souffre les douleurs » aiguës de la goutte. Je languis, j'expire sous son » poids, sous celui de mes infirmités, parmi les Sau- » vages chez qui je ne trouve ni remèdes, ni alimens » pour me soutenir, ni prêtre, ni sacrement pour le » repos de mon âme.

» Mes gens sont en révolte ouverte. Mon frère, mon » fils et ceux qui me restent fidèles sont eux-mêmes ma-

» lades, affamés, mourans. *Les Indiens nous ont* » *abandonné*, et le gouverneur de St. Domingue a en- » voyé ici plutôt pour savoir si j'étais mort, que pour » nous secourir ou me retirer en vie de ma cruelle po- » sition ; car son embarcation n'a parlé à qui que ce » soit ; elle n'a point délivré de lettres ni voulu en re- » cevoir d'aucun de nous ; d'où je conclus que les offi- » ciers de Votre Altesse désirent voir terminer ici mes » voyages et mes jours.

» O bienheureuse mère de Dieu, qui prenez pitié » des malheureux opprimés, pourquoi n'avez-vous pas » permis au cruel Bovadilla de me tuer lorsqu'il me » dépouilla, ainsi que mon frère, de tout ce que nous » avions acheté si cher, au lieu de nous envoyer » chargés de chaînes en Espagne, sans jugement, » sans crime, sans l'apparence même d'une malver- » sation ? Ces chaînes sont mes seuls trésors ; elles » m'accompagneront jusques dans mon tombeau, si » toutefois je suis digne d'en avoir un et d'obtenir les » honneurs de la sépulture ; car je voudrais voir périr » avec moi le souvenir d'une action aussi injuste, et, » pour la gloire du nom espagnol, la savoir à jamais » oubliée. Ne permettez pas qu'elle ajoute au nom » Castillan une nouvelle tache d'infamie, ni que la » postérité sache qu'il exista, dans cette occasion, » des scélérats assez vils pour chercher à parvenir » auprès de Votre Majesté, aux dépens de la vie de l'in- » fortuné et misérable Colomb, non par rapport à ses » crimes, mais par les services que sa découverte d'un » nouveau Monde a rendus à l'Espagne. Comme le » ciel, en m'inspirant, m'y conduisit, le ciel aussi, je » l'espère, s'attendrira sur mon sort, et aura pitié de

» moi. Souffrez que la terre et ses habitans, que les » âmes justes et sensibles accordent quelques larmes à » mes malheurs.

» Et vous, bienheureux Saints du Paradis, témoins » de mon innocence et de mes souffrances, ayez pitié » de moi ! Quoique ce siècle-ci soit pervers et en- » durci, la postérité, peut-être, ne refusera pas » quelques pleurs à mon sort, quand, sur-tout, » elle saura que Christophe Colomb, avec sa propre » fortune, exposa, durant dix ans et quatre voyages, » sa vie et celle de son frère; qu'il coûta peu, » pour ne pas dire rien, à la couronne d'Espagne; » qu'il rendit des services plus grands qu'aucun » mortel n'ait rendus, soit à son souverain, soit » à son pays; et malgré tout, qu'il fut condamné » à mourir pauvre et misérable, sans être accusé du » plus léger crime. On m'a tout ôté, à l'exception de » mes chaînes; et celui qui donna un nouveau Monde » à l'Espagne, ne peut y trouver ni sûreté, ni asile » pour lui et sa malheureuse famille ! Le ciel pourrait- » il me persécuter encore, et paraître offensé de ce que » j'ai fait, *comme si la découverte d'un nouveau Monde » dût être fatale à l'ancien, et, par punition, me faire » périr dans ce triste séjour.*

» Et vous, Anges compatissans, qui secourez les » opprimés et les innocens, puissiez-vous porter vous- » mêmes ce papier à mon auguste maîtresse ! Elle » n'ignore pas ce que j'ai fait; elle ne refusera » sûrement pas de croire tout ce que j'ai souffert » pour son service et pour sa gloire. Elle sera assez » juste et assez vertueuse, pour ne pas permettre qu'un » de ses enfans, qui a donné *tant de richesses*, et qui

» a ajouté à ses domaines *des royaumes* et *des empires* » jusqu'alors inconnus, meure de faim ou ne vive que » de charités. Si elle existe encore, elle verra bien que » cette cruauté, que cette ingratitude, attireront un » jour le courroux du ciel; *que les richesses que j'ai dé-* » *couvertes serviront à pousser le genre humain à la ven-* » *geance, à la destruction*; *et que la nation Espagnole* » *supportera seule, par la suite, la punition que méritent* » *des gens envieux, méchans et ingrats, pour les crimes* » *qu'ils commettent actuellement.* »

La lettre de ce grand homme, loin de décrire, comme M. Paw, l'Amérique comme un désert immense, stérile, marécageux, infect, morbifère, fourmillant de crapauds, et de serpens, de reptiles redoutables par leur poison, assure, au contraire, que *ce ne sera pas seulement une Castille, un Léon, mais un pays rempli de nouveaux sujets, de terres fertiles et saines, qui s'étendent au-delà de ce que l'imagination peut se figurer, ou que l'avarice peut convoiter.*

M. Paw mettra-t-il en doute la franchise de ce respectable et malheureux navigateur? fera-t-il l'affront à sa mémoire de soupçonner Christophe Colomb d'avoir voulu tromper son souverain? Non, sans doute: une récusation semblable ferait plus de tort à son auteur qu'à celui contre lequel on l'emploierait.

Si M. Paw avait eu le bonheur, comme les premiers marins qui découvrirent successivement l'Amérique et ses îles, d'aborder sur leurs plages, il les eût trouvées cultivées pour la plupart, et les portions qui étaient inhabitées, assez peu altérées pour se convaincre que rien alors ne devait égaler leurs beautés virginales; il

n'eût point été surpris de voir qu'elles aient influé sur les premières relations qui en ont été faites, et qu'elles y aient répandu une fraîcheur, un coloris, et une je ne sais quelle grâce naïve, qui les distinguera toujours avantageusement, malgré leur simplicité, des descriptions savantes qu'on en a faites dans les derniers temps. Parmi les écrivains modernes, l'historien de l'amiral *Anson*, *Cook*, *Banks*, *Solander* et quelques autres, nous ont décrit plusieurs de ces sites naturels, tant de l'Amérique que des îles *Tinian*, *de Masso*, *de Juan de Fernandez*, et *d'O-Taïti*, qui ont ravi tous les gens de goût, quoique ces îles eussent été dégradées en partie par les naturels et les Espagnols.

Pour prouver à M. Paw que ce pays, au dix-huitième siècle, n'a point dégénéré de sa fraîcheur, de sa beauté et de sa fécondité primitives, je vais rapporter ce que M. le Bossu, capitaine des troupes de marine à la Louisiane, dit de ce pays : « Le sol de la Louisiane res- » semble, vers le bas de la colonie, à celui de l'Egypte » lorsque le Nil a débordé : il est excellent......... » Et page 74 : « Les yeux sont charmés de la beauté de » la nature : sans avoir jamais été embellie par l'art, » elle se présente ici comme elle est sortie des mains du » Créateur, avant la chute de notre premier père. Les » voyageurs ont les oreilles charmées par le ramage » des oiseaux, sur-tout de ceux qu'on appelle *mocqueurs*, » qui se plaisent fort dans la compagnie des hommes ; » on dirait qu'ils sont formés pour les désennuyer et » faire oublier au voyageur ses fatigues..... » Dans une autre partie de sa relation il s'exprime ainsi : « La terre » est extrêmement fertile dans toute l'Amérique : les » herbes y viennent hautes et touffues, et lorsque

» l'hiver ou la gelée les a séchées, les Indiens y mettent » le feu, puis ils bêchent et ensemencent les terres, et » trois mois après ils font la récolte, qui consiste en » blé d'Inde, millet, fèves et autres légumes, en pis- » taches, melons d'eau, citrouilles qui y sont très- » communes et plus délicates que celles d'Europe; les » habitans les appellent giromons. » (*Nouveau Voyage aux Indes occidentales.*)

L'abbé de la Porte, au sujet de la capitainerie de Para, au Brésil, dit : « Un printemps éternel règne dans » cette heureuse contrée. La chaleur du climat y est » tempérée par la fraîcheur de mille ruisseaux à peine » sortis de leur source, et par l'épaisseur des bois qui » en ombragent les bords. Un nombre prodigieux de » plantes extraordinaires et de fleurs inconnues pré- » sente un spectacle toujours varié, toujours nouveau. » On y est éclairé avec des bois de senteur et des résines » odoriférantes; on y marche sur des herbes parfumées; » on y foule aux pieds l'or et les pierreries. *La terre » produit dans chaque saison, et n'exige aucun soin » pour produire.* Si les peuples voulaient y seconder la » nature, plus délicieux que les vergers d'Eden, plus » fortunés que les rivages de l'Euphrate, les vastes » pays du Maragnon ne seraient bientôt plus que d'im- » menses jardins, où règneraient à-la-fois *la joie*, *la » santé*, *l'abondance*. Toutes les productions dispersées » dans d'autres régions, se trouvent rassemblées dans » celle-ci : une multitude de poissons dans les rivières, » mille animaux différens sur les montagnes, un » nombre infini de toutes sortes d'oiseaux dans les » forêts, des arbres toujours chargés de fruits, des » champs toujours couverts de moissons. Le gibier

» vient de lui-même s'offrir aux chasseurs ; les pierres » précieuses, les riches métaux n'attendent que des » mains pour les recueillir ; enfin, parmi les habitans » même, on ne voit que *des hommes bien faits*, *adroits* » *et pleins de génie, dans les choses du moins qui leur* » *sont utiles*. Ils ont *tous les arts* qu'exigent les vrais » besoins ; ils ont tous les besoins qu'exige *le bonheur*. » Ils ne les multiplient jamais, et ne se refusent à » aucun de ceux qu'ils éprouvent. Celui de *l'amour* ne » leur coûte pas plus à satisfaire. Les femmes n'en- » sevelissent pas les beautés dont la nature les pare ; » elles imagineraient l'outrager en rougissant de ses » dons ; la liberté y ajoute ces grâces faciles, que la » gêne rendrait timides et concentrées. La loi ne con- » trarie point leur penchant : leurs plaisirs *sont vifs*, » mais paisibles, et leurs remèdes aussi simples que » leurs alimens. Ces *peuples*, *que l'on croit si bornés*, » *ont su prendre la voie la plus courte pour arriver au* » *bonheur*. »

M. Humboldt, dans son *Voyage aux Régions équinoxiales du Nouveau-Continent* (307 ans après la conquête), s'exprime ainsi : « Le climat et la force de la » végétation opposent des obstacles aux progrès de la » société dans la zône torride : dans l'Ancien-Monde, » ce sont les peuples et les nuances de leur civilisation » qui donnent au tableau son caractère principal ; » tandis que dans le Nouveau, l'homme et ses pro- » ductions disparaissent, pour ainsi dire, au milieu » d'une *nature sauvage et gigantesque*, *de la force de la* » *végétation*, *de la fraîcheur éternelle* de la vie orga- » nique, des climats disposés par étages sur la pente » des Cordillières, et des fleuves immenses que M. de

» Châteaubriant a peints avec une admirable fidélité. »

M. Bonnet, dans le *Tableau des Etats-Unis*, imprimé en 1816, dit : « Lorsqu'on voit le voisinage des » villes de l'Amérique du nord, surtout celui de Philadelphie, on ne peut s'empêcher d'être frappé de » l'excès des défrichemens. Dès qu'on s'éloigne des » villes, et qu'on pénètre dans les bois, on y voit la » nature dans toute sa pureté naturelle et toute la » fraîcheur de la jeunesse. On a souvent de la peine à » s'apercevoir que la terre renferme des rochers et du » tuf, tant les angles qu'elle cache se trouvent arrondis par la profondeur de la terre végétale qui les » déguise. Rien n'est frappant comme la beauté des » arbres et la nuance de leurs verdures. Lorsque, d'un » endroit élevé, l'on découvre, à une certaine distance, » la continuation des forêts, on croit promener sa vue » sur un pré bien arrosé. Les feuilles des divers arbres » ont chacune une fraîcheur qui leur est particulière. » L'Européen qui voyage sur cette terre vierge est » *toujours dans le ravissement*; il ne cesse d'avoir sous » les yeux la brillante perspective de la *fécondité* et » de la *prospérité* dans ces contrées bien arrosées, avec » une prodigieuse générosité, par des fleuves, des » rivières et des torrens, dont les eaux limpides et cristallines seront encore pendant long-temps des réservoirs purs et naturels des poissons les plus délicats. »

A la page 89, le même auteur dit : « Je pourrais » faire voir à mon lecteur, d'un seul coup-d'œil, dans » dans ce pays, comme une production spontanée, » toutes les fleurs que la nature seule, ou la nature » aidée par l'art, fait naître depuis *Mahon* jusqu'à » *Harlem*; tous les fruits, depuis le *coing* jusqu'à l'*ana-*

» *nas*; je lui montrerais la place du vignoble de *Tockei*, » un autre *Rhône*, un nouveau *Rhin*; les coteaux » d'*Auvilé* et d'*Aï*, et enfin le *Clos-Vougeot*; les col- » lines cendrées de la *Rivière de Gênes*, et celles d'*Aix* » en Provence; les champs d'orangers d'*Hières*, de » *Nice* et de *Lisbonne*; les haies de myrtes et de gre- » nadiers de l'*Italie*; enfin les plaines dorées de la » *Beauce* et de la *Pologne* : ce dernier objet est depuis » long-temps la propriété des *Etats-Unis*. »

Ces descriptions, comme on le voit, sont loin de s'accorder avec le tableau lugubre que M. Paw nous a présenté de l'Amérique. J'admets avec cet écrivain qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des historiens espagnols au sujet de l'Amérique, de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarre, du nombre infini de villes spacieuses ornées d'édifices superbes et de campagnes fertiles peuplées de bestiaux, de cultivateurs plongés dans l'abondance, de lois admirables, et ce qui est plus rare encore, de lois respectées; mais aussi M. Paw doit être trop ami de la vérité pour ne pas convenir qu'il était impossible aux Espagnols du quinzième siècle de voir des merveilles où il n'en existait pas; qu'on ne peut pas supposer non plus que les Français, les Anglais et d'autres peuples de l'Europe, accoutumés à voir dans leurs villes des édifices élégans, dans leurs campagnes des plaines cultivées avec soin et couvertes de bestiaux, se soient tous entendus pour faire l'éloge d'un pays qui n'eût offert que des déserts et des marécages remplis de reptiles et d'insectes.

M. Paw, et tous ceux qui ont lu l'histoire, savent que les Espagnols, à cette époque, comme depuis leurs

successeurs, étaient trop jaloux des Français et des Anglais, et des autres peuples du continent d'Europe, pour chercher à exciter leur cupidité par des relations aussi attrayantes que fausses et déplacées. Tout le monde sait que malgré les cruautés que les Espagnols exercèrent en Amérique quelques années après sa découverte, cruautés qu'ils ont perpétuées jusqu'à nos jours, pour empêcher les Européens de s'y établir, ils n'ont cependant jamais pu réussir à se conserver la possession paisible et entière de ce vaste hémisphère.

Or, je le demande maintenant à tout homme impartial, si le Nouveau-Monde n'eût été (comme le dit M. Paw, vol. 1, pag. 2) qu'*une terre hérissée de montagnes en pic, couverte de forêts et de marécages, offrant l'aspect d'un désert immense, où les premiers aventuriers qui y firent des établissemens, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette*; est-il probable que les Espagnols eussent mis autant de résolution à s'y maintenir exclusivement, et les autres peuples de l'Europe autant d'acharnement à s'y établir?

Non, sans doute, parce qu'on n'abandonne pas de sang-froid et avec persévérance, pendant plus d'un siècle, un pays parfaitement cultivé, couvert de palais somptueux, de maisons de plaisance dans des sites délicieux, rempli de gros et menu bétail, enfin l'abondance et les plaisirs des capitales, pour n'aller traverser que des déserts de sables brûlans sous les tropiques; ne gravir que des montagnes stériles; ne s'établir que dans la fange des marais; ne se procurer pour tout plaisir que la certitude de mourir de faim, sans trouver un seul être à figure humaine de qui l'on puisse

espérer les derniers secours, que les Sauvages eux-mêmes ne refusent pas à l'humanité expirante. D'ailleurs, de semblables expéditions n'auraient pu offrir aucun but d'utilité, et ne pourraient point se comparer aux croisades, puisque celles-ci, quoique dictées par un fanatisme outré, avaient augmenté les lumières et les moyens industriels, par la découverte de plantes utiles, achetées, à la vérité, au prix d'un million d'âmes; tandis que l'acquisition de déserts immenses, marécageux, remplis de serpens et d'arbres vénéneux, ne laissait d'autre perspective que la mort, sans aucune utilité pour les sciences, ni pour la religion.

M. Paw, qui regarde comme exagérées toutes les relations en faveur de l'Amérique, aurait dû, je crois, sans craindre d'être taxé de crédulité, regarder aussi comme une exagération ou une ruse, les souffrances prétendues et inouïes des premiers aventuriers, comme ne tendant qu'à ôter aux Européens l'envie de leur disputer la jouissance de la découverte importante qu'ils venaient de faire, et à jeter un nouveau lustre sur leur persévérance à braver les maux qui les environnaient. Si l'Amérique n'eût été qu'un désert immense, infect et morbifère, eût-elle contenu, abstraction faite des animaux amphibies, autant d'êtres vivans, de volailles, de gibier, d'animaux domestiques et sauvages, et produit cette variété étonnante de fruits qui, tout sauvageons qu'on les cueille, sont cependant plus sucrés, plus agréables que les fruits de l'Europe; n'eût-elle pas épargné aux Espagnols l'opprobre dont ils se sont couverts, en assassinant tant de millions d'indigènes paisibles, confians, d'un abord simple, et exempts de malice et de rancune?

Quelle gloire tout autre que M. Paw trouvera-t-il à un peuple armé de cuirasses, de canons, d'armes meurtrières, de chevaux aguerris, de chiens de chasse, retranché derrière des redoutes imposantes, ou caché dans des citadelles flottantes, d'avoir vaincu ces paisibles habitans de l'Amérique, pour qui cet attirail était un spectacle nouveau ; qui n'avait aucune idée de la poudre à canon et de ses effets, et qui étaient loin de supposer que des gens auxquels ils offraient sans défiance leurs villes, leurs vivres, fussent des monstres à figure humaine, qui devaient violer leurs femmes, leurs filles, piller leurs biens, leur mettre sans aucune provocation le poignard sous la gorge, les faire brûler, dévorer par leurs dogues, ou les ensevelir vivans sous terre, pour leur procurer de l'or?

Quand on pense que ces Américains venaient sans armes sur le rivage, qu'ils apportaient aux Espagnols avec confiance et gaieté toutes les productions de leur sol ; qu'ils prenaient ces nouveaux venus sur leurs épaules pour les aider à descendre à terre ; que les matelots qui s'enfonçaient dans l'intérieur du pays étaient fêtés ; que de tous côtés ils leur apportaient des vivres ; qu'ils se disputaient à qui leur donnerait asile ; qu'ils remplissaient du coton le plus fin les lits suspendus dans lesquels ils couchaient, n'est-on pas en droit de se demander si c'étaient des peuples civilisés qui étaient descendus chez des sauvages, ou des sauvages chez des peuples civilisés, puisque ceux-ci avaient les vertus qui caractérisent l'homme, et les autres cette férocité de l'anthropophage?

Quoique les preuves nombreuses attestées par des écrivains et des voyageurs de tous les Etats de l'Europe,

n'ayant aucun intérêt particulier, ni aucune considération à garder envers l'Amérique, devraient suffire pour prouver que le Nouveau-Monde, lors de sa découverte, n'était pas un désert immense, infect et mortel, comme le prétend M. Paw; cependant, pour être à même d'examiner lequel du continent d'Europe ou de celui de l'Amérique a été le plus favorisé du Créateur au sortir des mains de la Nature, je vais, pour abonder dans le sens de M. Paw, le considérer un moment comme tel, et sortant d'éprouver un cataclysme semblable à celui d'*Ogygès* ou du *Deucalion* scythe, qu'on peut placer dans l'ordre chronologique à 4,000 ans avant notre ère; cataclysme peut-être plus considérable que celui de la Bible, arrivé le 17 février, 2348 ans avant J. C.; que les Hébreux, et, depuis, les Chrétiens, ont fait passer pour un déluge universel; qui est vraisemblablement le même que celui qui inonda la Chine sous *Yaus*, septième empereur de ce pays, né 2357 ans avant J. C.; cataclysme, malgré tout, plus considérable que celui d' Ogygès, arrivé sous *Phoronée*, fils d'*Inachus*, 220 ans avant le déluge du Deucalion grec, qui eut lieu en Thessalie 700 ans après celui de la Bible; que l'inondation de la *Chersonèse-Cimbrique*, arrivée 340 ans avant notre ère vulgaire, laquelle a noyé et enterré les forêts de la *Frise*, et formé tous ces marais depuis *Schelling* jusqu'à Bentheim; que l'énorme volume d'eau qui tomba en *Syrie* en 1040, en 1095; que celui de la Sibérie, dans la même année; que l'inondation qui eut lieu dans la Frise en 1164, 1165, 1218, et qui en 1446 submergea plus de 100,000 âmes, 300 villages en Frise et en Zélande, où l'on voit encore aujourd'hui, dans l'endroit où les vaisseaux passent, les restes des

tours et des clochers de plusieurs paroisses; que celle de 1530 dans le même pays; que l'abas d'eau de 1604, qui détruisit en Angleterre tant d'hommes et tant d'animaux; que l'inondation de l'Asie dont parle *Eustathe*; enfin que le délnge de nos jours dans le Bengale, qui a inondé une immense surface de terre et fait périr plus de 40,000 habitans.

J'observerai cependant que M. *Smith Barton*, naturaliste très-ingénieux, dit avec beaucoup de justesse : « Je ne puis considérer que comme puérile, et nullement prouvée par l'évidence naturelle, la supposition » qu'une grande partie de l'Amérique est sortie du sein » des eaux plus tard que les autres continens. »

Le savant M. Humboldt est du même avis. (*Tableaux de la Nature*, pag. 128, 129, 130, etc.)

L'enchaînement et l'identité des couches secondaires près de *Caraccas*, dans la *Thuringe* et la basse *Egypte*, prouvent, d'après le développement que M. Humboldt en a donné dans son *Tableau géologique de l'Amérique méridionale*, que cette grande opération de la nature s'est faite à la même époque sur toute la terre.

Si M. Paw, au lieu de donner un libre cours à son esprit prévenu contre un pays qu'il n'a jamais parcouru, et qu'il ne connaît vraisemblablement que sur des détails imparfaits, eût considéré l'état où se trouve aujourd'hui la surface du globe; s'il eût examiné la disposition des matières dont est composée la croûte extérieure de la terre; s'il eût réfléchi aux changemens qui arrivent de temps à autre dans la forme des mers et des continens, et à ceux dont l'histoire a conservé le souvenir, M. Paw eût été convaincu que l'Europe n'a pas toujours été un pays aussi desséché qu'il l'est de nos

jours ; que l'Amérique, avant sa catastrophe, pouvait avoir été aussi florissante que jadis l'Egypte et l'Afrique ; bref, que le globe terraqué n'a pas toujours été tel que nous le voyons aujourd'hui, que la mer a occupé autrefois presque tout l'espace qui forme les continens actuels, tandis que les anciens ont disparu sous les eaux, en totalité ou en partie, tels que la *Taprobane*, voisine de la zone torride ; l'*Atlantide*, que l'on suppose avoir joint les *Açores* avec l'*Irlande* et avec le continent d'*Amérique* ; cette partie du Gröenland que les Danois possédaient, et qui, dans le onzième siècle, était habitée par des peuples policés et chrétiens, ayant des évêques, des églises, des villes considérables, un grand commerce, et où ils ont rétabli, vers le milieu du dix-septième siècle, leurs anciennes relations ; ces *terrains immenses* qui ne faisaient peut-être qu'un tout de l'Afrique et de l'Asie, formant aujourd'hui les îles innombrables des *Maldives* et des *Languedives* ; les îles *Moluques*, les *Philippines*, les *Mariannes*, l'*espace* situé sous le même méridien, depuis le *Kamschatka* jusqu'à la *Nouvelle-Bretagne*, formant une suite de plus de 2200 lieues de longueur, du nord au sud, continuellement mêlée de terre et de mer, qui ressemble à un pays inondé dont on ne voit plus que les éminences ; enfin les *îles de l'Archipel* de l'Amérique, et presque toutes celles qui sont voisines des continens, qui annoncent qu'elles en faisaient partie, puisqu'on ne trouve des îles considérables et voisines l'une de l'autre qu'auprès des continens, et qu'on en rencontre très-peu dans le milieu des grandes mers.

En effet, à l'inspection des cartes géographiques, et d'après les rapports des navigateurs, on voit que la mer

Pacifique ne contient que quelques îles éparses, et que dans le vaste océan Atlantique on ne rencontre au large que les petites îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension.

Si, d'après les différens destins que notre planète a éprouvés, on peut en inférer que les philosophes égyptiens avaient raison de dire à *Solon* qu'ils regardaient les déluges comme des événemens périodiques, et les siècles d'ignorance et la ruine des arts comme les suites nécessaires des déluges, M. Paw alors n'aurait pas dû s'étonner de trouver les Américains en arrière des Européens pour les sciences et les arts, puisque leur pays, suivant lui, avait éprouvé ce fléau bien des siècles après l'Europe. Quoi qu'il en soit, cela ne prouve pas non plus, comme l'a avancé M. Paw, que l'Amérique, lors de sa découverte, fût un *désert pestilentiel*, que les *Américains fussent des sauvages si complètement ignorans*, *d'une constitution si délabrée et si dégradée*, qu'elle pût autoriser les universités, les théologiens et les philosophes du quinzième siècle à les désigner orgueilleusement du fond de leurs cabinets comme des *orangs-outangs*, et à leur refuser une âme immortelle comme celle de leurs contemporains d'Europe. Un prétexte semblable avilit ceux qui s'en sont servis pour excuser le massacre qu'on a fait de ces malheureux.

Cependant, quoique la catastrophe terrible que l'Amérique a éprouvée plus tard que celles qui ont désolé l'Europe, l'Afrique et l'Asie, ne lui ait permis de sortir de dessous les eaux que très-récemment, comparativement avec les trois autres portions du globe, je vais la prendre dans cet état et la comparer avec l'Europe avant l'introduction des arts et des sciences; en-

suite j'examinerai ses productions et ses ressources, afin de montrer à M. Paw combien il a tort de chercher à déprécier un pays préférable au sien sous tous les rapports.

Quant à l'ancienneté, il n'est peut-être pas aussi facile que M. Paw le suppose, de décider lequel des deux continens y a le plus de droit; car, comme l'a remarqué avec raison le P. Kirker, le culte religieux du Nouveau-Monde se rapproche beaucoup, dans ses formes, du culte égyptien et phénicien; on y trouve aussi des fictions assez semblables à celles que les Grecs ont empruntées de la Phénicie et de l'Egypte : de plus, lorsque les Espagnols firent la conquête du Mexique, ils trouvèrent établis, au-delà du parallèle de 20 degrés, les *Chichimèques* et les *Otomites*, deux peuples nomades dont les hordes nombreuses occupaient, comme les Arabes, de vastes plaines. L'agriculture et la civilisation étaient concentrées dans les *plateaux* qui se prolongent au sud de la rivière de San-Iago, sur-tout entre la *grande vallée* de Tenochtillan (Mexico); les *vastes plaines* de Zalaya et de Salamanca, unies comme la surface des eaux qui semblent avoir couvert le sol pendant un long espace de siècles (ces *plateaux* sont élevés de 1700 mètres au-dessus du niveau de la mer, et bordés de montagnes visibles à de grandes distances); et la *province d'Oaxaca*, d'où la chaîne centrale de la cordillière d'Anahuac se prolonge jusqu'à la ville de Durango.

D'après les rapports d'Acosta, confirmés par plusieurs historiens, il paraît que les peuples que Cortez trouva au Mexique n'étaient pas indigènes, ou du moins les premiers qui l'eussent habité. On y reconnut

sept nations qui y avaient dominé en se chassant successivement. On les a comprises sous le nom général de *Navatlaches*. La première de ces nations était celle des *Suchimiches*, qui chassèrent les *Chichimèques* et les forcèrent de se retirer dans la partie qu'on appelle *Nouveau-Mexique*.

Les tableaux hiéroglyphiques des Aztèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre la grande migration des peuples américains. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au cinquième siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie, dont elle ressent encore les effets funestes dans plusieurs de ses institutions sociales. Les peuples qui traversèrent le Mexique y laissèrent, au contraire, des traces de culture et de civilisation. Les *Toltèques* en 648, les *Chichimèques* en 1170, les *Nahuatèques* en 1178, les *Alcohues* et les *Aztèques* en 1196, après avoir quitté la côte nord-ouest de l'Amérique, leur pays natal, après avoir traversé les savanes de *Nabajoa* et du *Moqui* pour parvenir au rio Gila, franchirent cette rivière, inondèrent le pays d'Anahuac de leurs phalanges, et vinrent se fixer au Mexique, où les *Toltèques* apprirent aux Mexicains à cultiver le maïs et le coton, élevèrent de nouvelles villes dans leur pays, fondèrent les royaumes de *Huehetlapan*, de *Tollan* et d'*Azlan*; construisirent des routes considérables, et sur-tout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, dont la base a jusqu'à 438 mètres de longueur, et dont les faces sont très-exactement orientées. Ces peuples connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils savaient fondre des métaux et tailler les pierres les plus dures. Ils avaient une année solaire

plus parfaite que celle des Grecs, des Romains et des Egyptiens, puisqu'ils intercalaient à la fin de leur grand cycle 104 ans, avec plus d'exactitude qu'eux. La forme de leur gouvernement indiquait qu'ils descendaient d'un peuple qui lui-même avait éprouvé de grandes vicissitudes dans son état social.

Les Aztèques, originaires d'un pays situé au nord du rio Gila, avaient poussé leur migration vers le sud, restant toujours sur le dos de la cordillière, et préférant les régions froides aux chaleurs excessives de la côte. La partie d'Anahuac qui composait le royaume de Motézuma II n'égalait pas en surface la huitième partie de la Nouvelle-Espagne. Les rois d'*Alcohuacan*, de *Tlacopan* et de *Michuacan* étaient des princes indépendans. Les grandes villes des Aztèques, les terrains les mieux cultivés se trouvaient en grande partie dans les environs de la capitale du Mexique, sur-tout dans la belle vallée de Tenochtitlan.

Il paraît qu'en Afrique, de même que dans le nouveau continent, ce fut sur les montagnes ou dans leurs environs qu'habitèrent les premiers peuples civilisés. *Acosta* donne le détail de la généalogie des derniers empereurs; il la commence à Acamapixtli. *Purchas* met avant celui-ci *Inuch*, l'an 1324 de notre ère, et *Acamapixtli* l'an 1371 ou 1372, comme Acosta.

Dehorne rappelle dans ses *Tables américaines*, publiées par *Purchas*, une époque antérieure de 800 ans à Cortez, c'est-à-dire l'an 700 de notre ère, et il y trouve les *Chichimèques*; mais la plus ancienne époque que l'on connaisse est celle des *Toltèques*, à qui l'on attribue les arts et les sciences qui passèrent ensuite chez les Mexicains.

Quoi qu'il en soit, tous les historiens s'accordent à fixer à l'an 1320 la fondation de *Mexico*, qui devint la capitale de l'empire du Mexique. Cet empire avait 500 lieues d'orient en occident, et 200 lieues de largeur.

Buturini assure que les Mexicains marquaient les comètes dans leurs hiéroglyphes, ainsi que les éclipses, et qu'ils avaient noté celle qui arriva à la mort de J. C.

L'abbé *Clavigero*, dans son Histoire du Mexique, compte l'an 7 *Tokhtli*, qui correspond à l'an 34 de J. C.

Avant l'arrivée des Européens, les Mexicains et les Péruviens étaient parvenus, en exprimant le suc de la tige de maïs, à en faire un sucre agréable, et à convertir en miel celui d'un arbuste nommé *maquey*. Cortez, en décrivant toutes les denrées qu'on vendait au marché de Tlatelotco, lors de son entrée à Tenochtillan, dit : « On vend du miel d'abeille et de la cire, du » miel de tiges de maïs, et celle d'un arbuste nommé » *maquey*. »

Les Mexicains mangeaient l'épi du maïs, cuit dans l'eau ou rôti, ou bien ils en écrasaient le grain pour en faire un pain nourrissant; ils employaient la farine, comme le gruau, à faire de la bouillie. Le grain, mis en fusion, leur fournissait ces boissons que l'on désigne par le mot *chicha*, et qui ressemblent, les unes à la bière, les autres au cidre. Sous le gouvernement des Incas, il n'était pas permis au Pérou de fabriquer des liqueurs enivrantes, sur-tout celle que l'on appelle *vinapu* et *sora*. L'*agave*, la vigne des Mexicains, leur fournissait la boisson favorite, appelée le *pulque de maquey*.

Il existe peu de peuples qui cultivent de certaines

plantes, simplement dans le but d'en faire des boissons. L'ancien continent ne nous offre des plantations de vignes qu'à l'ouest de l'*Indus*; dans les beaux temps de la Grèce, cette culture était même restreinte aux pays situés entre l'*Oxus* et l'*Euphrate*, à l'*Asie mineure* et à l'Europe occidentale.

Le nouveau continent, de l'aveu même de M. Humboldt, nous présente l'exemple des Mexicains, qui ne retiraient pas seulement des boissons de la substance amylacée et sucrée du *maïs*, du *manioc*, des *bananes*, ou de la pulpe de quelques espèces de *mimosa*, mais qui cultivaient tout exprès le *pite* ou *maquey*, plante de la famille des *ananas*, pour en convertir le suc en une liqueur spiritueuse. Cette partie de l'agriculture aztèque offre un trait d'autant plus curieux, qu'on ne trouve rien d'analogue chez un grand nombre de nations beaucoup plus avancées dans la civilisation que les anciens habitans d'Anahuac.

Lorsque les Espagnols eurent envahi le Mexique, les Aztèques aimèrent mieux souffrir les vexations cruelles de leurs vainqueurs, plutôt que de quitter le sol que leurs pères avaient cultivé de leurs mains. Mais à mesure que les Espagnols poussaient leurs conquêtes vers les provinces septentrionales, la nouvelle *Biscaye*, la *Senora* et le Nouveau-Mexique, les indigènes, qui étaient des peuples nomades, cédaient aux conquérans les vastes savanes qui servaient de pâturages aux buffles. Ils se réfugièrent au-delà du Zila, vers le rio *Laguanas* et vers les montagnes de *las Grullas*. Cette race infortunée des Aztèques, qui avait échappé au carnage, paraissait destinée à s'éteindre dans une op-

pression de plusieurs siècles. On a de la peine à se persuader que près de deux millions et demi d'aborigènes aient pu survivre à ces longues calamités. Les tribus indiennes qui occupaient jadis le territoire des Etats-Unis au Canada, ont suivi la même politique que celles de la Nouvelle-Biscaye ; elles ont préféré se retirer d'abord derrière les Alleganys, puis derrière l'Ohio, et enfin derrière le Missouri, pour ne pas être forcées de vivre parmi les Européens. C'est pour cette raison qu'on ne trouve la race indigène à teint cuivré ni dans les *provinces internes* de la Nouvelle-Espagne, ni dans la partie cultivée des Etats-Unis.

L'édifice appelé la *Casa grande*, les vestiges du canal artificiel du rio *Gila*, les débris de *vases* qu'on voit par monceaux dans la plaine que cette rivière arrose, les villes et villages du *Moqui*, les *maisons construites* en pierres cimentées avec de la chaux, les *édifices pyramidaux* (Teocallis) du Mexique, ceux que *Bernal Diaz*, *Hermandez de Cordova*, et *Juan de Grizalva*, trouvèrent dans la province d'*Iucatan*, qu'ils comparèrent aux mosquées des Maures ; les *champs* enclos de haies, un *peuple vêtu*, policé ; la *grande quantité de ruines*, sur-tout de *monumens sépulcraux* (Guacas) qu'on découvre encore aujourd'hui à l'est de la petite chaîne centrale des montagnes, démontrent une civilisation avancée des habitans de cette péninsule.

Dans les vastes espaces situés entre le *Cassiquiare* et l'*Atabapo*, dans l'Amérique méridionale, qui ne sont habités aujourd'hui que par des singes réunis en société, et par des tapirs, M. Humboldt a rencontré sur les bords de l'Orénoque, près du *Caicara*, des

figures symboliques colossales, représentant des crocodiles, des tigres, des ustensiles de ménage, les images du soleil et de la lune; ces figures, contre lesquelles les puériles assertions de M. Paw doivent se taire, annoncent que jadis cette solitude a été le séjour d'un peuple parvenu à un certain degré de civilisation : elles attestent les vicissitudes qu'éprouve le sort des peuples, de même que la forme des langues qui appartiennent aux monumens les plus durables de l'histoire des hommes.

Les *vases de granit*, ornés d'élégantes arabesques, ainsi que ces *masques de terre* semblables à ceux des anciens Romains, qu'on a découverts sur la côte de *Mosquito*, chez des Indiens tout-à-fait sauvages, sont aussi des débris d'une civilisation éteinte. M. Paw qui doute de tout, hormis de son génie, serait sans doute surpris d'apprendre que les antiquaires s'étonnent de la ressemblance qui existe entre ces bas-reliefs à la grecque, et ceux qui ornent le palais mexicain de Mitla, près d'Oaxaca, dans la Nouvelle-Espagne.

M. Paw saura encore, que dans la caverne d'*Ataruipe*, qui depuis plus de cent ans sert de tombeau à la peuplade belliqueuse des *Atures*, qui pour éviter la fureur des Caraïbes anthropophages, s'étaient réfugiés dans ce lieu solitaire, on trouve auprès des corbeilles appelées *mapires*, où reposent les corps, des *urnes* de trois et cinq pieds de haut, d'une argile à moitié cuite. Elles sont d'une forme ovale et d'une couleur verdâtre; les anses représentent des crocodiles, des serpens; le bord d'en haut est décoré de méandres et de labyrinthes entièrement semblables à ceux qui couvrent les murs du palais mexicain près de Mitla.

Dans les savanes du Canada, à 900 lieues à l'ouest

de Montréal, M. Vérandrier, expédié en 1746 par le chevalier de Beauharnais, gouverneur-général du Canada, a trouvé, dans une expédition aux côtes du grand Océan, des *masses prodigieuses de pierre*, élevées par la main des hommes. Sur l'une d'elles on lit une *inscription tartare*. Il est à regretter, comme le dit M. Humboldt, qu'on n'ait pas examiné un monument aussi intéressant.

Plusieurs Jésuites de Québec ont assuré à M. Kalm qu'ils avaient tenu dans leurs mains l'*inscription phénicienne* gravée sur une petite tablette fixée dans un pilier sculpté, trouvé sur les bords de la rivière de Tanton, dont *Court de Gebelin* a donné la gravure et l'explication (*Monde primit.*, t. 7, pag. 57, 59). Si à ces faits l'on joint les longues traces de sillons de charrue, que M. Vérandrier et d'autres voyageurs avant lui, ont découverts dans les savanes du Canada occidental, durant des journées entières, on ne pourra pas s'empêcher de penser que très-probablement des peuples civilisés de l'Asie ou de l'Amérique ont jadis parcouru cette plaine.

M. de la Condamine dit qu'il n'a pas trouvé de vestiges de coquillages, ni aucun indice de la présence de la mer sur les Cordillières.

Bertrand rapporte, dans son *Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie*, que montrant à un indigène américain des fossiles et des productions marines qu'il avait trouvées dans les monts les moins élevés, celui-ci lui répondit que la *Parole ancienne*, c'est-à-dire la tradition, leur avait appris que la mer les avait tous *environnés*. J'observerai à M. Paw que cela ne signifie pas qu'elle les a *submergés*.

Les coquillages d'Amérique, ou leurs empreintes, qu'on a trouvés sur les montagnes d'Europe, ceux qui y sont pétrifiés et même souvent par couches parallèles, indiquent que la mer ne les a déposés qu'avec lenteur; le rapport frappant qui existe entre la religion des premiers Mexicains et celle des anciens Egyptiens; entre la sculpture de ces deux peuples et celle des Grecs; l'établissement des postes et des courriers de distance en distance, qui a servi de modèle à l'Europe, qui ne se doutait pas d'une pareille utilité avant la découverte du Nouveau-Monde; enfin, l'énorme élévation des montagnes, telles qu'on n'en voit en aucun endroit du globe, font naturellement conclure que l'Amérique est le terrain le plus ancien du globe, quoiqu'il puisse avoir été en grande partie sous l'eau, peut-être lorsque la mer rendit, dans des temps postérieurs, quelque étendue de terrain à la Chine, à l'Egypte et à l'Italie.

Si l'on en excepte les Grecs et les Romains, qui eux-mêmes étaient arrivés à un degré de civilisation et de culture moins parfaites que les Egyptiens, les Brachmanes ou Indiens proprement dits, et les Chinois, le reste des habitans de l'*Afrique*, de l'*Asie*, de l'*Europe* (dont ceux du nord, il y a à peine 600 ans, étaient, à la rigueur, de vrais barbares), n'offre que trop de motifs d'humiliation, et qui mettrait peut-être l'avantage du côté des Américains, si on les comparait rigoureusement avec les anciens habitans de ces continens.

Si, comme M. Paw en convient, le défaut de subsistance retient l'homme dans la vie sauvage, et si une nation qui possède un terrain abondant en fruits, a dû s'humaniser plutôt que ces hordes situées sous un ciel âpre et sur une terre frappée de stérilité, il n'est

donc pas surprenant alors, que les Américains, qui possèdent le long de leurs rivières le *bananier*, le *palmiste* et le *cocotier*, aient été réunis et civilisés plutôt que les habitans de la *Souabe* et de la *Westphalie*, qui broutaient des glands il y a quelques années.

CHAPITRE II.

Comparaison de l'Europe et de l'Amérique; leur étendue.

L'Europe, dans sa plus grande longueur, a 1000 lieues, à partir du cap St-Vincent dans le sud-ouest du Portugal, jusqu'à l'embouchure de la rivière Oby dans le nord de la Russie, au pays des Samoyèdes; et 833 lieues un tiers dans sa plus grande largeur, depuis le cap Nord en Norwège, jusqu'au cap *Caya*, ou Métapar, dans la Morée, qui est le promontoire le plus sud de l'Europe.

L'Amérique a 3000 lieues de long, à partir du pays situé au-delà du lac des Abissiniboïls jusqu'au cap *Horn*; et 1280 lieues dans sa plus grande largeur connue. La partie septentrionale du Nouveau-Monde comprend, du nord au sud, 73 degrés de latitude, et s'étend jusqu'au 86e. Elle paraît plus étendue que la partie méridionale, mais celle-ci est infiniment plus riche en mines d'or et d'argent. Dans l'Amérique méridionale, la plus grande largeur est depuis le cap *Blanc*, à l'ouest, jusqu'à celui de *St.-Roch*, à l'est; ce qui équivaut à 48 degrés de 25 lieues au degré, ou 1260 lieues; mais dans la partie septentrionale on peut compter la largeur du promontoire d'*Alaska*, au cap

St-Charles, la pointe la plus orientale du Labrador, ou même du Groënland, ce qui l'augmente de près d'un tiers.

Quel vaste hémisphère que celui qui s'étend du nord depuis le 56e. degré de latitude méridionale jusqu'au 79e. de latitude septentrionale, sans compter les terres inconnues ! L'Amérique fait face, du côté de l'est, à l'Europe et à l'Afrique ; et du côté de l'ouest, à l'Asie. Le centre de l'ancien continent est à 16 ou 18 degrés de latitude nord, et le centre du nouveau continent est à 16 ou 18 degrés de latitude sud ; en sorte qu'ils semblent faits pour se contrebalancer. La nature, pour soustraire l'Amérique à la cupidité de ces trois continens, l'a divisée de l'Europe et de l'Afrique par un océan de 1000 lieues, appelé l'Atlantique ; et l'a séparée de l'Asie par une mer de 3333 lieues d'étendue, nommée Pacifique, ou mer du Sud, qui va en se rétrécissant vers le nord de ces deux continens.

L'Amérique a deux étés, un double hiver, et jouit de toutes les variétés de climat que la nature procure. Comme on le voit, l'Europe ne jouit pas des mêmes avantages, et le Nouveau-Monde est un peu plus grand que l'Europe.

CHAPITRE III.

Montagnes d'Europe et d'Amérique.

Quoique l'Amérique, en général, ne soit pas un pays montueux, elle possède cependant les plus hautes montagnes du monde. Leurs chaînes dans les deux conti-

nens sont parallèles aux mers qui les avoisinent : leurs correspondances sont sensibles. Dans les deux grandes chaînes de l'ancien et du nouveau monde, la longue chaîne du *Taurus* court est et ouest comme l'océan Indien, dont elle renferme les différens golfes par des branches qu'elle prolonge jusqu'aux extrémités de la plupart de leurs caps. Au contraire, la chaîne des Andes, en Amérique, court nord et sud, comme l'océan atlantique.

Les Apalaches ou Alleganys séparent les Etats-Unis de la Louisiane ; elles ne font pas partie des Andes, elles ne sont pas de la même nature, et n'ont pas la même direction sur les confins de la Caroline du Nord. Les plus élevées sont celles du *Grand-Père*, la montagne *de Fer*, la montagne *Jaune*, la montagne *Noire*, celle *de la Table*, situées sur les eaux de l'ouest. Le centre de l'Amérique septentrionale semble présenter une vaste et fertile plaine arrosée par le Missouri et ses fleuves tributaires à l'occident, aussi loin qu'on a pu le découvrir. Un rang de montagnes part du Nouveau-Mexique, dans une direction septentrionale, et joint la chaîne appelée *Stoney mountains* (montagnes pierreuses), qui s'étendent jusques dans le voisinage de l'océan Arctique. Au nord-est, le Groënland, le Labrador, et les terres aux environs de la Mer d'Hudson, présentent des masses irrégulières, couvertes d'une neige éternelle, avec des pics noirs et gelés, qui ressemblent pour leurs formes aux pyramides des Alpes.

Les montagnes de l'Amérique septentrionale sont extrêmement élevées d'un côté, tandis que, de l'autre, elles sont presque de niveau avec le reste du pays. Leur moindre éloignement de l'océan est de 50 lieues ;

elles n'en sont jamais à plus de 120 lieues. Au-delà de ces montagnes, on a parcouru jusqu'à 800 lieues sans en trouver la fin. Les cimes les plus élevées de ces montagnes sont, les *Otter-Pinks*, l'*Allégany*, qui, au sud, s'appelle le *Natcher* et *Tschirokili*; au nord, les *Montagnes Blanches*; à l'orient, les *Montagnes Bleues*; dans la Caroline du nord et dans l'Etat de Vermont, les *Montagnes Vertes*. Il y a plusieurs chaînes collatérales, comme les *Montagnes de Fer*, ou *Pelées*; les *Montagnes de Chênes Blancs*, et celles dont j'ai parlé ci-dessus, etc. La *roche calcaire* primitive se trouve mêlée par veines et par couches avec la *roche granitique*, et lui est évidemment contemporaine. Près de Philadelphie, au lieu de *mica*, on trouve de grands morceaux de *talc*. Le *granit calcaire*, la *pierre savonneuse* verte et l'*amiante* sont communes en Pensylvanie. Les haches des sauvages sont presque toujours de beau *balsate*; leurs couteaux sont en *quartz* et en *petro-silex*; leurs marmites en pierre *ollaire verte* ou grise, et leurs pipes de la même substance; mais celles des chefs sont en belles *serpentines*, que l'on trouve à l'ouest du Mississipi.

Les montagnes de l'Amérique méridionale forment un des objets les plus importans de sa géographie naturelle. Elles sont non-seulement les plus majestueuses qui existent sur la surface du globe, mais encore elles sont entremêlées de volcans qui présentent un aspect affreux et sublime : leur étendue n'est pas moins prodigieuse que leur hauteur. Les Andes s'étendent sur une ligne continue depuis les caps d'*Isidro* et de *Pilares*, à l'extrémité méridionale du continent, jusqu'à la partie occidentale du golfe de Darien, ce qui fait un espace d'au moins 1313 lieues un tiers, attendu qu'elles suivent géné-

ralement les détours des côtes à la distance d'environ 13 lieues. Plus l'Amérique est large, plus la chaîne des montagnes est élevée. Vers l'isthme de Panama, où il y a peu de continent, et partant peu de distance de la mer, elle n'a pas une grande élévation ; mais elle s'élève tout-à-coup, précisément dans la même proportion que le continent de l'Amérique s'élargit. Ses plus hautes montagnes regardent la partie la plus large de l'Amérique; elles sont situées à la hauteur du cap St.-Augustin, et leurs principaux sommets sont près de l'équateur, non loin de la ville de Quito.

Chimborazo.—Le Chimborazo, la plus haute des Andes ou Cordillières, situé à environ 28 lieues un tiers de Quito, a 3434 toises deux tiers d'élévation au-dessus du niveau de la mer, 400 toises depuis le sommet, qui est quatre fois plus élevé que le Puy-de-Dôme, sont couvertes d'une neige perpétuelle, quoique situées dans la zone torride; on voit voltiger au-dessus des papillons et d'autres insectes emportés par des courans d'air perpendiculaires. Le *Chimborazo* et l'*Antisana*, ou le *Mont-Rose*, ont une masse si considérable, que les plaines couvertes d'une riche végétation ne sont aperçues que dans un grand éloignement, et qu'une teinte bleuâtre et vaporeuse est uniformément répandue sur le paysage. Sous toutes les zones, dit M. Humboldt, un objet placé au niveau de la mer et renvoyant les rayons dans une direction horizontale, paraît moins lumineux que lorsqu'on l'aperçoit du sommet d'une montagne, où les vapeurs arrivent à travers des couches d'air d'une densité décroissante. Des différences également frappantes sont produites par l'influence des climats; la surface d'un lac ou d'une rivière brille moins, lorsqu'on la voit à

égale distance de la cime des hautes Alpes de la Suisse, que lorsqu'on l'aperçoit du sommet des Cordillières, du Pérou ou du Mexique. Plus l'air est pur et serein, plus la dissolution des vapeurs est parfaite, et moins la lumière est atteinte à son passage. Lorsque du côté de la mer du Sud, on arrive sur le plateau de Quito, ou sur celui de l'Antisana, on est frappé, les premiers jours, de la proximité dans laquelle on croit voir des objets éloignés de sept à huit lieues.

Cotopaxi. — La plus haute montagne après celle-ci, ainsi qu'on le suppose, est le volcan appelé *Cotopaxi*, qui a 3,200 toises de hauteur. Il est situé à 8 lieues un tiers sud-est de Quito. Les autres grands sommets sont le *Carazon*, qui a 2633 toises un tiers au-dessus du niveau de la mer; le *Pachincha*, à quelques milles au nord-est de Quito: il a 2471 toises d'élévation; l'*Altar* et *Sanga* au sud-est de Chimborazo, et *Ilinissa*. En général, les Andes en cet endroit forment une double chaîne séparée par la plaine de Quito. Pachincha, Ilinissa, Chimborazo, etc., appartiennent à la chaîne occidentale, tandis que la chaîne orientale est couronnée par le Cotopaxi, l'Altar, Sanga, etc.; cette forme continue pendant 80 lieues au moins, depuis le midi de Cuenza, jusqu'au nord de Popayan. Les Alpes d'Amérique, couvertes d'une neige perpétuelle, s'étendent à une grande distance au nord, vers la jonction des rivières *Cauca* et *Madeleine*; mais à environ deux degrés au nord de l'équateur, elles n'ont pas plus d'un quart de leur plus grande hauteur; plus loin, au midi, elles décroissent aussi beaucoup en élévation. Au nord-est des Andes, les rochers sont parfaitement horizontaux, affectant souvent une forme grotesque,

et ressemblant à des églises ou à des châteaux. Les sommets déserts qu'on appelle *Paramos* à Quito, s'appellent au Pérou, *Punas*. Dans le Chili, les Andes ne sont pas, dit-on, d'un septième plus hauts que ceux du Pérou.

Il y a trois autres chaînes de montagnes très-remarquables, qui s'avancent de l'ouest à l'est, parallèlement à l'équateur : savoir celle de la côte septentrionale, entre 9 et 10 degrés de latitude septentrionale. Plusieurs montagnes de cette chaîne surpassent le *Mont-Blanc* en hauteur ; elles sont toujours couvertes de neige, et souvent jaillissent des torrens de matières bouillantes et sulfureuses. Les sommets les plus hauts sont isolés au milieu des montagnes.

La seconde chaîne est celle de Parima, ou des Cataractes d'Orinoco ; elle prenait son cours au nord-est jusqu'à la rivière *Caroni*, et sa largeur est quelquefois de 120 lieues. Plus loin, à l'est, on sait peu comment elle se prolonge, la férocité des *Guaicas* et des *Guajaribos* ayant empêché d'approcher au-delà de la petite cataracte à l'est de Chiguera.

La troisième chaîne des montagnes primitives, ou celle de *Chiquitos*, unit les Andes du Pérou et du Chili avec les montagnes du Brésil et du Paraguay. Elles s'étendent de la Paz, de Potozi et de Tucuman, à travers les provinces de Moxos, de Chiquitos et de Chaco, vers le gouvernement des Mines et de Saint-Paul en Brésil. Les plus hauts sommets paraissent être entre le 15e. et le 20e. degré. Les rivières qui s'y trouvent se rendent dans les fleuves des Amazones ou de la Plata.

Ces montagnes si escarpées à l'occident, se terminent insensiblement à l'orient par des collines qui, par une

pente insensible, se changent en une plaine immense.

M. Humboldt, le 23 juin 1802, après avoir monté sur les Andes à 2773 toises de hauteur, fut obligé de redescendre, parce que le mercure était descendu à 14 pouces 7 lignes, et que la densité de l'air lui faisait sortir le sang des lèvres, des gencives et des yeux. Ce savant n'a vu ni en Hongrie, ni en Saxe, ni aux Pyrénées, des montagnes aussi irrégulières que dans les Andes, et qui offrissent autant de substances diverses qui dévoilent les révolutions étonnantes de la nature. Le lecteur ne peut mieux faire que de lire les ouvrages de cet illustre voyageur.

M. Paw leur comparera-t-il le mont *Etna* en Sicile, qui n'a que 1800 toises d'élévation ? les Alpes, dont la hauteur moyenne est de 16 à 1800 toises, lesquelles ont 1056 toises de moins que le Chimborazo au Pérou ? le *Mont-Blanc* en Savoie, qui n'est qu'à 2500 toises au-dessus du niveau de la mer ? les Pyrénées, qui sont encore moins élevées ? Certainement non, parce que M. Paw sait bien qu'en général les montagnes entre les tropiques sont plus élevées que celles des zones tempérées, et celles-ci plus que les montagnes des zones froides ; que la plaine qui s'étend depuis la ville de Mexico jusqu'au pied des volcans, est elle-même plus élevée que la cime du *Mont-d'Or* et les fameux passages du *Petit Saint-Bernard*, du *Mont-Cénis*, du *Simplon*, et des ports de *Gavernie* et de *Cavarere*. Les montagnes de cuivre de San-Iago de Cuba sont plus élevées que les Montagnes Bleues de la Jamaïque, dont la hauteur surpasse celles du passage du Saint-Gothard.

C'est entre les deux volcans de la Puebla, l'*Yztaceihualt* et le *Popocatapetl*, que Cortez, dans sa fuite pré-

cipitée, a passé avec sa troupe et 6000 Tlescaltèques, lors de sa première expédition contre la ville de Mexico.

Analogie. — L'analogie que l'Europe et l'Amérique offrent dans la charpente extérieure du globe, est assez frappante pour pouvoir en parler.

En Suisse, la cime centrale, celle qui passe par le col de *Ferrex*, le *Simplon*, le *Saint-Gothard* et le *Splügen*, tient au nord et au sud à deux chaînes latérales, par les montagnes de la *Fourche* et de la *Maloya*; en Amérique, dans la montagne voisine de la péninsule d'*Araya*, les deux chaînons parallèles d'*Araya* et du *Cocollar* sont liés à l'est de la ville de *Cariaco*, entre les lacs de *Canpoma* et de *Putaquayo*, par une sorte de digue transversale qui porte le nom de *Cerro de Meapire*, et qui, dans des temps reculés, en résistant au mouvement des flots, a empêché les eaux du golfe de *Cariaco* de s'unir à celles du golfe *Paria*.

Aux îles *Canaries*, comme en Auvergne; dans le *Mittelberge* en Bohême, comme au *Mexique* et sur les bords du *Gange*, la formation de *trapp* s'annonce par une disposition symétrique des montagnes, par des cônes tronqués, tantôt isolés, tantôt accouplés, par des plateaux dont les deux extrémités sont couronnées d'un mamelon. Plusieurs collines de l'île de *Lancerote*, une des sept grandes îles Canaries, ressemblent au *Monte-Novo* près de Naples, ou à ces monticules de scories et de cendres que la terre entr'ouverte a élevées en une seule nuit au pied du volcan de *Jorullo* au Mexique. L'Europe n'a jamais offert de si belles hyalites que celles du rocher porphyritique appelé *el Penol de los Banos*, au bord du lac de Mexico.

Le *quartz* disséminé dans le sable que l'on trouve sur

les plages de la *Gracioza* aux Canaries, est une substance étrangère aux laves et aux porphyres trapéens qui ont tant de rapport entre les produits volcaniques. L'ensemble de ces faits, dit M. Humboldt, paraît prouver qu'aux îles Canaries, comme dans les *Andes de Quito*, en *Auvergne*, en *Grèce*, et dans la majeure partie du globe, les feux souterrains se sont fait jour à travers des rochers de formation primitive. Vers le milieu du dernier siècle, lors de l'irruption du volcan de *Temanfaya*, deux collines pyramidales de laves lithoïdes s'élevèrent du fond de l'océan et se réunirent peu-à-peu à l'île de Lancerote.

Les Américains méridionaux, ainsi que les Guanches, remplaçaient souvent le fer par une lave vitrifiée. Ce fait est prouvé par les haches de Jade, couvertes d'hiéroglyphes aztèques, que M. Humboldt a rapportées du Mexique, ressemblant, quant à leur forme et à leur nature, à celles dont se servaient les Gaulois, et que l'on retrouve chez les habitans des îles de l'Océan Pacifique. Les Mexicains exploitaient l'obsidienne dans des mines qui occupaient une vaste étendue de terrain: ils en faisaient des couteaux, des lames d'épée et des rasoirs. Les habitans de Quito et les autres Péruviens faisaient de superbes miroirs d'une obsidienne translucide séparée en couches parallèles. La deuxième variété d'obsidienne du pic de Ténériffe est généralement d'un noir verdâtre, quelquefois d'un gris de fumée, très-rarement d'un noir parfait, comme les obsidiennes du mont Hécla et du Mexique.

Les *pierres ponces* noires dans lesquelles on reconnaît facilement des *pyroxènes* et de *l'amphibole*, du feldspath vitreux et du mica, semblent avoir été primitive-

ment des rochers granitiques comme celles que M. Humboldt a ramassées au pied du volcan de *Sotara*, près de Popayan. Réunies en blocs énormes, elles forment quelquefois des montagnes entières qui sont éloignées des volcans actifs. C'est ainsi que les obsidiennes se présentent au *Llactacunga* et *Hambats*, dans le royaume de Quito, occupant un terrain d'une lieue carrée ; et en Hongrie, où M. Esmark les a examinées avec soin.

Les pierres ponces adhérentes aux obsidiennes du pic de Ténériffe n'y tiennent pas accidentellement ; elles sont produites par l'expansion d'un fluide électrique qui se dégage des verres compactes. Cette idée avait occupé depuis long-temps, à Quito, *Don Juan de Larea*, homme, au jugement de M. Humboldt, aussi distingué par ses talens que par son caractère, et qui, sans connaître les travaux des minéralogistes d'Europe, s'était livré avec sagacité à des recherches sur les volcans de sa patrie, parce qu'il avait été frappé des phénomènes qu'offraient les obsidiennes quand on les expose à la chaleur blanche. M. de Larea avait pensé que, partout où les volcans agissent au centre d'un pays recouvert de porphyres à base d'obsidienne, les fluides élastiques doivent causer un boursoufflement de masse liquéfiée, et jouer un rôle important dans les tremblemens de terre qui précèdent les irruptions. D'après les expériences que M. Humboldt a faites avec M. de Larea, sur le gonflement des terres volcaniques de Ténériffe et sur celles qui se trouvent au *Quinché*, dans le royaume de Quito, ces savans ont trouvé que les obsidiennes se gonflent très-inégalement ; que celles du pic de Ténériffe et les variétés noires du Cotopaxi et du Quinché augmentent de près de cinq fois leur volume,

et que le gonflement est au contraire peu sensible dans les obsidiennes des Andes, dont la couleur est d'un brun tirant sur le rouge.

Les pétrifications sont rares, même dans les Andes, où il y a quelquefois des morceaux de *gypse* et de la *pierre de chaux* de seconde qualité, tandis que la chaîne de Parima consiste entièrement en *granit* et autres roches primitives. Le groupe de montagnes granitiques de la Guyanne fournissent le même *gneiss* à 8 degrés 20 min., et à 2 degrés 14 min.; cette chaîne immense est habitée par un grand nombre de tribus sauvages qui sont peu connues en Europe, si même elles le sont. En aucun endroit, elle ne semble égaler en hauteur la chaîne septentrionale de la côte. La montagne de *Duida*, non loin d'*Esmeralda*, est, suivant M. Humboldt, élevée de 1323 toises au dessus de la mer; elle est majestueuse et pittoresque, jette des flammes vers la fin de la saison pluvieuse, et elle est située près d'une plaine superbe couverte de palmiers et d'ananas. A l'est, elle semble se terminer en rochers brisés.

La chaîne de la côte de Parima est couverte ou mêlée de *gneiss* et de *schiste micacé*; elle est quelquefois en lits de 2 ou 3 pieds d'épaisseur, et contient souvent de grands *cristaux de feld-spath;* le schiste micacé présente aussi des *grenats rouges* et des *sappares* (disthène d'Haüy et la cyanite de Brochant); et dans les gneiss de la montagne d'Avila, on trouve des *grenats verts*, le *smectile* ou jad doux, la pierre d'*amazone*, nom appliqué mal-à-propos au feld-spath bleu de Sibérie. Sur les routes de la Guyanne, on trouve aussi le schiste *chlorite* et la belle ardoise *hornblende*, le feld-spath *décomposé*, ou kaolin, la pierre *calcaire* primitive, la *plombagine*;

dans les veines de quartz, des *pyrites aurifères*, de l'*antimoine*, de l'*or natif*, du *cuivre gris*, et de la *malachite*. Dans la chaîne septentrionale, il y a des rochers de *serpentine* veinée, de *stéatites* bleuâtres, du *grunstein* de Werner. Parmi les rocs que ce savant appelle transitifs, parce qu'ils unissent les primitifs avec les secondaires, sont les *trapps*, les *ardoises* vertes, l'*alun* naturel, les *amygdaloïdes* et le *schiste porphyritique* vert de cet auteur, avec des cristaux de feld-spath; les roches secondaires sont la *pierre à chaux*, le *gypse*, le *schiste argileux* et la *pierre de taille*, le grès et la brèche grossière, la *pierre de Lydie*, et le *petro-silex*.

Le tuff du Panzilippe et les couches de pouzzolane qu'on trouve dans la vallée de Quito, et au pied du volcan de Pachincha, ressemblent au *rappilli* ou fragmens de pierre ponce qu'on trouve à la Montanita de la ville de Sainte-Croix, aux Canaries.

CHAPITRE IV.

Volcans.

En Europe et en Asie, c'est-à-dire dans la partie intérieure de ce dernier continent reconnu, aucun volcan actif n'est situé dans une chaîne de montagnes; tous sont plus ou moins éloignés. Dans le nouveau monde, au contraire, les volcans les plus imposans par leurs masses, font partie des Cordillières mêmes. Les montagues de schiste micacé et de gneiss du *Pérou* et de la *Nouvelle-Grenade* touchent immédiatement aux porphyres volcaniques des provinces de *Quito* et de *Pasto*. Au sud et au nord de ces contrées, dans le *Chili* et dans le royaume de *Guatimala*, les volcans actifs sont

groupés par rangées. Ils continuent pour ainsi dire la chaîne des roches primitives ; et si le feu volcanique s'est fait jour dans une plaine éloignée des Cordillières, comme dans le *Sangay* et le *Jorullo*, deux volcans des provinces de *Quixos* et de *Méchoacan*, l'un de l'hémisphère austral, l'autre de l'hémisphère boréal, on doit regarder ce phénomène comme une exception à la loi que la nature semble s'être imposée dans ces régions.

L'Europe, il est vrai, peut se flatter, si c'est un avantage pour elle, d'avoir dans l'*Hécla*, dans le *Vésuve*, dans l'*Etna* et dans les îles *Liparines*, des volcans tels qu'on n'en a jamais trouvés en Amérique, sans en excepter ceux de *Saint-Vincent*, de *Jorullo*, et celui de la *Terre de Feu*. Plus heureux que l'Asie, le nouvel hémisphère ne sent pas brûler dans ses entrailles des fournaises aussi terribles que le *Paranucant* dans l'île de Java, le *Canopy* dans l'île de Banda, le *Balaluan* dans l'île de Sumatra, le mont de l'*île de Ternate*, dont les irruptions ne le cèdent pas à celles de l'Etna ; que les volcans des îles de *Firando*, de *Chiangen*, de *Ximo*, de toutes celles de l'empire du Japon ; que le volcan d'*Awatcha* dans le Kamschatka; que les volcans des *Manilles*, des îles des *Papoux*, de *Sainte-Hélène*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, des *Açores*, d'*Orotava*, du *pic de Ténériffe*, del *Fuego*, et des autres *îles* du Cap-Vert.

M. Humboldt a observé, dans la Cordillière des Andes, que les montagnes coniques, comme le *Cotopaxi* et le *Tungurahua*, se présentent plus souvent dégagées de nuages, que les montagnes dont la crête est hérissée de beaucoup de petites inégalités, comme l'*Antisana* et le *Pachincha* ; mais que le pic de Ténériffe, malgré sa forme pyramidale, est une grande partie de l'année

M. Cordier a trouvé dans la *Caldera* plusieurs crevasses dont la chaleur égalait celle de l'eau bouillante. On pourrait croire que ces vapeurs qui se dégagent par bouffées contiennent de l'acide muriatique ou sulfureux; mais condensées avec un corps froid, elles ne présentent aucun goût particulier, et les essais que plusieurs physiciens (*Voyage de la Peyrouse*) ont faits avec des réactifs, prouvent que ces fumaroles du Pic n'exhalent que de l'eau pure.

Ce phénomène, analogue à ce que M. Humboldt a observé dans le cratère de Jorullo, mérite d'autant plus d'attention, que l'acide muriatique abonde dans la plupart des volcans, et que M. Vauquelin en a même découvert dans les laves porphyriques du Sarcouy en Auvergne.

En général, les cimes qui vomissent encore avec le plus d'impétuosité et aux époques les plus rapprochées, sont, 1°. les *pics élancés à forme conique*, comme le *Cotopaxi*, le pic de *Ténériffe* et celui d'*Orizava*; 2°. les *montagnes à croupes prolongées* et hérissées de petites masses pierreuses, qui sont des volcans très-anciens et prêts à s'éteindre, comme le *Cargueirazo* et le *Pachincha* dans la province de Quito; le *Puracé*, près de Popayan, et peut-être aussi l'*Hécla* en Islande; 3°. les *sommités* arrondies en forme de dômes ou de cloches renversées, qui annoncent ces porphyres problématiques qu'on suppose avoir été chauffés en place, pénétrés par des vapeurs, et soulevés dans un état ramolli, sans avoir jamais coulé comme de véritables laves lithoïdes, tel que le majestueux Chimborazo, et, s'il est permis de placer quelque chose à côté de ce colosse, une colline de l'Europe, dans le grand *Sarcouy*, en Auvergne.

On dirait que dans les volcans actifs la fréquence des irruptions est en raison inverse de la hauteur et de la masse; car les *cimes colossales* des Andes, le *Cotopaxi*, le *Tungurahua* et le *Pachincha* de la partie montueuse du royaume de Quito, qui peut être regardé comme un immense volcan qui occupe près de 700 lieues carrées de surface, et qui jette des flammes par les différens cônes désignés et nommés ci-dessus, en vomissent à peine *une fois* par siècle. Le pic de Ténériffe, qui avait paru éteint pendant quatre-vingt-douze ans, fit sa dernière irruption en 1798, par une ouverture latérale formée dans la montagne de *Chahorra*, tandis que dans cet intervalle le *Vésuve* a vomi *seize fois*. Certes, M. Pawr ne pourra pas dire que l'Amérique est plus tourmentée que l'Europe par les volcans.

CHAPITRE V.

Phénomènes et Curiosités.

La nature, qui semble s'être étudiée à distinguer le Nouveau-Monde de l'Europe par des circonstances tout-à-fait particulières, ne s'est pas démentie dans le volcan de Jorullo, qui s'ouvrit en 1759. Elle l'a placé à plus de 40 lieues de la mer, tandis que sur l'ancien continent on n'en connaît aucun qui s'en éloigne de plus de 12 lieues. Ce volcan, élevé de 1494 pieds, après avoir rempli l'air d'une pluie de feu et de pierres par plus de 2000 bouches qui fument encore; après avoir fait couler la lave par torrens, avoir épanché de son sein deux rivières considérables, fit sortir de ses entrailles fumantes plusieurs montagnes, dont une a 1600 pieds de hauteur.

Non loin de la ville de Guatimala, sur le fleuve *las Vaccas*, dans la province d'Honduras, au Mexique, la nature s'est plu à mettre en opposition deux montagnes remarquables, l'une par la verdure toujours émaillée de fleurs dont elle est couverte, cultivée en outre dans toute sa surface, et parsemée d'habitations; l'autre, par un volcan redoutable, couvert depuis le haut jusqu'en bas de cendres et de pierres calcinées, vomissant presque toujours du feu, du soufre et des morceaux de rochers, accompagnés d'un mugissement affreux.

Par une bizarrerie sans exemple, la nature a permis que les volcans vomissent de l'air au lieu de feu, et répandissent dans les plaines du Turbaco une fraîcheur délicieuse que viennent respirer les étrangers non acclimatés dans les régions brûlantes de l'Amérique méridionale.

Sur les bords du *Rio Manzanarès*, ainsi qu'au milieu des savanes de la Nouvelle-Andalousie, on voit des gerbes de feu s'élever à une hauteur considérable pendant des heures entières, sans apercevoir aucune crevasse sur le sol qui fournit la matière inflammable. Ce feu, qui rappelle les sources d'hydrogène ou *salse de Modène*, et les feux follets des marais d'Europe, ne se communique pas à l'herbe, sans doute parce que la colonne de gaz qui se développe est mêlée d'azote et d'acide carbonique, et ne brûle pas jusqu'à sa base. Le peuple, d'ailleurs moins superstitieux dans ce pays qu'en Espagne, désigne ces flammes rougeâtres par le nom bizarre de l'âme du *tyran Aiguire*, imaginant que le spectre de Lopez Aiguire, persécuté par les remords, erre dans ces mêmes contrées qu'il avait souillées de ses crimes. (Humboldt.)

La vallée de Caripe, dans la Nouvelle-Andalousie, renommée par sa végétation vigoureuse, jouit constamment, quoique située dans la zone torride, d'une fraîcheur égale à celle du printemps d'Europe. Le thermomètre de Réaumur ne marque pas plus de 18 degrés dans le *maximum* de chaleur, et la température de la nuit y est entre 12 et 14 degrés.

La province de Cumana fournit une curiosité naturelle digne de remarque, dans la caverne du *Guacharo*, dont le nom lui vient d'un oiseau qui habite dans l'intérieur de la grotte, qui y multiplie d'une manière prodigieuse, inconnue aux naturalistes d'Europe, et qui offre le premier exemple d'un oiseau nocturne parmi les passereaux *dentirostres*. Il a la grandeur des poules d'Europe, et le port des vautours. Quoiqu'on en fasse tous les ans un horrible massacre pour en prendre la graisse, qui sert de beurre ou d'huile, le nombre n'en diminue pas. Ils attachent leurs nids à la longue voûte de la caverne, et quand on y pénètre à la lueur des flambeaux, ces oiseaux effrayés poussent des cris tels, que les Indiens, effrayés à leur tour, n'osent jamais avancer jusqu'au fond de la grotte. Ils attachent des idées superstitieuses à cet antre habité par des oiseaux de nuit, et d'où sort le rio Caripe. C'est leur Tartare, leur Styx : ce sont leurs oiseaux stygiens.

Dans les environs de *Cumana*, qui sont argileux et salins, on voit un golfe qui renferme des sources chaudes sous-marines, et qui sépare les roches secondaires, des roches primitives et schisteuses de la péninsule d'Araya.

Sur la côte septentrionale de Yucatan, à l'embouchure du rio Lagartos, à 400 mètres du rivage, des

sources d'eau chaude, appelées *Bouches de Conil*, jaillissent au milieu des eaux salées.

C'est dans les environs de Durango que se trouve isolée dans la plaine cette énorme masse de fer malléable et de nickel, qui, dans sa composition, est identique avec l'aërolithe tombé, en 1761, à Hraschima, près d'Agram en Hongrie. On assure que la masse de Durango, dont M. Humboldt a déposé des échantillons dans différens cabinets d'Europe, pèse près de 1900 myriagrammes; ce poids excède de 400 celui de l'aërolithe découvert à *Olumpa*, dans le *Tucuman*, par M. Rubens de Celis.

Dans l'intérieur de la ville de *Zacatecas*, il y a une masse de fer malléable, du poids de 97 myriagrammes.

Les journaux des derniers jours de février 1817 nous ont appris qu'il était tombé à Watson, dans les Etats-Unis, une planète ou satellite ayant 500 pieds et plus de diamètre, et pesant au-delà de 12 billions de livres.

A huit lieues du poste de *Chichi*, dans la Louisiane, s'élèvent des collines riches en charbon de terre, et qui font entendre un bruit souterrain semblable à des coups de canon. Ce phénomène extraordinaire semble annoncer un dégagement d'hydrogène, effet d'une houille enflammée.

La presqu'île de la *Californie* est placée sous le même parallèle que le *Bengale* et les îles *Canaries*, mais elle a l'avantage sur ces deux pays, de jouir d'un ciel constamment serein, d'un bleu foncé sans nuages. Si ces derniers paraissent momentanément au coucher du soleil, c'est en brillant des plus belles nuances de violet, de pourpre et de vert. Il n'existe pas de séjour plus

délicieux que celui de *Cumana*, de *Coro*, de l'île *Marguerite*, et des côtes de la Californie.

Dans la ville de *Guancaveli*, au Pérou, on montre une fontaine dont l'eau, dit-on, se change si promptement en pierres, que la plupart des maisons sont bâties de cette pétrification.

Près du mont *Talanga*, au nord de Quito, on voit une rivière qui a la vertu de pétrifier le bois et les feuilles.

On montre dans les environs de *Coquimbo*, au Chili, une pierre grise, unie comme une table, sur laquelle sont parfaitement dessinés un *bouclier* et un *orion*, de couleur rouge, qui pénètre fort avant dans la substance de la pierre. Il y a dans le même canton une petite étendue de plaine où ceux qui s'y endorment se trouvent enflés à leur réveil, ce qui n'arrive pas à quelques pas de là.

Au sud de la ville de Coquimbo on voit un rocher d'où, une fois seulement chaque mois, sort une source par une ouverture semblable à cette partie de la femme, dont elle imite les écoulemens périodiques. (*Voyageur Franç.*)

Près de *Santa-Fé*, un peu plus au nord, sous le parallèle de la *Morée*, le grand *Fleuve du Nord*, qui tantôt déborde dans une étendue considérable, tantôt permet de passer son lit à gué, sur des chevaux très-hauts, se couvre quelquefois, plusieurs années de suite, de glaces si épaisses, qu'on le passe à pied, à cheval, en voiture, comme si son lit était converti en un chemin solide et durable.

Près de la côte de *Paria*, il y a un *volcan* qui fait dans l'air beaucoup de fracas. En 1766, après des tremble-

mens de terre divers, pendant onze mois, une plaine s'ouvrit de tous côtés, en jetant une eau sulfureuse.

En 1752, les habitans du *Passo-del-Norte* virent tout d'un coup rester à sec tout le lit de ce fleuve, 30 lieues au-dessus, et 20 lieues au-dessous du Passo; l'eau du fleuve se précipita tout d'un coup dans une crevasse nouvellement formée, et ne ressortit de terre que près du *Presidio de San-Eleazario*. Cette perte du *rio del Norte* dura assez long-temps. Les belles campagnes qui entourent le Passo et qui sont traversées par des petits canaux d'irrigation, restèrent sans arrosement. Les habitans creusèrent des puits dans le sable dont le lit de la rivière est comblé. Enfin, après plusieurs semaines, on vit l'eau reprendre son ancien cours.

Au commencement du dix-huitième siècle, les habitans du village de *Puyaya*, dans la province de *Bracamorros*, virent avec effroi se dessécher presqu'entièrement, et pendant plusieurs heures, le lit du fleuve des Amazones. Près de la cataracte *Pongo de Rentema*, une partie des rochers de grès s'étaient écoulés par l'effet d'un tremblement de terre, et avaient retenu les eaux du Maragnon, jusqu'à ce qu'elles eussent forcé la digue qui s'opposait à leur cours naturel.

La Silla de Caraccas offre un précipice de 6 à 7 mille pieds, et cependant son inclinaison n'est pas de 54 degrés; ce que M. Humboldt regarde comme un phénomène, le fameux Pic de Téneriffe n'étant incliné que de 12 degrés.

La *Pierre des Yeux* (Piedra de los ojos), cette substance calcaire, la plus merveilleuse des productions des côtes d'*Araya*, est, d'après la physique des indigènes, une pierre et un animal tout-à-la-fois. On la

trouve dans le sable, où elle reste immobile : mais, isolée sur une surface polie, par exemple sur un plat d'étain ou de faïence, elle marche dès qu'on l'excite par du jus de citron. Placée dans l'œil, le prétendu animal tourne sur lui-même et chasse le sable ou tout autre corps étranger qui s'y est introduit accidentellement, ou qu'on y a mis volontairement pour éprouver l'efficacité du remède.

A la péninsule d'*Araya*, le *naphte* découle de la roche primitive même; et ce phénomène, observe M. Humboldt, acquiert une nouvelle importance, si l'on se rappelle que le même terrain primitif renferme les feux souterrains jusqu'aux bords des cratères enflammés, que l'odeur du pétrole se fait sentir de temps en temps, et que la plupart des sources chaudes de l'Amérique sortent du gneiss et du schiste micacé.

Dans l'intérieur des terres, entre *Porto-Securo* et la baie *des Saints*, au Brésil, on trouve, dit-on, dans les lieux secs, un *arbre* fort grand, fort épais, dont toutes les branches, percées de trous profonds, rassemblent une humeur aqueuse qui ne déborde ni ne diminue jamais, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Comme il peut contenir jusqu'à 500 personnes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable contre la chaleur, et où l'on ne manque d'eau ni pour boire, ni pour se laver (*Voyageur Franç.*)

Dans la *Caroline du sud*, sur les montagnes granitiques qui font suite aux Montagnes Bleues, on trouve l'*épidote* d'Haüy, d'un vert jaunâtre ; et dans le même lieu, dans le comté de Pendelton, la *titane* oxidée, ou la troisième variété du spath adamantin de Kirwan.

Aux environs de *James-Town*, en Virginie, il croît

un *arbre* dont la *pomme*, lorsqu'elle est cuite, produit les effets les plus étranges. Quelques Anglais ignorant ses dangereuses propriétés, s'empressèrent d'en manger ; au même instant, ils devinrent tous imbécilles pendant plusieurs jours. L'un passait le temps à souffler des plumes en l'air ; un autre à lancer des pailles ; un troisième s'accroupissait dans un coin, faisait les grimaces d'un singe ; un quatrième ne cessait d'embrasser ceux qu'il rencontrait, et leur riait au nez avec mille postures bouffonnes. On fut obligé de les renfermer l'espace de onze jours que dura cette frénésie. L'usage de la raison leur revint, sans aucun souvenir de ce qui leur était arrivé.

Auprès de la ville de Washington, on trouve une source fort curieuse : elle naît au sein d'un arbre creux, incrusté de matière calcaire.

Près de la rivière *Green*, dans le *Kentuck*, on trouve trois sources ou étangs d'un bitume qui a toutes les propriétés de l'huile la plus fine, quand on s'en sert pour les lampes.

On voit dans le *Vermont* une source sulfureuse fort singulière : au bout de deux ou trois ans, elle tarit dans un lieu pour reparaître dans un autre.

Dans les pays adjacens à la baie d'Hudson, le froid y fait éclater les rochers avec un bruit horrible, égal à celui de la grosse artillerie, et les débris volent à une distance étonnante. Le soleil s'y lève et s'y couche précédé d'un cône de lumière jaunâtre. L'aurore boréale verse sur ce climat des clartés douces et diversifiées, qui égalent celles de la pleine lune ; elles contrastent avec la couleur de feu qui scintille dans les étoiles.

Au Groënland, le *Pic de Glace*, masse énorme de

glaces qui étonne autant qu'elle épouvante, forme un arc magnifique de trois lieues de long. Il s'élève à une très-grande hauteur à l'embouchure d'une petite rivière, et jette un si grand éclat, qu'il se fait distinguer à plusieurs lieues de distance.

Le Nouveau-Monde peut encore se flatter d'avoir, dans certains parages, l'eau de la mer plus salée, dans d'autres, moins salée qu'en Europe, et d'avoir, de plus qu'elle, le pouvoir de mêler l'eau de la mer d'une substance bitumineuse, en y faisant couler de terre des *sources de bitume* telles qu'on en trouve dans l'île de la Barbade, l'une des Antilles. Ces matières, après s'être combinées soit avec celles que la mer détache de son fond, soit qu'elles s'y trouvent amenées par les fleuves, soit qu'elles proviennent de la décomposition des substances animales et végétales qui y croissent, produisent en certains parages, et en certaines circonstances, des phénomènes remarquables, tel que le phosphore, qui fait quelquefois paraître l'eau tout en feu pendant les tempêtes et d'autres temps orageux.

Quand on se baigne le soir dans le golfe de Cariaco, près de Cumana, quelques parties du corps restent lumineuses au sortir de l'eau. La mer, entre les tropiques, est lumineuse à toutes les températures; elle l'est davantage aux approches des tempêtes, ou lorsque le ciel est bas, nuageux et très-couvert.

Quant aux polybes qui rendent parfois la mer lumineuse sur les côtes de l'Europe, M. Paw doit savoir qu'ils n'approchent pas en grosseur, et en nombre, de ceux des tropiques, et que l'Europe, en fait de curiosités et de phénomènes, le cède encore à l'Amérique.

CHAPITRE VI.

Les Grottes.

Les grottes où se forment les stalactites et les stalagmites sont communes en Europe comme en Amérique; la grotte de *Fingal*, l'île entière de *Staffa*, la chaussée d'Antrim, en Irlande, méritent d'être vues; et la caverne du *Chablais*, surnommée la *Grotte des Fées*, formant trois voûtes l'une sur l'autre, taillées à pic par la nature dans des rochers affreux, au milieu d'une forêt d'épines, à deux petites lieues de Ripaille, dans la paroisse de Féterne en France, n'est pas moins remarquable à cause de la figure d'une poule qui couve des poussins, et, proche de cette poule, d'une autre concrétion qui ressemble parfaitement à un morceau de lard avec sa couenne, de la largeur de trois pieds, que l'eau qui distille de la partie supérieure à travers le rocher a formée dans la voûte. Cependant j'observerai que c'est en Amérique qu'il faut aller, pour voir des grottes imposantes, curieuses et remplies de figures grotesques ou régulières d'hommes, de femmes, d'animaux, d'arbres, et de voûtes d'architecture gothique, dessinées par des concrétions stalactites.

On voit dans la chaîne des Apalaches et des Montagnes Bleues la *caverne du mont Olaymi*; un appartement long de 260 pieds, large à proportion, et haut de 200 pieds, recevant le jour de la voûte comme le Panthéon. C'est là que quelques-uns des Floridiens dédient leurs premiers-nés au soleil, qu'ils lui de-

mandent tous les ans de bénir les fruits de la terre et de lui conserver sa fécondité. On trouve dans ces mêmes montagnes des excavations énormes appelées *Trous des Géans*, que la tradition des Indiens suppose avoir été faites et habitées par des géans : la caverne (Machay) d'Antisana, située vis-à-vis de la montagne de Chussulongo, élevée de 1483 toises au-dessus du niveau du grand Océan ; d'autres qui sont des ouvrages des volcans ou des jeux de la nature, ornés des effets de son caprice ; d'autres enfin que l'industrie humaine a perfectionnées, et qui méritent en général d'être mieux connues des physiciens. Je vais en citer quelques-unes pour la satisfaction des lecteurs.

On frémit, malgré soi, lorsqu'au sortir d'une petite grotte riante, dans l'*Etat de Vermont*, on aperçoit au-dessus de sa tête une grande chaîne de rochers hérissés de pointes, suspendus en l'air et comme prêts à tomber, qui s'élèvent à 200 pieds de haut sur la rive occidentale du Connecticut : en revanche, on est dédommagé de ce moment de frayeur, quand on descend dans une grotte de *stalactites* que possède la même province. On y arrive par une descente de 104 pieds : là, s'ouvre une cavité spacieuse de 20 pieds de largeur sur 100 de longueur, terminée par une salle circulaire décorée de dessins divers, au bout de laquelle bouillonne une source d'eau pure.

Le *New-Hampshire* présente une grotte du même genre, au sein de la montagne de Rattle-Snake. (Serpent à sonnettes.)

Dans le *Kentuck*, l'encaissement de la rivière de ce nom a quelquefois 400 pieds de profondeur, aux endroits où les parois sont de roche calcaire, sur laquelle

traversée par une rivière considérable ; et à Actopan, des orgues porphyritiques.

La caverne de *Guacharo*, dans la province de Cumana, est peut-être la plus curieuse du monde : l'entrée de la grotte est une voûte qui a 80 pieds de largeur sur 72 de hauteur. Elle est formée à l'extérieur, et même jusqu'à 40 pieds de profondeur, de tout le luxe de la végétation équinoxiale. L'entrée est surmontée et couronnée par des arbres gigantesques ; elle s'étend dans une direction constante jusqu'à 3458 pieds, en conservant sa largeur et sa hauteur primitives. Il en sort une rivière appelée Caripe, qui forme un canal droit de 30 pieds de large. Cette caverne offre une multitude de stalactites attachées à la voûte, et d'innombrables incrustations calcaires qui forment les rives du canal. Des milliers d'oiseaux nocturnes volent et s'agitent dans cet immense corridor. Quand on parvient à 240 toises de profondeur, malgré l'obscurité profonde qui y règne, on voit de cette distance l'entrée de la grotte resplendissante de lumière, et toutes les sombres stalactites se dessiner sur un fond lumineux. La direction de cette immense galerie souterraine est constamment du sud au nord, avec autant de régularité que si elle était l'ouvrage de l'art. Les Indiens prétendent que cette grotte a plusieurs lieues de longueur. Un évêque de Saint-Thomas de la Guyana y a pénétré jusqu'à 250 pieds, mais il n'a pas osé pénétrer plus loin.

Le long de quelques côtes de l'Amérique du sud, la mer a formé des arcades, séparées par des pilastres façonnés avec assez d'art. On y trouve des siéges et des ouvertures en forme de fenêtres.

Parmi le grand nombre de grottes qui existent à

St.-Domingue, et dont la majeure partie n'a pas été visitée par rapport à leur air imposant, on cite, indépendamment de la *Grotte Sacrée*, où les habitans d'Haïty se rendaient en pélerinage pour faire leurs dévotions au soleil, trois autres grottes vraiment curieuses :

La première se trouve aux *Grands-Bois*, sur ou proche l'habitation *Bobin*. C'est un conduit d'une vingtaine de pieds de large sur 60 de long, composé de plusieurs arcades dont les murs sont incrustés de pierres blanches taillées à petites facettes, et brillantes comme du cristal. Il est terminé par une rotonde très-spacieuse, remplie de concrétions stalactites en forme d'arbustes et de lianes. Au milieu de cette vaste enceinte est un bassin profond, dont l'eau s'étend en rond, presqu'à toucher les murs. Au fond de cette chambre est une figure de femme de grandeur naturelle, qui semble faire signe de la main de ne pas avancer, et dont les yeux, après avoir été fixés pendant quelques minutes, paraissent s'enflammer et devenir rouges comme des escarboucles. L'air mystérieux de cette figure, et un mugissement grave qu'on entend dans cette caverne, l'ont fait nommer par les Nègres, *le Trou Zonby* (la Grotte du Revenant). On n'a jamais essayé de traverser cet étang, encore moins d'approcher de cette étrange statue.

La deuxième grotte est sur l'habitation de madame Arnauld, dans la plaine de Monrecours, à l'accul des savanes, paroisse de l'Anse-à-Veaux. Elle est composée de trois chambres de plain-pied, qui peuvent avoir chacune 20 pieds carrés ; à six pieds de l'entrée, qui est en arcade gothique, on trouve deux blocs de pierre,

représentant un siége et un lutrin qui a une figure informe d'aigle. La voûte de la première chambre ressemble à celle des églises anciennes. Sur la droite est une espèce d'autel qui est éclairé par un œil autre, comme la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Sulpice à Paris. Un escalier fort étroit, ouvrage de l'eau, part du sommet de la montagne et se termine sur le côté droit du maître-autel. A la voûte il se trouve une petite terrasse, au milieu de laquelle il y a un bloc de pierre, en forme de tombeau, sur lequel on croit apercevoir la figure d'un padre espagnol. A gauche de la première chambre, à huit pieds de hauteur, on voit une grande tête de mort, entourée de larmes longues de six pouces, avec ces mots français : *Arrête, téméraire*, écrits en caractères d'un pied de long sur six lignes de large. Au pied du mur, la terre a la forme d'un cercueil. Mon frère, en présence de M. Arnauld, de M. Beaulieu, son neveu, et de moi, a cassé un filon d'argent qui sortoit du rocher. Les murs de cette caverne sont friables, quoiqu'un peu humides. Il semble qu'on ait entre les doigts du sable mouillé.

Quand on entre dans cette grotte, la terre tremble sous les pieds. Elle est si sonore, que le moindre bruit étonne le spectateur curieux. La seconde chambre est revêtue de pierres raboteuses et blanchâtres : elle impose par le calme qui y règne. La troisième chambre, qui est plus obscure que les deux autres, semble, par une bizarrerie de la nature, comme hérissée de serpens formés par les eaux qui ont filtré à travers le rocher. Au milieu est un trou profond, d'où il sort un bruit confus. Ce *trou ténébreux*, ces serpens qui couvrent les murs qui l'entourent, la *terre* qui tremble sous

les pas du curieux, enfin ce *silence lugubre* qui n'est interrompu que lorsqu'on approche du trou mystérieux, tout concourt à rendre plus frappant l'avertissement qu'on lit à l'entrée de la grotte, *Arrête, téméraire.*

La troisième grotte est proche du *Fond Cochon*, dans la dépendance de Jérémie. On y descend par un escalier formé par les eaux pluviales, et l'on arrive dans un vaste salon décoré de pierres grises, bleues, jaunes, à travers desquelles on aperçoit la feuille vert-tendre du capillaire, supportée sur sa tige unie et lisse, couleur de café à l'eau. Le plafond est revêtu de stalactites bizarres. A l'extrémité gauche du salon, on trouve une descente un peu roide qui conduit dans une autre salle, où l'on aperçoit un trou spacieux et profond, dans lequel, sans doute, les eaux pluviales vont se perdre. A la droite du salon, l'on voit couler paisiblement une rivière que l'on traverse pendant 500 pas sous un souterrain, ayant de l'eau jusqu'aux reins. Cette rivière sort de terre pour verser ses eaux dans une autre, et de là dans la mer.

Enfin la *Grotte Sacrée*, où les indigènes d'Haïti, aujourd'hui Saint-Domingue, se rendaient dans certains jours de l'année pour adorer le soleil et la lune. Elle est située à deux lieues d'Oco, au bout d'une longue galerie formée par des groupes de montagnes, et terminée par une vaste enceinte qui permet de voir le ciel à découvert, et à l'extrémité de laquelle se trouve l'ouverture de la grotte dont l'entrée semble être défendue par deux figures naturelles, qui ont l'air de deux génies d'un aspect sévère, auxquels ces Indiens rendaient d'abord une espèce de culte avant d'entrer dans grotte, qui res semble à un cirque de 500 pieds de

diamètre sur 40 de hauteur, ayant au milieu un bloc de granit en forme d'autel, sur lequel le soleil darde ses rayons par un trou de 20 pieds de diamètre, qui traverse la montagne servant de dôme à la grotte.

Cette description succincte de quelques-unes des nombreuses grottes de l'Amérique suffit pour démontrer que le Nouveau-Monde est loin de le céder sur ce point au continent d'Europe.

CHAPITRE VII.

Echos.

C'est en Amérique qu'il faut aller pour entendre des échos surprenans. Après avoir navigué sur le fleuve du Potomack, dans la Pensylvanie, on arrive dans un certain endroit, à travers les Montagnes Bleues, où l'on entend les échos les plus extraordinaires qu'il y ait au monde. Ailleurs (dit Jean de Crevecœur, écrivain et cultivateur américain), ils balbutient ; ici, ils s'expriment distinctement. Nulle part ils ne sont aussi nombreux, ni aussi attentifs à répondre. Les intonations de leurs voix ressemblent aux conversations de personnes placées à des hauteurs et à des distances différentes. Les uns vous parlent à l'oreille ; la voix des autres est plus forte, leurs accens mieux prononcés : les uns vous répondent sur-le-champ ; les autres après un certain intervalle, comme s'ils pensaient avant de parler ; quelquefois ils s'écrient tous ensemble. C'est sur-tout quand on rit, que le mélange de leurs éclats rend l'erreur plus complète. Lorsque les vaisseaux approchent du rivage en louvoyant, il est

impossible de ne pas croire entendre des personnes assises derrière les rochers. Ceux qui répondent du haut des montagnes le font toujours si distinctement, que l'œil, guidé par l'oreille, croit apercevoir l'arbre derrière lequel ils sont tapis. Ces hamadryades entendent toutes les langues, et répètent avec plaisir les chansons des voyageurs. Joue-t-on de la flûte ou de la clarinette, elles imitent à l'instant les mêmes instrumens; alors c'est un véritable concert exécuté avec la dernière précision. On compte jusqu'à dix-sept de ces admirables échos qui vous répondent à-la-fois, ou les uns après les autres, ou qui se répètent à eux-mêmes, après qu'ils vous ont parlé.

CHAPITRE VIII.

Mines.

Je ne m'étendrai pas sur cet article, parce que M. Paw, tout prévenu qu'il peut être contre l'Amérique, n'ignore pas que l'Europe ne peut pas mettre en parallèle ses mines de charbon avec celles de l'Amérique septentrionale; ses mines d'argent de *Sainte-Marie* dans les Vosges, de *Bassory* dans les Pyrénées, de *Chalanges* près d'Allemont en Dauphiné, enfin ses mines de *Norwège*, avec celles du *Pérou*, du *Brésil*, de la *Terre-Ferme*, du *Mexique*, du *Chili*, de la *Castille d'Or*, de la *Californie*, de la *Nouvelle-Grenade*, etc. M. Paw sait fort bien que les fameuses mines d'argent du Potosi, après avoir enrichi le monde pendant plusieurs siècles, sont encore aujourd'hui une source intarissable de richesses; que le Brésil a versé autant d'or en Angleterre

qu'on a tiré d'argent du Mexique; que dans la province de *Carangas*, 70 lieues à l'ouest de la Plata, on trouve, en creusant le sable, des masses d'argent détachées, qu'on appelle *papas*, parce qu'elles ont la forme de *pommes de terre;* que les mines d'or et d'argent du Chili ne sont pas moins productives que celles du Pérou; qu'à *Çoquimbo* et à *Guasco*, dans le Chili, toute la terre semble composée de métaux; qu'à *Puno*, dans le même pays, on coupe dans une mine d'argent le métal avec un ciseau; qu'au *Paraguay* et dans toutes les rivières de *Caraccas*, les eaux roulent des monceaux d'or qu'on recueille après le débordement; que des flancs de certains rochers il en sort à profusion, et qu'on en trouve enfin dans les sables de plusieurs des rivières qui se jettent dans le Maragnon.

On cherche en vain sur les cartes publiées en Europe, le nom de la ville de *Guanaxuato*, qui contient cependant 70,000 habitans, et dont les mines sont les plus riches du monde connu; et celui des mines célèbres de *Bolanos*, de *Sombrerete*, de *Batopilas* et de *Zimapan*. Aucune des cartes qui ont paru jusqu'ici ne présente la position du *réal de Catorce*, dans l'intendance de San-Luis de Potosi, mine dont on retire annuellement pour plus de 20 millions de francs d'argent, et qui, par sa proximité au rio *del Norte*, paraît déjà avoir tenté la cupidité de quelques colons établis récemment dans la Louisiane. La quantité d'or et d'argent que le nouveau continent envoie annuellement en Europe, fait plus de neuf dixièmes du produit total des mines dans le monde connu. Les colonies espagnoles, par exemple, fournissent par an près de *trois millions et demi* de marcs d'argent, tandis que dans tous les Etats européens, y

compris la Russie asiatique, l'exploitation annuelle excède à peine 300 *mille marcs*.

Acosta, qui a parcouru les deux Amériques, et *Alonzo Narba*, qui était curé d'une paroisse de la ville de *Potosi*, et qui a écrit sur la mine du *Cerro de Potosi*, prétendent qu'on pourrait couvrir 60 lieues carrées avec la quantité de piastres fabriquées avec l'argent du Potosi seul. La partie métallifère du Mexique, comprise entre les 16[e] et 31[e] degrés de latitude boréale, fournit aujourd'hui deux fois autant d'argent que les deux vice-royautés du Pérou et de Buénos-Ayres : cette partie n'a cependant aussi que 450 lieues de longueur.

Le lecteur qui désire s'instruire à fond sur les mines d'*or*, d'*argent*, de *cuivre*, d'*étain*, de *woodtin*, de *fer*, soit magnétique fibreux traversant le gneiss, soit rouge compacte, et en hématite brune, soit micacé cristallisé, soit météorique, qu'on trouve en abondance dans les environs de la petite ville de Toluca, à Durango, à Charcas, à Zacatecas, aux environs de Santa-Cruz, dans l'intendance de San-Luis de Potosi, dans les montagnes de Méchoacan, dans le royaume d'Oaxaca, à Texalitan, près de Colimas, dans les intendances de Valladolid, de Zacatecas, de Guadalaxara, et sur-tout dans les provinces internes; enfin, sur les mines de *plomb*, de *zinc*, d'*antimoine*, d'*arsenic*, de *cobalt*, de *manganèse*, de *mercure*, de *cinabre*, etc., ne peut mieux faire que de consulter l'ouvrage de M. Humboldt, intitulé : *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*.

Je ne parlerai point des *diamans*, des *topazes*, des *émeraudes*, sur-tout de celles de la rivière *Dengu* et de la montagne de la côte de *Manta*, département d'*Ata-*

cames, que l'on préfère aux émeraudes de l'Egypte; des *rubis*, particulièrement de ceux de la juridiction de *Cuenza;* des *marcassites* ou pierres des Incas; des *obsidiennes Gallinazo*, dont les Péruviens et les Mexicains faisaient des miroirs et des armes; de la *pierre d'amazone*, espèce de jade vert très-dur, qui résiste à la lime, que les femmes du Maragnon taillent et portent sur elles; de la *pierre* du *Labrador*, qui réfléchit comme un prisme les couleurs de la lumière, et dont les plus rares sont celles qui ont une couleur d'écarlate, parce que l'Europe n'en produit pas qui méritent d'être citées, et qu'on ne peut établir aucun parallèle avec ces productions du Nouveau-Monde. Pour ce qui regarde le *mercure*, le Pérâre et Guancavelica en produisent naturellement. Les Péruviens employaient le *cinabre* comme une peinture rouge; ce ne fut qu'en 1567 qu'ils découvrirent le vif-argent pour la première fois: la mine est aujourd'hui si grande, qu'il y a des rues et des chapelles où on y dit la messe. Le *minerai* semble être aussi un schiste argileux d'un rouge pâle.

Quant aux mines de *fer*, de *cuivre*, de *plomb*, de *marbre*, d'*ardoises* de toutes couleurs, de *pierres précieuses* de plusieurs espèces, de soufre, que renferment les montagnes du nord de l'Amérique, on n'en a, jusqu'à ce jour, fait valoir que quelques-unes. La partie de l'ouest des montagnes qui divisent le sol des Etats-Unis, offre en abondance l'*alun*, le *vitriol* et tous les *minéraux*, dans une direction horizontale; mais les métaux de toute espèce y sont rares, du moins jusqu'à présent. On n'a pu y exploiter que très-peu de mines, parce qu'elles se trouvent à leur place naturelle, dans une profondeur relative. Cependant on ne laisse pas

de découvrir, dans les parties des Etats de la Pensylvanie et de la nouvelle Yorck, situées au-delà des montagnes, des *mines de fer* qui sont susceptibles d'une exploitation très-lucrative, sans compter l'avantage qu'elles procurent par la quantité d'ouvriers qu'elles exigent et qu'elles attirent : les autres n'attendent que le moment d'enrichir ceux qui entreprendront de les exploiter, ainsi que les *marais salins* de la Géorgie et de la Caroline; la *terre à salpêtre* des cavernes de la Virginie et des provinces occidentales; enfin, cette grande quantité d'eaux minérales des montagnes, dont quelques-unes ont des propriétés toutes particulières.

CHAPITRE IX.

Ponts de pierre naturels.

L'Europe ne présente pas, comme l'Amérique, l'occasion d'admirer la nature, pour ainsi dire, à chaque pas. Les environs de *Charlestown* offrent un pont naturel de rochers, suspendu au-dessus d'un précipice profond, au travers duquel s'élance avec fureur un torrent, pour aller ensevelir ses flots écumans dans un vaste gouffre. La vue de ce spectacle fait frissonner le spectateur, et l'attache malgré lui dans ces lieux, où tout ce qui l'entoure captive ses sens agités.

Le *pont naturel* de la *Caroline du nord* est un de ces monumens grands, effrayans, sublimes, où la nature semble avoir emprunté les moyens de l'art : c'est un rocher au fond d'un abîme qui joint les parois rocheux de deux montagnes. Un ruisseau, par un travail de plusieurs siècles, sans doute, a percé sa masse épaisse

de 40 pieds environ, et coule aujourd'hui sous une voûte qui a 150 pieds d'ouverture et 200 pieds d'élévation ; cette voûte est chargée d'un massif de roc qui a depuis 37 jusqu'à 49 pieds ; des arbres s'élèvent sur sa partie supérieure. Ce pont singulier est non-seulement curieux, mais encore très-utile. L'eau a pratiqué de nombreuses cavernes dans le rocher, qui est de pierre calcaire.

A dix milles de la *grotte de Madisson*, on trouve un autre fameux pont de rochers, au-dessus d'un immense précipice qui a 200 brasses de profondeur. L'arche de ce pont, ouvrage de la nature, a 80 pieds de large, 90 de long, et 14 pieds d'épaisseur. A l'une des extrémités est un parapet d'où l'on peut regarder sans danger dans l'abîme : le reste du pont est couvert d'arbres, et la voûte en est aussi parfaitement cintrée que si l'art y eût épuisé toutes ses ressources. Un sentier étroit conduit entre des rochers jusqu'au fond de ce gouffre, où un torrent se précipite, comme pour augmenter tout ce que cet étonnant ouvrage de la nature a de pittoresque et de beau.

A cent milles au sud-est de *Mexico*, près du village de Molcaxac, on trouve, sur la profonde rivière l'Aquetoyaque, un pont naturel appelé, à cause de sa hardiesse, *le ponte Dios*, le pont de Dieu : on y passe comme sur un grand chemin.

Au sud de *Santa-fé de Bogota*, dans le fameux *Paramo de la Summa Paz*, où, suivant la tradition des Indiens, il y a des trésors cachés, on voit sortir un ruisseau qui, dans le ravin d'Icononzo, roule en écumant sous un pont naturel très-remarquable. Deux rochers, détachés par un tremblement de terre, y

tiennent un troisième quartier énorme de roche suspendu en l'air, et forment un pont non moins extraordinaire qu'imposant.

A *Quito*, un autre pont de rochers naturel ne permet à un large fleuve de charrier la masse de ses flots que par une seule arche. Au bruit que fait le fleuve en s'échappant à travers cette ouverture, on croit voir trembler le pont : l'écume éblouit les yeux; une vapeur légère rafraîchit l'atmosphère; et la vue, en suivant le cours des eaux, va s'égarer avec elles, à travers la verdure et les fleurs de la riche et délicieuse vallée de Quito.

CHAPITRE X.

Lacs.

L'Amérique est, sans contredit, la partie du globe qui est la mieux arrosée, non-seulement pour le soutien de la vie et tout ce qui a rapport à la fertilité, mais encore pour la convenance du commerce et la communication de chaque partie l'une avec l'autre. Ces vastes terrains, situés dans le Nord, au-delà des Apalaches, à une distance immense et inconnue de l'Océan, sont abreuvés par les lacs du Canada qui se communiquent les uns aux autres, et donnent naissance à plusieurs grands fleuves, particulièrement au Mississipi, au fleuve Saint-Laurent.

On ne peut chercher à comparer les petits lacs de l'*Irlande*, de l'*Écosse*, du *Jutland*, de la *Laponie*, de la *Finlande*, de la *Moscovie*, de la *Pologne*, de la *Hollande*, de la *Hongrie*, de la *Suisse*, de l'*Italie* et de la *Grèce européenne*, dont l'étendue varie depuis 10 jus-

qu'à 70 lieues, à ceux du nord de l'Amérique, qui sont au nombre de plus de 200 d'étendue; aux grands lacs *Alemipigan*, *Christinaux*, au nord du lac *Supérieur*, autour desquels on voit errer des tribus de chasseurs et de pêcheurs que l'on ne connaît qu'imparfaitement; au lac *Tahuglauks*, dont l'eau salée se trouve renfermée dans un bassin de 30 lieues de large et de 300 de tour, et que traverse la grande rivière pour porter ses eaux à l'ouest; au lac des *Abissiniboïls*, qui contient plusieurs îles dans une étendue de plus de 75 lieues de long sur 17 de large; au lac *Nisipong*, dont la dimension est à-peu-près la même; au lac *Supérieur*, qui a 125 lieues de long sur 86 de large, dans lequel se jettent plus de trente rivières, dont quelques-unes d'une grosseur considérable; au lac *Michigan*, qui a 110 lieues sur 45, navigable pour les vaisseaux de toute grandeur, et qui se réunit, au nord, au lac *Huron*, et au sud au lac *Saint-George*, tous remplis d'esturgeons et de truites qui pèsent depuis 12 jusqu'à 50 livres; au lac *Huron*, qui a 100 lieues sur 80, autour duquel habitent les *Hurons*, les *Iroquois*, les *Algonquins* et autres tribus d'Indiens guerriers et redoutables; au lac *Slave*, qui s'étend, au nord, à plus de 70 lieues, et qui a 25 lieues de large; au lac des *Illinois*, aussi étendu que le lac Huron, séjour d'un peuple paisible et industrieux qui lui a donné son nom; au lac *Erié*, dont la longueur est de 80 lieues, et la largeur de 20 à 25, sur les eaux duquel il s'est livré en 1812 un grand nombre de batailles navales pendant la dernière guerre des Etats-Unis contre l'Angleterre; au lac *Milasin*, au nord de Quebec, dont l'étendue est d'environ 50 lieues sur 15 de largeur; au lac *Champlain*, au midi de Quebec, qui

est à-peu-près de la même étendue; enfin au lac *Ontario*, qui a 900 lieues de tour, et dont les eaux ne gèlent jamais, non plus que celles du lac Erié.

Les rivières d'*Hudson*, de *Mohawk*, d'*Osvago*, et le lac *Osneida*, en communiquant avec le lac Ontario, établissent dans l'état de New-York une navigation de 131 lieues; elles la prolongent ensuite de 600 lieues vers le midi, depuis le lac Ontario et le fleuve Saint-Laurent, jusqu'à Montréal, Quebec et l'Océan atlantique. Les combats sanglans qui ont eu lieu entre les flottilles et de gros vaisseaux anglais et américains, immortaliseront à jamais les lacs *Erié*, *Ontario* et *Champlain*.

Tous ces lacs fournissent la grande espèce de *truite blanche*, et sont tous navigables pour les plus gros vaisseaux de guerre; ils communiquent les uns aux autres par des rivières qui vont se jeter à la mer. Entre le lac Erié et le lac Ontario le passage est interrompu par le saut de Niagara. Dans plusieurs provinces du Nord, il y a aussi divers petits lacs, comme celui de *Brunswick*, nommé le grand lac, quoiqu'il n'ait que 5 lieues de long sur 3 de large: leur insuffisance me dispensera d'en parler. Il en est de même de ceux de plusieurs provinces du sud, comme à la Géorgie, où il y a des lacs et de grands marais.

Au nord-ouest du fort Clayborne de Natchitoches, dans la Louisiane, se trouve le lac *Espagnol*, au milieu duquel s'élève un grand rocher couvert de stalactites curieuses. Les lacs de *Mayaco*, de *Georges*, et quelques autres de la Floride, offrent, il est vrai, quelques particularités, mais de trop peu d'importance pour ne pas passer outre. Celui appelé *lac de la Floride* n'a que quelques lieues d'étendue; il n'est remarquable

que par l'île de Serrope, qui s'élève au-dessus de ses eaux comme une corbeille de verdure couronnée de fleurs odoriférantes.

De tous les lacs de l'Isthme, celui de *Chapala* est le plus grand; il a 20 lieues de long sur 6 de large.

Parmi les autres lacs de l'Amérique méridionale, on cite les cinq lacs de la vallée de Tenochtitlan; savoir: celui de *Tezcuco*, qui est à-peu-près rond, avec un diamètre de 11 lieues, dont les flots salés baignent les murs de Mexico, et les eaux distillées pèsent plus que celles de la Baltique; le lac de *Xochimolco*, du fond duquel s'élèvent, dans la saison des grandes crues, des petits îlots que les Indiens convertissent en jardins flottans et stables, d'environ 400 pieds de long chaque, sur 21 de large, divisés par des petites rigoles surmontées de fleurs, qui communiquent symétriquement entre elles, et marquent par une haie de rosiers les carrés, du milieu desquels on voit s'élever des féves, des petits pois, du piment, de l'ail, des oignons, des pommes de terre, des artichauts, des choux-fleurs, d'autres légumes, et qu'accompagnent une foule innombrable de bateaux plats, couverts de provisions, de fleurs, entre lesquelles on aperçoit les cabanes pittoresques des Indiens qui les conduisent tous les matins au lever du soleil, des canaux d'*Istaalco* et de *Chalco*, au marché de Mexico, si richement fourni en comestibles, surtout en légumes et en fruits; le lac *Chalco*, si célèbre par l'abondance de son hydrogène sulfuré, et renfermant le joli petit village indien de *Xico*, fondé sur une île, qu'une digue, qui va de *Tuliagualco* à *San-Francisco*, Tlaltango, sépare du lac Xochimolco; le lac de *Zumpango*, divisé par une digue indienne en deux

bassins, dont le plus occidental porte le nom de *Laguna de Zitlaltepec*, et le plus oriental, celui de *Laguna de Coyotepec*, en mémoire de l'Indien de ce nom qu'Ahuitzotl fit mettre à mort pour lui avoir fait observer devant sa cour que l'ordre qu'il avait donné d'amener dans ce lac la rivière de *Gautitlan* (dont le volume d'eau est plus considérable que celui des rivières *Mexicano*, *Sabina*, *Nespa*, *Escapusalco*, *Panuco*, *Tula*, *Papalòtla*, *Tezcuco*, *Théotihuacan*, *Tepeyacac*, *Pachuca*, prises ensemble), mettrait en danger, par ses débordemens, la ville de Mexico, prédiction qui s'effectua; ce qui donna lieu à la digue en question. Le lac de *San-Christobal*, appelé dans la partie septentrionale lac de *Xaltolcan*, dans lequel se trouve sur deux îlots les villages de *Xaltolcan* et de *Tonanitla*, qu'une digue très-ancienne, terminée par les villages de *San-Pablo* et de *San-Thomas de Chiconautla*, sépare du bassin méridional, qui peut être mis presque à sec lorsqu'on ouvre les écluses pour y faire la pêche générale qui a lieu tous les ans. Ce jour, qui rappelle la pêche qu'au récit d'Hérodote les Egyptiens faisaient deux fois par an dans le lac *Mœris*, à l'ouverture des canaux d'irrigation, est une des plus grandes fêtes champêtres pour les habitans de Mexico, qui viennent regarder faire la pêche à l'abri des cabanes élégantes que les Indiens ont construites sur les bords du lac, ou se joindre aux pêcheurs mexicains, dont l'adresse à prendre le poisson est étonnante.

Les lacs de *Zumpango* et de *Xaltolcan* sont célèbres encore pour avoir vu passer entre eux, Cortez et son armée, lors de sa fuite précipitée de *Mexico* à *Tlascala*, avant la bataille d'*Otumba*.

Le lac de *Patzcuaro*, dans l'intendance de Valladolid, est, de l'aveu de M. Humboldt, un des sites les plus pittoresques qui existent dans le monde; le lac *Mextitlan* et celui de *Parras*, dans la Nouvelle-Biscaye, sont remarquables par la limpidité de leurs eaux; le lac de *Chapala*, dans la Nouvelle-Galice, a près de 160 lieues carrées, il est du double plus grand que celui de *Constance;* le lac de *Xicaragua* s'étend, en longueur, à plus de 60 lieues, et en largeur 21 lieues; l'*Omotepec* élance son sommet enflammé du sein de ce lac; près de la ville de Nicaragua est le volcan *Mamatombo;* le lac *Parima*, dont l'étendue est de 28 lieues sur 15, est fameux par le rocher de talc qui réfléchit comme un miroir les rayons dorés du soleil, ce qui a fait croire longtemps que les rues de la ville d'*Eldorado* étaient pavées d'or; ce lac reçoit au nord-ouest l'*Orinoco*, qui sort de son sein pour aller se perdre au nord et à l'est, et donne naissance au rio *Blanco*, qui va se joindre au rio Nigro et au fleuve des Amazones.

Le lac de la *Nouvelle-Espagne*, à 25 lieues de la côte de Campêche, n'a rien de très-remarquable.

Celui de l'intérieur de la Guyane est recommandable par sa longueur, qui est de 400 lieues, et sa largeur de 125.

Le lac *Maracaybo*, au centre de la province de Cumana, nourrit autour de ses bords des milliers d'Indiens, forme un bassin de 27 lieues de diamètre, reçoit un nombre considérable de rivières et de ruisseaux, et communique à la mer par un fort torrent.

Le beau lac de *Valencia*, dont le nom indien est *Tacarigua*, dans la province de Caraccas, qui termine l'extrémité méridionale de la vallée d'Aragua, qui

produit en abondance de l'indigo, du sucre, du coton, et, ce qui est plus surprenant, le froment européen, offre sur ses deux rives un contraste qui lui donne une ressemblance avec le lac de Genève. A la vérité, les montagnes désertes de Guignes ont un caractère moins sévère que les Alpes de la Savoie; mais le côté opposé, couvert de bananiers, de mimoses et de triplaris, surpasse en beauté pittoresque les vignobles du pays de Vaud. Ce lac a, à-peu-près, 8 milles géographiques : il est rempli de petites îles, et élevé de 204 toises au-dessus du niveau de la mer.

Le grand lac de *Xarayès*, situé à la source du Paraguay, a, par sa forme, fait donner à ce fleuve le nom de Paraguay, ou Fleuve couronné.

Le lac de *Titicare* verse une partie de ses eaux dans le fleuve de la Plata. Deux autres, moins considérables, se rendent dans le même fleuve.

Le lac de *Titica*, entre Cusco et la ville d'Aréquipa, a 88 lieues de circuit, 100 brasses de profondeur : il reçoit douze rivières, plusieurs ruisseaux; nourrit deux espèces de poissons dans ses eaux douces, auxquelles le soufre et le bitume donnent une mauvaise odeur. Ce lac, qui est très-fréquenté par les oies et les oiseaux sauvages, renfermait sous les Incas, entre autres îles, celle où Manco-Capac, fondateur de la monarchie péruvienne, fit élever en l'honneur du soleil un temple dont les murs étaient revêtus d'or, et tout ce qui servait à l'usage des prêtres ou aux sacrifices était composé des matières les plus précieuses; elles furent jetées dans ce lac, lors de l'invasion des Espagnols.

Le lac de *Guativa*, au nord-ouest de Santa-fé de Bogota, est célèbre par la quantité d'or que les In-

dans l'océan Caraïbe, où se décharge la rivière *Saint-Jean*, qui prend sa source dans le lac de Nicaragua. A l'extrémité de ce lac, on rencontre la ville de Nicaragua, qui n'est séparée à l'Ouest de la grande mer du Sud que par une très-petite langue de terre, où se trouve le golfe de Papayago, dans lequel on ferait facilement et à peu de frais aboutir le canal de communication (J'apprends avec plaisir que dans l'ouvrage de M. Humboldt, intitulé : *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, on s'est occupé de cet objet. (Voyez ci-après l'article *Isthmes.*)

Cette opération diminuerait infiniment la longueur des voyages d'Europe aux Grandes Indes ; elle mettrait les nations commerçantes à même d'aller charger leurs vaisseaux des productions du continent, et, à leur retour au passage de Nicaragua, d'y ajouter les richesses du Nouveau-Monde. L'exécution d'un plan semblable faciliterait, en outre, les découvertes que l'on cherche à faire tant dans la mer du Sud que le long des côtes de l'Amérique, jusqu'au-delà du détroit de Bherrings.

CHAPITRE XI.

Fleuves de l'Amérique du Nord.

Le fleuve du *Meschassipi*, nom indien qui signifie *père des eaux*, appelé par les Européens *Mississipi*, prend sa source dans trois petits lacs, au-delà du 47e degré de latitude, non loin du lac des Abissiniboëls. Ce fleuve, dans un cours de 1000 et quelques lieues du nord au sud, après avoir grossi ses eaux du vaste tribut de l'*Uisconsin*, du *Chipawy*, de la rivière de *Sainte-*

Croix, du fleuve des *Illinois*, de l'*Akansas*, de la rivière *Rouge*, qui parcourt 500 lieues du côté du Mexique; du *Misaurès*, dont le cours est presque aussi étendu; de l'*Ohio* (ou le beau fleuve), du *Napo*, du *Madera*, qui a plus de 660 lieues de cours; du fleuve *Saint-Pierre*, remarquable par la violence de son torrent et la largeur de son lit; du tumultueux *Zombigbé*, dont les flots écumeux, après un cours de 70 lieues à travers les montagnes et les forêts, s'engloutissent dans ceux du Mississipi; enfin, d'un grand nombre de grandes rivières, dont le volume d'eau égale, à peu de chose près, celui du Rhin ou du Danube, il se joint au Missouri.

Le Mississipi est navigable sur une étendue de 800 lieues. Dès qu'il commence à être navigable, il a déjà 30 brasses de profondeur (autant que la mer Baltique). La navigation en est souvent interrompue par des tournans d'eau et des cataractes. Quand on arrive dans un endroit nommé les *Ecores*, les rivages de ce fleuve sont escarpés comme un mur de plus de 300 pieds de haut : son cours, ordinairement fort tranquille, dans un canal qui n'est jamais tortueux, est semé de beaucoup d'îles; et, comme elles sont couvertes d'arbres, elles offrent un point de vue délicieux. Ces îles, et quelques hauts fonds formés par des rochers ou autre obstacle, rendent, en certains temps de l'année, la navigation du fleuve difficile et quelquefois périlleuse, lorsqu'on n'a pas d'habiles conducteurs. La prudence exige que l'on s'arrête tous les soirs, au moins depuis l'embouchure de l'Ohio jusqu'au Natchez, ou territoire du Mississipi, c'est-à-dire, dans un espace de 230 lieues. Le Mississipi, dans sa moindre largeur, a au moins une demi-lieue, et sa profondeur le rend

navigable par-tout. Ses eaux pures et délicieuses coulent 40 lieues vers la Nouvelle-Orléans, au milieu d'un grand nombre d'habitations, qui forment un spectacle ravissant sur ses deux rives, où l'on jouit abondamment des plaisirs de la pêche, de la chasse, et de toutes les délices de la vie. La longueur prodigieuse et la profondeur peu commune de ce fleuve, jointes à la nature limoneuse, et cependant salubre, de ses eaux, après la jonction avec le Missouri, sont dignes de remarque : son lit alors a tant de sinuosités, que de la Nouvelle-Orléans à l'embouchure de l'Ohio, distance qui ne passe pas 390 milles en ligne droite, il en a 730 par eau. On pourrait l'abréger de 200 milles, en coupant 8 à 10 langues de terre dont quelques unes n'ont pas 30 verges de largeur. Ses eaux, après avoir débordé au-dessous de la rivière d'*Ibberville* à l'orient, et de la rivière *Rouge* à l'occident, ne rentrent jamais dans leur lit : elles se jettent dans la baie du Mexique par plusieurs embouchures, principalement vers la rive occidentale, et divisent ainsi le pays en îles nombreuses. Le limon que les débordemens annuels du Mississipi laissent sur la surface des terres voisines, peut être comparé à l'engrais que le *Nil* dépose, et qui depuis nombre de siècles a assuré la fertilité de l'Egypte.

Quand les terres seront cultivées comme le méritent l'excellence du sol et la température du climat, la population de ces pays, dit M. Pinkerton, égalera celle de toutes les autres parties du monde ; le commerce, la richesse et la puissance de l'Amérique, peuvent, à une époque future, dépendre du Mississipi, et peut-être s'y concentrer. Il ressemble encore au Nil par le nombre de ses bouches qui se vident toutes dans une

mer que l'on peut comparer à la Méditerranée. Cette dernière est bornée au nord et au sud par les deux continens de l'Europe et de l'Afrique ; la baie du Mexique l'est par l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale. Les petites embouchures du Mississipi peuvent être aisément fermées par ces arbres flottans dont le fleuve est toujours couvert durant les inondations : toute la force du courant se réunissant alors dans un seul point, l'embouchure deviendrait plus profonde, et la barre serait enlevée.

On construit des vaisseaux dans le Mississipi, à 200 lieues au-dessus de l'endroit où se jettent les fleuves du *Missouri* et des *Illinois*, c'est-à-dire, à 650 lieues de la mer. Dans la navigation de l'Ohio et du Mississipi, les navires qui partent de Pittsburg pour se rendre à la Nouvelle-Orléans, parcourent un trajet de 700 lieues, avant de se rendre à l'Océan.

La rivière *Iazous* se jette dans le Mississipi, entre le 32e et le 33e degré de latitude, où la température du climat et la fertilité du sol permettent de cultiver le coton, l'indigo et le tabac, dont le débit lucratif est assuré par leur exploitation à la Nouvelle-Orléans, où l'on peut aller et revenir par le fleuve en moins de 150 jours.

La rivière Sabine, qui sert de frontière actuelle à la Louisiane, se jette dans le Mississipi, après avoir arrosé un vaste pays aussi beau que fertile.

Le fleuve le *Missouri* prend sa source 171 lieues deux tiers au-delà du Mississipi : il est plus long, moins large, aussi profond que celui-ci. Les eaux bourbeuses du Missouri colorent la partie inférieure du fleuve, jusqu'à ce qu'il se jette dans la baie du Mexique. C'est le fleuve le plus rapide que l'on connaisse. Plu-

sieurs rivières considérables, et un nombre prodigieux de torrens bruyans, concourent à augmenter son extrême rapidité. On construit des vaisseaux à 200 lieues de son embouchure, et à 50 lieues au-dessus de celle du fleuve des Illinois. Les terres, jusqu'à 66 lieues de l'embouchure du Missouri, passent pour être plus fertiles que celles des bords de l'Ohio : on y trouve un nombre considérable de castors, d'élans, et sur-tout de bisons. Les Anglais ont découvert récemment sur ses rives des *wapitis*, animaux jusqu'alors inconnus, d'un caractère doux, et qui peuvent remplacer les chevaux pour divers genres de services.

L'Ohio est un très-beau fleuve formé par la réunion des rivières *Monongahéla* et *Alleghani* : il paraît être plutôt une continuité de la première que de la seconde, qui n'arrive qu'obliquement au confluent. L'Ohio peut avoir 200 toises de large à Pittsburg, où il prend sa source; 500 verges à l'embouchure du grand *Kennaway*; 1200 verges à Louisville, et les torrens ont un demi-mille dans quelques endroits au-dessous de Louisville; mais sa largeur générale n'excède pas 1100 verges : dans quelques autres, elle n'en a pas 900; et particulièrement dans un endroit bien au-dessous des torrens, elle en a moins de 600 : en aucun endroit elle n'excède 1800 verges ; et à sa jonction avec le Mississipi, ni l'un ni l'autre fleuve n'a pas plus de 1750 verges de largeur.

L'Ohio se porte d'abord vers le nord-ouest pendant 9 lieues, il se dirige ensuite vers l'O. S. O. pendant 200 lieues, tourne au sud-ouest pendant 55 lieues, puis à l'ouest pendant 96 lieues; et enfin se jette dans le Mississipi, dans la direction du sud-est, par la latitude 36 degrés 41 min., à 370 lieues de Pittsburg, et

à une distance presqu'égale de la Nouvelle-Orléans. Les îles qui se rencontrent dans son cours, pendant un espace de 130 lieues, sont au nombre de près de 50 : les unes ne contiennent que quelques arpens ; d'autres ont plus d'un tiers de lieue. Les sables que l'Ohio charrie, forment, à la tête de chacune d'elles, des atterrissemens considérables, que les bateaux de moyenne grandeur, dans les basses eaux, franchissent quelquefois avec peine ; mais, à quelque époque que ce soit, il y a toujours assez d'eau pour les canots et les esquifs. Durant le printemps et l'automne, ce fleuve est navigable au moins jusqu'à Limestone en Kentuck, à 141 lieues de Pittsburg. A partir de cette dernière ville, il l'est en tout temps. De mars à novembre, des bâtimens de 300 tonneaux, tirant 12 pieds d'eau, descendent en toute sûreté avec les denrées et le charbon des pays hauts de l'ouest.

Les rives de l'Ohio sont élevées et solides : ses eaux sont limpides ; le fond de son lit est uni, sans roches, sans aucun torrent, hormis dans un seul endroit. Lorsqu'on approche des atterrissemens formés par les îles, son courant est très-rapide dans la direction du chenal ; mais à mesure que l'on s'éloigne de ces îles, et que son lit augmente en profondeur, la force moyenne du courant est d'un mille et demi par heure : cependant on peut sans danger voyager toute la nuit. Les bords de l'Ohio sont si fertiles, que les habitations sont presque contiguës les unes aux autres. Au nord-ouest de ce fleuve, il y a des savanes dont l'uniformité n'est pas interrompue de 30 à 40 milles par la parure d'un seul arbre ; elles sont peuplées d'une multitude de daims, de bisons, de coqs-d'inde du poids de 40 livres,

et sont souvent visitées par les loups et les ours : mais ce qui rend ce district remarquable, c'est un certain nombre d'anciens forts de forme oblongue, auprès desquels on voit un tombeau.

Noms des diverses Rivières qui se jettent dans l'Ohio.

La rivière *Monongahéla* prend sa source en Virginie, au pied du mont Laurel, qui fait partie de la chaîne des monts Alleghanys. Elle se dirige ensuite à l'ouest, passe dans la Pensylvanie, et avant de se réunir à l'Alleghany, elle reçoit dans son cours les rivières *Chéat* et Ioughiogheny qui viennent du S.-S.-E. Elle commence à être navigable à Morgan-town, qui est à 107 milles de son embouchure. A Pittsburg, située au confluent des rivières Monongahéla et Alleghany, on construit des navires à 3 mâts de 250 tonneaux ; et à Elisabeth-town située sur la première de ces deux rivières, à 23 milles de Pittsburg, où l'on a lancé des bâtimens de 200 tonneaux.

L'*Alleghani* prend sa source à 15 ou 20 milles du lac Erié. Elle est grossie dans son cours par le *French Creek* et d'autres petites rivières. L'Alleghany commence à être navigable à 200 milles de Pittsburg : elle exporte, ainsi que la Monongahéla, par la voie de l'Ohio et du Mississipi. Quelque temps qu'il fasse, les eaux de l'Alleghany sont claires et limpides ; celles de la Monongahéla, au contraire, deviennent troubles dès qu'il pleut quelques jours de suite dans les parties des monts Alleghanys, où elle prend sa source.

La grande *Muskingum* prend sa source vers le lac Erié : elle n'est navigable qu'à 83 lieues un tiers de son embouchure dans l'Ohio. Le pays qu'elle traverse

Chillicothe, siége du gouvernement du vaste Etat de l'Ohio, est située à 20 lieues de l'embouchure de la grande Scioto.

La rivière de *Cumberland*, ou la *Shavanon*, prend sa source dans le Kentuck, au milieu des montagnes qui la séparent de la Virginie. Son cours est de 150 lieues. Elle est navigable en hiver et au printemps, jusqu'à 116 lieues de son embouchure; mais dans l'été on ne peut la remonter que jusqu'à 16 lieues un tiers au-dessus de Nasheville. Elle se jette dans l'Ohio, à 11 milles de distance du Ténessée, dont elle est séparée, dans la presque totalité de son cours, par les chaînes de montagnes du Cumberland.

Roaring-River (la rivière rugissante), l'une des branches de la Cumberland, large de 120 pieds, a reçu son nom du bruit qu'elle fait entendre à un mille de distance, et qui est occasionné par des chutes d'eau hautes de 10 pieds. Elles sont tellement rapprochées, qu'on en rencontre plusieurs dans l'espace de 50 à 100 toises. On remarque, au milieu de cette rivière, de grosses pierres de 5 à 6 pieds de diamètre, arrondies en tout sens, sans qu'il soit facile de déterminer comment elles y ont été transportées. De gros ruisseaux, après avoir serpenté dans les forêts, viennent aboutir aux rives escarpées de Roaring-River, d'où ils tombent avec fracas dans son lit, et forment de magnifiques cascades de plusieurs toises de largeur.

Les rivières qui se jettent dans le Cumberland, au nombre de douze, diminuent beaucoup dans l'été; mais les gros ruisseaux qui sortent des excavations situées au bas des collines peu élevées que l'on trouve en différens endroits, sont accompagnés d'un courant

d'air assez fort pour éteindre une lumière. Le *Dixon-Spring*, et un autre *ruisseau* situé à 4 milles de Nasheville, offrent cette particularité, ainsi que celle de ne jamais tarir.

La rivière des *Chirokees* ou la Ténessée, qui prend son nom de cette province, est la plus considérable de toutes celles qui se jettent dans l'Ohio, à 20 lieues de l'embouchure de ce fleuve. Elle commence à être grossie à West-Point par les rivières Clinch et Holston, qui prennent leurs sources dans la partie des Alleghanys située en Virginie, et qui ont chacune plus de 700 pieds de largeur à leur embouchure : toutes deux sont navigables à une grande distance, et notamment le Holston, qui l'est jusqu'à 67 lieues.

La rivière *French-Broad*, une des principales branches de la Holston, reçoit elle-même les eaux de la *Nolachuki*, large de 150 pieds, et qui porte aussi bateau dans le printemps. Les bords de cette rivière sont renommés dans le pays par leur fertilité : des marroniers à fleurs jaunes et des tulipiers de 6 pieds de diamètre, parfaitement droits, entièrement dégarnis de branches jusqu'à 40 pieds de terre, en ombragent les rives. La Nolachuki reçoit elle-même la rivière *Doë* : ainsi, la Ténessée avec la Holston a en total un cours de 266 lieues; mais dans les basses eaux cette navigation est interrompue par les *Muscles-Shoals*, espèce de hauts-fonds remplis de rochers que l'on rencontre à 83 lieues de son embouchure.

Enfin, le *Licking*, la *rivière salée*, et toutes celles qui arrosent les dix provinces de l'Etat de Vermont, se jettent dans l'Ohio.

Quant à la rivière *Columbia*, elle sort des montagnes

Unis, et se jette dans la baie de Fundy, appelée par les Indiens *Passamaquody*; le *Penebscot*, le *Kennebec*, navigable l'espace de 16 lieues pour des bâtimens de 120 tonneaux; la *Tamise*, le *Patoket*, la *Pistaqua*, qui mêle, vers la fin de son cours, ses eaux à celles de la *Cochecho*; la *Sacco-Casco*, l'*Houtasonick*, la *Miniskoi*, la *Moille*; l'*Union* et l'*Otter*, qui versent leurs eaux dans le lac Champlain; le *Piniagiouasset* et *l'Ouennepiscogy*, qui se jettent dans le *Mérimac*: le *Saco* n'est navigable que 4 lieues, à cause des diverses cascades qui interrompent son cours; au sud, la rivière *Noire* et le *Staunton*, qui se jettent dans le *Raonock*; le *Pamlico*, la *Pédée* et la *Santée*. A l'est du nord de l'Amérique, l'*Hudson* ou fleuve du Nord, qui a 2 lieues de large dans beaucoup d'endroits, et est navigable jusqu'à Albany, à 50 lieues de New-York, où il vient se jeter dans la baie de ce nom, après un cours de 80 lieues; le *Mohawk*, l'*Osvego*, l'*Onesgatshe*; le *Massassuchet* et le *Connecticut*, qui traversent les Etats auxquels ils ont donné leurs noms, reçoivent dans leurs cours une grande quantité de fortes rivières. Le Connecticut, dont les deux principales branches sont l'*Amonosok* et la rivière d'*Israël*, est navigable jusqu'à 16 lieues de son embouchure; il porte bateau plus de 60 lieues au-delà d'Hartford. La *Delaware*, que les vaisseaux de ligne remontent jusqu'à 40 lieues de son embouchure, et les frégates 15 lieues plus loin; le *Schuylkill*, la *Susquehannah*, qui traverse la Nouvelle-York et la Pensylvanie, a un quart de mille de largeur à Columbia: sa largeur moyenne est de trois quarts de mille, et sa profondeur varie depuis 6 jusqu'à 50 pieds. Elle se décharge dans la mer à la baie de

Chesapeak avec une telle rapidité, qu'il n'y a que les gros bâtimens qui puissent résister à son courant, encore ne remontent-ils qu'à 5 lieues de son embouchure. Des collines fort élevées forment les bords de cette rivière, dont le milieu est parsemé d'îlots boisés qui semblent la partager en plusieurs bras : il en est quelques-uns qui ont tout au plus 6 arpens d'étendue, et qui néanmoins sont aussi élevés que les collines voisines : leur irrégularité et les formes singulières qu'ils présentent, rendent cette situation pittoresque et vraiment remarquable, sur-tout à l'époque de l'année où les arbres sont en pleine végétation.

La *Génésée* se décharge dans le lac Ontario ; les rivières de l'*Est* et de l'*Ouest* ont à leur confluent New-York.

La *Rivana*, la *Flurana*, l'*Appamatick*, le *Saint-Jacques*, sont navigables à des distances considérables.

La rivière *Cataban*, large d'environ 150 toises, n'est navigable que dans l'hiver : le reste de l'année sa navigation est obstruée par de gros rochers. On travaille cependant depuis plusieurs années à former un chenal pour faciliter la descente des bateaux.

Les rivières *Asheley* et *Cooper* baignent à leur confluent les murs de Charlestown.

Le *Potomack*, dont le port à la ville de Washington se trouve éloigné de 93 lieues un tiers de la mer, y reçoit commodément les plus gros vaisseaux.

L'*Atatamaha*, après avoir quitté les monts Tschirokish, va décharger ses eaux dans la mer par plusieurs embouchures considérables : il parcourt 90 lieues.

Les fleuves *Sainte-Marie* et *Savannah*, après avoir erré l'un en Géorgie, et l'autre dans la Caroline, vont

se jeter dans l'Atlantique, ainsi que la *Perdido*, qui sépare l'ouest-Floride de la partie de l'est de la Floride.

La *Juniata*, dans ses détours nombreux à travers les montagnes de la Caroline du Nord, se trouve tout-à-coup resserrée sur la route de Shippensburg à Bedfort-court-house, dans un lit de 240 pieds de largeur sur 60 de profondeur, d'où elle sort pour en occuper un d'un quart de mille de largeur, qui va en s'élargissant considérablement jusqu'à la mer. La *Mobile*, au poste de ce nom à la Louisiane, est plus considérable que la Seine devant Rouen. Ce fleuve prend sa source dans les Apalaches, et se jette dans l'Océan.

L'intérieur du pays est parsemé d'un trop grand nombre d'autres fleuves, rivières et ruisseaux, pour pouvoir les citer tous, de sorte que l'on peut dire sans exagération que chaque planteur a un port à sa porte.

CHAPITRE XII.

Fleuves de l'Amérique du Sud.

Quand on a traversé le Mississipi, on entre dans la Floride. Elle est divisée en deux parties par le fleuve *Apachacola*, qui reçoit plusieurs grosses rivières avant d'aller porter ses eaux à la mer. Parmi les rivières de l'isthme, je citerai celles des *Palmes*, de *Panuco*, de *Tabasco*, de *Sumasinthe* et de *Saint-Jean*; elles se jettent dans le golfe du Mexique. Les eaux qui se rendent dans la mer Pacifique ne forment que des ruisseaux; les montagnes néanmoins prenant leur direction plus à l'est dans le voisinage de Mexico, les rivières d'*Iopez*

et de *Zacatulca* vont joindre la mer du Sud : celle de *Guadalaxara* prend sa source à l'ouest de Mexico, traverse le lac Chapala, et se jette dans l'océan Pacifique, après un cours de 130 et quelques lieues.

Le Maragnon. — C'est dans l'Amérique du Sud que l'on trouve les deux plus grands fleuves du monde : le premier est le *Maragnon* ou le fleuve des *Amazones*. Il prend sa source non loin de la mer du Sud dans le Pérou, près de Tarma, au pied des montagnes de Quito. Ses sources sont si nombreuses, qu'on peut en compter autant qu'il y a de rivières qui descendent des Cordillières, depuis le gouvernement de Popayan jusqu'aux environs de Lima.

Ce fleuve traverse le pays d'occident en orient, et se jette dans l'océan Atlantique, au cap Nord, sous la ligne, par une embouchure de 60 lieues de large, après un cours de plus de 1100 lieues, durant lequel il reçoit les fleuves l'*Ucaial*, l'*Apurimac*, le *Lauricochaou*, nouveau Maragnon, qui a 1100 lieues de cours; le *Napo*, le *Putumayo*, l'*Inpuro*, le *grand Negro*, la *Madeleine*, qui coule au nord de la mer Caraïbe, et la rivière de *Saint-François*, qui arrose une partie du Brésil; le *Parana*; au sud de ce fleuve, la *Mendoza*, la *rivière des Saules*, suivie plus avant, au midi, par le *Chulclan* et le *Gallegos*; l'*Orénoque*, dont je donnerai plus bas les détails; le *Cuchivara*, le monstrueux *Madera*, qui comprend le *Beni* et le *Mamore*, qui prennent leurs sources dans le Potosi; l'*Iténas*; au midi, la *Topaiza*, le *Shingu*, et un nombre prodigieux de rivières considérables et navigables, tandis que son cours se joint avec la grande rivière du Brésil appelée la Tocatinas.

Après que le Maragnon a reçu le *Shingu*, l'œil ne

peut plus découvrir sa largeur d'une rive à l'autre. A une profondeur de 103 brasses, on ne touche pas encore son fond, et l'effet de la marée s'aperçoit à 200 lieues. Près de son embouchure, le *Bore* s'élève de 12 à 15 pieds de haut, et on entend, à une distance de 2 lieues vers le cap Nord, à l'embouchure de l'*Arawary*, le bruit de cette irruption appelée *Pororoca*.

Avant de se jeter dans la mer du Nord, l'Amazone se sépare en deux branches qui forment une île considérable qu'occupent les Topinamboux. Ce fleuve renferme en outre dans son sein une grande quantité d'îles habitées : il traverse des royaumes plus étendus, répand plus de richesses, nourrit plus de peuples, porte ses eaux douces plus loin dans la mer, reçoit un plus grand nombre de rivières que le *Nil*, l'*Euphrate* et le *Gange*. Si ce dernier orne ses bords d'un sable doré, l'*Amazone* charge les siens d'un or pur ; si le *Nil* fertilise chaque année les campagnes qu'il inonde, les débordemens de l'*Amazone* les rendent fécondes pour plusieurs années, et elles n'ont pas besoin d'autre préparation. Enfin, si l'*Euphrate* arrose un pays jadis célèbre, l'*Amazone* promène fièrement la masse énorme de ses eaux à travers les contrées les plus fertiles du monde, où jadis habitaient ces illustres Amazones, desquelles ce fleuve a reçu le nom.

Le second fleuve est le *Rio de la Plata* (le fleuve d'argent) : il a plus de 800 lieues de cours sur 20 et 30 de large. Ce fleuve, après avoir été augmenté par le *Paraguay*, le *Pilcomayo*, la *Parana*, l'*Urucuay*, le *Tercero*, le *Vermejo*, le *Salado*, la rivière *Cauca*, et un grand nombre de forts courans, se décharge dans l'Océan avec une telle véhémence, qu'il adoucit

l'âcreté des eaux de la mer à plusieurs lieues de distance de son embouchure, qui a 50 lieues de large. Pour se rendre à Buenos-Ayres, qui est à 40 lieues de l'embouchure de la Plata, ce fleuve est si large dans cet endroit, que n'étant encore qu'au milieu de son lit, on perd la terre de vue et on navigue un jour entier sans découvrir l'autre bord : on voit quelquefois la terre pendant quatre jours, sans qu'il soit possible d'y aborder, à cause d'un vent d'ouest nommé *Pampero*, attendu qu'il traverse la plaine des *Pampas* qui a au-delà de 800 lieues carrées, et s'étend depuis le fleuve jusqu'aux confins du *Chili*, sans une inégalité de plus de 8 à 10 pouces de hauteur. Il est peu de fleuves dont l'entrée soit aussi difficile; c'est ce qui l'a fait nommer l'*enfer des navigateurs*. L'eau en est excellente et très-saine : elle a, dit-on, la qualité d'éclaircir la voix de telle sorte, que l'on reconnaît ceux qui en boivent habituellement; mais si l'on discontinue d'en faire usage, on perd peu à peu de cet agrément.

Le fleuve de *Zaguananas*, vers les montagnes de *los Guacoros*, dans la nouvelle Californie, serpente à travers d'énormes *cactus*, des vignobles, des champs de blé, des jardins potagers et fruitiers qu'il n'a cessé de fertiliser, et va mêler ses eaux à celles de la mer, après un cours paisible de plusieurs centaines de lieues.

Le *rio Jaquesila* abreuve le pays et les habitans du *Moqui*, et se dirige ensuite vers la mer.

Le *rio del Norte*, depuis les montagnes de la *Sierra Verde*, à l'est du lac de *Timpanogos*, jusqu'à son embouchure dans la province du nouveau Santader, a 512 lieues de cours : sa largeur est égale à celle du

Mississipi. Les bords de ce fleuve offrent des vues pittoresques : ils sont ornés de beaux peupliers et d'autres arbres de la zone tempérée. Le rio del Norte a ses crues périodiques comme l'Orénoque, le Mississipi, et un grand nombre de rivières des deux continens. Les eaux du grand fleuve du Nord augmentent depuis le mois d'avril ; leur crue est au maximum au commencement de mai : elles baissent sur-tout depuis le mois de juin. Ce n'est qu'à l'époque des sécheresses de l'été, et quand la force du courant est très-petite, que les habitans passent le fleuve à gué, montés sur des chevaux d'une taille extraordinaire, qu'au Pérou on appelle *cavallos Chimbadores*. Plusieurs personnes y montent à-la-fois ; et si le cheval prend pied de temps en temps en nageant, on appelle ce mode de passer le fleuve, *passar el rio à Volapie*.

Les eaux du rio del Norte, comme celles de l'Orénoque et de toutes les grandes rivières de l'Amérique méridionale, sont extrêmement troubles. Dans la Nouvelle-Biscaye, on regarde comme la cause de ce phénomène une petite rivière appelée *rio Puerto* (rivière sale), et dont l'embouchure est au sud de la ville de Valancia. M. *Tamaron* a observé cependant que les eaux y sont troubles bien au-dessus de *Santa-Fez* et de la ville de *Taos*.

Le *rio Colorado* a 250 lieues de cours. Ce fleuve, après avoir, comme le rio del Norte, roulé à travers des régions fertiles et tempérées un volume d'eau considérable, va le porter à l'Océan.

Le *rio San-Iago*, dont le cours égale celui de l'Elbe et du Rhône ensemble, fertilise les plateaux de *Lerma*, de *Salamanca* et de *Celaya*, et peut servir au transport

des farines des intendances de *Mexico* et de *Guanaxuato*, vers les côtes occidentales.

Du côté de la *Nueva-Granada*, cette partie des *Lanos*, arrosée par le *Meta*, le *Vichada*, le *Zama* et le *Guaviare*, unit le bassin de l'Amazone avec celui de l'Orénoque.

Le fleuve *le Guayaquil*, après avoir donné son nom au gouvernement qu'il fertilise, offre aux habitans de ses bords une quantité innombrable d'excellens poissons : on trouve, dans ses eaux, des îles flottantes de 30 pieds de long, nageant au milieu de son courant, et portant de jeunes tiges de *bambusa*, de *pistia stratiotes*, de *pontoderia*, et une foule d'autres végétaux dont les racines s'entrelacent facilement. Sur la pente occidentale, ce fleuve prend une teinte d'un jaune doré, puis couleur de café, quand ses eaux sur-tout ont séjourné quelque temps sur les prairies.

La rivière la *Hacha* se fait remarquer sur-tout par les belles perles, les améthystes et les pontaures brillantes que ses flots charrient à travers un sable d'or.

L'*Atabapo*, tranquille sur son cours, promène voluptueusement ses eaux à travers les *carolinéa* et les *melastomes* arborescens qui ornent ses rives.

Le rio de la *Guira*, dont les bords ne présentent qu'un terrain aride, et le lit des corps insolubles, des minéraux incapables d'altérer la pureté de l'air, étonne le spectateur par l'étendue de ses débordemens.

Le *Temi*, le *Tuamini* et le *Guainia* offrent, au sortir des prairies, des eaux d'une teinte tirant sur le café : cette couleur, à l'ombre des massifs de peupliers, passe au noir foncé; mais dans des vaisseaux transparens, elles sont d'un jaune doré. Les flots du Temi et

du Tuamini, après avoir coulé à travers les palmiers, et facilité les moyens d'aller de l'Orénoque aux missions de *Rio-Negro*, se jettent dans l'Atabapo.

Singularité de l'Orénoque.

Parmi les rivières *Chagre*, *Alvarado*, *Guasacualca*, *Laguanas*, *Bravo*, *Gila*, *Blanco*, *Mexicano*, *Salina*, *Nespa*, *Escapulsaco*, *Panuco*, *Tula*, *Papalotta*, *Tezcuco*, *Theotihuacan*, *Tapeyacac*, *Pachuca*, *Guantillan*, et un nombre considérable d'autres, l'*Orénoque*, cette rivière, ou, pour mieux dire, ce fleuve, prend, dit-on, sa source dans le petit lac d'*Ipava*, latitude nord 5 degrés, 5 min.; car ses sources n'ont été visitées par aucun Européen, pas même par un indigène, qui ait en quelque relation avec les Eupopéens. L'Orénoque, après avoir traversé le lac *Parima*, reçu le *Guaviari*, passe au nord, puis au nord-est, jusqu'à ce qu'il entre dans l'Océan atlantique par un grand Delta qui est vis-à-vis l'île de la Trinité; mais le principal bras est au sud-est de cette île. Ce fleuve, qui est joint à celui des Amazones, par le *rio Negro*, reçoit, dans un cours de 900 lieues, la *rivière Blanche*, ou rivière de *Parima*, qui rejoint la *rivière Noire* et le grand courant du *Maragnon*; le *Sieba*, qui coule dans la *rivière noire* et se joint à une autre qui, dit-on, réunit le *Maragnon* avec l'*Orinoco*; la rivière de *Kaketa*; une vingtaine d'autres aussi considérables que la *Loire*, et, entre autres, la rivière de *Caroni*, qui s'y précipite avec tant de violence, que le courant du fleuve remonte à plus de 300 pas vers sa source.

L'Orénoque croît pendant cinq mois, se maintient 30 jours dans son plus grand accroissement, diminue

pendant cinq autres mois, et reste 30 jours dans ce dernier degré : il emploie ainsi le cours d'un an à s'élever et à descendre graduellement, marquant ses diverses hauteurs par les traces qu'il laisse sur les rochers ou sur les arbres qui bordent le rivage. Le gonflement périodique de ses eaux élève leur niveau de 48 à 52 pieds au-dessus du point où elles sont les plus basses. Dans la partie la plus reculée de la Guyane, à 160 milles (53 lieues un tiers) de son embouchure, ce fleuve, dans les grandes eaux, a près de 16,200 pieds de largeur : il inonde les contrées voisines jusqu'à 20 pieds de hauteur pendant plusieurs mois, et oblige les habitans à se réfugier dans les montagnes voisines. A leur retour, ils trouvent la terre couverte d'un engrais fertile; la nature s'anime de toutes parts, les bestiaux reviennent dans les plaines qu'ils avaient abandonnées, les crocodiles et les serpens, que l'Orénoque avait couverts de limon, soulèvent cette vase et reparaissent à la lumière à travers le peu d'eau qu'elle contient. Ce fleuve se jette avec tant de violence dans l'Océan, qu'il repousse au loin les flots de la mer, et qu'on distingue encore ses eaux douces à plusieurs lieues de son embouchure.

Lorsqu'on considère l'immense volume d'eau que l'Orénoque porte à l'Océan atlantique, on est tenté de demander lequel de l'*Orénoque*, de l'*Amazone*, ou de la *Plata*, est le plus considérable. Quand on navigue sur l'Orénoque supérieur, on arrive aux embouchures du *Sodomoni* et du *Guapo*, où s'élève bien au-dessus des nues la cime sourcilleuse du *Duïda*, montagne dont la pente méridionale est une savane sans arbres. L'air humide du soir est rempli du parfum

qu'exhale les *ananas*, dont le fruit doré brille, au loin, au-dessous de la couronne de feuilles d'un vert bleuâtre. Dans les endroits où les eaux sortent du tapis de verdure, de hauts palmiers en éventail forment des groupes solitaires. A l'ouest du *Duïda*, commence une épaisse forêt de cacaotiers sauvages qu'entoure le *Bertholia excelsea*, cet amandier célèbre, la production végétale la plus vigoureuse des tropiques. Quelques *Franciscains* ont pénétré jusqu'à l'embouchure du *Chiguiré*, où l'Orénoque est si étroit, que les naturels, près de la cataracte des *Guarahibes*, y ont jeté un pont fait de lianes tressées. Les *Guaicas*, race d'hommes d'une blancheur surprenante, empêchent le voyageur qui redoute leurs flèches empoisonnées, d'avancer plus loin vers l'est. Le *petit lac* couvert de roseaux, d'où le *Pirara*, branche du *Mao*, tire sa source, a peut-être donné lieu à la source fabuleuse de l'Orénoque.

Sur la chaîne de *Parima*, on trouve les rivières d'*Esquibo* et de *Mayo*, qui renferment l'*el Dorado*, célèbre par ses grandes masses de talc très-brillant et ressemblant à l'or bruni. Les autres principales rivières et fleuves qui sortent de cette chaîne et de celle de la Guyane, sont, pour le *Brésil*, le *Riacho-Fundo*, le rio de *Peixe*, le *Milhoverde*, le *Giguitignogna*, qui charrie des diamans; le *Rio Janeïro*, le *Tocantin*; la rivière des *Emeraudes*, ainsi nommée par rapport à la grande quantité de ces pierres précieuses qu'on trouve dans ses eaux; le *San-Francisco*, remarquable par le trajet considérable qu'il fait sous la terre, après avoir acquis une grande étendue. Dans la Guyane, la *Berbice*, le *Surinam*, l'*Amano*, l'*Aracava*, l'*Araouary*, le rio *Blanco*, l'*Oyopoc*, l'*Iracoubo*, le *Corentin*, l'*Es-*

quibo, le *Démérara*, la *Zélande*, la *Caroni*, le *Biobio*, la *Callacalla*, etc. La rivière des *Saules*, grossie des eaux de plusieurs lacs, traverse une grande partie du Chili, et se jette dans la mer.

La majestueuse rivière du *Parana*, après avoir formé nombre de cataractes, grossit tellement son cours, qu'un navire, placé au milieu de son courant, ne peut découvrir la terre : on la remonte jusqu'à la ville de l'*Assomption*, à 400 lieues de la mer. Cette rivière, ou plutôt ce fleuve, est parsemée d'îles fertiles, et on trouve souvent sur ses rivages des géodes renfermant un cristal.

Le fleuve le *Paraguay* prend sa source dans le lac Xarayès, d'où il sort sous le nom de Paraguay, qui signifie fleuve couronné, parce que le fleuve d'où il sort lui forme une couronne : il inonde et fertilise tous les ans les terres dans l'espace de plusieurs lieues. C'est un des plus grands fleuves que l'on connaisse : il est si rapide, qu'il adoucit l'eau de la mer à une très-grande distance de l'endroit où il tombe. S'il perd son nom, en se joignant à la *Plata*, il en est bien dédommagé en le donnant à cette immense étendue de pays, borné à l'orient par le Brésil, à l'occident par le Chili, et au nord par le fleuve de l'Amazone.

Bref, parmi les fleuves de l'Europe qui reçoivent dans leur cours des rivières considérables, on remarque le *Danube*, qui en reçoit 31 ; le *Volga*, 33 ; le *Don*, 6 ; le *Nieper* ou *Boristhène*, 20 ; et la *Dwina*, 12.

Parmi ceux de l'Amérique, le fleuve des Amazones reçoit 60 rivières de la force du *Rhin ;* l'Ohio, 65, dont 38 considérables ; le rio de la Plata, 50 ; le Missisipi, 42 ; le fleuve Saint-Laurent, 40.

On aurait peine à trouver en Europe 40 fleuves qui se rendent immédiatement dans la mer, tandis qu'on en connaît déjà 180 en Amérique. Plusieurs de ces fleuves et rivières roulent du sable d'or; de là vient que beaucoup de gens gagnent leur subsistance à laver de l'or de rivière. Un homme peut aisément en laver pour un écu par jour, sans se fatiguer.

Le Nouveau-Monde est mieux arrosé que l'Europe, et les habitans du nouvel hémisphère n'ont pas été forcés, comme ceux d'Europe, d'employer des siècles et des connaissances industrielles pour parvenir seulement à rendre navigables le *Rhône*, la *Seine* et la *Loire*. Ils n'ont pas la douleur de voir leurs rivières se tarir entièrement, comme le *Mançanarès* à Madrid; ou réduites à un filet d'eau, comme le *Céphise*, l'*Ilissus* d'Athènes, l'*Eurotas* de Sparte, et le *Tibre* à Rome.

L'Europe a des fleuves dont l'embouchure ne va pas sensiblement à la mer et qui se perdent dans les sables, comme le *Rhin*; ou qui se précipitent dans les terres, comme le *Guadalquivir* en Espagne, le Gottenburg en Suède, et plusieurs autres non moins connus; d'autres qui se jettent dans des gouffres souterrains, sans que l'on puisse en connaître le cours, et qui reparaissent à une certaine distance, comme le *Rhône*, près du fort de l'Ecluse, à la frontière de France.

L'Amérique offre ces mêmes singularités dans plusieurs endroits : le San-Francisco, au Brésil, en est une preuve; mais particulièrement entre la Virginie et le Maryland, où le fleuve le Potomac, après avoir roulé ses eaux avec fracas à travers les rochers jusqu'aux montagnes Bleues, semble s'y perdre dans un énorme gouffre. Toutes les rivières de la province de

Cordova, au Paraguay, s'écoulent dans le sable, à l'exception du fleuve le *Tercero*, qui se jette dans la Plata.

On voit, à Saint-Domingue, une montagne très-haute, au pied de laquelle sont plusieurs cavernes, où des rivières et des ruisseaux viennent se précipiter avec fracas, et disparaissent entièrement. On voit aussi, dans cette île, une autre montagne, dans le quartier de la Grande Anse, où la *Voldrogue* se précipite dans une caverne, et ressort de dessous terre, à 2 lieues de là, pour aller porter ses eaux à la mer. On traverse ce souterrain n'ayant de l'eau, dans certains endroits, que jusqu'à l'estomac.

Si la plupart des rivières confluentes qui se jettent, en Europe, dans le Rhône, forment, avec ce fleuve rapide, des angles droits, pour modérer son cours, celles de l'Amérique présentent les mêmes résultats, sur-tout dans quelques-uns de ses fleuves. L'on observe, qui plus est, sur plusieurs fleuves de l'Amérique, notamment sur le *Mississipi*, de ces rivières confluentes qui sont de véritables digues, et qui le traversent de part en part : en sorte que le fleuve traversé, qui est fort rapide au-dessus du confluent, coule fort lentement au-dessous.

Ainsi que le *Nil*, l'*Amazone*, la *Plata*, le *Paraguay*, l'*Orénoque* et le *Connecticut* débordent pour fertiliser les campagnes qui les environnent, par le limon gras qu'ils y laissent ; et, comme les trois autres parties du monde, l'Amérique offre ses débordemens périodiques, temporaires et accidentels.

CHAPITRE XIII.

Cataractes.

Si l'Europe peut citer, entre autres curiosités, *trois cataractes*, à *Cayne*, à *Mothwaye* et à *Rhair-Duc*, en Galles; *une* en Ecosse; *une* en Suède, à *Trochaitta*; *deux cataractes*, en Finlande, au dégorgement du lac Kiemen; *deux autres* près de la Doga, formées par la rivière Vologoda, en Moscovie; *deux cataractes* formées par le Rhin, à *Bikefeld* et à *Lauffen*, à une demi-lieue de Schaffhouse, en Suisse; *une* à *Isola*, entre Rome et Naples; et une formée par la rivière Velino, à la petite ville de *Terny*, sur le chemin de Rome;

En Amérique, où l'on fait à peine attention aux cataractes qui n'ont que 50 pieds de hauteur, on rencontre celle *de Passaïck*, dans le comté de Morris, aux Etats-Unis. Elle a 72 pieds de hauteur et 350 de largeur. Le mélange de vergers, de parties cultivées et d'objets encore dans l'état de nature, contribue, avec les beautés de cette chute, à en rendre les environs intéressans et pittoresques.

Saint-Antoine. — En remontant vers la source du Mississipi, l'on rencontre la cascade de *Saint-Antoine*, vers le 45e degré de latitude. Le fleuve, qui a plus de 250 verges de largeur, tombe perpendiculairement d'environ 40 pieds de haut, et forme une cataracte très-agréable. Au-dessous, les torrens, dans une étendue de 300 verges, rendent la descente considérablement plus grande, de sorte que, vues à une certaine distance,

[redacted]

Grande Chûte du Niagara (163 P. de Haut.)





Petite Chûte du Niagara (142 P. de Haut.)

les chutes paraissent beaucoup plus élevées qu'elles ne le sont en effet. Une petite île d'à-peu-près 40 pieds de large, et d'un peu plus de long, est située au milieu des chutes; il y croît quelques ciguës et des arbres d'ornement. A moitié chemin, entre cette île et le rivage oriental, il y a un rocher à l'extrémité de la chute et dans une position oblique, de 5 ou 6 pieds de large, sur 30 à 40 de long. Ces chutes sont situées d'une manière particulière, en ce qu'aucun mont ou précipice n'en défend l'approche, ce qu'on ne pourrait peut-être pas dire d'aucune autre cataracte considérable. Le pays d'alentour est d'une beauté surprenante; ce n'est pas un plateau insipide où l'œil ne trouve aucun repos, il est composé de riantes collines couvertes de verdure le printemps et l'été, et entremêlées çà et là par des bois qui forment une perspective enchanteresse.

A peu de distance au-dessous des chutes, est une petite île d'environ un acre et demi, où croissent un grand nombre de chênes, dont presque toutes les branches, susceptibles de porter un certain poids, sont chargées de nids d'aigles. L'instinct prévoyant de ces oiseaux leur a fait préférer cet endroit, comme garanti des attaques de l'homme ou des animaux, par les torrens qui sont au-dessous.

Niagara. — L'on trouve quatre cataractes dans le fleuve Saint-Laurent, indépendamment des *rapides*, des *cascades* de la rivière de Montmorency, à 15 lieues de Québec, de celle des *Cèdres* et des *Lonceaux*, proche de la ville de Montréal; enfin les fameux *sauts du Niagara*, dont les principaux se trouvent dans le haut Canada. Dans cet endroit la rivière a 600 verges de large, et

la chute est de 142 pieds. Entre les chutes, il y a une petite île. Le *saut* qui est du côté des Etats-Unis a 163 pieds de hauteur perpendiculaire, sur un quart de lieue de large. Rien ne saurait dépeindre l'étonnement que l'on éprouve en voyant cette énorme masse d'eau tomber sur une roche calcaire très-blanche, durcie par des particules de sable quartzeux, d'où elle rejaillit à une grande hauteur, changée en écume, qui la fait paraître blanche comme la neige. La vapeur qui s'en exhale, élancée en brouillards vers le ciel, s'aperçoit de cinq lieues, et les rayons du soleil y produisent un superbe arc-en-ciel. Le bruit qu'elle fait est tel, qu'à plus de six lieues il se fait encore entendre comme celui de vingt tonnerres à-la-fois. Il se forme, après la chute du fleuve, des tourbillons d'eau si terribles, qu'on ne peut y naviguer qu'à deux lieues de distance. Au pied de la cascade, on trouve des monceaux de poissons et des tas d'anguilles entrelacées les unes avec les autres.

Powow. — Les chutes d'eau de la rivière *Powow*, dans le Massassuchet, ne sont pas seulement curieuses par elles-mêmes, mais encore par un grand nombre de moulins grotesques qu'elles animent, et par d'autres usines. On peut faire les mêmes observations sur la *Pautukit*, rivière du Rhode-Island.

Cohoes. — La cataracte de *Cohoes*, sur la rivière des Mohawks, après s'être fait trois issues de 300 pieds chaque, semble menacer d'emporter à chaque instant les restes de la montagne qui s'opposent à son cours. La verdure des arbres, les fleurs qui couvrent les rochers, dont la base a 120 *pieds*, est remplie d'écume; le lit immense que forme ensuite la rivière, dont

les eaux réfléchissent l'azur des cieux, l'empressement qu'elles mettent à réparer, par leur rapidité, le retard que ce lieu leur a fait éprouver, offre un ensemble qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Walpole. — Le fleuve le Connecticut forme, près de *Walpole*, dans le New-Hampshire, la cataracte la plus remarquable. Les rochers, entassés l'un sur l'autre, semblent vouloir arrêter le fleuve dans son cours. D'énormes glaçons, qui au printemps se détachent des montagnes, ou que des torrens charrient dans le Connecticut, s'amoncèlent et forment des masses étonnantes, jusqu'à ce qu'entraînés par leur propre poids, ils se précipitent, avec un fracas horrible, du haut des rochers. La chute du fleuve s'opère de 90 pieds de hauteur; elle fait jaillir l'onde dans les airs, entraîne des arbres, brise les glaçons, et rend ensuite son cours si rapide que le fer y surnage comme le bois, pour peu qu'il offre une surface étendue et aplatie.

Génessé. — A l'est de la Nouvelle-York, la chute du *Génessé*, qui est d'environ 100 pieds, forme un brouillard si fort, qu'il aplatit le sommet des arbres dans l'espace de six arpens. La vue curieuse de cette forêt, dont la cime ressemble à une vaste table, prête à recevoir le nuage immense de vapeur qui s'élève et se renouvelle à chaque instant du jour et de la nuit, au bruit des eaux écumantes, qui ne savent sur quoi se venger de leur chute; enfin, la verdure éternelle de ces lieux, qu'égaient mille fleurs diverses, rendent ce paysage fort agréable.

Albany. — A trois lieues d'Albany, dans la Nouvelle-York, on trouve une belle cataracte qui a

60 pieds de hauteur perpendiculaire ; l'œil, en la contemplant, s'égare involontairement avec ses eaux, à travers les bois qui l'entourent.

Quatre cataractes imposantes se présentent sur l'Ohio. Dans l'une, le fleuve tombe en masse à 60 pieds de hauteur ; dans une autre, il se partage en trois, pour contourner les rochers qui se trouvent dans son cours ; dans la troisième, il semble encaissé et s'échapper dessous, par les côtés, et jaillir au-dessus des pierres qui barrent son passage ; et dans la quatrième, c'est un fleuve qui descend majestueusement le long d'un glacis, au milieu d'un bouquet d'arbres.

Susquehannah. — Le fleuve de la Susquehannah, après avoir coulé paisiblement dans un lit large et profond, à travers les forêts du comté de Lucerne, rassemble en silence ses eaux, et, s'élançant au-dessus d'un massif de granit, il retombe à 70 pieds de profondeur, dans une vallée spacieuse d'où il continue à charrier ses flots blanchis d'écume, durant un quart de mille, pour les rendre ensuite dans la baie de la Chesapeak.

Charlestown — On trouve, proche de *Charlestown*, une cataracte dont la beauté surprend et fait frissonner le spectateur lorsqu'il voit, à 120 pieds, l'eau se précipiter avec véhémence à travers les rochers, comme si elle voulait entraîner tout dans son torrent.

A Richmond, en Virginie, la rivière Saint-Jacques forme plusieurs belles cataractes.

Près des chutes du *Kapahanoc*, on a trouvé un bloc de minerai d'or, que les sources de cette rivière ou quelque ruisseau y avait entraîné.

Potomack. — Entre la Virginie et le Maryland, le

Potomack offre au spectateur une chute de 100 pieds de hauteur perpendiculaire, après laquelle ce fleuve va se réunir au fleuve Shenadoah, s'en sépare, roule ses eaux avec fracas, à travers les rochers jusqu'aux montagnes Bleues, où il semble se perdre dans un gouffre.

Le Tourbillon. — Dans la province de Ténessé, le fleuve de ce nom, après avoir promené ses eaux *avant* la chute, pendant près d'une lieue, dans une largeur d'un demi-mille, se resserre dans un lit de 100 verges, s'ouvre un passage à travers la crête extérieure des Apalaches, et s'élançant avec furie contre un rocher, tombe à 80 pieds de profondeur, et forme à sa base un vaste *tourbillon*, qui remplit d'une vapeur légère toute l'atmosphère environnante.

Chaudière. — Près de l'île d'Orléans, dans le Canada, la rivière *Chaudière* offre une cataracte de plus de 200 pieds de large sur 70 de haut. Les fragmens de rochers qu'elle entraîne, et le bruit de ses eaux écumantes, qui se brisent contre d'autres rochers, forme un spectacle qui inspire à la fois l'admiration et la terreur.

Bogota. — La rivière *Bogota*, qui traverse la ville du même nom, qu'on appelle aussi Santa-Fé, environ 8 lieues avant sa jonction avec la Madeleine, fait une chute verticale de plus de 1200 pieds, sur un vaste bassin de rochers de formes et de couleurs différentes, ceint par un beau tapis de verdure, et par des arbres énormes auxquels pendent des fleurs odoriférantes.

L'Amazone. — A *Tutumbero*, dans un endroit presqu'inaccessible, résidence des indiens *Xibaros*, l'Amazone, furieuse des obstacles que des rochers de granit opposent à son cours, les noie sous ses flots, et se pré-

cipitant de dessus leurs sommets, forme les cataractes d'*Yariquisa* et de *Patorumi*, d'où elle s'élance à 90 pieds de hauteur, emportant dans ses flots écumans les débris des rochers qui ont cédé à la violence de son torrent.

Le Parana. — Non loin de la ville de *Guayra*, le *Parana*, au 24e degré de latitude, offre une cataracte aussi imposante qu'extraordinaire, et qu'une suite de torrens écumeux, se précipitant pendant un espace de 12 lieues à travers une chaîne de rochers d'une forme effrayante et singulière, renouvellent sans cesse. Le spectateur, stupéfait, reste confondu au bruit foudroyant que font ces eaux, qui, à mesure qu'il avance, se précipitent de toutes parts du sommet des rochers, éblouissent ses yeux par la blancheur de leur écume, et retiennent ses sens captifs, par la rapidité de leurs flots.

Pongo.—Le *Lauricocha*, ou nouveau Maragnon, qui a 250 toises de largeur jusqu'à son arrivée à la chaîne extérieure des Andes, se trouvant resserré tout d'un coup entre les deux côtés parallèles d'un rocher presque perpendiculaire, réduit à 25 toises de largeur, et privé de sa rapidité, au point qu'un radeau ne peut parcourir que deux lieues dans l'espace d'environ une heure, se fait une issue à un endroit que les Péruviens nomment Pongo (Porte), et se précipitant de 90 pieds de haut, dans un superbe bassin, il déploie majestueusement ses eaux, et les laisse errer ensuite à leur gré, à travers les bois, les prés et les vergers.

L'Orénoque. — La chaîne de Parima, en s'étendant de l'est à l'ouest, depuis les sources de Guaviari, forme, au nord-est de cette rivière, les cataractes vraiment

effroyables de *Maypura* et d'*Atures*, en s'opposant au cours de l'*Orénoque*, à 5 degrés de latitude. Là, le lit de ce fleuve est rétréci par des masses de rochers gigantesques, au milieu d'un gouffre où les eaux tourbillonnent. Vis-à-vis l'embouchure du *Meta* est une énorme roche isolée, que les naturels ont appelée la *pierre de patience*, parce qu'on est quelquefois obligé de s'y arrêter deux jours. L'*Orénoque*, après avoir franchi tous les obstacles qu'il a trouvés sur son passage, vient envelopper de ses eaux le *Mogoté de Cocuyza*, rocher de granit de forme cubique, élevé de 200 pieds, qui porte sur son plateau une forêt de grands arbres, et dont la masse dépasse le faîte des palmiers qui l'entourent, ce qui présente une forêt au-dessus d'une antre forêt. L'Orénoque s'ouvre ensuite un passage par le défilé très-étroit du *Baraguani*. Du groupe des hautes montagnes de *Cunavami*, entre les sources des rivières *Sipapo et Ventuari*, on voit sortir d'une chaîne granitique le *Sipapo*, le *Sariapo*, le *Cameji*, et le *Tapazo*, qui embrassent en quelque sorte les cataractes du village de Maypurès. Les eaux, après avoir renversé une partie du rocher de *Kery* et d'*Oco*, creusé à l'embouchure du *Joa*, dans les montagnes de *Cumadaminari*, des cavités noirâtres élevées de 150 à 180 pieds au-dessus du niveau actuel des eaux; après avoir laissé près d'*Uruana* un rocher isolé de granit qui présente, à 80 pieds de hauteur, les images du *soleil*, de la *lune*, les figures du *crocodile* et du *boa*, creusées sur la surface et disposées à-peu-près par rangées, l'Orénoque tombe en une quantité innombrable de petites cascades, au milieu d'un archipel d'îlots et de rochers qui rétrécissent tellement le lit du fleuve, large de 8000 pieds,

que souvent il ne reste pas 20 pieds de libre pour sa navigation.

Dans le *Raudal*, c'est ainsi que les Espagnols nomment cette cataracte, qui descend par plusieurs degrés ou chutes, les plus difficiles sont celles de *Purimarimi* et de *Manimi*. Leur hauteur est de 9 pieds; celle du *Taparo* est de 30. Le *Raudal d'Aturès* est entièrement semblable à celui de Maypurès : il consiste, comme celui-ci, en une multitude d'îlots, entre lesquels le fleuve se fraye un passage dans une longueur de 3 à 400 toises; un massif de palmiers s'y élève de même du milieu de la surface écumeuse des eaux. Les plus célèbres degrés des cataractes sont placés entre les îles d'*Avaguri* et de *Javariveni*, entre *Suripamana* et *Uirapuri*. C'est dans cette solitude que niche le coq de roche de couleur d'or (*pipra rupicola*), l'un des plus beaux oiseaux des tropiques, belliqueux comme le coq domestique des Indes, et remarquable par la double crête de plumes mobiles dont sa tête est ornée.

Dans le Raudal de *Canucari*, l'Orénoque presse, avec un fracas terrible, ses flots tumultueux au-dessus d'une caverne dont les parois humides sont couvertes de *conferves* et de *bissus* phosphorescens. Sur la rive droite du fleuve, à l'entrée méridionale du *Raudal d'Aturès*, est la caverne d'*Ataruipe*, très-célèbre parmi les indigènes : elle semble avoir été destinée par la nature à servir de sépulture à une nation. C'est là où 600 squelettes bien conservés reposent chacun dans une corbeille faite avec les pétioles des feuilles de palmiers. Cette corbeille, que les naturels nomment *Mapirès*, a la forme d'une espèce de sac carré de la grandeur de l'individu : il ne leur manque ni côtes,

ni phalanges. Ce lieu, d'où l'on jouit du plus beau coup-d'œil possible, est parsemé de *vanille* et autres fleurs odoriférantes : c'est le seul passage qui communique jusqu'à présent à la vallée des Amazones.

Mama-rumi. — On cite, comme digne de remarque, la cascade de *Mama-rumi* (la mère pierre) dans le gouvernement de Quito. Les Andes, après avoir éprouvé, par mille replis tortueux, la docilité de la rivière *Ojibar*, l'un de leurs nombreux enfans, voyent avec surprise cette rivière, après avoir cherché à cacher son cours à travers des arbres très-hauts et très-touffus, se précipiter avec véhémence du haut d'un rocher de 300 et quelques pieds de hauteur, et déployer, dans sa chute, une masse d'eau de 1560 pieds de large, que reçoit un vaste bassin dont les bords élevés présentent la forme d'une coquille, d'où l'eau tombe pour former le canal de la rivière. Le spectateur ne sait ce qu'il doit le plus admirer, de la clarté de l'eau, du volume qu'elle présente en tombant, ou de son épanchement paisible par-dessus les bords du bassin. L'Ojibar, après sa chute, continue sa course dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin.

Juan de Fernandez. — Dans la plus petite des deux îles de Juan de Fernandez, on voit descendre des montagnes plusieurs torrens, qui, après avoir fourni différentes cascades assez pittoresques sur les divers rochers qu'ils parcourent, se précipitent dans la mer avec tant de force, qu'on en distingue l'écume à plus de trois lieues.

Cul-de-Sac. — L'île de Saint-Domingue offre plusieurs cataractes. La première est à l'extrémité de la plaine du Cul-de-Sac, à trois lieues sud du Port-au-

Prince. La rivière, appelée grande *rivière du Cul-de-Sac*, après être descendue du haut des montagnes avec la rapidité d'un torrent, se trouve barrée par un rocher quartzeux de 60 pieds de hauteur perpendiculaire, et resserrée entre deux montagnes, dans un lit de 30 toises, d'où elle se déploie en une belle nappe d'eau, dans un réservoir profond qui est au bas de sa chute, pour de là se rendre à la mer.

Asile. — La seconde cascade est formée dans l'Asile, par la grande *rivière de Nippes*, qui s'élance à travers une ouverture de 40 pieds de diamètre, qu'elle s'est faite dans le roc vif, pour tomber à 56 pieds de hauteur dans un beau bassin, d'où elle dirige son cours à travers les forêts et les rochers de cette île. D'après cette faible esquisse des cataractes de l'Amérique, on doit sentir combien celles de l'Europe leur sont inférieures.

CHAPITRE XIV.

Salines.

Je ne m'étendrai pas sur la quantité de sel que les marais salins de la *Caroline*, ceux de la *Géorgie*, et les *côtes* de l'Amérique du nord fournissent, ni sur les étangs salés de la *Louisiane*, où la chaleur cristallise le sel de manière que les habitans n'ont besoin que de l'enlever; je me contenterai, sans m'arrêter sur les salines de la *Floride*, de parler de celles de quelques provinces de l'Amérique du sud.

L'abondance de sel que renferme la *Péninsule* d'*Araya*, qui se prolonge en forme de lagune au

nord-ouest du *Cerro de la Vela*, quoiqu'ayant été travaillé par les Américains dans les temps les plus reculés, fournissait, au commencement du seizième siècle, à l'approvisionnement des *Antilles*, de *Carthagène*, de *Porto-Bello*, et au *commerce interlope* que les Hollandais continuèrent d'en faire jusqu'en 1662. Cette saline, qui jadis avait excité la jalousie des Anglais, des Hollandais et d'autres puissances maritimes, n'a cependant pas donné lieu à l'établissement d'un village ou d'une ferme : à peine trouve-t-on, à la péninsule d'Araya, quelques cabanes de pauvres Indiens pêcheurs.

La consommation du sel, dit M. Humboldt, s'élevait en 1799 et en 1800, dans les deux provinces de *Cumana* et de *Barcelone*, de 9 à 10,000 *fanegas*, chacune de 16 *arrobas* ou 4 quintaux : cette consommation est très-considérable ; elle donne, en décomptant sur la population totale 50,000 Indiens, qui ne mangent que très-peu de sel, 60 livres par individus ; car, de toutes les nations du globe, les indigènes de l'Amérique sont ceux qui consomment le moins de sel, parce qu'ils se nourrissent presque uniquement de végétaux.

En France, d'après le calcul de M. Necker, on ne compte que 12 à 14 livres ; cette différence doit être attribuée à la quantité de sel employée dens les salaisons. La viande de bœuf salée, appelée *Tasajo*, et à Saint-Domingue *Tasso*, est l'objet d'exportation le plus important du commerce de *Barcelone*. Des 9 à 10,000 fanegas que fournissent les deux provinces réunies, il n'y en a que 3000 produites par la saline d'*Araya* ; le reste est tiré des eaux de la mer au *Morro* de Barcelone, à *Posuelos*, à *Piritu* et dans le golfe *Triste*.

Au Mexique, le seul lac salé de *Penon-Blanco* fournit, par an, plus de 25000 fanegas de sel pur (100,000 quintaux).

La province de *Caracas* a de belles salines aux écueils de *Los-Roques*. Celle qui existait jadis dans la petite île de la *Tortuga*, où le sol est fortement imprégné de muriate de soude, a été détruite par ordre du gouvernement espagnol, dans la crainte que la saline de la *Tortue* ne donnât lieu à un établissement stable, qui favorisât le commerce illicite avec la Terre-Ferme.

Le grès calcaire d'Araya, autrement l'argile muriatifère, endurcie, imprégnée de pétrole et mêlée de gypse lamelleux et lenticulaire, est analogue au *salzthon* qui accompagne, en Europe, le sel gemme de *Berchtesgaden*; et, dans l'Amérique méridionale, celui de *Zipaquiza*. Elle est généralement gris de fumée, terreuse et friable; mais elle enchâsse des masses plus solides d'un brun noirâtre, à cassure schisteuse et quelquefois conchoïde. Ces fragmens, de 6 à 8 pouces de long, ont une forme anguleuse. Lorsqu'ils sont très-petits, ils donnent à cette argile un aspect porphyroïde. On y trouve disséminées, soit en nids, soit en petits filons, de la *sélénite*, et, plus rarement, du *gypse fibreux*. Il est assez remarquable que cette couche d'argile, de même que les bancs de sel gemme pur, et le salzthon, en Europe, ne renferme presque jamais de coquilles, tandis que les roches circonvoisines en offrent en grande abondance.

Pour exploiter la nouvelle saline, près de la batterie d'Araya, on reçoit l'eau de la mer dans des *vasets*, comme aux marais du midi de la France; mais à l'île de la Marguerite, près de *Pampatar*, on fabrique le

sel en n'employant que les eaux douces qui ont lessivé l'argile muriatifère.

Il ne faut pas confondre, comme l'observe M. Humboldt, le sel disséminé dans ces terrains argileux, avec celui que renferment les sables des plages, et que l'on bonifie sur les côtes de la Normandie, dans la baie d'Avranches et dans beaucoup d'autres parties de l'Europe. Ces phénomènes, considérés sous le rapport géognostique, n'ont presque rien de commun. On voit de l'argile muriatifère au niveau de l'océan, à la *Punto-Araya*, à 2000 toises de hauteur dans les Cordillières de la Nouvelle-Grenade. Si, dans le premier de ces endroits, elle se trouve placée au-dessus d'une brêche coquillière très-récente, elle forme au contraire en Autriche, près d'*Ischol*, une couche puissante dans le calcaire alpin qui, quoique également postérieure à l'existence des êtres organisés sur le globe, est cependant d'une haute antiquité, comme le prouve le grand nombre de rochers qui lui sont superposés. De même que le soufre des houilles appartient à des époques de formation très-éloignées les unes des autres, le sel gemme se trouve aussi tantôt dans le gypse de transition, tantôt dans le calcaire alpin, tantôt dans une argile muriatifère, recouvrant le grès coquillier très-récent; tantôt, enfin, dans un gypse postérieur à la craie.

Le même auteur a remarqué que, quoique le muriate de soude soit fabriqué avec moins de soin à la péninsule d'*Araya* que dans les salines d'Europe, il est cependant plus pur, et renferme moins de muriate et de sulfate terreux.

CHAPITRE XV.

Tradition.

Dans les colonies européennes, un événement paraît extrêmement ancien, s'il remonte à trois siècles, à la découverte de l'Amérique. Ce manque de souvenirs, qui caractérise les peuples nouveaux, soit dans les Etats-Unis, soit dans les possessions espagnoles et portugaises, est bien digne d'attention. Au nord du *Rio-Gila*, sur les bords du Missouri, dans les plaines qui s'étendent à l'est des Andes, les traditions ne remontent pas au-delà d'un siècle. Au *Pérou*, à *Guatimala* et au *Mexique*, des ruines d'édifices, des peintures historiques et des monumens d'architecture attestent, il est vrai, l'ancienne civilisation des indigènes; mais, dans une province entière, on trouve à peine quelques familles qui aient des notions précises sur l'histoire des Incas et des princes mexicains. L'indigène, comme le dit M. Humboldt, a conservé sa langue, son costume et son caractère national: mais le manque de *quipos* et de peintures symboliques, la zone ou le climat, les productions, l'aspect du ciel et du paysage diffèrent totalement de ceux d'Europe; la différence d'origine, d'idiômes, le dédain que le colon européen montre pour tout ce qui a rapport aux peuples vaincus; la haine des naturels contre les descendans de ces conquérans, dont la gloire des armes fut souillée par le fanatisme, la soif des richesses, la cruauté; d'autres circonstances qu'il serait trop long de détailler, mais qui ont fait disparaître peu à peu les traditions historiques et religieuses, finalement le

christianisme, en rappelant à tous les peuples qu'ils font partie d'une même famille, a affaibli le sentiment national en répandant dans les deux mondes les traditions antiques de l'Orient et d'autres qui lui sont propres. Aussi observe-t-on que, dans les régions également éloignées, les mœurs et les traditions de l'Europe se sont plus conservées dans la zone tempérée et sur le dos des montagues équatoriales, que dans les plaines de la zone torride, sur-tout lorsqu'il s'agit de portions de peuples d'une même race, et qui se sont nouvellement séparés. En parcourant le Nouveau Monde, on croit trouver plus de traditions, plus de fraîcheur dans les souvenirs de la mère-patrie, partout où le climat permet la culture des céréales. Sous ce rapport, la Pensylvanie, le Nouveau-Mexique et le Chili ressemblent à ces plateaux élevés de Quito et de la Nouvelle-Espagne, qui sont couverts de chênes et de sapins.

Ainsi que les *Athéniens*, les *Arcadiens* se croyaient plus anciens que la lune; les *Scythes*, les peuples de la haute Ethiopie et de la Bétique ne voulaient descendre d'aucune autre nation que d'eux-mêmes ou des astres; les *Américains* ont la même prétention. Les *Incas* prétendaient descendre du soleil. Les *Caraïbes* se disaient la seule nation du monde; tous les autres peuples, selon eux, n'étaient que leurs esclaves. Les *Achaques*, au contraire, faisaient descendre les Caraïbes d'un tigre. Les *Ottomaques* se croyaient issus de trois pierres mises l'une sur l'autre; les *Mapoies* ont la même croyance; les *Salives* se disent sortis de la terre; les *Achaques*, des troncs d'arbres, comme les *Corinthiens* voyaient leurs ancêtres dans des champignons.

CHAPITRE XVI.

Coquillages.

Les coquilles, les débris de crustacées et de testacées, qu'on trouve sur les bords de la mer ou dans l'intérieur de l'Europe, sont de trop peu de valeur pour vouloir les comparer avec les *moules* à belle nacre du Chili ; avec les *perles*, les *nacres d'huîtres*, de *moules* ou autres *bivalves*, et les *burgaws* de Magellan, qui passent avec raison pour les plus beaux de l'univers ; avec l'*oreille de mer* des environs de Monterey, surnommée la *Superbe*, dont la nacre est du plus bel orient ; avec les *coquillages* des *Antilles*, de *Panama*, et sur-tout de la *Californie*, où la pêche des perles qui se fait sur les parages de cette péninsule et des îles voisines, est plus fertile et plus riche que sur ceux d'*Ormus*, de *Bassora* et du *Malabar* ensemble.

« Tous les coquillages de la Californie, observe » M. Paw lui-même, qui croissent sur cette plage » favorisée de la nature, se distinguent par le luxe et la » finesse de leur émail qu'anime le coloris le plus » éblouissant : les huîtres nacrées y étaient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, et une seule barque y pouvait alors ramasser, de calcul fait, pendant la saison, pour » *soixante mille écus* de perles d'une belle eau et d'une » forme presque régulière. »

J'observerai à M. Paw que ce commerce subsiste toujours, que les résultats n'en sont pas moins satisfaisans, et que les perles de la *Terre-ferme* et des *îles*

voisines ont eu aussi leur célébrité, et jouissent encore d'une certaine considération.

L'aronde aux perles abonde sur les bas-fonds qui s'étendent depuis le *Cap Paria* jusqu'à celui de la *Vela*. L'île de la *Marguerite*, *Cubagna*, *Coche*, *La Punta*, *Araya* et l'embouchure du *Rio de la Hacha*, étaient célèbres au seizième siècle, comme le golfe Persique et l'île de Taprobane (Ceylan) l'étaient chez les Anciens. Les indigènes, malgré ce qu'ont avancé plusieurs historiens, connaissaient le luxe des perles, puisque les premiers Espagnols qui abordèrent à la *Terre-ferme* trouvèrent les sauvages parés de colliers et de bracelets; que chez les peuples civilisés du Mexique et du Pérou les perles d'une belle forme étaient extrêmement recherchées, et que, parmi les présens que Montézuma fit à Cortez avant son entrée à Mexico, et que celui-ci envoya à l'empereur Charles-Quint, il y avait des colliers garnis de rubis, d'émeraudes et de perles d'une forme régulière, et qui avaient été pêchées sur les côtes de l'empire de ce monarque mexicain.

C'est aux recherches de M. Humboldt que l'on doit le buste en basalte d'une prêtresse mexicaine, dont la coiffe, ressemblant d'ailleurs au *Calantica* des têtes d'Isis, est garnie de perles.

Au commencement de la conquête, l'île de *Coche* seule fournissait 150 marcs de perles par mois. Le quint, que les officiers du roi retiraient sur le produit des perles, s'élevait à 15,000 ducats, ce qui, d'après la valeur des métaux dans ces temps, et d'après l'étendue de la fraude, doit être regardé comme une somme très-considérable. Jusqu'en 1530, la valeur des perles envoyées en Europe s'élevait, année commune, à

800,000 piastres. Pour juger de l'importance que l'on devait donner à cette branche de commerce à Séville, à Tolède, à Anvers et à Gênes, il faut se rappeler qu'à la même époque toutes les mines de l'Amérique ne fournissaient pas deux millions de piastres, et que la flotte d'*Ovando* semblait être d'une richesse immense, parce qu'elle renfermait près de 2600 marcs d'argent.

A l'ouest de l'île de *Coche*, on trouvait la petite île de Cubagna, célèbre par la pêche des perles, qui, au commencement du seizième siècle, étaient connues à Séville, à Tolède, aux grandes foires d'Ausbourg et de Bourges. Des dunes de sable mouvant s'élèvent maintenant sur cette terre, où jadis les premiers colons déployaient un luxe étonnant. (HUMB., *Voy. aux Rég. équin. du nouv. contin.*)

Indépendamment des perles que les rois Aztèques faisaient pêcher sur les côtes du Mexique, qui s'étendent depuis *Colima*, limite septentrionale de leur empire, jusqu'à la province de *Soconusco*, sur-tout près de *Tototepec*, entre Acapulco et le golfe de *Tehuantepec* et dans le Cuitlatecapan, il y avait, et il y a encore, entr'autres coquillages pélagiques remarquables, le *murex* de la côte de *Tehuantepec*, dans la province d'Oaxaca, dont le manteau transsude une liqueur colorante de couleur pourpre, que les Indiennes frottent avec du coton dépouillé de sa graine pour le teindre en pourpre, et la fameuse coquille du Monterey, qui ressemble aux plus beaux *haliotis* de la Nouvelle-Zélande, et qui sert dans le commerce des fourrures avec les habitans du Noutka.

CHAPITRE XVII.

Gouffres.

Le navigateur, en voyageant le long des côtes de l'Amérique, n'a pas à craindre, comme sur celles de l'Europe, d'être englouti par des tournoiemens d'eau qui absorbent et rejettent alternativement tout ce qui s'en approche, tel que le gouffre *d'Euripide*, près de la côte de Grèce, célèbre par la mort d'Aristote; celui de Carybde, près de la citadelle de Messine, où plus d'un Palinure (pilote d'Énée, lors de sa fuite de Troye) a été entraîné sous la mer durant l'espace de plusieurs milles, et n'est venu surnager que vers le rivage de *Taurominium*, aujourd'hui *Tavormina*; le trou de *Montluçon*, proche de l'île de *Rhé*, qui met en pièces les vaisseaux qui cèdent à son attraction; le gouffre de *Maëstrolm*, sur les côtes de Norwège, ayant 20 lieues de circuit, qui absorbe pendant six heures l'*eau*, les *baleines*, les *navires*, tout ce qui est dans son voisinage, et qui rejette ensuite pendant six heures tout ce qu'il a englouti

Il n'a pas à craindre, comme sur la côte de Norvège, d'être dévoré par le *diable de mer*, poisson monstrueux et vorace; de périr dans les souffrances aiguës qu'occasionne le *scorpion de mer*; d'être arraché du tillac et avalé vif, par l'Aaletus, *serpent marin*, dont la grosseur égale celle d'une tonne, et la tête s'élève à plus de 300 pieds au-dessus de la mer; dont le sperme couvre une surface prodigieuse de la mer, et brûle le cordage qui l'a touché; d'être englouti au fond des eaux, par le

kraken, qui a un mille de long; ni d'être mangé par quantité d'autres monstres marins, plus redoutables et plus voraces que le *requin* d'Amérique, qui n'a jamais osé attaquer, dans aucun temps, un frêle canot de pêcheur. Dans la rade de la Guira et de Sainte-Marthe, ils ne font aucun mal à ceux qui nagent près des côtes; ils les touchent même, sans jamais les attaquer.

CHAPITRE XVIII.

Golfes et Mers méditerranées de l'Europe.

En sortant du golfe qui se trouve sur les côtes nord de la Russie, entre la terre des *Samoïèdes* et les terres de la nouvelle *Zemble*, l'océan forme le petit golfe de *Kara*. Après le détroit de *Vaigats*, dans un espace d'environ 1100 lieues, on trouve peu ou point de golfes ou de détroits. L'océan forme un lac connu sous le nom de *mer Blanche*, qui reçoit douze ou treize rivières considérables, suffisantes pour l'entretenir. Après avoir suivi les côtes de la Laponie et de la Norvège, il forme, du midi au nord, une espèce de lac de 300 lieues, nommé la *mer Baltique*, dont le golfe de *Bothnie* en est la continuation. Il est entretenu par plus de quarante fleuves ou rivières qui viennent de l'*Allemagne*, de la *Pologne*, de la *Livonie*, de la *Finlande*, de la *Suède* et de la *Laponie*.

Cette mer a en outre deux autres golfes, celui de *Livonie*, et celui de *Finlande* qui s'étend jusqu'à Saint-Pétersbourg, et communique au lac *Ladoga*, et même au lac *Onéga*, lequel enfin, par le fleuve Onéga, communique à la mer Blanche.

L'océan forme un grand golfe appelé mer d'*Allemagne* ; celui-ci, après avoir fait plusieurs détroits entre les côtes de l'*Ecosse*, celles d'*Allemagne* et de *Hollande*, forme, entre la *France* et l'*Angleterre*, une espèce de canal appelé la *Manche* ou le *Pas de Calais*, lequel finit au golfe de *Gascogne*, qui n'est pas éloigné du grand golfe de *Biscaye*, si terrible pour les naufrages.

Entre le cap *Prior* et le cap *Finistère*, on rencontre le *bassin de Ferrol*, qui s'enfonce très-avant dans les terres, à travers les rochers. Entre les terres d'Afrique et celles du Portugal, on voit un grand golfe au milieu duquel est le détroit de *Gibraltar*, à travers lequel l'Océan s'est précipité pour former la *Méditerranée* et le *golfe de Venise*, qui s'étend à près de 900 lieues; l'*Euripe*, qui n'est qu'un détroit de l'Archipel, qui sépare l'ancienne *Béotie* de l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont; la mer de *Marmara*, qui a 50 lieues de long, sur 8 ou 9 de large; la *mer Noire*, ou le *Pont-Euxin*, qui a 250 lieues de long, sur 100 de large; et la *mer* d'*Azof*, qui a environ 100 lieues de longueur, sur 25 de large. Ces mers pourraient être considérées comme de grands lacs.

Toutes les baies et mers méditerranées de l'Europe, comme la *mer Baltique*, la *Manche*, celle du *golfe de Gascogne*, la *Méditerranée* proprement dite; et toutes celles de l'*Amérique orientale*, comme la *baie de Baffin*, la *baie d'Hudson*, le golfe du *Mexique*, ainsi qu'une multitude d'autres, sont dirigées *Est* et *Ouest*, par rapport aux deux courans principaux qui traversent l'océan d'orient en occident, et du nord au midi : ou pour parler avec plus de précision, les axes de toutes les ouvertures de la terre dans l'ancien et le

nouveau monde, sont perpendiculaires aux axes de ces courans généraux, en sorte que leur embouchure seulement en est traversée, et que leur profondeur n'est point exposée aux impulsions des mouvemens généraux de la mer.

CHAPITRE XIX.

Golfes et Mers méditerranées de l'Amérique.

Dans le nouvel hémisphère, l'Océan forme un *large détroit* entre l'île d'Irlande et le Groënland. Entre la côte occidentale du Groënland et la terre du Labrador, l'Atlantique forme un *vaste golfe*, au fond duquel est une grande *mer méditerrannée*, la plus froide de toutes les mers. En suivant ce golfe au nord, on trouve le large *détroit de Davis*, conduisant à la *mer Christiane*, terminée par la *baie de Baffin*, d'où l'on ne peut sortir que pour entrer dans l'immense *Baie d'Hudson*. C'est là que se trouvent ces fameuses baleines du Groënland, qui ont de 100 à 120 pieds de long; au milieu du corps, 40 à 50 pieds d'épaisseur, et qui fournissent, suivant leur grosseur, de 40 à 80 barriques d'huile.

Le golfe immense nommé *baie d'Hudson*, est quatre fois plus grand que la *mer Baltique*; il communique avec l'Océan par les trois détroits d'*Hudson*, *Forbisher* et *Bertrand*. La partie occidentale se nomme *baie de Balkan*; et la méridionale, *baie de Saint-Jacques*.

Dans toutes ces mers, le flux et le reflux est très-considérable, tandis que dans les mers méditerranées de l'Europe, il n'est presque pas sensible.

En revenant de la mer Christiane par le détroit d'Hudson, on trouve au nord plusieurs *grandes îles* séparées par des détroits où l'on n'a encore pu pénétrer; et au sud, la *Terre de Labrador*, au pays des Esquimaux, dont la côte la plus occidentale est séparée de l'île de *Terre-Neuve* par le détroit de *Belle-Isle*. Ce détroit conduit au grand golfe de *Saint-Laurent*, au fond duquel est un petit bras de mer fort avancé dans les terres.

Entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse on trouve la baie de *Fundi*, qui s'étend à 50 lieues dans les terres. La marée y monte depuis quarante jusqu'à soixante pieds.

Au sortir de ce golfe, qu'on appelle aussi golfe du *Canada*, et en suivant la côte d'*Acadie*, on trouve un petit golfe appelé la *baie de Boston*. Depuis l'île de Terre-Neuve (qui paraît avoir fait autrefois partie du Labrador) jusqu'à la Guyanne, dans l'Amérique méridionale, l'Océan fait un *golfe de* 500 lieues d'enfoncement jusqu'à la *Floride*, terminé par le grand *golfe du Mexique*.

Depuis la Guyanne, où se trouve l'embouchure du fleuve de l'Orénoque, jusqu'au cap Saint-Roch, où la côte se recourbe vers le sud-ouest, il n'y a rien de remarquable que l'embouchure du fleuve des Amazones, qui forme une espèce de *golfe* au milieu duquel est l'île de *Caviana*.

La baie *de Tous les Saints* est un petit golfe de l'Océan qui a 50 lieues de profondeur dans les terres, du sud au nord; il est très-fréquenté par les navigateurs.

Entre l'île *Sainte-Catherine* et le *Brésil* il existe un

bras de mer très-étroit, remarquable par la pêche des baleines, dont on prend, au mois de juillet et d'août, à-peu-près 500, qui, à raison de 3,000 liv. chaque, rapportent aux habitans 1,500,000 liv.

A l'embouchure du fleuve de la Plata, la mer forme un petit bras qui remonte jusqu'à 100 lieues dans les terres. C'est en ce lieu que la Plata forme ce vaste golfe, borné au nord par le cap Sainte-Marie, et au sud-ouest, par le cap Saint-Antoine.

A l'extrémité de l'Amérique, l'Océan forme encore une espèce de golfe terminé par la Terre de Feu, dans lequel sont les îles Malouines ou Falkland. L'île de Pepy est éloignée d'environ 80 lieues à l'est du cap Blanc, sur la côte des Patagons et des îles Malouines, situées proche du détroit de Magellan. Au fond de ce golfe est le détroit de *Magellan*, le plus long de tous les détroits qui séparent le continent d'avec la Terre de Feu; au-delà est le détroit de *le Maire*, qui est le plus court et le plus commode; enfin le cap *Horn*, qui est la pointe de la Terre de Feu et de l'extrémité de l'Amérique méridionale.

Les îles d'Yorck sont situées entre Kings-Bay (baie du Roi) et le cap *Victoire*, à l'extrémité sud du Chili, proche du détroit de Magellan.

Le long du Chili et du Pérou, près de l'équateur, l'Océan, qu'on appelle alors *mer Pacifique*, forme le golfe de *Guyaquil*. Après l'équateur, cette mer forme un *grand golfe* depuis le cap Saint-François jusqu'à Panama, où est le fameux isthme, qui, comme celui de Suez, en Afrique, empêche la communication des deux mers.

Entre les terres de la Californie et le nouveau Mexi-

que, la mer fait un bras de plus de 200 lieues de long, appelé la *mer Vermeille*. On ne connaît pas assez les terres situées au-delà du 43e degré de latitude nord, découvertes par *Drake*, et appelées par lui la *Nouvelle-Albion*, au nord de la Californie, pour pouvoir fixer au juste les golfes que la mer peut y avoir formés. Dans la *Nouvelle-Hanovre*, on trouve le détroit *de la Reine-Charlotte*, dont la continuation forme le détroit *de Johnston* et le grand détroit *de Repian*, qui sépare l'île *de la Reine-Charlotte*, du *Duc d'York*, de *Georges III* et de l'*Amirauté*, de plusieurs petites îles, qui entre elles et la terre forment de petits bras de mer. Le détroit *de Chrétien* et du *Prince Frédéric*, sont entre ce groupe d'îles et l'île de l'Amirauté, que le détroit *de Chatam* sépare au levant de l'Archipel *de Georges III*, qui à son tour est séparé à l'Occident de la *Nouvelle-Norfolk*, par le *Cross-Sound* (détroit de la Croix).

Entre le 57e et 58e degré de latitude septentrionale, on trouve la *baie de Bristol*. Alors la côte s'étend au nord-ouest jusqu'à la pointe la plus occidentale de l'Amérique, nommée le cap *Saint-Galles*, sous le 66e degré de latitude. Elle forme avec le cap *d'Orient*, situé en Asie, un détroit qu'on a appelé détroit *de Bherrings* ou *de Cook*. Ces divers pays embrassent une étendue de 400 lieues.

On conviendra avec moi que l'Amérique est loin de le céder à l'Europe, pour le nombre, la profondeur et la largeur de ses golfes et de ses mers méditerranées ; que le pôle austral offre une étendue de mer beaucoup plus grande que le pôle boréal ; enfin que les mers les plus vastes et les plus profondes sont plus voisines de l'équateur que des pôles.

Si l'Europe voit les eaux de la mer se glacer au nord de son continent, l'Amérique voit la mer se glacer à l'extrémité de ses parages septentrionaux et méridionaux: et si l'Europe, sur la côte de la Norwège, oppose aux flots de l'Océan une défense en rochers de 300 lieues de longueur, l'Amérique, le long des côtes du Brésil, lui en présente une de mille lieues de long.

L'Europe entière n'offre de mouillage vraiment extraordinaire, sous le rapport de sa position avancée dans les terres, que le vaste bassin du Ferrol. On dirait que cette passe étroite et tortueuse, par laquelle les vaisseaux entrent dans le port, a été ouverte, soit par l'irruption des flots, soit par les secousses répétées des tremblemens de terre les plus violens. Dans le Nouveau-Monde, sur les côtes de la Nouvelle-Andalousie, la *Laguna del Obispo* (le lac de l'Evêque) offre exactement la même forme que le port du Ferrol.

J'en pourrais citer d'autres; je me contenterai de parler du vaste golfe de *Cariaco*, où la chaîne des Alpes calcaires du *Bergantin* et du *Tataraqual* se prolonge de l'est à l'ouest, depuis la cime de l'*Impossible* jusqu'au port de *Mochima* et au *Campanario*. La mer, dans des temps reculés, paraît avoir séparé ce rideau de montagnes de la côte rocheuse d'Araya et de Maniquarez. Le vaste golfe de *Cariaco* est dû à une irruption pélagique, et l'on ne saurait douter qu'à cette époque les eaux ont couvert, sur la rive méridionale, tout le terrain imprégné de muriate de soude que traverse le rio *Manzanarez*. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le plan topographique de la ville de *Cumana*, pour prouver ce fait, aussi indubitable que l'ancien séjour

de la mer dans le bassin de *Paris*, d'*Oxford* et de *Rome*. Une retraite lente des eaux a mis à sec cette plage étendue, dans laquelle s'élève un groupe de monticules, composé de gypse et de brèches calcaires, de la formation la plus récente. La mémoire de cette grande révolution s'était conservée chez les Indiens jusqu'à la fin du 15e siècle. A l'époque du troisième voyage de Christophe Colomb, les Indiens en parlaient comme d'un événement récent.

CHAPITRE XX.

Des Courans, et des Iles qui s'opposent à leurs effets.

Dans l'Atlantique, cette vallée profonde qui sépare les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique des côtes orientales du nouveau continent, on distingue une direction opposée dans le mouvement des eaux. Entre les tropiques, sur-tout depuis les côtes du *Sénégal* jusqu'à la mer des *Antilles*, le courant général et le plus anciennement connu des marins, porte constamment *d'orient* en *occident*. On le désigne sous le nom *de Courant équinoxial*. Sa rapidité moyenne, correspondant à différentes latitudes, est à-peu-près la même dans l'Atlantique et dans la mer du Sud. On l'évalue à 9 ou 10 milles en 24 heures. Dans ces parages, les eaux courent vers l'ouest avec une vitesse égale au quart de celle de la plupart des grandes rivières de l'Europe.

Dans le canal que l'Atlantique a creusé entre la *Guyanne* et la *Guinée*, sur le méridien de 20 ou 23

degrés, depuis les 8 ou 9 jusqu'aux 2 ou 3 de latitude boréale, où les vents alisés sont souvent interrompus par des vents qui soufflent du sud au sud-ouest, le courant équinoxial est moins constant dans sa direction. Vers les côtes *d'Afrique*, les vaisseaux se trouvent entraînés au sud-est, tandis que vers la baie *de Tous les Saints*, et vers le cap *Saint-Augustin*, le mouvement général des eaux est masqué par un courant particulier. Il porte depuis le cap *Saint-Roch* jusqu'à l'île *de la Trinité* dans le nord-ouest, avec une vitesse moyenne d'un pied et demi par seconde.

A 600 lieues des côtes de l'*Afrique*, les vaisseaux d'Europe destinés aux *Antilles*, trouvent leur marche accélérée avant qu'ils parviennent à *la zone torride*. Plus au nord, sous les 28 et 35 degrés, entre les parallèles *de Ténériffe* et *de Ceuta*, par les 46 et 48 degrés de longitude, on ne remarque aucun mouvement constant; car une *zone* de 140 lieues de largeur sépare le courant équinoxial, dont la tendance est vers l'occident, de cette grande masse d'eau, connue sous le nom *de Gulf-Stream*, ou courant de la *Floride*, qui se dirige vers l'orient, et se distingue par sa température singulièrement élevée.

Le courant équinoxial pousse les eaux de l'Océan Atlantique vers les côtes habitées par les Indiens *Mosquitos* et vers celles *d'Honduras*. Le nouveau continent, prolongé du sud au nord, s'oppose comme une digue à ce courant. Les eaux se portent d'abord au nord-ouest; et passant dans le golfe *du Mexique*, par le détroit que forment le cap *Catoche* et le cap *Saint-Antoine*, elles suivent les sinuosités de la côte Mexicaine, depuis la *Vera-Cruz* jusqu'à l'embouchure du

rio del Norte, et de là aux bouches *du Mississipi* et aux bas-fonds situés à l'ouest, de l'extrémité australe de la *Floride*. Après ce grand tournoiement à l'ouest, au nord, à l'est et au sud, le courant se porte de nouveau au nord, en se jetant avec impétuosité dans le canal de *Bahame*. Au débouquement du canal de Bahame, sous le parallèle du cap *Cannaveral*, le Gulf-Stream, ou courant de la *Floride*, se dirige au nord-est. Sa vitesse ressemble à celle d'un torrent; elle est quelquefois de 5 *milles* à l'heure. Sa vitesse diminue vers le nord, en même temps que sa largeur, qui n'est que de 15 lieues entre le *Cayo Biscaino* et le banc de *Bahame*, augmente, et que les eaux se refroidissent.

Sur le parallèle de *Charlestown*, vis-à-vis du cap *Henlopen*, la largeur de ce courant est de 40 à 50 lieues. Sa rapidité atteint 3 *ou* 5 *milles* par heure; là, où la rivière est la plus étroite, elle n'est que d'un mille en avançant vers le nord. Sur le parallèle de *New-York* et d'*Oporto*, la température du *Gulf-Stream* égale par conséquent celle que les mers des tropiques nous offrent par les 88° degrés de latitude, c'est-à-dire, sur le parallèle de *Porto-Rico* et des îles du cap Vert.

A l'est du port de *Boston* et sur le méridien d'*Halifax*, sous les 41 degrés 25 milles de latitude et les 67 degrés de longitude, le courant atteint près de 80 lieues marines de largeur. C'est là qu'il se dirige tout d'un coup à l'est, de manière que son bord rase l'extrémité du grand *banc de Terre-Neuve*, que M. Volney appelle ingénieusement la barre de l'embouchure de cet énorme fleuve marin.

Depuis le banc de Terre-Neuve, ou depuis les 52 degrés de longitude jusqu'aux *îles Açores*, le *Gulf-*

Stream continue à se porter vers l'est et l'est-sud-est. Cette distance est le double de la longueur du cours du fleuve des Amazones, depuis *Jaën* ou le détroit de *Manseriche* au *Grand-Para*. Sur le méridien des îles de *Corvo* et de *Flores*, les plus occidentales du groupe des Açores, le courant occupe 160 lieues de large. Par les 33 degrés de latitude, le courant équinoxial des tropiques se trouve extrêmement rapproché du Gulf-Stream. Dans cette partie de l'océan, on peut entrer, dans un seul jour, des eaux qui courent vers l'ouest, dans celles qui se portent au sud-est, ou à l'est sud-est.

Depuis les Açores, le courant de la Floride se dirige vers le détroit de *Gibraltar*, l'île de *Madère* et le groupe des îles Canaries.

Au sud-est de l'île de Madère, l'on peut poursuivre le courant dans sa direction au sud-est et au sud-sud-est, vers les côtes de l'Afrique, entre le cap *Cantin* et le cap *Bojador*.

La température des courans dirigés de l'équateur aux pôles, et des pôles à l'équateur, forment des rivières chaudes, comme le *Gulf-Stream*; ou froides, comme le *courant du Chili*, au milieu des eaux immobiles de l'océan. Dans l'*Atlantique*, comme dans la *mer du Sud*, lorsqu'on change de latitude et de longitude à-la-fois, les eaux ne changent souvent pas d'un degré de température sur des étendues de plusieurs milliers de lieues carrées; et dans l'espace compris entre le 23e degré nord, et le 27e sud, cette température des mers est presque entièrement indépendante des variations qu'éprouve l'atmosphère. Pour voir combien peu l'air influe sur la température de l'immense bassin des mers, voyez, dans les journaux de route, l'indication

de la chaleur de l'atmosphère à celle de la chaleur de l'océan, par M. Humboldt. (*Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent.*

La nature, en formant les baies, n'a eu pour but que de les soustraire à la violence des courans, et d'en faire un asile paisible. C'est à cause de la tranquillité des baies, comme l'observe M. Bernardin de Saint-Pierre, que tant de vaisseaux y vont chercher des mouillages, et c'est pour cette raison qu'elle a placé dans leurs fonds les embouchures de la plupart des fleuves, afin que leurs eaux pussent se dégorger dans l'Océan, sans être repercutées par la direction de ses courans. Elle a employé ces mêmes précautions en faveur des moindres rivières qui s'y jettent.

La nature a varié à l'infini ces moyens de protection, sur-tout dans les îles qui protègent elles-mêmes le continent : par exemple, elle a environné l'*île de France* d'un banc de madrepores, qui n'est ouvert qu'aux endroits où se dégorgent les rivières de cette île dans la mer. Plusieurs des *Antilles* sont défendues par des forêts de mangliers qui croissent dans l'eau de la mer, et brisent la violence des flots en cédant à leurs mouvemens. C'est peut-être à la destruction de ces fortifications végétales qu'il faut attribuer les irruptions de la mer, fréquentes aujourd'hui dans plusieurs îles, comme dans celle de *Formose*. Il y en a d'autres qui sont de roc tout pur, et qui s'élèvent du sein des flots, comme de gros môles; tel est le *Maritimo* dans la Méditerranée; d'autres volcaniennes, comme l'*île de Feu*, près du cap Vert. Plusieurs autres semblables dans la mer du Sud, s'élèvent comme des pyramides avec des feux à leurs sommets, et servent de phares aux ma-

telots pendant la nuit, par leurs feux, et le jour par leurs fumées.

Les îles *Maldives*, au nombre de 12000, où l'on peut aller sur beaucoup d'elles en sautant d'un bord à l'autre, sont réunies par treize atollons ou archipels. Ils s'étendent à la file les uns des autres, depuis le 8e degré de latitude septentrionale, jusqu'au 4e de latitude méridionale, ce qui leur donne une longueur de 300 de nos lieues de 25 au degré, et sont séparés entre eux par des canaux profonds qui vont de l'est à l'ouest, et qui présentent plusieurs passages au courant général de la mer des Indes, qui y passe et repasse deux fois par an.

Quoique l'Afrique occidentale soit bordée d'un long banc de sable, où se brisent perpétuellement les flots de l'Océan atlantique; quoique le Brésil, dans toute l'étendue de ses côtes, oppose aux vents perpétuels de l'est et aux courans de la mer, à la distance du rivage d'une portée de mousquet, une longue bande de rochers de plus de *mille lieues* de longueur, d'une vingtaine de pas de largeur à son sommet, et d'une épaisseur inconnue à sa base; quoiqu'enfin la côte de Norwège, qui a près de 300 lieues de longueur, présente une défense à-peu-près semblable à celle du Brésil, cela n'empêche pas la nature d'avoir protégé ces rivages par une multitude d'îles grandes et petites.

L'île de *Caviana*, située au milieu de l'embouchure du fleuve des Amazones, vient à l'appui de cette assertion, que, pour assurer le cours des fleuves et sur-tout pour protéger leur embouchure, la nature a multiplié les îles aux embouchures des fleuves les plus exposés à ces deux inconvéniens, comme à celle de

l'Amazone, toujours battue du vent d'est, et située à une des parties les plus saillantes de l'Amérique. Les îles y sont en si grand nombre, et forment entre elles des canaux qui ont des cours si différens, qu'il y a telle de leur ouverture qui regarde le nord-est, et telle autre le sud-est; et que de la première à la dernière il y a plus de cent lieues de distance : aussi trouve-t-on, à l'extrémité du grand courant oriental de la mer des Indes, l'île de *Madagascar*, qui protège l'Afrique contre sa violence. Les îles de la *Terre de Feu* défendent de même l'extrémité australe de l'Amérique, au confluent des mers occidentales et orientales du Sud. Les archipels nombreux de la mer des Indes, et ceux de la mer du Sud, se trouvent vers la ligne où aboutissent les deux courans généraux des mers australes et septentrionales.

C'est encore avec des îles que la nature protège l'ouverture des baies et des mers méditerranées. L'*Angleterre*, l'*Ecosse* et l'*Irlande* couvrent celle de la mer Baltique; les îles *Welcome* et de *Bonne-fortune*, la baie d'Hudson; l'île de *Saint-Laurent*, l'entrée de son golfe; la chaîne des îles *Antilles*, le golfe du Mexique; les îles du *Japon*, le double golfe formé par la *presqu'île de Gorée* avec les terres voisines.

Tous les courans portent dans les îles, parce qu'elles sont placées au foyer des révolutions de l'Océan, et même de l'atmosphère, afin d'en affaiblir les effets : c'est par cette raison que la plupart d'entre elles, comme les *Açores*, les *Bermudes*, l'île de *Tristan* d'*Acunha*, etc., sont fameuses par leurs grosses mers et par leurs coups de vents : elles sont dans des positions à-peu-près semblables à celles des caps, qui sont aussi tous célèbres

par leurs tempêtes, comme le cap *Finistère*, à l'extrémité de l'Europe ; le cap de *Bonne-Espérance*, à celle de l'Afrique ; le cap *Horn*, à celle de l'Amérique. C'est de là qu'est venu le proverbe marin, doubler le cap, pour dire surmonter une difficulté.

Aussi Christophe Colomb, à son retour de son premier voyage, étant sur le point de périr dans une tempête au milieu de l'Océan atlantique, sans pouvoir apprendre à l'Europe, qui avait méprisé si long-temps ses services et ses lumières, qu'il avait trouvé un Nouveau-Monde, pensa-t-il à tirer parti des courans de la mer, en renfermant l'histoire de sa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, espérant qu'elle arriverait tôt ou tard sur quelque rivage. Une simple bouteille pouvait la conserver des siècles à la surface des mers, et la porter plus d'une fois d'un pôle à l'autre.

Depuis, l'on a remarqué que les débris de la plupart des naufrages dans l'Océan atlantique sont jetés sur les côtes des *Açores* ; qu'il en arrive de même sur celles des *Bermudes*, des *Barbades*, etc. ; que les graines fluviatiles de la *Jamaïque* sont charriées en hiver jusqu'aux *Orcades*, à plus de 1060 lieues de distance, par le flux du pôle sud, et sans doute les graines fluviatiles des Orcades sont portées, en été, sur les côtes de la Jamaïque, par le flux du pôle nord.

M. *Thomas Pennaut*, savant naturaliste anglais, a trouvé en 1772, sur la côte d'Ecosse, une partie du mât du Tilbury, vaisseau de guerre anglais qui avait brûlé près de la Jamaïque. Ces mêmes correspondances doivent régner entre les végétaux de la Hollande et ceux des Açores ; car dans le combat de mer qui se

donna le 11 juillet 1666, à la vue d'Ostende, où les Hollandais coulèrent 23 vaisseaux anglais; le vaisseau de *Rennefort* rencontra sur les îles Açores les débris de ces deux escadres, que les courans du nord avaient charriés en neuf jours, à plus de 275 lieues au sud, sans compter le chemin considérable fait à l'ouest, ce qui fait plus de 34 lieues par jour.

CHAPITRE XXI.

Isthmes.

L'Europe ne peut se flatter d'offrir, comme l'Amérique à *Panama*, un isthme tel qu'il n'en existe pas dans le monde entier. Celui de Suez en Afrique ne saurait lui être comparé, vu la disproportion marquée qui règne entre ces deux isthmes, par des circonstances tout-à-fait opposées. L'isthme de *Suez*, entre la mer Rouge et la Méditerranée, a près de 60 milles (20 lieues) de long, sur 40 milles (13 lieues un tiers) de large, pris à l'extrémité de la mer Rouge; c'est une langue de terre, où l'on aperçoit aisément que la mer a coulé dans des temps reculés; que *Neco*, qui régnait en Egypte, il y a plus de 2200 ans, avait entrepris de percer; qu'on pourrait couper facilement, et qui n'a rien à craindre de l'impuissance de la Méditerranée et de la mer Rouge, qui ne sont guère que deux grands lacs.

L'isthme de *Darien* ou de *Panama* a 150 lieues de long, sur 25 à 30 de large dans l'endroit le plus étroit. C'est une longue chaîne de rochers, dont la hauteur

n'est pas encore connue, contre lesquels l'industrie de l'homme, la fureur de l'Océan atlantique, celle de l'immense volume d'eau de la mer du Sud, et la furie des tempêtes de l'est et de l'ouest, ne peuvent rien; sur laquelle on n'aperçoit aucune marque qui fasse présumer que la mer a coulé dessus, et qui voit sans crainte la rage des élémens et les efforts des deux mers expirer d'eux-mêmes sur ses fondemens de granit.

L'Europe n'offre que *trois points* qui présentent des moyens de communication entre deux mers, savoir : le canal de *Languedoc*, qui unit la Méditerranée à l'Océan; le *Danube*, qui pourrait, avec le *Rhin*, faire communiquer l'Atlantique avec la mer Noire; enfin la *Baltique*, qui communique à la mer *Blanche*, au nord de la Russie, par le moyen du *fleuve* et du lac *Onéga*, des lacs *Ladoga* et de *Finlande*.

L'Amérique présente *neuf moyens* et plus de communication (entre deux océans, qui méritent de fixer l'attention des peuples commerçans du globe), pour faire communiquer l'Atlantique avec la mer du Sud. L'on trouve ces points de partage entre l'*Ounigigah* et le *Tacoutché-Tessé*, et ceux entre le rio *Colorado* et le rio *del Norte*, les isthmes de *Tehuantepec*, de *Nicaragua*, de *Panama* et de *Cupica*; la rivière de *Guallaga*, et le golfe *Saint-George*; enfin le ravin de la *Raspudura* au Choco, par lequel, depuis 1788, les bateaux ont remonté de l'Océan pacifique dans la mer des Antilles.

Delta. — Si l'Afrique offre un delta, l'Amérique en présente *un formé* par l'Orénoque; un autre à l'île de la Trinité, par l'Orinoco; un autre à la nouvelle

Orléans, par le Mississipi; et quatre Isthmes que j'ai nommés ci-dessus.

CHAPITRE XXII.

Vents.

Je ne parlerai pas des révolutions du globe qui ont opéré, dans la température des climats, des changemens considérables, que quelques philosophes ont voulu attribuer au refroidissement successif du globe de la terre, parce que cette partie est trop systématique pour qu'on puisse y asseoir des opinions fondées. Je me contenterai d'observer :

1°. Qu'avant le défrichement de l'Europe, il y régnait un froid excessif, comme on peut s'en convaincre par ce que l'empereur Julien dit dans ses ouvrages du climat de Paris. Je laisse à conclure de ce que devait être celui du nord de la Germanie;

2°. Que, bien que l'Europe soit cultivée et aussi habitée qu'elle puisse l'être, le froid y est encore excessif dans la majeure partie de son territoire, et même plus sévère que dans le nord de l'Amérique, comparativement à l'étendue de ce pays, qui n'est pas, à beaucoup près, aussi défriché, aussi peuplé que la même portion de l'Europe, et qui est en outre plus rempli d'eau et de forêts que le nord de l'Europe.

3°. Que les vents, le long de la côte de la *Norwège*, de la *Baltique*, de la *Hollande*, de la *Manche*, des golfes de *Gascogne*, de *Biscaye*, depuis le cap *Finistère* jusqu'à *Gibraltar*, dans la *Méditerranée*, dans la *mer Noire*, etc., sont en général plus violens et plus dan-

gereux que le long des côtes de l'Amérique, parce que les eaux se trouvant contenues dans des bassins qui n'ont qu'une petite issue et souvent aucune, contractent, par leur agitation, une espèce de mouvement de tourbillon qui bat les côtes et les navires; tandis que, dans les parages voisins de l'équateur, depuis les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'à l'Amérique, ces vents, connus sous le nom de *vents alizés* ou *traversiers,* règnent pendant toute l'année; que, dans la mer Pacifique, ils règnent également depuis la côte occidentale de l'Amérique jusque dans l'Inde, et que, dans les zones tempérées, les vents ont d'autres directions moins régulières, il est vrai, mais cependant moins terribles, en général, que sur les côtes de l'Europe.

Quand on parvient à la zone, où les vents alisés sont constans, on parcourt l'Océan de l'est à l'ouest sur une mer calme et paisible, que les navigateurs espagnols appellent le *golfe des Dames*, el golfo de las Damas. Dans la traversée de *Sainte-Croix* à *Cumana*, comme dans celle d'*Acapulco* aux îles *Philippines*, les matelots n'ont presque pas besoin de toucher aux voiles. On navigue, dans ces parages, comme si l'on descendait une rivière : il serait même possible de faire le voyage dans une chaloupe non-pontée. Plus à l'ouest, sur les côtes de Sainte-Marthe, les marins espagnols désignent les vents alizés, très-frais; à Carthagène des Indes, par le nom de *los Bisotes* de *Santa Maria*; et dans le golfe du Mexique, par la dénomination de *las Brisas perdas* : ces derniers vents sont accompagnés d'un ciel gris nuageux. A mesure que l'on s'éloigne des côtes de l'Afrique, le vent mollit

de plus en plus : les petits calmes qui surviennent sont régulièrement interrompus par des phénomènes électriques ; pendant que plusieurs nuages noirs, isolés et très-bas, traversent le zénith ; la brise fraîchit, quelques grosses gouttes d'eau tombent, et l'orage se dissipe sans qu'on ait entendu le tonnerre.

Si aux *bourrasques* redoutables de l'Europe l'on joint le *mistro*, qui glace en Provence jusqu'à la moëlle des os ; le vent brûlant de l'Afrique, que les Italiens nomment *sirroco* et les Provençaux *marine*, vent qui dessèche l'intérieur de celui qui a le malheur de le respirer, qui oblige les Siciliens à se renfermer hermétiquement dans leurs maisons, à les arroser d'eau fraîche pour pouvoir respirer ; qui engendre des fièvres mortelles à Naples, en Provence ; qui détruisit en une nuit l'armée Assyrienne, forte de 180,000 hommes, que Sennachérib conduisait contre Jérusalem ; les vents glacés du nord de la Russie, qui, en 1812, anéantirent en trois jours l'armée française, sous les ordres de l'empereur Napoléon, forte de 350,000 hommes, la plus belle, la mieux disciplinée et la mieux commandée qui ait jamais paru dans l'univers ; enfin, les vents qui se font sentir en Russie, dans le gouvernement d'*Ornebourg*, le long de la rivière de la *Houral*, qui, dans une minute, rendent blanc comme la neige celui qui se trouve surpris par un de ses tourbillons : ne doit-on pas convenir que l'Amérique, sur ce point, l'emporte encore sur l'Europe ?

Heureux pour ce dernier pays, de ne pas ressentir le souffle empesté du *simoum*, de ce vent africain qui fait mourir sur-le-champ les animaux et les plantes ; qui entraîne avec lui les corps inanimés des oiseaux

qu'il a suffoqués, et les emporte, en traversant le désert brûlant de *Berdoa*, loin du pays où ils existaient.

CHAPITRE XXIII.

Tremblemens de terre, Orages, Eclairs, Famines, etc.

Les anciens qui habitaient des parties de la Grèce et de l'Asie mineure, remplies de cavernes, de crevasses et de rivières souterraines, pensaient que dans les tremblemens de terre, des fluides élastiques tendaient à s'échapper de la surface du globe. Ce que Pline a dit de l'utilité des puits et des cavernes, est répété dans le Nouveau-Monde par les Indiens les plus ignorans de *Quito*, au Pérou, lorsqu'ils montrent aux voyageurs les *guaicos* ou crevasses de Pichincha.

Le tremblement de terre qui, le 4 février 1797, bouleversa le sol de la province de *Quito*, ensevelit 40,000 de ses habitans sous les ruines de leurs maisons englouties par des crevasses, ou les noya dans des *lacs* qui se formèrent instantanément, vient à l'appui de l'opinion des anciens et des Américains. A la même époque, les habitans des *Antilles orientales* furent alarmés par des secousses qui ne cessèrent que lorsque le volcan de la Guadeloupe, le 27 septembre, vomit de la pierre-ponce, des cendres et des bouffées de vapeurs sulfureuses.

Pour prouver le danger qu'il y a d'habiter l'Amérique, M. Paw cite MM. de la Condamine et Bouguer, qui ont rapporté que dans la province de Quito une *montagne*, adjacente à celle du *Chimborazo*, s'écroula subitement. Si ce danger était journalier,

continuel, et s'il s'étendait dans tout le Nouveau-Monde, M. Paw aurait raison de se récrier contre l'imprudence de ceux qui persistent à l'habiter; mais de ce que quelques parties de l'Amérique éprouvent parfois des tremblemens de terre qui sont accompagnés de circonstances plus ou moins effrayantes, plus ou moins destructives, il ne s'ensuit pas que ce malheur soit général et particulier à ce pays; et s'il fallait abandonner tous ceux qui y sont sujets, où porter alors ses pas, puisque l'*Afrique* et l'*Asie* n'en sont pas exemptes, et que l'*Europe* n'est pas plus à l'abri de ce fléau, que le reste du globe?

En 1726, dans l'île d'*Islande*, une montagne très-élevée s'enfonça en une nuit par un tremblement de terre, et fut remplacée par un lac très-profond; et dans la même nuit, à une lieue et demie de cet endroit, un ancien lac dont on ignorait la profondeur, fut tari, et son fond s'éleva de manière à former un monticule assez haut que l'on voit aujourd'hui.

Le tremblement de terre qui a bouleversé l'île de *Sumbawa*, en 1815, et dont la secousse ressentie jusqu'à Batavia, à une distance de 266 lieues, a été accompagnée de circonstances plus affreuses que tout ce qu'on raconte d'épouvantable de l'Etna et du Vésuve, est une preuve cruelle de ce que j'avance.

Le 17 mai 1816, la chute de la montagne sur laquelle était située la ville de *Vasta*, a occasionné des dommages évalués à un million de ducats. Toute la population, forte de cinq mille âmes, s'est réfugiée dans le voisinage, n'osant plus rester dans une ville qui pouvait à chaque instant devenir un immense tombeau. La contrée qui s'est écroulée dans la mer, et

celle qui est encore couverte de décombres, était très-fertile et d'une étendue considérable.

Dans le canton de Rattenberg, vallée du *Bas-Inn* en Autriche, la montagne d'*Oberangerberg* s'est éboulée, le 12 mai 1817, dans la vallée, et l'a entièrement comblée. La surface de dix-huit hameaux a été dévastée, et ne présente plus qu'un amas de pierres et de terre glaise. Le terrain fertile, d'une étendue de plus d'une lieue, est aujourd'hui changé en un désert.

En *Angleterre*, depuis 1048, jusqu'en 1812, quarante et quelques tremblemens de terre ont fait éprouver à cette île les horreurs convulsives de la nature bouleversée. Hommes, bestiaux, maisons, disparurent. Des pièces immenses de terres furent converties en lacs, ou changèrent de place; des montagnes s'écroulèrent; et en 1803, par la chute du rocher de *Watson*, près d'Harwich, on découvrit le squelette d'un animal monstrueux qu'on supposa être le mammouth; une de ses dents pesait *douze* livres.

L'*Ecosse* et l'*Irlande* ont ressenti un nombre à-peu-près égal de tremblemens de terre, suivis des mêmes résultats. En août 1816, l'Ecosse en a éprouvé plusieurs qui ont renversé des maisons et des églises (voyez les journaux de ces temps).

En *Norwège*, un promontoire appelé Hammert-Fields, s'est écroulé tout-à-coup, et a disparu entièrement sous les eaux.

La *Suède*, la *Russie*, la *Pologne*, la *Hongrie*, l'*Allemagne*, le *Danemarck*, la *Hollande*, ont éprouvé et éprouvent encore de nos jours des tremblemens plus ou moins violens. La Hongrie en ressent aussi tous les ans.

La *France* elle-même n'en a pas été plus exempte. Les ruines de *Mediolanum Aulercorum*, capitale, du temps des Romains, du pays des *Aulerci Eburovices*, dans le bailliage d'Evreux, qu'on a découvertes en 1802, en sont une preuve convaincante. On voit encore sur la passe gauche de l'embouchure de la Gironde, les cheminées de la ville des *Olives* qui a sombré sous les flots de l'Océan. D'après les dépôts de laves qu'on a découverts dans les *Pyrénées* et dans les *Alpes*, dans les montagnes de l'*Auvergne*, du *Vivarais*, de la *Provence* et dans plusieurs vallées de l'*Apennin*, on voit que tous ces endroits étaient anciennement des volcans en feu, qui ont dû bouleverser plus d'une fois ce beau pays.

La découverte qu'on a faite en septembre 1816, dans les environs de l'antique *Nasium*, de *grenailles* d'*or*, d'une *bague* en cornaline, sur le chaton de laquelle est gravé un oiseau, et de sept médailles représentant,

1°. Une consulaire fourrée de la famille de Clodius ;

2°. Une d'argent à l'effigie de Galba, couronné de laurier ;

3°. Commode, en argent, à son 8e tribunat, consul pour la 2e fois ;

4°. Adrien, en argent, à son 3e consulat.

5°. Héliogabale, en billon ;

6°. Probus, en petit bronze ;

7°. Galien père, *idem*, viennent à l'appui de ces faits.

La *Suisse* elle-même n'est-elle pas menacée à chaque instant de se voir écraser par la chute de ses montagnes ? La disparition de la ville de *Plerns* en est une preuve effrayante.

Le 4 avril 1818, une portion de montagne couverte de rochers et de sapins s'est écroulée près du village de

Sonceboz, dans le val de Saint-Imier, et a couvert de ses débris, dans une longueur de 300 pas, la grande route de Bienne. Un instant plus tard, des voyageurs, témoins de cet événement, en eussent été les victimes.

La ville de Patras, en 1817, a été détruite par un tremblement de terre, et son cap englouti. Genève n'a-t-elle pas tremblé sur ses fondemens, et une colonne de feu élevée du milieu de son lac, n'a-t-elle pas fait craindre, pour un instant, l'embrâsement de cette ville?

L'*Espagne* et le *Portugal* n'éprouvent-ils pas fréquemment des tremblemens de terre? Le Portugal oubliera-t-il jamais celui de 1755, qui bouleversa *Lisbonne* et 20 lieues de pays?

L'*Italie* est-elle plus à l'abri de ces cruelles catastrophes? En 1773, près du bourg *Induno*, dans les états de Modène, ne s'est-il pas ouvert un gouffre de 200 brasses de profondeur, sur plus de 400 de largeur? La mort de *Curtius* ne rappelle-t-elle pas un événement semblable, arrivé dans la place de Rome? Les antiquités d'*Herculanum* et de Pompéïa, que l'on tire de nos jours de dessous terre, n'attestent-elles pas que le Vésuve, qui depuis plusieurs siècles ébranle l'Italie jusques dans ses fondemens, finira tôt ou tard par lui porter un coup plus terrible que la disparition de la ville de Naples?

La *Sicile* et les îles adjacentes ne sont-elles pas dans une agitation perpétuelle? L'*Etna*, non content de déchirer tous les ans les entrailles de cette belle île, n'augmente-t-il pas encore sa situation périlleuse, par des pluies de feu fréquentes, par des torrens de laves ardentes qui noyent et consument tout ce qu'elles couvrent, et par des grêles de rochers qui écrasent ce

qui a échappé à ses secousses et à ses débordemens? En mai 1817, l'Etna a ouvert six nouvelles bouches; il a englouti la ville de Nicolosi, un village qui en était voisin, et menace du même sort la petite ville de Catane.

La Turquie elle-même est-elle plus exempte de cette calamité? Plusieurs de ses ruines n'attestent malheureusement que trop le contraire. Ce fléau, ainsi que ceux occasionnés par les *orages*, les *éclairs*, le *tonnerre*, les *incendies*, la *grêle*, la *neige*, les *gelées*, les *pluies*, les *débordemens*, les *pestes*, les *famines*, les *épidémies* et les *mortalités*, sont plus fréquens et plus terribles en Europe qu'en Amérique. Ceci n'est pas un paradoxe. L'*Histoire d'Angleterre*, par *Guthrie*, *Cambden*, etc.; et les *Tablettes de mémoire*, imprimées à Londres en 1807, prouveront la vérité de ce que j'avance.

Que pourrait répondre M. Paw à cette assertion aussi bien fondée que positive, quand je lui prouverais année par année, que l'Angleterre seulement, depuis l'an 951 de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, a été bouleversée par quarante et quelques tremblemens de terre? Les journaux de 1815, 1816, 1817 n'attestent que trop bien que l'Europe n'est pas débarrassée de ce fléau.

Quatre-vingt-dix orages mêlés de grêle, dont les plus petits grains avaient depuis 1 pouce 1/2 jusqu'à 18 pouces et plus de circonférence. La grêle de 1788 ravagea 40 lieues de pays aux environs de Lyon; celle de 1792 en fit autant; la grêle de 1817 a étendu ses dégâts plus loin: l'*Orléanais*, le *Berry*, la *Bourgogne* s'en sont ressentis, ainsi que le nord, l'Italie et l'Espagne.

A Stutgard, le 20 mai 1816, à la suite d'un orage, une énorme *trombe* éclata sur les villages de *Blechin-*

gen et de *Hendorf*. L'eau se précipita par torrens des montagnes; elle emporta cinq bâtimens avec tout ce qu'ils contenaient. Dix-huit autres ont été plus ou moins endommagés, et quatre personnes ont été noyées, sans qu'il ait été possible de leur porter du secours. A *Hendorf*, l'eau a entraîné une maison et en a fortement endommagé quatre autres.

Le 21 septembre 1816, une *trombe de terre* forma, à Pont-sur-Yonne, une ravine de plus de 150 pieds de largeur, prise à son entrée dans cette ville, sur environ 17 pieds de hauteur, dans laquelle ont disparu plusieurs personnes, trente *maisons*, un grand nombre de *voûtes*, de *caves*, les *récoltes*, le *mobilier*, les *outils* des ateliers, les marchandises, etc.

Quinze *foudres*, à différentes fois, ont détruit *cinq villes*, *six églises*, *huit clochers*, une grande quantité d'hommes, de bestiaux, de maisons, en Angleterre. Que de dégâts la foudre n'a-t-elle pas faits en *Allemagne*, en *France*, en *Italie*, en *Espagne*, dans les années 1816, 1817? (*Voyez les Journaux.*)

En France, la ville de Lyon, cent ans après avoir reçu une colonie romaine que L. Munatius Plancus y avait amenée, fut entièrement consumée par le feu du ciel, l'an 59 de l'ère chrétienne. L'empereur Néron donna environ un million cinquante mille livres tournois pour réparer ce désastre. L'empereur Claude y naquit l'an 744 de Rome.

Je pourrais citer plusieurs faits semblables, si je n'étais pas pressé de rapporter tous les fléaux qui ont désolé l'Angleterre.

Cent quatre-vingts *incendies* y consumèrent entièrement vingt-deux villes, et vingt-un châteaux, églises,

casernes ou forêts; douze autres villes furent détruites presqu'en totalité, et d'autres grandement endommagées.

Dix-sept chutes de *neige* de plus de 10 pieds de hauteur, y causèrent de grands dégâts, couvrirent les *haies*, les *chemins*, les *carrières*, et ensevelirent nombre d'hommes, d'animaux et de voitures.

Que de malheurs n'ont pas causé les *avalanches* dans l'*Ecosse*, le *Tyrol*, la *Suisse*, et dans la majeure partie de l'Allemagne? Qu'on lise seulement les journaux de 1816, 1817.

Trente-quatre *gelées* de deux, trois, et quatre mois consécutifs d'un froid extrêmement rigoureux, rendirent plus pénible encore l'existence des malheureux insulaires anglais.

Douze *pluies* continuelles pendant cinq mois endommagèrent plusieurs de leurs villes, emportèrent un grand nombre de *villages*, de *ponts*, d'*hommes*, de *bestiaux*, et détruisirent toute espèce de récolte en grains et en fruits.

Les années 1740, 1783, 1801 et une partie de 1817, n'ont été qu'une pluie continuelle en Europe, où elle a causé des maux incalculables.

Quarante *débordemens* de rivières ou de fonte de neige ont couvert la surface de l'Angleterre d'une nappe d'eau ont démoli et englouti dans leurs flots un million d'individus de tout âge, de tout sexe, un demi million de têtes de bétail, et tous les fruits de la terre. (Des résultats à-peu-près semblables ont eu lieu dans la majeure partie de l'Europe dans les années 1816 et 1817.)

Trente *irruptions* de la mer ont fait disparaître des

quatre jours a tombé en torrens sur la ville du *Caire*, et a détruit une grande partie des villages des environs: quelques pieds de plus, la moitié de la ville du Caire eût été détruite. A la même époque, une sécheresse sans exemple a tellement réduit les eaux des grands fleuves de l'empire de la Chine, que le transport des denrées de l'intérieur n'a pu s'effectuer qu'avec une peine infinie.

Vingt *pestes* ont enlevé en Angleterre un million d'individus et des milliers d'animaux. Celle sous Edouard IV, en 1477, a détruit plus de monde à elle seule que quinze ans de guerre. Dans celle qui a régné à Londres en 1665, l'on enlevait la nuit les pestiférés par pleins charriots. La peste, jusqu'à nos jours, n'exerce-t-elle pas ses fureurs dans une grande partie de l'Europe ?

Trente-deux *famines*, dont quelques-unes ont duré *deux ans*, d'autres *quatre ans*, ont réduit les Anglais à se nourrir de pain fait avec des glands, à brouter l'herbe, à manger l'écorce des arbres, à se battre sous Henri III pour les carcasses des chiens ou autres animaux morts : elles ont enlevé par milliers les hommes et les bêtes de leur île.

Plusieurs royaumes en Europe en ont ressenti les effets; la Suisse les a éprouvés à diverses époques, notamment en 1816 et 1817.

Sept *nuées différentes* de *sauterelles* et d'autres insectes ont dévoré, à plusieurs reprises, la faible subsistance qui restait aux Anglais.

Quatorze *épidémies* et *mortalités* ont couvert l'Angleterre de deuil, et ont étendu leurs fureurs jusque sur les bestiaux, les volailles et les oiseaux.

Si j'ajoute à tous ces fléaux ceux qui accompagnèrent quatre-vingts invasions qui furent faites dans cette île par les *Romains*, les *Saxons*, les *Danois*, les *Normands*, les *Français*, les *Espagnols*, les *Ecossais*, les *Irlandais*, les Anglais eux-mêmes et les *Welches*, et vingt-six guerres qui, dans un espace de huit siècles et demi, ont porté pendant trois cent vingt-cinq ans la désolation et la mort dans ces contrées, on conviendra que l'Europe vaut encore moins que le Nouveau-Monde, puisqu'on sait, à n'en point douter, qu'il n'y a pas un seul état en Europe qui n'ait éprouvé ces calamités, plus ou moins fréquemment, plus ou moins fortement, plus ou moins long-temps, et qu'on n'en peut pas dire autant du nouvel hémisphère.

Parce que les premiers Européens qui entreprirent de faire des conquêtes et des établissemens en Amérique, furent persécutés par la famine, cela prouve-t-il que le Nouveau-Monde n'était pas cultivé? Les Espagnols qui comptaient sur les vivres dont leurs vaisseaux étaient chargés, n'ont-ils pas pu ravager les contrées où ils avaient débarqué et pénétré, dans l'espoir d'affamer et de réduire plutôt les Américains; et ceux-ci, de leur côté, n'ont-ils pas pu détruire leurs provisions pour faire mourir de faim les usurpateurs de leur pays, et se débarrasser ainsi d'un ennemi qu'ils ne pouvaient vaincre? Nous en avons la preuve dans les vivres qu'une fille de *Haïty*, en 1492, et que les indigènes de la *Jamaïque* en 1504, ont fournis à Christophe Colomb et à ses gens, qui seraient morts de faim, si ces insulaires n'avaient pas été plus humains que les Espagnols.

On se rappellera sans doute que la charmante reine des *Florides* avait en réserve deux magasins

de vivres pour les besoins de son peuple; qu'elle en fit présent d'un à *Soto*, à son arrivée dans ses Etats; que *Jean Cabot*, en descendant dans l'île de *Terre-Neuve*, reçut des vivres des Indiens; que *Richard Greenville*, qui commandait une escadre de sept petits navires pour sir *Walter Raleigh*, en trouva dans la petite île de *Raonoke* sur la côte de Virginie; que ces insulaires surpris de voir les Anglais perdre leur temps à chercher des trésors chimériques, au lieu de cultiver le sol pour en tirer des productions nécessaires à leur subsistance, cessèrent de leur fournir des provisions comme de coutume, ce qui les obligea à se rembarquer sur la flotte de Drake; que la colonie fondée le 26 avril 1607 à *Jamestown*, en Virginie, s'étant brouillée avec les Indiens, ceux-ci leur refusèrent encore des vivres et détruisirent ceux que les Anglais avaient plantés; que Smith étant à peine parvenu à rétablir le calme et les relations amicales avec les Virginiens, les nouveaux colons eurent encore la sottise d'abandonner l'agriculture et la chasse, pour ramasser une grande quantité de poudre brillante, espèce de talc qu'ils avaient pris pour de l'or, ce qui les exposa à une grande disette, à laquelle l'arrivée de lord Delaware mit fin, et les dispensa enfin d'être tributaires des Indiens.

M. Paw aurait dû ne pas passer sous silence la détermination désespérée des Caraïbes de *Saint-Christophe*, de *Saint-Vincent*, de la *Martinique* et de la *Guadeloupe*, qui détruisirent leurs *vivres et leurs habitations*, lorsqu'ils virent que la colonie arrivée de Dieppe dans leur pays le 28 juin 1635, sous les ordres de *Loline* et de Duplessis, ne voulait pas se contenter des vivres qu'ils lui apportaient volon-

tairement, et se retirèrent en janvier 1636, à la *Grande-Terre*, ou dans les îles voisines, d'où ils firent la guerre à leurs usurpateurs. Nous en avons encore la preuve dans la conduite des soldats anglais qui avaient été faire la conquête de la Jamaïque, et dont ils détruisirent, sous le règne de Cromwell, les vivres et les bestiaux, pour forcer leurs officiers à les ramener en Europe.

Les tableaux effrayans que M. Paw nous fait des disettes qu'éprouvèrent les Espagnols et les premiers aventuriers, sont aussi exagérés que les infirmités qu'il s'est plu à prodiguer aux Américains. Est-il probable que les *Espagnols*, après avoir *mangé leurs chevaux, leurs dogues, des Indiens*; qu'à défaut *des sauvages, ayant été réduits, pour vivre, à déterrer les cadavres de ces Indiens pourris, vérolés, remplis de vers* (qui se trouvaient tout exprès à chaque pas qu'ils faisaient); que les *cadavres leur ayant manqué, les Espagnols se soient vus forcés de manger le limon des marais, les feuilles des arbres, qui les empoisonnaient*; enfin, qu'*après avoir été contraints de s'entre-dévorer*, ils aient pu survivre à tant de calamités, pour fournir à M. Paw des détails aussi terribles et aussi bien circonstanciés? Telles sont, cependant, les expressions dont il se sert pour réfuter M. Dom Prenetty. Que l'homme est malheureux, lorsqu'il se laisse égarer par esprit de parti ou par des considérations déplacées! S'il a une conscience, ne doit-elle pas lui reprocher d'outrager injustement la vérité?

Quoi qu'on en dise, un pays dont la population est considérable, et qui a beaucoup de villes et de bourgades, ne saurait être une terre en friche,

ni paraître n'avoir jamais reçu le moindre labour, parce qu'un grand peuple ne saurait exister sans culture quelconque.

CHAPITRE XXIV.

Sur la Salubrité des continens d'Europe et d'Amérique.

Lorsque les *Suédois*, les *Danois*, les *Russes*, les *Sarmates*, les *Bataves*, les *Germains*, les *Gaulois*, les *Espagnols* et les *Bretons* étaient sauvages, il y a quelques siècles, l'air de l'Europe n'était pas, à beaucoup près, aussi sain qu'aujourd'hui; cependant, malgré tous les efforts que les Européens n'ont cessé de faire pendant *dix-huit cents ans* pour assainir leur pays, ils n'ont pu extirper les *coliques*, les *dyssenteries*, les *écrouelles*, les *humeurs froides*, que certains peuples du Nord ne sauraient guérir sans le fer ardent; la *cécité*, la *flora laponica*, la *vermine*, qui ronge les *Lapons*, les *Samoyèdes*, les *Tunguses* (qui sont obligés, pour marcher, de porter un réchaud dans lequel ils font brûler des herbes sèches ou du bois pour se débarrasser de cette vermine; d'autres peuples de la *Russie* sont forcés de se frotter de graisse pour éviter la *cécité*; dans quelques cantons de *Suède* et d'*Irlande*, les habitans sont contraints de graisser avec du goudron jusqu'aux troupeaux, pour les préserver de la *rage* que les *taons* leur occasionnent); la *maladie pédiculaire* de petits Tartares, qui est endémique entre le *Danube* et le *Niéper*; les *humeurs* qui corrodent les habitans de l'*Ukraine*; la *plique* de la Pologne, le *scorbut* de la Frise; les *écrouelles*, les *goîtres* et les *en-*

flutes des Anglais ; les *goîtres* de la Suisse, du Tyrol et de Salzbourg, dont 16,000 habitans furent contraints d'abandonner leurs montagnes, en 1732, pour aller s'établir en Prusse ; le *crétinage* du Valais ; l'*eau* de la Suisse qui engendre des vers ; le *typhus*, la *fièvre pétéchiale*, les *fièvres pourprées*, *inflammatoires*, *putrides*, *malignes* ; les *fièvres* de langueur endémiques de *Flessingue*, de *Châteauneuf*, de *Rochefort*, de l'*Italie* ; la *pleuro-péri-pneumonie*, cette maladie de poitrine aiguë et épidémique ; les *écrouelles et les goîtres* que les Espagnols cachent sous leurs collerettes, joints aux agrémens des *oreilles longues* et *pendantes* de ceux des environs de la Bissadoa, qui ont cette singularité de commun avec les peuples de *Laos* en Asie, et celle des goîtres avec les habitans des parties montagneuses du Thibet, de l'Indostan et de l'île de Sumatra ; le *délire* que les tarentules occasionnent en Italie ; la *peste* de l'Espagne, de la Turquie européenne et des pays qui l'avoisinent ; l'*Eléphantiase* et compagnie ; la *grosse et la* [illegible] *vérole* ; la *rougeole*, qui fait autant, même plus de ravage que la *fièvre jaune* importée en Amérique ; la *paralysie*, l'*hydropisie*, l'*hydrocèle*, la *rage*, le *mal caduc*, la *goutte*, l'*étisie*, l'*asthme*, la *gravelle*, la *pierre*, l'*ictère-âcre* ou l'hydropisie noire ; la *ladrerie* blanche ; la *lèpre* qui, au treizième siècle, avait rempli de lépreux 19,000 hôpitaux en Europe : maladie que les Européens ont introduite en Amérique, mais qui n'attaque que les nègres ; la *gale*, la *teigne*, la *rogne*, la *grippe*, la *coqueluche*, les *chancres*, les *catharres*, les *clous*, les *gouttes sereines*, le *cholera morbus* ; la *pica* des femmes, leurs *vapeurs* hystériques ; les *vers*, le *tenia* ou ver

solitaire ; les *crinons*, qui attaquent les enfans européens, et dont on a gratifié ceux des Américains, en place du poil follet qui croît sur leurs corps ; la *surdité*, la *privation de la parole*, de la *vue* ; la *folie* de tant d'espèces, entr'autres la *vésanie*, qui se manifesta en Hollande en 1373, que l'on nommait la *danse de la Saint Jean*, folie qui portait ceux qui en étaient affectés à se dépouiller de leurs vêtemens, à chanter et courir jusqu'à tomber hors d'haleine; ou, couronnés de fleurs et dans un état complet de nudité, à former des contre-danses dans les rues et dans les temples ; à faire croire quelquefois à ces aliénés qu'ils étaient des envoyés de Dieu, des inspirés, des prophètes : témoins les fanatiques *des Cévennes* ; plus de 4000 personnes de la secte des *Méthodistes Wesleyiens*, qui en 1815 poussaient des cris lamentables, et gambadaient, en s'agitant comme des forcenés, dans plusieurs villes du comté de Cornouailles, en Angleterre ; enfin, les *convulsionnaires* de Saint-Médard, dont nos vieillards se rappellent encore les extravagances ; et nombre d'autres maladies qu'il serait trop long d'énumérer, puisqu'on en connaît 400, mais qui prouvent qu'après *dix-huit cents ans* d'études, d'expériences et d'efforts, l'Europe n'est parvenue à s'affranchir que d'une très-petite partie des maux qui l'affligeaient avant son défrichement, dont la plupart étaient et sont encore ignorés de l'Amérique ; qui, cependant, est redevable de quelques-unes de ces maladies à sa communication avec cet ancien continent, qui les lui a données en échange de ses trésors et de ses riches productions.

Les maladies qui affligeaient le nord de l'Amérique au moment de sa découverte, consistaient dans le

scorbut, le *catharre*, la *pleurésie* et quelques autres ; celles de l'Amérique du sud étaient le *spasme*, la *culebrilla*, le *vomito prieto* (le vomissement noir), ou la *chapetonade*, qui n'enlève pas annuellement au-delà de 2 à 3000 Européens ; le *matlazahuatl*, qui a quelque analogie avec la fièvre jaune, ou le vomito prieto ; il ne se montre que de siècle en siècle : il a surtout sévi en 1545, 1576 et 1736 ; les *fièvres*, les *clous*, la *goutte sereine* aux yeux, et deux ou trois autres. Le nom seul de la maladie *de Siam*, qui a fait une irruption si terrible en Europe, prouve qu'elle n'est pas plus indigène à l'Amérique, que le *mal de Guinée*, qu'on nomme *yaws* et *erabyaws*, que la *lèpre*, la *vérole* et sa charmante compagne la *petite vérole*, comme on le verra par la suite.

Si la malignité de l'atmosphère rendait le séjour de *Carthagène* et de *Porto-Bello* aussi déplorable que M. Paw le représente, la cupidité et l'avarice n'auraient pas assez d'attraits pour encourager les Européens à se fixer dans des lieux aussi redoutables. La frénésie de la fortune ne pourrait pas, non plus, leur offrir aucun dédommagement capable de balancer tant de fléaux réunis sur ces deux points ; et parce que le territoire de ces deux villes passe pour le lieu le plus mal-sain des Indes occidentales, doit-on étendre cette prévention sur tout le reste du Nouveau-Monde ? Que doit-on penser alors de l'Europe, si ses habitans l'abandonnent pour aller s'établir dans un pays aussi redoutable que celui de ces deux villes ?

Le vomito qui afflige la *Vera-Cruz*, *Carthagène* des Indes et la *Havane*, n'est pas contagieux dans ces endroits. Aucune opinion populaire n'interdit au

Mexique, à l'étranger non acclimaté, l'approche du lit des malades attaqués du vomito.

D'après les observations qu'on a faites récemment, il paraît que le vomito est la même maladie que la *fièvre jaune* qui s'est manifestée aux *Etats-Unis*, pour la première fois, en 1793. Des savans ont cru reconnaître la fièvre jaune dans le *causus d'Hippocrate*, qui est suivi, comme plusieurs fièvres bilieuses rémittentes, d'un vomissement de matières noires.

Pringle, *Lind* et d'autres médecins distingués, considèrent les affections bilieuses estivales et automnales de l'Europe et de l'Amérique, comme le premier degré de la fièvre jaune.

Lancisci, *Torti*, et le célèbre *Franck* dans son *Traité de Nosographie générale*, reconnaissent tous de l'analogie dans les fièvres pernicieuses intermittentes qui règnent en Italie. Le médecin Franck affirme avoir vu de temps en temps, dans la Campagne de Rome, des individus mourir avec presque tous les signes pathognomoniques de la fièvre jaune, l'ictère, le vomissement et les hémorrhagies.

M. *Pinel*, dans son rapport intitulé *Nosographie philosophique*, 3e édit., t. I, pag. 46 et 55, a indiqué avec beaucoup de sagacité l'analogie qu'on observe entre le *cholera-morbus*, la *fièvre bilieuse*, et la fièvre gastro-adynamique.

Malgré ces rapports, M. Humboldt, dans son *Essai politique de la Nouvelle Espagne*, pense qu'on peut regarder la *fièvre jaune*, partout où elle prend le caractère d'une maladie épidémique, comme un typhus *sui generis*, qui participe à-la-fois des fièvres gastriques et des fièvres ataxo-adynamiques.

Sur le continent de l'Amérique équinoxiale, la *fièvre jaune* n'est pas plus contagieuse que ne le sont les fièvres intermittentes en Europe. Elle n'est contagieuse par sa nature, ni sous la zone tempérée, ni dans les régions équinoxiales du nouveau continent. Il y a cependant des exceptions où elle peut devenir contagieuse, sous une certaine influence du climat et des saisons, par l'accumulation des malades et par leur disposition individuelle; mais dans ce cas, cette maladie ne l'est que dans les lieux où elle exerce ses ravages.

MM. *Ammeller*, *Delon* et *Gonzalès*, médecins distingués de Cadix, croient que la fièvre jaune s'est développée spontanément en *Espagne* même. C'est ainsi qu'elle a paru à *Livourne*, à *Gènes*, à *Naples*, et dans toute l'*Italie*.

Une maladie peut être contagieuse, sans être importée. On a vu en Espagne des malades passer de l'état de santé à la mort, en six ou sept heures (Berthe, p. 79).

M. Arejula rapporte que sur cent malades, il en est mort en 1800, à Séville, 19; en 1804, à Alicante, 26; à Malaga, en 1803, près de 40; et en 1804, plus de 60.

M. Humboldt pense que la fièvre jaune a été sporadique dans les deux continens, depuis que des hommes nés sous une zone froide se sont exposés dans les régions basses de la zone torride, à un air infecté par des miasmes. Partout où les causes existantes et l'irritabilité des organes sont les mêmes, les maladies qui naissent d'un désordre dans les fonctions vitales, doivent prendre les mêmes formes.

L'abbé Claviger (*Hist. du Mexiq.*), et d'autres mé-

decins, affirment que le typhus que les Espagnols désignent par le nom de vomissement noir, s'est montré pour la première fois, en 1725, dans la partie chaude de l'Amérique équinoxiale.

Si la fièvre jaune eût été endémique en Amérique, il est bien étonnant que cette maladie qui n'attaque que les individus non acclimatés, n'ait pas détruit ces poignées d'Espagnols qui la bravaient dans toutes les saisons, soit en se fixant sur un littoral mal-sain, soit en traversant sous les feux verticaux du soleil des tropiques, l'air infecté des lieux marécageux de l'intérieur, soit en y séjournant des mois entiers, pour continuer des siéges et compléter leurs conquêtes. Il est même surprenant qu'elle n'ait pas alors, et quelques années après, fixé l'attention des médecins de l'Europe.

Lorsque, dans l'Inde, l'air se trouve subitement très-refroidi par une bouffée de vent descendu des montagnes, tous ceux qui assistent à l'une des foires qui se tiennent tous les douze ans, sur les bords du Gange, sont aussitôt attaqués du *cholera morbus*, et en trois jours de temps il en meurt plus de 20,000. On cessera d'être étonné de cette excessive mortalité, si on réfléchit qu'il se rassemble à ces foires jusqu'à huit ou neuf cent mille individus.

Si M. Paw avait parcouru l'Amérique, comme les voyageurs distingués qui en ont donné des relations si intéressantes, il se serait convaincu d'un fait que personne ne peut mettre en doute, c'est que l'Européen qui fait peu d'enfans dans l'*Inde*, peuple prodigieusement dans le nouvel hémisphère. Les progrès que fait la population des Etats-Unis et celle de l'Amé-

rique méridionale, démontrent que dans quelques siècles il faudra y compter les hommes par centaines de millions.

Ce qu'il y a de plus malheureux pour le raisonnement de M. Paw, c'est de trouver dans un pays aussi sain, aussi parfait que l'Europe, autant *d'êtres estropiés, difformes* et *monstrueux*; tandis qu'en Amérique, où les indigènes, suivant cet écrivain, *ont tous, de père en fils, le mal vénérien dans le sang; où les Européens perdent l'incarnat de leurs joues, l'usage de leurs forces, et n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les naturels*, on ne voit pas un Américain *contrefait, borgne, aveugle,* ni *muet,* à moins que ce ne soit par accident, puisque ces défauts ne sauraient subsister chez des peuples chasseurs, où personne n'aide personne, et que pour chasser et pêcher il faut avoir l'usage de ses membres et de ses yeux.

Cela vient, selon M. Paw, de l'*habitude qu'ont les sauvages de détruire les enfans qui naissent avec de tels défauts, comme le faisaient jadis les Lacédémoniens, qui jetaient les enfans nés avec de telles difformités, dans cette voirie qu'on osait nommer le lieu du dépôt, au pied du mont Taygète.* Cette assertion est au moins hasardée. Il faut avouer que cette juridiction paternelle ressemblerait à la tendresse des Chinois, qui livrent leurs enfans contrefaits à la dent meurtrière des pourceaux.

M. Paw, sentant qu'il ne peut pas établir un tel paradoxe sans entrer dans une longue dissertation, ajoute, comme un palliatif : *Il est vrai qu'il naît moins d'enfans difformes parmi les sauvages que chez les peuples policés.*

Quel en est donc la raison, si cela ne provient de la bonté de leur constitution ?

La raison, réplique-t-il, *n'est pas dans la vigueur de la complexion de ces sauvages, qui sont d'abord moins ardens dans l'amour.*

On voit que je pourrais très-bien me dispenser de répondre à une objection semblable ; cependant, je répondrai que si cette supposition est exacte, et s'il est vrai qu'ils tuent leurs enfans difformes, que leur sang soit aussi vicié, que l'atmosphère soit aussi terrible, et qu'ils négligent leurs femmes pour suivre la chasse et la guerre qu'ils font entre eux et contre les Européens, comment leur population peut-elle se maintenir ?... Suivons l'argument de M. Paw :

Et qui vivant dans un état où le travail leur est inconnu ;

Cela n'est pas exact, parce que les peuples chasseurs, lorsque le canton où ils se trouvent ne leur fournit plus de gibier, sont obligés de changer leur domicile et d'y faire des abattis d'arbres pour cultiver le maïs, les pommes de terre et d'autres végétaux ; car il est bon d'observer que les chasseurs américains ne vont à la chasse que lorsque le gibier commence à leur manquer.

Mais supposons un moment que cette assertion soit vraie, M. Paw convient donc que l'Amérique vaut mieux que l'Europe, puisqu'elle épargne à ses habitans la peine de travailler pour exister. Comment a-t-il pu avancer que *c'était un désert immense, stérile, infecte et morbifère* ? (Voyons sa conclusion.)

Ils ne disloquent pas leurs membres en soulevant des ardeaux, en conduisant des machines, en élevant des

édifices; enfin, comme ils n'ont pas d'arts, ils n'ont pas aussi les maladies des artisans.

Ainsi donc les Européens sont redevables de leurs infirmités aux beaux-arts ! S'il en est ainsi, M. Paw me permettra de croire que l'heureuse ignorance des sauvages est préférable à ces arts empruntés dont les Européens se glorifient. Mais que peut-il répondre pour les créoles d'origine européenne, qui exercent ces mêmes arts et qui ne sont ni difformes, ni estropiés? il conviendra, du moins, qu'ils sont plus adroits, moins bornés, et que le climat n'influe pas assez sur eux, pour les empêcher de mieux employer leurs moyens physiques.

Continuons le fil de ce raisonnement, pour voir s'il est plus heureux dans les conséquences qu'il tire relativement aux sauvagesses.

Les grandes courses que les femmes enceintes y entreprennent à la suite des chasseurs, les fait quelquefois avorter. Voilà qui ne favorise certainement pas la population; *mais il est très-rare que la violence du mouvement estropie l'embryon.*

Il me semble, au contraire, que cela devrait être souvent le cas, puisqu'elles sont plus exposées à avoir des frayeurs, à faire des faux pas, des chutes, et à se heurter. Pour mieux appuyer une assertion de cette nature, M. Paw dit :

Qu'on fait chasser les chiennes lorsqu'elles sont pleines, sans qu'il en résulte aucun accident sensible par rapport aux petits qu'elles délivrent; tandis que les vaches qui se meuvent si lentement, produisent fort souvent des veaux monstrueux ou difformes, et cela est très-rare parmi les chiens.

Si cette pratique est sujette à des inconvéniens même pour les quadrupèdes destinés aux plaisirs et aux travaux des hommes, combien, à plus forte raison, doit-elle l'être pour les animaux bipèdes, chez lesquels tout le poids de l'embryon, au lieu d'être étendu sur la longueur du ventre comme dans les quadrupèdes, se trouve perpendiculaire, et ne pèse que sur un point, ce qui est plus pénible et plus fatigant sur-tout pour les femmes, qui sont d'une constitution plus délicate, et que la nature n'a point créées pour des fatigues forcées? De plus, quel rapport M. Paw trouve-t-il entre une chienne, une vache et une femme? N'est-ce pas confondre par un parallèle semblable toutes les idées reçues, et avilir ce chef-d'œuvre de la création, en le mettant de pair avec la brute?

Après de pareils raisonnemens, on ne doit plus s'étonner des injures qu'il accumule à plaisir contre les femmes indiennes qu'il représente, sans en avoir jamais vues, *comme des objets dégoûtans, qu'on ne distinguerait pas des hommes, si l'on n'apercevait, non loin du menton, deux formes non équivoques de leur sexe.*

Pour achever le tableau méprisable qu'il a imaginé contre les femmes de l'Amérique, il ne lui manquait plus que d'exprimer ses regrets de n'avoir pas vu établir dans ce pays cet usage dégradant pour l'humanité, et qu'on rencontre quelquefois à *Maroc*, celui d'une femme attelée à une charrue à côté d'un âne, d'une mule ou de quelqu'autre bête de somme.

Il est très-difficile de se faire une idée de l'âge des indigènes, parce que leur tête ne grisonne jamais, que leur peau n'est pas sujette à se rider, et que leur

peu de barbe leur donne un air constant de jeunesse. Il n'est pas rare au Mexique, dans la zone tempérée, située à mi-côte de la Cordillière, de voir arriver les indigènes, sur-tout les femmes, à l'âge de cent ans. Cette vieillesse est généralement heureuse; car l'indien *Mexicain* et *Péruvien* conserve sa force musculaire jusqu'à la mort. M. de la Condamine en a trouvé à Riobamba, à Quito, qui passaient cent ans.

Le patriarche de la Jamaïque, âgé de 143 ans, venu à pied de son habitation, qui est à 7 milles de Kingston, et retourné de même, en 1818, après avoir vu l'amiral Douglas, est une preuve de longévité assez frappante.

Saint-Domingue, et d'autres Antilles, ont fourni nombre d'exemples de personnes qui ont dépassé cent ans.

Pendant mon séjour au village de *Chiguata*, éloigné de 4 lieues de la ville d'*Arequipa*, j'ai vu, dit M. Humboldt, l'Indien *Hilario Pari*, à l'âge de 143 ans : il fut marié, pendant l'espace de 90 ans, avec l'Indienne *Andrea alea Zar*, qui avait atteint 117 ans. Ce vieillard péruvien fit, jusqu'à l'âge de 130 ans, journellement 4 lieues à pied : il devint aveugle 13 ans avant sa mort, ne laissant de 12 enfans qu'une fille de 76 ans.

D'après les registres des naissances et des décès que don Francisco Xavier de Lisana, archevêque de Mexico, a communiqués à M. Humboldt, l'ensemble prouve que le rapport des naissances aux décès est à-peu-près comme 170 : 100.

Dans le village indien de *Singulican*, à 11 lieues de Mexico, vers le nord, l'excédant des naissances, depuis 1750 jusqu'en 1801, est de 2610

Dans le village indien d'*Axapuzco*, 13 lieues au nord de la capitale, depuis 1767 jusqu'en 1797, l'excédant des naissances sur les morts est de 2017

Dans le village indien de *Malacatepec*, à 28 lieues à l'ouest de la vallée de Tenochtitlan, ou Mexico, depuis 1752 jusqu'en 1812, l'excédant des naissances est de 3205

Dans le village de *Dolores*, depuis 1756 jusqu'en 1801, il y eut 24,123 décès, et 61,258 naissances, dont l'excédant extraordinaire est de 37,135

Dans la ville de *Guanaxuato*, depuis 1797 jusqu'en 1802, l'excédant en naissances est de 6372

Dans le village de *Marfil*, près de Guanaxuato, l'excédant des naissances, dans la même époque, fut de 1798

Dans le village de *Sainte-Anne*, près de Guanaxuato, il y eut, en 5 ans, un excédant de naissances de 1772

A *Yaguala*, village indien situé dans une vallée très-chaude, près de *Chilpasingo*, l'excédant des naissances en 10 ans fut de . . . 978

Dans le village indien de *Calimaya*, situé sur un plateau assez froid, l'excédant des naissances en 10 ans fut de 2673

Dans la juridiction de la ville de *Queïetaro*, l'excédant, en 1793, était de 2386

Le terme moyen de ces onze endroits serait de 100 à 183; mais le rapport qu'on peut regarder comme celui qui appartient à la population, paraît être celui

de 100 : 170. Aux Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, il est de 100 : 120.

Il paraît, en général, qu'au royaume de la Nouvelle-Espagne, le rapport des naissances à la population est comme 1 à 17, et le rapport des décès à la population comme 1 à 30. A l'époque actuelle, on peut évaluer le nombre des naissances à-peu-près à 350,000, et celui des décès à 200,000. L'excédant des naissances, dans des circonstances avantageuses, c'est-à-dire, dans des années sans *famine*, sans *épidémie* de petite vérole, et sans *matlazahuatl*, qui est la maladie la plus mortelle des Indiens, est près de 150,000.

L'Europe présente un rapport des naissances ou des décès à la population entière, qui est bien moins favorable à l'augmentation de l'espèce. En France, par exemple, on ne peut compter que sur 28 $\frac{3}{10}$ personnes, *une* naissance; et sur 30 $\frac{9}{10}$, une mort. C'est le résultat précis que M. Peuchet a déduit des tableaux de naissances, de mariages et de décès, dressés en l'an 9 dans 98 départemens, par ordre du ministre de l'intérieur. Plus au nord, dans la monarchie prussienne, il y eut, en 1782, sur 9 millions d'habitans, 436,616 naissances et 282,109 décès; d'où résulte, sur 20 individus une naissance, et sur 32 un décès. En Suède, d'après les tableaux de M. Nicander, qui sont les plus exacts connus, il naît un individu sur 30, et il en meurt un sur 39. En Saxe, l'excédant des naissances sur les décès n'y a pas été, année commune, depuis 1764 jusqu'en 1784, au-delà de 17,000 individus.

Bref, les rapports des naissances aux décès sont comme suit :

En France	110 : 100
En Angleterre	120 : 100
En Suède	130 : 100
En Finlande	160 : 100
Dans l'empire russe	166 : 100
Dans la Prusse occidentale	180 : 100
Dans le gouvernement de Tobolsk, d'après M. Hermann	210 : 100
Dans plusieurs parties du haut plateau du Mexique	230 : 100
Aux Etats-Unis, dans le New-Jersey	300 : 100

D'après ce tableau, on voit que c'est à tort que M. Paw a exagéré l'insalubrité du nouvel hémisphère. Les progrès que la population fait au Mexique et dans l'Amérique septentrionale, sont simplement dus aux effets d'un accroissement de prospérité intérieure, et non au dépeuplement de l'ancien pour le nouveau continent, puisque les Etats-Unis, en 1784 et en 1792, n'ont pas reçu au-delà de 5000 Européens, et que le Mexique n'en reçoit pas 800 par an.

Par le dénombrement fait en 1793, M. Humboldt a vu que, dans la ville de la *Puebla* et à *Valladolid*, il y a parmi les Indiens plus d'hommes que de femmes; tandis que, parmi les Espagnols, ou dans la race des blancs, on trouve plus de femmes que d'hommes.

Les intendances de *Guanaxuato* et d'*Oaxaca* présentent, dans les cartes, le même excédant d'hommes.

En France, on a trouvé, par un dénombrement partiel fait avec le plus grand soin, que, sur 991,829

dixièmes de l'état de New-York, on éprouve ordinairement cinq ou six jours de froid très-rigoureux; il diminue ensuite, et s'arrête environ trois mois au degré de glace. En *Pensylvanie*, le froid, dans la partie au-delà des montagnes, n'est pas plus fort que dans l'état de New-York; mais on y fait beaucoup plus d'attention, parce que la rivière de la *Delaware* une fois gelée, le commerce est intercepté pour deux ou trois mois, ce qui n'arrive pas dans l'état qui lui est limitrophe. Cette saison rigoureuse est moindre dans le *Maryland*. Elle commence, dans le *Kentuck*, à Noël, et finit au premier mars; quelquefois l'hiver se prolonge jusqu'au milieu de ce mois, jamais au-delà. Rarement la neige tombe en grande quantité. L'hiver ne dure presque pas dans la *Caroline du sud*, et moins encore dans la *Géorgie*. Quand la neige y tombe par hasard, elle ne reste pas deux jours sur terre. L'hiver, dans la *Caroline du sud*, n'a de froid un peu vif que le matin et le soir; le reste du jour est réchauffé par le soleil qui s'y montre presque toujours dans un ciel sans nuage.

Dès le mois de mai, le soleil a beaucoup de force sous le climat qui règne dans les pays voisins des *monts Apalaches*, lesquels séparent le *Canada* de l'*Albany*; et, dans les mois de juin, juillet et août, les sources qui, en descendant des montagnes, rendaient seules les rivières navigables, se perdent dans les terres ou restent à sec.

A la fin de l'automne, dit *Jean de Crève-Cœur*, les grandes pluies remplissent les sources, les ruisseaux et les marais. A cette chute d'eau succède une forte gelée qui amène le vent de nord-ouest; un pont universel couvre alors tous les endroits aquatiques;

la terre est préparée à recevoir cette grande masse de neige qui doit bientôt suivre; les chemins, autrefois impraticables, deviennent ouverts et faciles. Quelquefois, après cette pluie, il arrive un intervalle de calme et de chaleur appelé l'*été sauvage*. Il est indiqué par la tranquillité de l'atmosphère et par une apparence générale de fumée. Jusqu'à cette époque, les approches de l'hiver sont douteuses. Il vient vers la moitié de novembre, quoique souvent des neiges et des gelées passagères aient paru long-temps auparavant.

Quelquefois les hivers s'annoncent sans pluies, et seulement par plusieurs jours d'une chaleur tiède et fumeuse, par le haussement des fontaines, etc. Dans ce cas, la saison sera moins favorable, parce que les communications, dont on a tant de besoin, deviennent moins libres. Quand le vent de nord-ouest cesse de souffler, l'air s'épaissit peu à peu; il prend une couleur grise : on ressent un froid qui attaque les extrémités du nez et des doigts. Ce calme dure peu; un bruit sourd et éloigné annonce quelque grand changement. Le vent tourne au nord-est, la lumière du soleil s'obscurcit, quoiqu'on ne voie encore aucun nuage; une nuit générale semble approcher, des atômes imperceptibles descendent enfin; à peine peut-on les apercevoir. Ils approchent de la terre comme des plumes dont le poids est égal à celui de l'air, signe infaillible d'une grande chute de neige.

Quoique le vent soit décidé, on ne le sent pas encore; c'est comme un zéphyr d'hiver. Insensiblement le nombre ainsi que le volume de ces particules blanches deviennent plus frappans; elles descendent en plus grands floccons; un vent éloigné se fait de plus en

plus entendre, accompagné d'un bruit qui augmente en s'approchant. L'élément glacé, si fort attendu, paraît enfin dans toute sa pompe boréale. Il commence par donner à tous les objets une couleur uniforme. La force du vent augmente, le calme froid et trompeur se change souvent en une tempête qui pousse les nues vers le sud-ouest avec la plus grande impétuosité. Ce vent hurle à toutes les portes, gronde dans toutes les cheminées, et siffle sur les tons les plus aigus, à travers les branches nues des arbres d'alentour. Ces signes annoncent le poids, la force et la rapidité de l'orage. La nuit arrive, et l'obscurité générale augmente encore l'affreuse majesté de cette scène effrayante pour ceux qui ne l'ont jamais vue. Quelquefois cette grande chute de neige est précédée par un frimas, qui, comme un vernis brillant, s'attache à la surface de la terre, aux bâtimens, aux arbres et aux palissades; phénomène fatal aux bestiaux mélancoliques et solitaires : ils cessent de brouter; ils attendent, le dos au vent, que l'orage soit passé.

Le maître fait conduire les chevaux et les poulains à leurs écuries; les bœufs, les vaches et les veaux, à leurs étables; les moutons, haletans sous le poids de la neige dont leur toison est couverte, sous des hangars clos et palissadés. Le lendemain au matin, afin de les abreuver, il fait ouvrir, avec des haches, des trous dans la glace, après en avoir écarté la neige, pour leur procurer une approche commode et non glissante.

Il arrive souvent qu'à la suite de ces grands orages, après même que les chemins ont été battus par les traîneaux, le vent du nord-ouest souffle avec son impétuosité ordinaire; alors il soulève le nouvel élément,

qu'il emporte et répand de toutes parts. La nature semble ensevelie dans un tourbillon d'atômes blancs. Ceux qui voyagent en traîneaux, cessent de discerner les objets; ils perdent leurs chemins; les chevaux, couverts de neige, ainsi que le voyageur, s'égarent et s'enfoncent dans des endroits où ils ne peuvent plus toucher la terre avec leurs pieds. Cette tempête souvent emporte la neige des coteaux et laisse le grain exposé à la fureur de la gelée. Soulevée comme la poussière, la neige tombe dans les chemins, qu'elle rend impraticables; elle s'accumule devant les maisons, tourmente les bestiaux, suspend les voyages, et pénètre partout.

Quand les tempêtes du nord-ouest sont finies, l'on jouit alors d'un temps froid et serein qui dure pendant plusieurs semaines. Le soleil luit sans nuage, et rend cette partie de la saison non-seulement utile, mais agréable. Toutes les portes s'ouvrent au voyageur la nuit comme le jour. Plus on est ensemble, plus on est heureux. Un bon feu, une table couverte de fortes pièces de viande et de quelques légumes, du cidre, du gingembre, du thé, du café et du tabac, voilà le remède à tous les maux. L'Américain ne se refuse rien, il consomme dans l'hiver la moitié des fruits de l'été. Le soir, les jeunes personnes des deux sexes dansent; les pères et mères y participent souvent. La journée se trouve passée au sein du bonheur.

Les climats des Etats-Unis, observe M. Bonnet, au lieu d'offrir les rigueurs de ceux de l'Europe, n'auront de ressemblance, lorsqu'ils auront atteint la perfection qui leur est destinée, qu'avec ceux des pays de cet ancien continent les plus favorisés des températures les plus douces, c'est-à-dire les climats connus des

provinces méridionales de France, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal. Tout ce que le goût et la vue peuvent rencontrer d'exquis et de délicat dans les pays où la nature a fait tous ses efforts, le sol des Etats-Unis le sent fermenter dans son sein. (*Tableau des Etats-Unis*, pag. 89.)

CHAPITRE XXV.

Température de l'Amérique méridionale.

Dans la température de l'Amérique méridionale le climat varie avec les provinces. La température moyenne de la capitale du Mexique n'est que de 16 degrés 5 min. (13 degrés 5 min. R.). Cependant, en *cent ans* on n'y a vu tomber de la neige qu'une *seule fois*, tandis que dans l'*Europe australe* et en *Afrique* il neige dans des endroits dont la température moyenne est *au-delà de* 19 *degrés*. Il neige quelquefois, quoique très-rarement, à *Naples*, à *Lisbonne*, et même à *Malaga*, par conséquent jusqu'au 37e degré de latitude; et, comme nous venons de l'observer, on a vu tomber de la neige à *Mexico*, ville dont l'élévation au-dessus de la mer est de 1173 toises. Ce phénomène, qui ne s'était pas présenté depuis plusieurs siècles, eut lieu le jour de l'expulsion des jésuites, et fut naturellement attribué par le peuple à cet acte de rigueur. D'après les mesures de M. Humboldt, la hauteur de cette ville, située par les 19 deg. 42 min. de latitude, n'est que de 1000 toises, et cependant peu d'années avant son arrivée à la Nouvelle-Espagne, les rues y avaient été couvertes de neige pendant quelques heures.

Dans la zone torride, l'air est tempéré par des brises journalières et constantes ; les chaleurs n'y sont pas plus fortes que dans le sud de la France et de l'Italie ; les nuits sont généralement fraîches. Cette fraîcheur se prolonge jusqu'à neuf heures du matin : la chaleur, alors, devient pesante pendant une heure, jusqu'à l'arrivée de la brise qui vient de la mer. Celle-ci rafraîchit l'atmosphère depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Elle est remplacée par une heure de chaleur lourde, occasionnée par le défaut d'air vif, auquel succède le vent de l'intérieur des terres, qui arrive des montagnes, pour tempérer la chaleur des nuits.

Cette fraîcheur vient de ce que les chaînes de montagnes de ce pays sont opposées aux vents réguliers qui traversent les mers qui le baignent, et que la chaîne des Andes est placée le long de la mer du Sud, où elle reçoit les émanations de l'Océan Atlantique que lui apporte le vent d'est, par-dessus le vaste continent d'Amérique, qui fait un coude dans sa pointe la plus méridionale ; en sorte que le vent frais, qui en sort perpétuellement, vient prendre en écharpe les rivages du *Chili* et du Pérou. Ce vent vient de l'extrémité de la terre Magellanique, évidemment recourbée par rapport aux rivages de la mer du Sud.

Rien n'égale la beauté et la douceur du climat de la région équinoxiale de l'Océan. Pour bien sentir tout le charme de ces heureux climats voisins de l'équateur, il faut, dit M. Humboldt, avoir fait, dans une saison très-rude, la navigation d'*Acapulco*, ou des côtes du Chili, en Europe. Quelle contraste entre les mers orageuses des latitudes boréales, et ces régions où le calme de la

nature n'est jamais troublé! Autant la traversée de l'ancien au nouveau continent est prompte et agréable, autant le retour du Mexique ou de l'Amérique méridionale aux côtes de l'Espagne est pénible, long et souvent périlleux, sur-tout pendant l'hiver.

Depuis les 22 degrés de latitude, la surface de la mer est couverte de poissons volans, qui, pour éviter la voracité des *dorades*, s'élancent dans l'air à 12, 15 et même 18 pieds de hauteur, et retombent sur le tillac, où ils deviennent la proie des navigateurs, lorsqu'ils ont échappé dans l'air aux *frégates*, aux *albatrosses* et aux autres oiseaux qui les saisissent au vol. C'est ainsi que sur les bords de l'Orénoque, des troupeaux de *cabiais*, sortis de l'eau pour fuir les crocodiles, deviennent, sur le rivage, la proie des jaguars.

Nos regards, dit M. Humboldt dans son premier séjour à *Cumana*, étaient fixés sur des groupes de cocotiers qui bordaient la rivière du Manzanarès, et dont les troncs excédant 60 pieds de hauteur, dominaient le paysage. La plaine était couverte de touffes de casses, (il y en a plus de trente espèces dans l'Amérique méridionale), de *capparis* et de ces *mimoses* arborescentes qui, semblables au pin d'Italie, étendent leurs branches en forme de parasol. Les feuilles pennées des palmiers se détachaient sur l'azur d'un ciel dont la pureté n'était troublée par aucune trace de vapeurs. Une lumière éblouissante était répandue dans l'air, sur les collines blanchâtres parsemées de *cactiers* cylindriques, dont le tronc avait plus de 4 pieds 9 pouces de circonférence, et sur cette mer toujours calme, dont les rives sont peuplées d'*alcatras* (pélican brun, de la taille du cygne), d'aigrettes et de flamans; l'éclat

du jour, la vigueur des couleurs végétales, la forme des plantes, le plumage varié des oiseaux, tout annonçait le grand caractère de la nature dans ces régions.

Dès qu'on est entré dans la zone torride, on ne peut se lasser d'admirer, toutes les nuits, la beauté du ciel austral, qui, à mesure qu'on s'avance vers le sud, déploie aux yeux de nouvelles constellations. On éprouve je ne sais quel sentiment inconnu, lorsqu'en approchant de l'équateur, et sur-tout en passant d'un hémisphère à l'autre, on voit s'abaisser progressivement, et enfin disparaître, les étoiles que l'on connaît dès sa première enfance. Rien ne rappelle plus vivement au voyageur la distance immense de sa partie, que l'aspect d'un ciel nouveau. L'agrouppement des grandes étoiles, quelques nébuleuses éparses, rivalisant d'éclat avec la voie lactée; des espaces remarquables par une noirceur extrême, donnent au ciel austral une physionomie particulière. On sent qu'on n'est point en Europe, lorsqu'on voit s'élever sur l'horizon l'immense constellation du navire, les nues phosphorescentes de Magellan, les deux grandes étoiles qui marquent le sommet et le pied de la croix du sud, cette horloge nocturne de tous les peuples qui vivent au-delà du tropique, ou dans l'hémisphère austral. Combien de fois les voyageurs n'ont-ils pas entendu dire à leurs guides, dans les savanes de *Vénézuela*, ou dans le désert qui s'étend de *Lima à Truxillo*, « Minuit est passé, la croix commence à s'incliner. » Ces mots rappellent la scène touchante où Paul et Virginie, assis au pied de la source de la rivière des Lataniers, s'entretiennent pour la dernière fois,

et où le vieillard, à la vue de la croix du sud, les avertit qu'il est temps de se retirer. La plus belle partie de l'hémisphère céleste austral, qui comprend les brillantes planètes de l'*aigle*, du *serpentaire*, le *centaure*, le *vaisseau argo*, et la *croix* méridionale, est toujours cachée aux habitans de l'Europe. Ce n'est que sous l'équateur qu'on jouit du coup d'œil unique et magnifique de voir en même temps toutes les étoiles des deux hémisphères célestes. La grande et la petite *ourse* y paraissent d'une grosseur étonnante, et même effrayante. L'habitant des tropiques voit toutes les étoiles, et la nature l'a aussi entouré de toutes les formes connues des végétaux.

Les halos, ou couronnes lumineuses autour de la lune, sont beaucoup plus rares que dans les pays du nord, qu'en Provence, en Italie et en Espagne. On les voit, sur-tout, lorsque le ciel est pur et que le temps serein paraît le plus constant. Sous la zone torride, de belles couleurs prismatiques se présentent presque toutes les nuits, même à l'époque des grandes sécheresses : souvent dans l'espace de peu de minutes, elles disparaissent plusieurs fois, sans doute parce que des courans supérieurs changent l'état des vapeurs légères dans lesquelles la lumière se réfracte. On observe quelquefois entre les 15 degrés de latitude et l'équateur, de petits cercles colorés autour de Vénus, dans lesquels on distingue le pourpre, l'orangé et le violet ; rarement on voit des couleurs autour de Sirius, de Canopus, ou d'Achernar.

Pendant que le halo est visible, quoique l'hygromètre marque une forte humidité, les vapeurs paraissent si parfaitement dissoutes, ou plutôt si élas-

tiques et si parfaitement répandues, qu'elles n'altèrent pas la transparence de l'atmosphère. Quand la lune se lève, après une pluie d'orage, derrière le château Saint-Antoine à Cumana, on distingue parfois deux cercles, un grand, blanchâtre, de 44 degrés de diamètre, et un petit, qui, brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, a 1 degré 43 minutes de largeur. L'espace entre les deux couronnes est de l'azur le plus foncé, a 40 degrés de hauteur; elles disparaissent sans que les instrumens météorologiques indiquent le moindre changement dans les régions basses de l'air. Ce phénomène est frappant par la grande vivacité des couleurs; il résulte aussi, d'après des mesures prises avec un sextant de Ramsdem, que le disque lunaire ne se trouve pas exactement dans le centre des halos. Sans cette mesure, on aurait pu croire, dit M. Humboldt, que l'excentricité était l'effet de la projection des cercles sur la concavité apparente du ciel. La forme des halos et les couleurs que présente l'atmosphère des tropiques éclairés par la lune, méritent de nouvelles recherches de la part des physiciens. A *Mexico*, par un temps éminemment serein, on voit de larges bandes, ayant toutes les couleurs de l'iris, parcourir la voûte du ciel et converger vers le disque lunaire, météore curieux qui rappelle celui qui a été décrit par M. Cotes, en 1716.

Rien à Naples, en Italie, en Provence et en Espagne, n'approche de la transparence et de la sérénité du ciel des tropiques, et de la prodigieuse quantité d'étoiles filantes qui tombent à chaque instant dans le voisinage des volcans de la province de Quito, et dans cette partie de la mer du Sud qui baigne les côtes

volcaniques de *Guatimala*. Ces étoiles filantes laissent fréquemment derrière elles une traînée lumineuse pendant 12 ou 15 secondes. D'autres fois elles paraissent crever en se divisant en plusieurs étincelles, et généralement elles sont beaucoup plus basses que dans le nord de l'Europe. Souvent des étoiles filantes suivent une même direction pendant quelques heures, et cette direction est alors celle du vent.

On sait combien les *vers luisans* sont connus en Italie et dans tout le midi de l'Europe; mais l'effet pittoresque qu'ils produisent ne saurait être comparé à ces innombrables lumières éparses qui embellissent les nuits de la zone torride, et qui semblent répéter sur la terre, dans la vaste étendue des savanes, le spectacle de la voûte étoilée. C'est par suite de cette prédilection du Créateur pour le Nouveau-Monde, qu'il a voulu que tout, jusqu'aux insectes, fût utile aux habitans de ce fortuné climat. Le voyageur, pour se guider en Europe, dans l'obscurité de la nuit, ne rencontre que quelques chétifs *vers luisans*, dont la lumière se fait à peine apercevoir entre les branches des haies qui bordent le chemin; cette lumière est trop faible pour éclairer à un pouce de distance; tandis qu'aux Antilles et sur le continent d'Amérique, des millions de *mouches-à-feu*, espèce de scarabées de la grosseur des plus forts hannetons d'Europe, répandent une lumière douce qui éclaire à une très-grande distance, à l'aide de laquelle on peut lire et voyager tranquillement.

A la Guyane, le *porte-lanterne*, autre espèce de scarabée, a la trompe si lumineuse, qu'on s'en sert dans les appartemens en guise de lumière. Les voyageurs,

pour se guider dans l'obscurité de la nuit, en portent à la main, ou en attachent à leurs pieds. Cet insecte, ainsi que la mouche-à-feu, ne sont pas nuisibles; ils ne se nourrissent en général que de fleurs. Cependant lorsqu'on met le porte-lanterne dans un appartement, non-seulement il éclaire, mais il dévore tous les insectes qui s'y introduisent. On peut le conserver quinze jours. Quand on se frotte le visage avec l'humidité provenant des parties lumineuses de ce petit phosphore vivant, on est tout resplendissant de lumière. Ceci prouve que l'Amérique, jusques dans ses plus petits détails, l'emporte encore sur l'Europe.



LIVRE II.

CHAPITRE I.

Examen du sol de l'Europe et de l'Amerique.

L'EUROPE, qui ne produirait guères que des arbres stériles, si on y laissait la terre inculte, puisque le sol d'une grande partie de ce continent n'est composé que de lits de sable, de marne, de plâtre, de pierre calcaire, semble, aujourd'hui, être parvenue à son état de dépérissement; car, outre que la nature commence à s'y épuiser, qu'elle ne produit en général qu'à force d'engrais, qu'on est obligé de laisser une partie du terrain en jachère, pour ne pas le fatiguer tout-à-la-fois, et que des villes et des cantons entiers sont menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage, on a remarqué que la hauteur de ses montagnes et le volume d'eau de ses rivières et de ses mers méditerranées diminuent sensiblement.

Montagnes. — M. Bourit, de Genève, a rapporté, en 1788, que la prairie qui se trouve sur le haut d'une des montagnes qui environnent la vallée de *Chamouni*, en Savoie, près du Mont-Blanc, se couvrait journellement de tant de débris de rochers tombés des monts environnans, que les chamois pouvaient à peine y trouver leur pâture.

M. de Saussure a vu quantité de ces granits détachés qui se sont fixés sur le coteau de *Boissy* et dans les vallées adjacentes, entre le lac de Genève et la montagne des *Voirons*.

Dans les Pyrénées, on a trouvé des blocs immenses qui ont roulé jusque dans le fond des vallons; et, pour comble de malheur, les Alpes et les Pyrénées s'éboulent journellement.

Dans la province de *Darby*, en Angleterre, le clocher du village de *Craigh* n'était pas visible en 1572, du haut d'une montagne, à cause de la hauteur d'une autre montagne interposée; cent ans après, on apercevait ce clocher, et même une partie de l'Eglise. La même chose est arrivée en une infinité d'autres endroits.

Puisse l'Europe ne pas être écrasée un jour par les pierres qui sont suspendues au-dessus d'elle! Dieu veuille que celles qui sont tombées du ciel en Espagne, en France, en Italie, et dans diverses parties du nord de l'Europe, soient les dernières qu'elle ait à recevoir! Les chutes réitérées des pierres aérolithes, qui ont eu lieu le 5 septembre 1814 et le 8 mars 1817 dans les cantons de *Castelmoron* et de *Monclar*, département d'Agen, suivies pendant deux minutes d'une suite de détonations plus ou moins bruyantes; celles qui sont tombées en 1816 dans plusieurs parties de l'*Allemagne*, de l'*Italie*, de l'*Espagne*, ne doivent-elles pas donner quelque sujet de crainte sur le sort qui semble être réservé à l'Europe?

Lits des fleuves et des rivières. — Le *Rhône* coulait autrefois plus de 20 pieds plus haut dans le Mont-Jura qu'il ne coule aujourd'hui, de sorte qu'il est à

présumer que le lac de Genève n'est qu'un délais de ce fleuve ainsi abaissé.

La rivière d'*Arve*, qui sort des glaciers du mont Saint-Bernard et qui se jette dans le Rhône, sous le mont *Salève*, auprès de Genève, a eu jadis son cours bien supérieur à son lit actuel.

Les masses de cailloux roulés sur les rivages élevés le long du *Rhin*; celles que l'on rencontre sur les montagnes mêmes assez hautes des *Alpes* et des *Pyrénées*, attestent que le cours des torrens et des fleuves était plus élevé qu'aujourd'hui.

Bassin des mers. — Des expériences faites en Suède et en Danemarck, ont prouvé que la *mer du Nord* se retire d'une année à l'autre, et que la diminution de la *Baltique*, qui n'a que 30 cordes de profondeur dans ses gouffres, est de 44 à 45 pouces en un siècle.

Entre la *Baltique* et la *mer Noire*, le terrain est aujourd'hui à peine élevé de 50 toises au dessus du niveau de l'Océan; tandis que le plateau de la *Manche*, placé entre les sources du *Niémen* et du *Borysthène*, figurerait comme un groupe de montagnes d'une hauteur considérable.

A l'exception du sol des Castilles dans les environs de Madrid, qui a 300 toises d'élévation absolue, on voit que, dans la région la plus habitée de l'Europe, par exemple, la France, l'Allemagne ou l'Angleterre, les plaines qui sont le siége de la culture, n'étant généralement élevées les unes au-dessus des autres que de 100 ou 200 mètres, leurs hauteurs absolues sont trop peu considérables pour avoir une influence sensible sur le climat; ce qui fait que dans les

cartes de l'Europe, les géographes se contentent d'indiquer les chaînes de montagnes les plus élevées. Au contraire, dans la région équinoxiale du nouveau continent, sur-tout dans les royaumes de la *Nouvelle-Grenade*, de *Quito* et du *Mexique*, la température de l'atmosphère, son état de sécheresse ou d'humidité, le genre de culture auquel s'adonnent les habitans, tout enfin dépend de l'énorme élévation des plaines qui s'étendent sur le dos des Cordillières.

On a trouvé à *Chatam*, en Angleterre, des ancres de vaisseaux et des coquilles marines assez avant dans les terres, et à 17 pieds de profondeur : on a découvert des coquillages et des instrumens de marine sur les montagnes d'*Ecosse*.

Dans le pays de Liége, la mer est à 35 lieues de la ville de *Tongres* (Liége) où l'on voyait, il y a plusieurs années, les anneaux de fer qui servaient à amarrer les vaisseaux aux murailles de cette ville.

Sabinus rapporte qu'en 1460, on trouva, dans une mine des Alpes, un vaisseau avec ses ancres.

M. Paw ne peut pas révoquer en doute l'éloignement graduel de la Méditerranée des rivages qu'elle baignait autrefois. Les preuves suivantes ne sont que trop positives.

Aigues-morte en Languedoc était, dans le treizième siècle, un port de mer où Saint-Louis s'embarqua : il est aujourd'hui à 2 lieues de la mer.

La ville de *Damiette*, où Saint-Louis s'embarqua à son retour de la Terre sainte, est aujourd'hui éloignée de la mer de plus de 3 lieues un tiers.

Pour que *Brescou*, dans le golfe de Lyon, commune d'Adge, pût encore servir de port, il faudrait

prolonger la jetée, et faire tomber la rivière dans ce bassin.

Sur la montagne de *Stelle*, en Portugal, il y a un lac à 12 lieues de la mer, dans lequel on a trouvé des débris de vaisseaux.

En 1813, on a fait une découverte semblable dans un lac d'*Irlande*, du côté de Bentry.

Psalmoni, en 815, était une île de la Méditerranée; elle se trouve aujourd'hui dans la terre ferme, à 2 lieues de la mer.

L'île de *Pharos*, qui était éloignée de l'Egypte d'un jour et d'une nuit de navigation, est maintenant presque contiguë à cette contrée.

La ville de *Fooah*, qui était, il y a trois cents ans, à l'embouchure de la branche canopique du Nil, est actuellement à environ deux lieues un tiers.

Depuis soixante ans, la Méditerranée s'est retirée de plus d'une lieue de devant *Rosette* en Egypte.

Ravenne, et plusieurs ports de l'Italie et du golfe Adriatique, sont actuellement à une distance plus ou moins grande de la Méditerranée.

Je pourrais citer encore plusieurs autres faits de ce genre, pour prouver que les montagnes, les fleuves et les mers qui environnent l'Europe, diminuent d'une manière sensible, tandis que les montagnes, les fleuves et les mers de l'intérieur et de l'extérieur de l'Amérique, sont encore dans leur état primitif. A ces preuves, qui doivent suffire pour convaincre de la supériorité que le nouveau continent conserve encore sur l'Europe, je joindrai une description rapide de la qualité des terres de l'Amérique, pour achever de prouver la vérité de cette assertion.

Des Etats-Unis. — Les *Etats-Unis*, depuis le cap Camseaux, dans la Nouvelle-Ecosse, jusqu'aux limites de la Géorgie, comprennent en longueur, au bord de la mer, près de 500 lieues. D'après les calculs de M. Hutchins, cet empire naissant a, aujourd'hui, 1,411,000 milles carrés, non compris la *Louisiane*, qui en a 1,094,000; ce qui fait en tout 2,505,000 milles carrés, qui équivalent à-peu-près à 1,801,000,000 d'acres, presque tous cultivables ou navigables. Mais depuis que les Américains du nord ne veulent plus reconnaître d'autre limite que le rio *del Norte*, ils comptent 260,000 lieues carrées. Les Alleghanys, qui commencent en Géorgie, traversent les Etats-Unis du midi au nord, sous le nom d'*épine du dos* des Etats-Unis, jusqu'à l'Etat de New-York, d'où une nouvelle chaîne continue de traverser, dans le même sens, tous les états appelés autrefois la *Nouvelle-Angleterre*. Quelques montagnes, d'une étendue très-bornée, s'embranchent dans les Apalaches. Les plaines qui se trouvent entre elles et la mer sont très-étroites dans les provinces du nord, et le terrain y est généralement pierreux, quoique assez productif dans plusieurs points. De la *Pensylvanie* à la *Caroline du sud*, les plaines s'élargissent et le terrain est d'un sable gras, argileux et fertile: mais elles s'étendent bien plus encore de la Caroline du sud à la *Floride*: le terrain alors est bas, plat, couvert d'eau, et semble avoir été abandonné depuis peu par la mer.

Ces deux chaînes de montagnes, en laissant à chaque Etat son climat relatif plus ou moins bon, rendent la partie qu'elles garantissent des vents d'est ou qui viennent de la mer Atlantique, non-seulement

plus saine, mais encore plus propre à la culture des grains. Les Etats-Unis (dit M. Bonnet, dans son tableau de ce pays) réunissent toutes les causes de la longévité qui sont importantes et essentielles. Le sol que ses habitans cultivent est si fécond et si généreux, qu'une douce médiocrité est la moindre de leurs espérances; ils sont tous bien soignés, parce qu'il n'y a pas de célibataires parmi eux. L'air y est généralement salubre; les endroits malsains sont très-susceptibles d'être purifiés; les alimens y sont bons et abondans. La paix et la tranquillité civiles et domestiques, la fécondité de leurs femmes, le respect pour les personnes et les propriétés, la juste récompense des talens, toutes les douceurs du gouvernement fondé sur l'expérience des anciens gouvernemens, voilà les richesses qui sont distribuées sur cette terre avec autant d'impartialité que de justice.

La physionomie rurale et celle des villes sont les plus intéressantes du tableau, mais celle des bois est la plus pittoresque : on y voit la nature dans toute la pudeur de la virginité et toute la fraîcheur de la jeunesse. Rien n'est frappant comme la beauté des arbres, et sur-tout ceux auxquels pendent de longues barbes imposantes, et la nuance de leurs verdures : l'œil contemple avec recueillement l'aspect silencieux des *pins*, l'air vénérable de dix espèces de *chênes* qui ont bravé la furie des tempêtes et survécu aux siècles; il admire, au milieu des *hêtres*, des *fresnes*, des *tilleuls*, des *trembles*, des *houx*, des *noyers*, des *châtaigniers*, des *noyers à noix de beurre*, des *cerisiers*, etc., l'*érable précieux* d'où découle le sirop avec lequel on fait du sucre, dont les Etats-Unis fourniront

un jour toute l'Europe à meilleur marché que les îles. On voit quelquefois cet arbre former des bosquets de 5 à 6 acres d'étendue, au milieu desquels les fraises s'offrent à la main.

L'*olivier*, l'*oranger*, le *mûrier*, le *figuier*, ornent les Etats du sud : un jour viendra où l'on pourra, dans ce pays, enclore son champ, comme en Italie et en Provence, avec le myrthe et le grenadier. Pour le moment, ces haies seraient dangereuses, parce que le pays est neuf, et qu'il abonde en reptiles et en insectes.

L'humidité des bois procure, dans tous les Etats de cet empire, des *pâturages naturels*, dont les bestiaux se trouvent à merveille : aussi sont-ils plus *forts que ceux d'Europe*, sur-tout ceux que l'on élève dans les Etats du nord. Quant à l'agrément, il y a peu de chevaux qui puissent être comparés à ceux de Virginie. On obtient ces pâturages en coupant les petits arbres et les broussailles, ce qui s'appelle *éclaircir le bois*. Du reste, les pâturages abondent dans tous les Etats-Unis; dans tous ils sont excellens pour l'éducation des chevaux; mais, comme l'observe fort bien M. Bonnet, ils ont une meilleure qualité dans le *New-Hampshire*, dans le *Massassuchet*, dans le *Connecticut*, dans l'Etat de *New-York*, et sur-tout dans le *Rhode-Island*, sur les bords de la mer. Les prairies artificielles sont couvertes de diverses espèces de foins, tels que la luzerne, la quinte-feuille, la pimprenelle, le trèfle rouge, ainsi que le blanc et le jaune.

Le jardinage commence à se perfectionner, sur-tout relativement aux fruits : on s'en était plus occupé dans les Etats du nord que dans ceux du midi. C'est dans

située à l'occident le long des monts Alleghanys, et à l'orient sur le bord de la mer. C'est une terre pâle, légère, sablonneuse, propre à diverses productions ; elle est traversée par une longue chaîne de pierre calcaire qui court dans une direction sud-ouest; on y trouve aussi des mines de charbon de pierre et des sources salées. Le pays est en grande partie couvert de forêts ou de marais. Les productions des deux Carolines sont les mêmes que celles de la Géorgie : l'*olivier*, l'*oranger*, toutes les *plantes odoriférantes*, la *vigne*, les *abeilles* et les *vers à soie* y réussissent fort bien.

Le gouvernement réside à *Baleigh*, dans l'intérieur du pays, non loin de la source du *Newn*. Entre autres villes, on distingue Wilmington, Portsmouth, Edenton. Les deux Carolines ont eu le philosophe Locke pour législateur.

Le commerce de celle du nord consiste principalement en *riz*, *coton*, *étoffes de laine*, *chandelles de cire*, auxquelles on a mêlé une égale quantité de suif. Il croît sur la presque totalité de son territoire des *pins résineux* qui fournissent de la *poix*, du *goudron*, de la *térébenthine*. Son *bois* est préféré à tout autre pour les gros meubles. Ces quatre objets forment la moitié des exportations de cet Etat.

Le Ténessé. — La province de *Ténessé* tire son nom de la rivière de Ténessé, qui prend sa source dans les montagnes de la Virginie. Cet Etat est borné au nord par la *Virginie* et le *Kentuck*; à l'ouest, par l'*Ohio* et le *Mississipi*; au sud, par la *Géorgie* et la *Caroline du sud*; à l'est, par les *montagnes Jaunes*, qui le séparent de ces deux Etats. Il a 120 lieues de long et 55 de large. Le climat est sain et agréable, le terrain élevé

et montagneux. Il y a de belles forêts, et des sources salées très-curieuses. On trouve dans les montagnes des objets de curiosité. Les vallées sont très-fertiles en *blé*, *maïs*, *orge*, *avoine*, *sarrazin*, *haricots*, *pois*, *etc.* Le Ténessé produit des *chevaux*, des *bœufs*, des *bestiaux*. Il y croît du *coton*, du *chanvre*, du *lin*. On y trouve du *fer* en abondance, des bois de construction. On en tire des *pelleteries*, des *fourrures*, des *peaux* de daims, du *lard*, de la *farine*, et des *fruits*.

Knoxville est la capitale de cet Etat, qui est divisé en trois districts, savoir : *Washington*, *Mero*, *Hamilton*, et onze comtés. La population du Ténessé est de 350 mille âmes.

Le Kentuck. — Le *Kentuck*, dont on vante la fertilité et la douceur du climat, a son point central situé à-peu-près au 38e degré de latitude septentrionale. Cet Etat est borné au nord par un grand *creek*, ou ruisseau, appelé *Sandy*; au nord-ouest, par l'*Ohio*; au sud, par la Coroline septentrionale; et à l'est, par les montagnes du Cumberland. Il a environ 83 lieues un tiers en longueur, 66 lieues deux tiers en largeur, et 400 mille habitans. Les *barrens*, ou prairies du Kentuck, comprennent une étendue de 24 lieues en longueur, sur 20 en largeur. Elles abondent en perdrix (perdrix marylanda). Sept comtés le divisent : *Lincoln*, *La Fayette*, *Jefferson*, *Bourbon*, *Mercier*, *Nelson et Madisson*. Les deux premiers sont bornés par l'Ohio, et le troisième est séparé des deux autres dans sa partie septentrionale, par la rivière Kentuck, dans laquelle on pêche des saumons qui pèsent au moins trente livres. Dans les eaux de l'Ohio, on y trouve le *poisson-bison*, d'une grandeur assez considérable, et le

poisson-chat, qui pèse quelquefois plus de cent livres. Les sources salées du Kentuck sont très-renommées.

Cette contrée est plus saine et plus tempérée que les autres parties habitées de l'Amérique. En été, on n'y ressent pas ces chaleurs brûlantes qu'éprouvent la Virginie et la Caroline. Les diverses rivières qui l'arrosent procurent un air rafraîchissant. L'hiver y dure trois mois.

La *canne à sucre* vient partout en abondance, et fournit d'excellent sucre à toutes les familles. Le *cafier* y porte une gousse, où est renfermé du café d'une très-bonne qualité. Toutes les productions du Ténessé se trouvent dans cet Etat. Le *pappa-tree* y donne un excellent fruit, semblable au concombre, pour la forme, la grosseur, et d'une saveur douce et parfumée.

Pendant toute l'année, excepté les trois mois d'hiver, les plaines et les vallées sont ornées d'une variété de fleurs de la plus grande beauté. Cet Etat renferme plusieurs montagnes, où l'on trouve des curiosités naturelles sans nombre. Nous en avons décrit plusieurs au commencement de l'ouvrage. A l'aide de l'Ohio et du Mississipi, il peut transporter, s'il le veut, ses denrées à la Nouvelle-Orléans, par un trajet de 1000 lieues de distance. Lexington en est la capitale. On y trouve les villes suivantes : Francfort, Leestown, Louisville, et les bourgs de Bardskowne, Harrodeberg, Dunville, Granville et Boomborough. Les deux mille distilleries d'eau de-vie de grains de cet Etat ont produit, en 1813, 3,281,089 francs.

La Virginie. — La *Virginie* est située sur les bords de la Chesapeak. Sa largeur est de 10 lieues, sa profondeur de 70, dans les terres. Elle est bornée au nord,

par le Maryland ; à l'est, par la mer du Nord ; au sud, par la Caroline ; à l'ouest, par la Louisiane. L'air y est parfois rigoureux. Souvent, dans le même jour, on y éprouve un passage subit du chaud au froid. Cet Etat est aujourd'hui un des plus considérables des États-Unis : il produit de beaux *fruits*, d'excellens *blés* ; mais la culture du *tabac* fait la principale richesse des habitans. Les *chevaux* y sont très recherchés. On y soigne particulièrement les vergers, et le cidre qu'ils fournissent est la boisson ordinaire dans les Etats du nord et dans ceux du centre. La Virginie, dont on connaît l'eau-de-vie de pêches, produit une grande quantité de ces fruits, ainsi que des pavies et des abricots excellens.

Entre autres productions particulières à la Virginie, on remarque le *dictame*, dont l'odeur des feuilles tue le serpent à sonnettes, quand on les approche de son nez, et un arbre très-curieux dont le fruit produit de la cire d'un très-beau vert. Elle est dure, cassante ; et mêlée avec de bon suif, elle est propre à faire d'excellentes bougies. Elle ne salit point les doigts, ne fond pas dans les grandes chaleurs, et jette une odeur très-agréable. On fait bouillir ce fruit dans l'eau, jusqu'à ce que le noyau, qui est au milieu, soit détaché de la cire qui l'enveloppe. On trouve dans cette province des améthistes, des cristaux de couleur violette, plusieurs espèces de minéraux. Il y a des mines de plomb qui donnent jusqu'à quatre-vingts livres de substance pure, sur cent livres de minerai. Elle a aussi du cuivre, de la plombagine. Les bords de la rivière *James* renferment d'abondantes mines d'excellent charbon, qu'un enfant découvrit en pêchant des écre-

visses. Cette rivière est traversée par une veine de marbre blanc. Il y existe en outre deux sources chaudes, dont une est au 112e degré. On les nomme *Augusta*. Il y en a d'autres qui sont plus fréquentées, sur le Potomack.

Williamsbourg, capitale de la Virginie, est la résidence de l'évêque, et Mount-Vernon, la maison de campagne de feu général Washington, le libérateur de sa patrie. On a découvert, sur les terres du général, une source qui s'enflamme aisément et continue à brûler.

C'est à Hampton qu'on construit tous les ans la plupart des vaisseaux qui servent au commerce de cet Etat, et d'où l'on exporte chaque année pour plus de 60,000 dollars (270,000 fr.) de blé et d'ouvrages en bois. La population de cet Etat est de 500,000 ames.

Le Maryland. — Le *Maryland* est situé aux deux côtés de la baie de Chesapeack et sur les bords du *Potomack*. Il est borné au nord par la Pensylvanie, à l'est par la mer Atlantique et la Delaware, au sud par la Virginie, à l'ouest par les Apalaches : il a 47 lieues de long, 45 de large, et 1,334 lieues carrées. Il est divisé en deux par la baie de Chesapeack. La partie de l'est a 8 comtés, 360,000 habitans; la partie de l'ouest, 11 comtés, 490,000 habitans. Il produit du *blé*, du *tabac*, du *maïs*, des *porcs*, du *fer* en gueuse et en barres, du *chanvre*, du *lin*, du *noyer noir*, des *chênes* de diverses espèces, des *pommes* pour faire du cidre et de l'eau-de-vie. Dans les montagnes de l'intérieur l'air est sain. On y trouve des *mines de fer* considérables, des *fonderies* et des *forges*. Le fer y est souple; les ouvrages qu'on en fabrique sont très-solides. Dans le pays plat et voisin des marais et des eaux stagnantes, l'air est fiévreux.

Du reste, pour le climat, le sol, les productions et le commerce, il ne diffère point de la Virginie.

Annapolis est la capitale du Maryland. La vue de cette ville est extrêmement agréable, en y arrivant par le lac. Elle est bâtie en briques, sur le bord de la *Severn* et sur un petit tertre qui, sans être très-élevé, domine un peu le plat pays qui l'environne. Plusieurs maisons ont de fort jolis jardins, très-bien entretenus. Depuis la révolution, elle garde provisoirement le titre de *métropole de l'Etat*, et continue d'être le siége du gouvernement; mais *Baltimore* lui a enlevé tout son commerce. Le port de cette dernière ville peut contenir 200 bâtimens de 400 tonneaux et au-delà; c'est la plus grande ville de commerce des Etats-Unis, après Philadelphie et New-Yorck.

Washington, nouvelle capitale du Maryland, est actuellement celle de tous les Etats-Unis. Cette ville, qui a été construite d'après les plans de M. l'Enfant, architecte français, sur un isthme formé par les deux bras du Potomack, réunira la commodité, l'élégance, la régularité, le charme de la perspective, et la libre circulation de l'air.

Georgestown, capitale du comté de Montgommery, n'est éloignée de la ville fédérale de Washington que par le fort courant de *Roch-Creek*. Elle est sur une montagne, au bas de laquelle passe le Potomack.

La Delaware. — En tournant à l'est, on remonte le petit Etat de la *Delaware*, dont le sol est aussi fertile, que la situation est favorable au commerce, qui consiste en *grains*, *farines*, *fruits*, *salaisons*, *bestiaux*, *volailles* et *bois de construction*.

Newcastle, capitale de cet Etat, est située à l'embou-

chure de la rivière de la Delaware. *Washington*, située sur cette rivière, est remarquable par ses *machines hydrauliques*, et la quantité de *farine* qui en sort.

Frenchtown, est une jolie petite ville sur les bords de la Chesapeack.

La Pensylvanie.—La route, le long de la Delaware, conduit dans la *Pensylvanie*. La rivière la Delaware sépare cet Etat à l'est de la Nouvelle-Jersey; au sud, il est borné par le Maryland; à l'ouest par le pays du Congrès, le pays des Illinois; et au nord par celui de Génessée et le pays des Iroquois. Il est situé entre le 89e. et le 42e. degré de latitude. La Pensylvanie comprend un terrain de 110 lieues de long et de 100 de large. Cet Etat est traversé du nord au sud par la Delaware. L'air y est doux et pur; l'industrie y a fait des progrès étonnans, et l'agriculture y est portée au dernier point de perfection. Le terrain est fertile, sur-tout en *blé*, *seigle*, *maïs*, *lin*, *chanvre*, *melon*, *concombre*, *houblon*, *cannes à sucre*, *érables à sucre*, pour la préparation duquel plus de 60 mille hommes sont journellement occupés. Le *blé* y rapporte à raison de 36 pour 1. On y voit les plus beaux *chevaux*, des *moulins* d'un mécanisme admirable, et les *cultivateurs* les plus riches. Les champs sont environnés d'*accacias*, qui leur servent de poteaux vivans pour leurs palissades, et produisent un effet aussi utile qu'agréable. L'accacia épargne beaucoup de bois, parce qu'il vit long-temps, et son ombre ajoute à la fertilité de la terre.

Auprès de l'île de Crick, sur l'*Alleghany* ou l'*Ohio*, on voit une source qui donne du pétrole excellent pour les rhumatismes.

La population de la Pensylvanie monte à 1 million

200 mille âmes, dont 200 mille sont Allemands, et 100 mille Français, Anglais, ou autres peuples du continent d'Europe fixés dans ce pays. On en exporte du *blé*, de la *farine*, du *froment*, des *grains*, du *maïs*, du *pain*, du *biscuit de mer*, de la *viande* et des *poissons salés*, des *bestiaux*, des *volailles*, des *porcs*, des *jambons*, des *pommes de terre*, du *chocolat*, du *beurre*, du *fromage*, du *tabac*, de l'*épautre* ou *spalt* d'Allemagne, du *lin* et son *huile*, de la *potasse*, de la *chandelle*, du *savon*, de la *cire*, du *rhum*, du *porter*, de la *bière*, du *cidre*, des *légumes*, des *oignons*, des *navets*, des *pommes* et autres fruits; du *fourrage*, des *chevaux*, du *gibier*, du *charbon*, du *fer fondu* ou *forgé*, de l'*or*, de l'*argent*, de l'*acier*, du *cuivre*, du *plomb*, des *pendules*, des *montres*, des *bois*, du *merrain*, des *cuirs travaillés*, des *peaux de daims*, *de castors*, des *chapeaux*, de la *clincaillerie*, du *tan*, des *papiers*, des *pierres de taille*, du *marbre*, des *voitures*, des *bâtimens*, des *agrès*, etc.

Philadelphie, capitale de cet Etat, est bâtie sur une langue de terre, au confluent de la Delaware et du Schuykill, à 40 lieues de la mer. La Delaware, devant cette ville, a une lieue de large. Elle est navigable pour des vaisseaux de ligne, jusqu'à 2 lieues de cette ville, et pour des frégates, jusqu'à 12 lieues au-delà. Les navires n'y sont point attaqués de ces vers qui, dans les rivières du sud, piquent et détruisent les vaisseaux. Le coup d'œil de Philadelphie, au milieu de la rivière, est infiniment agréable. A la droite, on aperçoit des moulins et une riche manufacture; à la gauche, deux petites villes charmantes. La forme de Philadelphie est celle d'un carré long. Chaque secte, au nombre de vingt-huit, y a son église. Il n'est presque point de

maison qui n'ait son jardin et un verger. Les magasins sont vastes, nombreux et commodes; les chantiers pour la construction des vaisseaux parfaitement situés; les quais sont beaux et spacieux; le plus grand a 200 pieds de large; des bâtimens de 500 tonneaux peuvent y aborder; les rues sont tirées au cordeau et coupées à angles droits; les principales ont 100 pieds de large, et les autres 80 : elles sont bordées de trottoirs et de beaux arbres. La propreté et la magnificence règnent dans cette capitale, où le marbre décore la plupart des maisons, et sur-tout l'hôtel-de-ville. Derrière cet édifice, il y a un jardin public. Dans toutes les rues, on trouve, de distance en distance, des pompes, et des reverbères fixés à des poteaux en forme de colonnes. Le grand marché a 30 pieds de large sur 500 de longueur; il est élevé de 3 pieds au-dessus de la rue, bâti en briques, orné d'arcades, et placé en ligne droite au milieu d'une rue qui a 150 pieds de large. Elle sépare la ville en nord et sud. Le marché aux poissons est construit sur un beau pont de pierre : ces deux marchés sont d'une propreté extrême. La viande y est toujours étalée sur du linge blanc. Les boutiques sont remarquables par leur arrangement et leur belle tenue. On voit avec peine les cimetières placés dans l'enceinte de la ville.

Le luxe dans les costumes, dans les meubles, et dans les dépenses de la table, est aussi extrêmement répandu. Quant à la propreté et à la commodité des prisons, rien n'égale le soin que les Américains portent à cette partie, qui fait honneur à leur humanité. Il y a maintenant 31 imprimeries qui employent 150 presses : il s'imprime annuellement dans cette ville 50,000 volumes, non compris les pamphlets, qui

sont nombreux. Les environs de Philadelphie annoncent une grande capitale : on y trouve entr'autres jardins ceux de *Greys-Ferry* et de *Ranelagh*, où l'on va faire des parties de plaisir.

La Nouvelle-Jersey.—La Nouvelle-Jersey est bornée par la mer du Nord, à l'est ; par la Delaware, à l'ouest ; par la Nouvelle-York, au nord ; et par la baie de la Delaware, au sud. On la divise en *est* et *ouest* Jersey. La partie du nord est montagneuse ; celle du sud, plate, sablonneuse et bien cultivée : le milieu est le plus fertile. C'est une espèce de Sicile en Amérique ; c'est la colonie où l'on recueille le plus de froment. Le tabac y est excellent ; ses habitans sont presque tous pêcheurs : on y pêche abondamment de la morue et de gros poissons. Cette île possède une source ferrugineuse : *Trenton* en est la capitale. Les principales villes sont *Amboy*, *Burlington*, *Elisabeth-town*, *Salem*. Un peu au nord-est, on trouve *Newsuck*, vis-à-vis l'île des Etats, célèbre par une manufacture de souliers, où l'on en fabrique 200 paires par jour ; et *Burlington*, où l'on fait une grande quantité d'eau-de-vie de sucre.

Parmi les animaux, on en remarque un, appelé *oposum*, qui est commun au Jersey, à la Pensylvanie et au Maryland. On a long-temps exploité une riche mine de cuivre, qui avait été indiquée par une flamme qui s'en exhalait pendant la nuit, ainsi que cela a lieu dans une des mines d'or de Hongrie.

Le Génésée. — Le Génésée est un vaste Etat borné à l'est par la Pensylvanie ; à l'ouest, il s'étend jusqu'aux lacs Erié et Ontario. Il se trouve vers le 42e deg. de latitude septentrionale : son terroir est fertile, et la culture y a fait des progrès sensibles. Ses productions

consistent en grains, blés et fruits. Les pâturages y sont abondans et les bestiaux superbes : on y trouve du minerai de fer. Cet Etat est arrosé par le fleuve le Génésée, qui coule du midi au nord, et se jette dans le lac Ontario. Bath en est la capitale.

La Nouvelle-York. — La province de la Nouvelle-York est bornée au nord et à l'ouest par les lacs Erié, Ontario, et le fleuve Saint Laurent; à l'est, par les Etats de Vermont, de Massassuchet et de Connecticut; et au midi, par la mer Atlantique. Cet Etat est arrosé par les rivières de l'*Onesgatshe*, la rivière *Noire*, l'*Hudson*, le *Mohawk*, l'*Osvego*, qui communiquent avec les lacs Erié et Ontario : il a 101 lieues un tiers de long sur 105 de large, et 2667 lieues carrées. Il est divisé en 22 comtés. Tout l'Etat de New-York, en général, offre un sol propre à tous les genres de productions; mais quelques-unes ne seront probablement soignées, que lorsque l'intérêt des habitans ne se trouvera plus dans la culture des grains, de préférence à celle de la vigne, de l'olivier. Le climat de l'Etat de New-York est chaud en été et froid en hiver : il n'est sujet aux variations que dans la partie qui est sur les bords de l'Atlantique, laquelle a fort peu d'étendue. Une grande partie de cette province est peu cultivée : on y trouve de vastes marais et des forêts immenses. Le blé y est excellent et croît en abondance dans le voisinage d'Hudson, du Mohawk, et sur-tout sur les bords des lacs Erié et Ontario; l'excellente pomme *new-town* abonde auprès de New-York : le commerce qui s'y fait avec les quatre parties du monde est immense. Malgré cela, la Nouvelle-York est au moins d'un demi-siècle en arrière de ses voisins, dans ce qui concerne les fa-

briques et l'agriculture : ceci vient des avantages que le négoce offre à ses habitans.

La ville de New-York, capitale de cet Etat, est bâtie à l'extrémité de l'île de *Manhattan*, aujourd'hui généralement connue sous le nom d'île d'York. Son port contient mille vaisseaux à-la-fois. C'est à trois lieues de cette ville qu'on voit ce fameux passage appelé les *Portes de l'Enfer*, qui, à la basse mer, présente aux yeux effrayés un gouffre qu'on ne passe qu'à la haute mer. La rivière d'Hudson fait le plus bel ornement de New-York; elle est navigable jusqu'à Albany, à 140 lieues dans les terres, pour des vaisseaux de 600 tonneaux; des bateaux plats peuvent la remonter beaucoup plus haut. Dans cette navigation, l'œil du voyageur se repose, tantôt sur des coteaux fertiles, tantôt sur des forêts, tantôt sur des prairies et des plaines riantes, enfin sur la côte de *Tappan*, qui offre à ses regards, dans l'espace de 7 lieues, une muraille perpendiculaire de 100 pieds de hauteur.

Le commerce de cet Etat consiste en blé, orge, farine, avoine, porcs, bœufs, etc. D'après une estimation faite en 1801, sur un aperçu de cinq ans, l'exportation pour l'Angleterre seule s'est montée à 12,624,000 francs; et l'importation de la Grande-Bretagne, à 12,744,000 francs. On fabrique à New-York des voitures, des harnois, des bottes, des souliers, des chapeaux, de l'horlogerie, de la menuiserie, des instrumens de musique, de mathématiques, des outils à carder. En 1813, cinq cent quatre-vingt-onze distilleries ont rapporté 7,650,573 francs; il y a des brasseries, des raffineries, des poteries, des manufactures de glaces, des chantiers pour la construction des

vaisseaux. La population de l'Etat se monte à 990,000 âmes. New-York est, après Philadelphie, la plus grande et la plus belle ville des Etats-Unis.

Le poisson et les coquillages sont très-abondans à New-York. On y connaît vingt-quatre espèces différentes de poissons à coquilles, et cinquante-sept à écailles. Chaque saison en fournit qui ne paraissent que pendant une période limitée.

Deux espèces d'aigles font tous les ans leurs nids sur les bords de la belle rivière d'Hudson. Au retour de chaque été, la *basse* de mer, poison qui pèse de quarante à cinquante livres, vient y chercher un asile pour y déposer ses œufs ; les deux espèces d'aigles présentent alors un spectacle bien singulier; le premier de ces oiseaux, l'*aigle pêcheur*, habite toute l'année les rivages de la mer, et se nourrit de poisson. Il ne manque jamais d'accompagner la *basse* dans son émigration périodique; il la suit dans son passage, et sait habilement l'attraper. Pour cet effet, il s'élève si haut, qu'il est à peine possible de le distinguer dans les airs; son œil perçant aperçoit aisément ces gros poissons qui se jouent sous les eaux: aussitôt qu'il a fixé son choix, il descend avec la rapidité de la foudre. Le spectateur attentif qui l'avait presque perdu de vue, peut à peine le suivre dans sa chute précipitée, souvent il ne le retrouve que par le bruit qu'il fait en frappant l'eau, et par l'agitation qu'il cause; il s'y plonge à une certaine profondeur, et disparaît dans l'espace d'une demi-minute ; on le revoit avec étonnement surnager et portant avec peine un gros poisson dans son bec : excédé de ce poids, il agite vivement ses ailes ; il arrive enfin à une hauteur égale à celle de son nid:

alors il y vole; mais dans ce moment, l'aigle appelé *tête chauve*, qui ne manque jamais de s'établir dans son voisinage, et que la disette de gibier a forcé d'abandonner les montagnes Bleues, son asile ordinaire, se prépare au combat et à déployer l'adresse la plus surprenante. Il a suivi de vue son antagoniste, il connaît l'instant propice pour attaquer et enlever sa proie. Cet aigle aime le poisson, sans cependant pouvoir l'attaquer dans l'eau; mais connaissant toute la supériorité qu'il a sur l'aigle pêcheur, il quitte l'arbre où il fait sa demeure, il s'envole et le poursuit avec la plus grande célérité. L'aigle pêcheur, accablé d'un poids qu'il soutient avec effort, est encore plus embarrassé à la vue de son ennemi; il abandonne sa proie et s'enfuit à tire d'ailes. A peine le poisson commence-t-il à tomber, que l'aigle des montagnes s'élance après, et le saisit avant qu'il soit replongé dans la mer: triomphant de son heureux succès, il l'emporte dans son nid, où il en nourrit ses petits. L'aigle vaincu recommence une nouvelle pêche.

L'*île Longue,* voisine des lieux où se passe cette étrange guerre, est située vis-à-vis de New-York; elle a 40 lieues de long sur 7 de large; elle peut être considérée (suivant Jean de Crève-Cœur) comme un petit abrégé de l'univers. On y voit un peu de tout ce qui est renfermé dans le monde; elle est couverte de maisons de campagne que ses habitans, au nombre de 180,000, embellissent à grands frais. Sa proximité de la mer lui fournit les baies et les hâvres les plus commodes; on y trouve des prairies salées et douces, des plaines et des montagnes, des terres de la plus grande fertilité, des terroirs médiocres, des lacs et des étangs, des

bourgades et des villes, des forêts des plus beaux arbres, d'autres où l'on ne trouve que des pins. Les plaines de *Hamstead* sont renommées par leur fécondité extraordinaire; elles ne le cèdent en rien à la fameuse plaine de Shenhadoah, qui peut à elle seule fournir les Etats-Unis de farine; elles ont 15 lieues de long, sur 3 et demi de large: elles nourrissent un nombre infini de moutons, de bœufs et de chevaux. *Brooklym*, à 40 lieues de New-York, est la ville la plus considérable de la côte du nord-ouest.

Entre *Elisabeth-town* et New-York, on voit le village de *New-Ark*, considéré comme un des plus beaux du continent: il est composé d'une seule rue, qui forme un tapis vert de 7 à 800 pieds de large et de deux tiers de lieue de long, bordé des plus beaux arbres, et terminé à chaque extrémité par une église. Celle du sud, construite en pierre, est une des plus belles de cet Etat. Presque toutes les maisons sont en briques, et séparées par des jardins et des vergers. Les alentours, et le canton dont ce village est le chef-lieu, n'offrent aux yeux que des enclos, des pentes douces couvertes de pommiers, de pêchers et de verdure, sur laquelle on voit paître de nombreux bestiaux. C'est sur-tout dans le printemps que New-Ark est un séjour délicieux: c'est celui de Flore et de Pomone.

Les sources d'eaux minérales de *New-le-Banon* sont très-recherchées; celles de *Saratoga* sont extrêmement abondantes et très-fréquentées; on y trouve des pétrifications fort curieuses.

Une manufacture de souliers, pour l'exportation, occupe à New-Ark 3 à 400 ouvriers. La ville de *Lynn*, peu éloiguée de Boston, est aussi remarquable par

une fabrique de souliers de femmes : on a calculé qu'il s'y en fait plus de 100,000 paires par an. On en exporte pour les Etats du midi, pour les îles Antilles, etc.; ils sont couverts en étoffes, et se vendent en détail à 50 sous la paire. A *Realing*, ville proche de Lynn, on trouve une manufacture semblable, mais pour hommes.

Philipsbourg possède une mine d'argent, une de plomb, de zinc, de la manganèse, du cuivre, du charbon, du gypse, du talc et de l'asbeste.

Albany est une jolie petite ville au confluent des deux rivières l'Hudson et la Mohawk. Cette ville communique avec la partie navigable de la première de ces deux rivières, par un chemin de 5 lieues un tiers, à travers une forêt de pins. On pêche, près d'Albany, d'énormes esturgeons.

Le Connecticut. — En tournant au sud-est, on entre dans le *Connecticut*, une des quatre provinces qui composent ce qu'on appelait anciennement la Nouvelle-Angleterre. Le Connecticut est borné au nord par la baie de Massassuchet; à l'est, par Rhode-Island; au sud, par la mer; à l'ouest, par la Nouvelle-York. Cet Etat est un des plus fertiles et des mieux cultivés : c'est celui qui produit le plus de maïs et de blé. Les pêches, et tous les autres fruits que l'on cueille en Europe, viennent ici en abondance et dans la perfection : on y élève une immense quantité de très-beau bétail et de chevaux superbes. Les montagnes fournissent abondamment du cuivre et du fer. Sur les bords du Connecticut il y a une mine de plomb, du zinc, des talcs, et des cristaux de diverses couleurs : *New-Haven* (port neuf) en est la capitale. Sa rade ne

peut recevoir que de petits bâtimens. On y fabrique des toiles et des boutons. Le gouverneur réside à Hartford, au nord-est, sur le fleuve le Connecticut, qui a donné son nom à l'Etat qu'il fertilise. *Stafford* a une source d'eau minérale assez renommée. La population de cette province se monte à 600,000 individus. On trouve dans le Connecticut des *écureuils volans*, et une autre espèce d'écureuils, appelés *écureuils de terre*.

Le Vermont. — L'Etat *de Vermont* s'étend entre l'Hudson et le fleuve Connecticut. Il est borné à l'ouest par le lac Champlain, au nord par la Nouvelle-Brunswick, et au sud par le Massassuchet. Le pays est montueux et couvert de forêts d'arbres superbes. Les vallées et les plaines y sont extrêmement fertiles. On y cultive du blé et autres grains, et des fruits de toute espèce. On y trouve d'excellens pâturages et des bestiaux choisis. Il y a des fabriques de sucre d'érable, des distilleries et des forges. *Bewington* en est la capitale. Il s'y fabrique beaucoup de toiles. Le gouvernement s'assemble alternativement à *Butland* et à *Windsor*. La population de cet Etat est de 450,000 âmes : elle s'accroît journellement par le nombre d'étrangers qui viennent s'y établir.

Le Maine.—Le *Maine* (suivant Morsa) appartient à la province de Massassuchet-Bay. Ses bornes à l'orient s'étendent jusqu'à la rivière Sainte-Croix, sous le 69e degré de longitude occidentale de Paris; au nord, il est séparé des possessions anglaises, le *Nouveau-Brunswick*, par les montagnes connues sous le nom de chaîne d'Albany. Ce pays, qui est arrosé par le *Penebscot* et plusieurs rivières, est très-recherché pour la bonté de l'air et de la terre. La culture de cet Etat

est très-soignée, les pâturages délicieux, les bestiaux excellens, les fruits en abondance. Ses productions et ses ressources sont les mêmes que celles de Vermont. Les fonderies du *Maine* n'emploient que le minerai de fer de fondrière. L'on prétend qu'il s'y trouve une sorte de pierre qui donne de la couperose, ou du vitriol et du soufre. Sa population s'élève à 400 mille individus. *Portland* est la principale ville. Les autres sont *York*, *Hallowell*, *Waldebourg*, *Penebscot*, *Machias*. On trouve beaucoup de vieillards de 90 ans dans le pays.

Le Rhode-Island. — *Rhode-Island*, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, est bornée au sud par la mer; à l'ouest, par le Connecticut; au nord et à l'est, par le Massassuchet. Ce petit Etat est le plus peuplé et le mieux cultivé à proportion de son étendue. C'est le paradis des Etats-Unis. Sa fertilité est incroyable, sa température douce et égale; sa situation est extrêmement avantageuse pour le commerce. Les vaisseaux marchands peuvent charger et décharger leurs marchandises dans le port de la capitale, nommée *Newport*. Cette ville a 7000 habitans. La forteresse qui la défend est armée de 300 pièces de canon. *Newport* est renommée pour la construction des navires, et la grande quantité de chaux qu'on y manufacture. Il s'en exporte dans toutes les villes du Continent. Le hâvre de cette ville est un des meilleurs de l'Amérique. On y fabrique divers objets de luxe et de consommation, des chandelles de *spermaceti* (ou cervelle de cachalot), plus blanches et plus belles que celles de cire; elles ne répandent aucune odeur, ni aucune fumée. L'île de Rhode-Island a 6 lieues de long sur 3 de large. Sa population est de 160,000 âmes. Les

chemins dont elle est entrecoupées, sont bordés des deux côtés d'accacias et de platanes ; ses rivages, de poissons et de coquillages. La nature a placé sur les hauteurs de cette île charmante, des fontaines d'où découlent les ruisseaux les plus utiles. Partout on y voit des champs couverts de moissons, et des prairies fournies d'herbe excellente parsemée d'aromates. Dans l'extrémité de cette île, on peut, pour ainsi dire, cultiver la terre d'une main, et pêcher de l'autre. La rivière de *Tonnagan*, qui se décharge dans le lac Supérieur, charrie du cuivre natif.

Cet Etat produit du fer, du cuivre, diverses sortes de pierres curieuses, du sucre, des grains, des toiles de coton, des étoffes de laine, des ancres, des ustensiles de marine, et des vaisseaux. On y trouve des distilleries et des raffineries. Le gouverneur siége alternativement à *Newport* et à la *Providence*. L'activité du commerce de cette dernière ville a fait tort à Newport. *Portsmouth* est une jolie petite ville du Rhode-Island.

Le Massassuchet. — Le *Massassuchet*, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, est borné au nord par le New-Hampshire; à l'est, par l'Atlantique; au sud, par le Connecticut; à l'ouest, par la Nouvelle-York. Son sol est fertile en toutes les productions qui croissent dans ce climat. On y recueille du blé, du chanvre, du lin, du houblon, et des fruits de toutes espèces. Les exportations consistent en poisson et bœuf salé, fromage, rhum, instrumens d'agriculture. Il y a des mines de fer, de cuivre, de plomb. Boston est la capitale de cet Etat. Cette ville est agréablement bâtie sur des coteaux et des collines ; à l'ouest on y voit

le *Mail*, promenade publique, où sont plantées des allées d'arbres : du même côté s'élève la colline *Beacon*, que couronne un monument érigé en mémoire des plus importans événemens de la guerre; enfin elle a pour base une péninsule au fond d'un très-beau port, qui peut contenir 500 vaisseaux de ligne. Il est garanti de la violence des flots par un grand nombre d'îles et de rochers qui sont à fleur d'eau, et paraissent même par-dessus. On ne peut y entrer que par un seul passage fort étroit, défendu par une forteresse régulière garnie de plus de 200 pièces de canon. La population de cette province est de 800,000 âmes.

En venant par terre à *Boston*, le chemin de *Marlborough* à cette capitale est un village perpétuel pendant 7 lieues, bordé de maisons plus propres et plus agréables les unes que les autres, de jolis jardins, de beaux vergers. Les regards n'aperçoivent de tous côtés qu'une campagne riche, un luxe de chevaux, de bestiaux, de moutons, des arbres laissés ou plantés exprès au milieu des champs, pour donner abri aux animaux, ou même pour embellir le point de vue; des églises multipliées, toujours d'une construction simple, mais mieux peintes que la façade des maisons; des clochers bien construits. Ces églises sont toutes entourées d'écuries ouvertes, où les habitans voisins mettent leurs chevaux à couvert pendant l'office : c'est un usage reçu par toute l'Amérique. On arrive à Boston par le beau village de *Cambridge*, et par un pont de bois d'un mille de long, y comprenant la chaussée qui le précède. Ce pont est d'une construction élégante et légère. Il sort du port de cette ville 5 à 600 navires; il en entre un nombre égal, sans compter

une infinité d'autres bâtimens pour la côte et pour la pêche. L'Etat du Massassuchet renferme plusieurs sources minérales, mais elles sont peu fréquentées.

Parmi les îles qui avoisinent Boston, on remarque l'île de *Nantucket,* qui est très-fertile : *Sheburn* en est la capitale. Son hâvre est sûr, commode, d'un accès facile pour l'embarquement et le débarquement des marchandises : 300 voiles peuvent aisément aborder autour des jetées, qui ont 300 pieds de long et 10 pieds d'eau dans la basse mer. Ces jetées sont à l'abri des vents et des flots. On y fabrique du drap excellent, mais un peu gros. Les rivages de cette île fournissent aux habitans la pêche de la baleine, une grande quantité de poissons de mer, et trois espèces de *clams*, sorte de coquillage plus allongé qu'une huître : l'écaille en est lisse et brune en dehors, pourpre et brune en dedans. Ces clams pèsent entre un quart et une livre : il n'y a point de poisson plus nourrissant, plus sain et plus abondant. Ces clams restent immobiles dans le sable. On les distingue par le moyen d'un orifice toujours rempli d'eau qu'ils lancent perpendiculairement à l'approche d'un ennemi.

L'île de la *Vigne de Marthe*, ainsi appelée à cause de la grande quantité de vignes sauvages que les premiers navigateurs y trouvèrent, est bien cultivée, et fournit annuellement un grand nombre de pêcheurs, de pilotes-côtiers et de marins de tout genre. Le *district d'Edgar* possède un excellent hâvre : les habitans sont navigateurs. Celui de *Chilmark* est fameux par la fertilité de son sol : il abonde en pâturages de la meilleure espèce, en prairies, en ruisseaux propres aux moulins, en pierres pour enclore les champs. Le

district de *Tisbury* est remarquable par ses forêts et par un hâvre capable de recevoir les plus grands vaisseaux. Les troupeaux de l'île consistent en 20,000 moutons, 2000 bœufs et vaches, et un grand nombre de chèvres et de chevaux. Les bois sont remplis de cerfs, les rivages de gibier, et la mer qui les environne abonde en poissons.

Le New-Hampshire.—Le New-Hampshire, une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, est le plus septentrional de tous les Etats : il a la Nouvelle-Ecosse au nord, l'Atlantique à l'est, le Massassuchet au midi, et le Vermont à l'ouest. Les productions de cet Etat sont les mêmes que celles du Massassuchet : *Portsmouth* en est la capitale. Elle est située sur la rive méridionale du Piskataqua, près de son embouchure dans la mer. C'est dans ce port, l'un des plus sûrs du continent, que fut construit l'*America*, vaisseau de 74 pièces de canon, présenté à Louis XVI par le congrès américain. Son principal commerce consiste en *maisons mobiles*, qui se composent de bois ajustés qu'on envoie vendre aux Antilles. On tire de cet Etat beaucoup de bois pour la construction des vaisseaux, et les plus beaux mâts qui soient au monde.

Le pays du Congrès, ou Etats de l'Ohio. — Le pays du Congrès est à l'ouest de la Nouvelle-York et de la Pensylvanie : le climat en est agréable, et le sol très-fertile en grains et fruits divers. Les pâturages y sont abondans, les chevaux et les bestiaux excellens. Cet Etat est borné au nord par les lacs du Canada, qui se déchargent dans le fleuve Saint-Laurent ; à l'est, par la Nouvelle-York, la Pensylvanie et la Virginie ; à l'ouest, par le Mississipi. Le gouvernement réside

à *Mariette*, mais la ville de *Détroit* a un commerce plus considérable.

Routes. — Indépendamment d'un grand nombre de routes larges, commodes et bien entretenues pour chaque sorte de voyageurs, le gouvernement général en a fait commencer de nouvelles, sur un plan de correspondance, exemptes de détours inutiles et forcés, pour obéir au crédit d'un particulier. Elles ne présenteront, en aucun temps, ces fâcheuses solutions de continuité si ennuyeuses, et souvent si dangereuses, que l'on trouve entre les divers Etats des anciens continens. Les postes et les auberges sont montées sur le même pied qu'en Angleterre : les ponts sont construits avec solidité et simplicité.

Tout, comme l'observe très-bien M. *Nogaret*, favorise aux Etats-Unis les progrès de la population : les émigrations de l'Europe, les désastres des colonies européennes, l'abondance des subsistances, les mariages plus faciles qu'en Europe, la liberté individuelle, la liberté de conscience, la liberté du commerce, la constitution du pays, l'humanité et la franchise de l'Américain, qui accueille toujours celui qui s'adresse à lui.

Il naît dans les Etats-Unis beaucoup plus d'enfans qu'en Europe. Ces enfans ont presque tous de jolies formes, des cheveux blonds, et la fraîcheur de roses à peine écloses ; ils fourmillent sur le sol d'Amérique, et ils brillent dans les rues des villes américaines, comme les fleurs au printemps dans les campagnes.

Les Américains de ces Etats ont presque tous une stature haute, une belle taille, des membres forts et bien proportionnés, un teint frais et vermeil. Ils sont pour la plupart blonds.

Les femmes sont d'une stature élevée; elles ont presque toutes la taille svelte et dégagée, la poitrine haute, une belle tête, le teint d'une blancheur éblouissante, les couleurs de la rose, de la finesse et de l'expression dans les yeux, le maintien le plus modeste, un air pudique et virginal. Tant qu'elles sont filles, elles jouissent d'une grande liberté; sitôt qu'elles sont mariées, elles s'ensevelissent dans leurs ménages, et ne semblent plus vivre que pour leurs maris. (NOGARET, *Beautés de l'histoire des Etats-Unis.*)

Population blanche. — En 1783, le dénombrement des habitans blancs des Etats-Unis était de 2,389,300. En 1791, on en fit un second; il se montait à 3,929,326 âmes. En 1811, la population blanche s'élevait à 7,000,000; et, en 1816, à 10,000,000 d'âmes et plus. Ces augmentations progressives portent à croire que la population des Etats-Unis doit doubler tous les *vingt ans*, tant que le pays offrira les mêmes avantages aux étrangers qui viennent s'y établir. Elle est aujourd'hui indépendante même des émigrations de l'Europe et des autres contrées du monde.

L'armée de terre est de 10,000 hommes, non compris la milice, qui est divisée en infanterie, cavalerie et artillerie. Elle est considérable dans quelques Etats. En Virginie, par exemple, elle monte à 62,000 hommes qui sont exercés tous les trois mois. Dans le Massassuchet, elle s'élève à 80,000 hommes. Enfin, la milice des Etats-Unis se compose d'un million d'hommes libres, depuis l'âge de 16 ans jusqu'à celui de 60. Tout citoyen est soldat. Elle est commandée par des officiers que nomme le président, qui est général en chef, de concert avec le conseil.

L'armée de mer s'accroît journellement. A la fin de l'année 1817, les Etats-Unis avaient 12 vaisseaux de ligne de 74 canons et plus; 19 frégates, 8 chaloupes de guerre, 4 batteries à vapeurs, indépendamment des bâtimens légers et de la flottille sur les lacs; les bâtimens des Etats-Unis vont commercer non-seulement sur toutes les côtes de l'Europe, mais même aux Indes Orientales, à la Chine, au cap de Bonne-Espérance : deux fois même ils ont tenté le voyage autour du monde. Une troisième expédition est en route pour le même but.

Population noire. — La presque totalité des esclaves noirs qui sont dans les Etats-Unis, estimés à *un million* 200 *mille* individus, appartiennent aux Etats du sud, depuis le Maryland jusqu'aux confins de la Louisiane, puisque du Delaware au Rhode-Island on n'en compte que 30,000, et que les Etats du Maine du New-Hampshire, du Massassuchet et de Vermont, n'en ont plus aucun.

Population des villes. — Une partie de la population des Etats-Unis vit du produit de l'agriculture; elle est dispersée dans les champs, ou bien elle habite les bourgs et les villages : l'autre subsiste du produit des manufactures, du commerce, de la navigation, et réside dans les villes.

Philadelphie, dans la Pensylvanie, contient	135,000 habit.
New-York, dans l'Etat du même nom,	100,000
Baltimore, dans le Maryland	46,000
Boston, dans le Massassuchet	40,000
Charles-town, dans la Caroline du sud,	36,000

La Nouvelle-Orléans, dans le delta de la Louisiane . . . . 20,000 habit.
(Ce delta est entièrement semblable à celui du Nil, en Egypte.)
Norfolk, dans la Virginie. 15,000

La plus grande des autres villes n'a pas au-delà de 10,000 habitans. Elles ne sont pas belles et somptueuses comme certaines villes de l'Europe, mais elles sont mieux aérées, plus spacieuses, et presque toutes entremêlées d'arbres et de jardins, qui leur donnent l'aspect et les agrémens de la campagne. Tout y présente le tableau de la grandeur : des places vastes et bien dessinées; des rues larges, alignées, parfaitement pavées, convenablement éclairées pendant la nuit par des réverbères placés sur des colonnes en bois peint, hautes de 7 pieds, éloignées les unes des autres de 30 pieds, alternant de la droite à la gauche de chaque rue, avec un couple de pompes à bras, placées de même dans chaque îlet ou intervalle formé par les rues transversales; des trottoirs de 10 à 12 pieds de large de chaque côté, et les maisons numerotées par pair et impair. La police de nuit y est faite avec la même exactitude que dans les plus grandes villes de l'Europe. L'Angleterre n'est pas mieux gardée par ses *veilleurs*, que les Etats-Unis par les leurs. On n'y voit point de mendians. Jamais on n'y trouve, comme dans toutes les villes des anciens continens, ces culs-de-sac, ces ruelles, ces allées, tous ces réduits sombres et cachés, qui sont des cloaques d'infection et des repaires de mauvaises mœurs. On n'y est pas choqué non plus par le spectacle dégoûtant du peuple faisant en plein jour ses ordures devant les passans de tout sexe et de tout âge.

Education. — L'Américain, persuadé qu'une bonne éducation est la meilleure fortune qu'un père puisse laisser à son fils, n'a rien négligé pour parvenir à ce but. Non-seulement, comme l'a judicieusement observé M. *Bonnet*, les colléges et les universités se sont perfectionnés et multipliés dans le nord, et les Etats du sud ont rivalisé avec ceux qui les avaient devancés, mais encore les quatre nouveaux Etats de l'union, qui ont été le résultat de la progression étonnante de la population, ont aussi leurs académies et leurs colléges; et les précautions spéciales et efficaces sont prises par les législatures respectives, pour que les moyens d'instruction soient progressivement proportionnés à l'accroissement de leur population relative, et à l'avancement des habitans dans les sciences et dans les arts.

Le cours de l'instruction est divisé en quatre époques :

Dans la première, on étudie Xénophon, Horace, les *Offices* de Cicéron, et l'arithmétique.

Dans la seconde, la géographie, Sheridan, la logique, Cicéron, *de l'Orateur*, les collections des poètes majeurs et mineurs, et les *Élémens* d'Euclide.

Dans la troisième, Tacite, Longin, la philosophie morale, les lectures de Blair, Locke, l'algèbre, la trigonométrie, le mesurage, l'arpentage, la navigation et les sciences coniques.

Dans la quatrième, Homère, les *Elémens de critique* de Kaims, l'astronomie, la physique, la chimie, et la *Philosophie de l'esprit humain*, de Stuart.

Il y a des maîtres d'école dans tous les villages, des académies dans toutes les petites villes.

Dans les districts éloignés, on choisit quelquefois des femmes qui savent bien montrer à lire, à écrire,

et l'arithmétique ; de sorte que l'on y rencontre rarement quelqu'un qui ne sache pas lire, écrire, tenir un compte.

Les sociétés littéraires, celles de bienfaisance et les établissemens de charité, ont suivi la progression des colléges et des universités. On trouve des imprimeries jusques dans les plus petites villes des Etats-Unis. Les journaux et les gazettes sont très-répandues dans les divers Etats, anciens et modernes. Elles parviennent, dans les endroits les plus reculés, une fois par semaine ; dans les villes du second ordre et dans les grandes villes, il en paraît le matin, à midi et le soir. Trois cents journaux et gazettes circulent dans ce pays. Quelques-unes de ces feuilles s'impriment en allemand.

La manière d'élever les jeunes Américains (dit M. le duc de la Rochefoucault-Liancourt) contribue beaucoup à leur former un caractère robuste, et à leur assurer une vie longue et sans infirmités. Livrés à eux-mêmes dès leur bas-âge, ils sont exposés sans précaution à l'influence du froid et de la chaleur, pieds nus, jambes nues, peu vêtus. Les enfans des riches ne sont pas beaucoup plus soignés que ceux des moins aisés. Souvent, dans les campagnes, ils vont deux fois par jour à des écoles distantes de 2 à 3 milles de la maison paternelle, et ils y vont seuls. Il est peu d'enfans Américains qui ne nagent avec hardiesse ; qui, à dix ans, ne manient un fusil, ne chassent, sans qu'il en résulte aucun accident, et qui ne montent à cheval avec adresse et témérité. Cette liberté, qu'on leur accorde, leur apprend à veiller à eux-mêmes : aussi, tout hardis qu'ils sont, ne manquent-ils pas de la prudence nécessaire pour éviter toute espèce d'accident, dont ne se ga-

rantiraient pas des enfans plus exactement surveillés. Ils deviennent des hommes forts, courageux et entreprenans, qu'aucune difficulté ne rebute, et forment une génération croissante aussi invincible dans son territoire, que celle qui les a précédés.

La description des hommes, des femmes, des enfans, et de leur éducation, par MM. de Nougaret, Bonnet, membres de plusieurs académies, et M. le duc de Liancourt, un des premiers économistes de France, prouve le cas que l'on doit faire de celle de M. Paw.

Justice. — Le même esprit qui a caractérisé la nation américaine au milieu de si grands événemens, elle l'a conservé à l'égard de la justice civile et de la justice criminelle, c'est-à-dire, que le jury, dans toute sa pureté, est la base de l'une et de l'autre. On a suivi d'abord dans toutes leurs formes et teneurs les lois civiles et criminelles de l'Angleterre; on y a ensuite introduit les changemens indiqués par la différence du gouvernement et des mœurs. Chacun des Etats est indépendant des autres. Il a ses lois, ses cours de justice, ses impôts, son armée, ses revenus; mais ils sont tous réunis par l'acte de confédération de 1788, et forment une république fédérative.

Religion. — C'est le pays de la liberté non-seulement pour les cultes et les consciences, mais encore pour la sûreté personnelle. Aussi trouve-t-on souvent réunis dans le même endroit, des catholiques, des luthériens, des réformés, des anglicans, des presbytériens, des quakers, des damplers, des frères moraves, des méthodistes, des mennonites, des anabaptistes, des unitaires, des juifs, etc.

Manufactures. — Leur nombre s'accroît et se per-

fectionne journellement. Le produit des manufactures, qui, en 1795, ne s'élevait qu'à 7 millions de dollars, monte aujourd'hui à 80 (400,000,000 tournois); le dollar équivaut à 5 liv. On trouve dans les villes des ouvriers et des artisans dans tous les genres. Les arts mécaniques et tous ceux qui ont rapport au luxe font sans cesse de nouveaux progrès et des découvertes intéressantes et utiles.

Monnaie. — La monnaie la plus commune dans tous les Etats est le *dollar*, ou piastre d'Espagne divisée en cent parties appelées *cent*; les *guinées*, quelques *portugaises*, et des *quadruples* espagnoles.

Finances. — Les finances sont dans l'état le plus florissant. Tous les revenus du gouvernement consistent dans les produits des douanes extérieures. Dans les dix dernières années, elles ont parcouru une échelle de 12 à 18 millions de dollars. En 1816, les revenus se sont montés à 65 millions de dollars, et ont surpassé de 9 millions les dépenses. Le capital de toutes les richesses et de toutes les prospérités croissantes des Etats-Unis est estimé de 5 à 6 milliards de dollars (30 milliards tournois), et le revenu de ce capital, de 350 à 400 millions.

Banque. — Il y a dans les Etats-Unis une Banque dite nationale. *Boston*, *New-York*, *Philadelphie*, *Baltimore*, *Alexandrie*, *Charlestown*, et presque toutes les principales villes de chaque Etat, ont aussi au moins une Banque sous la protection et la surveillance spéciale de leurs législatures respectives. Elles ont la même solidité que la Banque nationale, et offrent de grands avantages pour les placemens. Les effets de ces Banques, et sur-tout de celle dite nationale, se négocient

en Europe. Les papiers mis en circulation par toutes les Banques des Etats-Unis, qui sont au nombre de cent, sont évalués à environ 40 millions, qui, joints au numéraire que l'on croit n'être que de 30 millions, porte la monnaie circulante à 70 millions de dollars (350,000,000 tournois). Les capitaux de la totalité de ces Banques se montaient en 1795 à 19 millions de dollars; on estime qu'ils arrivent aujourd'hui à 80 millions de dollars.

Commerce extérieur. — Les produits nets de la navigation et du commerce extérieur n'étaient estimés en 1795 qu'à environ 13 millions de dollars; ils sont aujourd'hui de 40 millions. En 1795, la somme des marchandises importées s'est montée à 20 millions de piastres; celle des denrées exportées, à 4,715,556 dollars. L'exposé suivant indiquera la part que chacun des Etats commerçans a eue dans cette exportation.

Le New-Hampshire	330,420 dollars.
Le Massassuchet	7,025,707
Le Rhode-Island	1,222,890
Le Connecticut	4,029,447
La Nouvelle-York	10,261,356
La Nouvelle-Jersey	130,818
La Pensylvanie	10,518,268
La Delaware	158,046
Le Maryland	5,810,857
La Virginie	3,490,283
La Caroline du nord . . .	472,429
La Caroline du sud	4,999,077
La Géorgie	695,969

Depuis cette époque, l'exportation est quadruplée,

et l'importation diminuée d'un quart et plus, par rapport aux manufactures qui se sont introduites et multipliées aux Etats-Unis, et à l'agriculture qui s'étend tous les jours de plus en plus.

Depuis octobre 1776 jusqu'à la fin de septembre 1797, la valeur des denrées exportées a été de 51 millions 284,710 dollars, pour lesquelles on a employé mille navires du port de 600 tonneaux, tandis que 300,000 tonneaux avaient suffi au commerce de 1789.

En 1805, les importations montèrent à 96 millions, et les exportations à 95,565,000 dollars.

En 1816, le montant des exportations des Etats-Unis était, au 30 septembre de la même année, de 81,920,452 dollars, dont 64,781,896 de produits étrangers.

En moins d'un an, l'Amérique septentrionale a récolté chez elle *mille* balles de coton, et fabriqué tous les draps pour son usage. Le lin et le chanvre ont été une source abondante de profits pour ce pays. Le vin de groseille offre à l'agriculteur une branche de production qui pourrait devenir importante aux Etats-Unis, diminuer l'importation des vins d'Europe, et suppléer, d'une manière avantageuse, les liqueurs fortes. Les cidres et les poirées y peuvent être aussi d'un excellent profit, même quand les vins y seront devenus une production essentielle.

Les laines, la potasse, les farines, le maïs, la soie, le tabac, la cire, les salaisons, les chevaux et les bois forment des branches essentielles dans le commerce de ce pays.

Commerce intérieur. — Le cabotage des Etats-Unis n'a pas 400 lieues de longueur, tandis que celui de

l'Europe en a plus de 2000. Les navigateurs des Etats-Unis, dans un cas de détresse, rentrent toujours chez eux; au lieu que ceux d'Europe sont souvent contraints, dans ces fâcheuses circonstances, de prendre asile dans des ports ennemis. Par le moyen des lacs, des rivières et des fleuves dont ce pays abonde, toutes les parties des Etats-Unis seront affranchies des incertitudes et des dangers de la mer, sur-tout lorsqu'un petit nombre de canaux de navigation auront réuni les eaux du Mississipi à celles du Penebscot dans l'Etat du Maine.

Les Français établis sur l'Ohio ont fait d'assez bons vins avec le fruit de différentes vignes sauvages que la nature produit dans ces pays, particulièrement avec le raisin noir appelé *renard*. Dans les Etats du Nord, dans ceux du centre, on prépare le sucre d'érable, que bien des personnes estiment autant que celui de la canne à sucre.

Ce que personne ne pourra révoquer en doute, ce sont les plus hautes idées des avantages de tout genre que procurent aux habitans des heureuses contrées du Nord de l'Amérique un climat en général doux et salubre, un sol fertile, des mœurs saines, de bonnes lois et un gouvernement modéré. Par l'effet de toutes ces causes combinées, de ces bienfaits de la Providence, les hommes multiplient, sans se nuire, sur cette terre favorisée.

Plantes des Etats-Unis.

La flore des Etats-Unis, y compris les Florides, c'est-à-dire, toute la région qui s'étend vers l'est, depuis le Mississipi jusqu'à l'Océan, et vers le sud, depuis le

golfe Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique, peut se diviser en deux parties, dont l'une renferme tous les végétaux communs à tout le pays, et l'autre, ceux qui ne se trouvent que dans quelques provinces particulières.

Dans le New-Jersey, le long de la rivière du nord, l'on observe une variété de chêne rouge (*quercus rubra*), dont le gland est renflé à sa partie moyenne; le chêne blanc (*quercus alba*); et parmi les différentes espèces ou variétés de noyers, le *juglans tomentosa* (noix trompeuse), et le *juglans minima* (la petite noix) : dans les lieux bas et humides, où l'eau séjourne presque toute l'année, on trouve le *juglans hickery* (noix hickery), le *quercus prina aquatica*, qui rentre dans la série des prinus, et qui, suivant M. Michaux, n'est pas mentionné dans l'histoire des chênes de l'Amérique septentrionale. Les vallons sont plantés de frênes, de platanes, de *cornus florida*, de peupliers, et surtout de quercitron (*quercus tinctoria*), connu dans le pays sous le nom de black-oak, chêne noir.

Le chêne quercitron est fort commun dans tous les Etats du nord, dans l'ouest des montagnes Alleghanys : il est plus rare dans la partie basse des deux Carolines et de la Géorgie. On le distingue au milieu de ce grand nombre d'espèces et de variétés de chênes, dont les feuilles varient quant à la forme, suivant l'âge, d'abord par la pétiole, les nervures et les feuilles, qui sont, dès le printemps, jaunâtres et comme pulvérulentes; ensuite, par la couleur jaune qui devient d'autant plus sensible que l'hiver approche; tandis que dans les autres espèces de chênes, le pétiole, les

nervures et les feuilles elles-mêmes, sont d'un vert plus ou moins foncé : cette couleur s'obscurcit vers l'automne, et passe à un rouge plus ou moins prononcé. L'écorce du *quercus cinerea* offre, il est vrai, la même propriété que celle du quercitron ; mais il est facile de les distinguer, puisque le *quercus cinerea* ne croît que dans les lieux les plus secs et les plus arides des Etats méridionaux, qu'il a rarement plus de 4 pouces de diamètre et 18 pieds de haut, et que ses feuilles sont lancéolées, au lieu que le quercitron s'élève à 80 pieds, et que ses feuilles sont à plusieurs lobes et très-longues.

Les espèces et variétés de noyers naturels aux Etats-Unis sont très-multipliées. On les remarque dans une étendue de plus de 800 lieues du nord au sud, et de 500 de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, de l'extrémité nord des Etats-Unis jusqu'au Mississipi.

Dans la Pensylvanie, M. Piles est chargé, à Philadelphie, d'un beau cabinet d'histoire naturelle, qu'il s'occupe continuellement à enrichir, l'on y trouve tout ce que renferme celui de Paris ; et M. William Hamilton possède, sur le bord du Schuylkill, à 4 milles de Philadelphie, un magnifique jardin botanique, situé dans une position agréable et peu commune. Sa collection de plantes exotiques est très-considérable, notamment en plantes de la Nouvelle-Hollande. Tous les arbres et arbustes des Etats-Unis qui peuvent passer l'hiver en pleine terre à Philadelphie, sont répartis dans les bosquets d'un jardin anglais. On voit dans le manuscrit d'une *Flora lancastriensis*, dont M. Mulhenberg, ministre luthérien de Lancaster, a com-

mencé à s'occuper depuis 1784, que le nombre des espèces décrites s'élevait déjà, en 1804, à plus de 1200, dont 125 graminées.

On trouve à Columbia, à un mille de la Susquehannah, l'assimier (*annona triloba*), dont le fruit, de la grosseur d'un œuf de poule, est agréable à manger. Cet arbuste croît aussi dans les environs de Philadelphie.

Les chênes *blancs*, *rouges*, *quercitrons*; les châtaigniers, les érables, sont les arbres qui dominent dans les forêts. Sur le sommet des collines, l'on remarque le *quercus banisteri* : les *kalmia latifolia* occupent tous les lieux découverts ; le chêne à feuilles de saule (*quercus phellos*) croît dans les marais. Les bords de la Juniata sont couverts d'*andromeda*, de *vaccinium*, et sur-tout d'une espèce de *rhododendrum*, dont les fleurs sont parfaitement blanches. Les filets des étamines sont aussi d'une couleur blanche et d'un tiers moins longs que la corolle ; les anthères d'un rose pâle, et les feuilles plus obtuses et moins grandes que dans le *rhododendrum maximum*; ce qui semble en faire une espèce particulière. Ce bel arbrisseau se retrouve aussi dans les montagnes de la Caroline du nord. Le *magnolia* est très-commun dans les environs de la Juniata; on l'appelle dans le pays l'arbre à concombre (*cucumber-tree*). Les habitans des parties reculées de la Pensylvanie, de la Virginie, et même des contrées de l'ouest, en mettent les cônes encore verts infuser dans le *wiskey* (eau-de-vie faite avec le seigle), ce qui lui donne beaucoup d'amertume. Cet amer est très-accrédité dans le pays contre les fièvres intermittentes. Les *pommiers* de toute espèce viennent à merveille, tant à

l'est qu'à l'ouest des monts Alleghanis, où l'on voit des arbres à hautes tiges venus de pepins, qui donnent des pommes de 8 à 9 pouces de circonférence.

L'*érable à sucre* est très-commun dans toute la partie de la Pensylvanie qu'arrosent la Monongahéla et l'Alleghany. Cet arbre se plaît de préférence dans les pays froids, humides et montagneux, et sa sève est d'autant plus abondante, que l'hiver a été plus rigoureux. C'est au mois de novembre que l'on perce ces arbres pour en recevoir la sève, que l'on fait cuire jusqu'à la consistance du sucre terré de première cuite, et dont elle a la couleur, personne ne s'occupant de le raffiner.

Sur l'Alleghany-Ridge, qui est le chaînon le plus élevé de la Pensylvanie, on trouve des arbres de la plus haute élévation. Ceux qui dominent dans les bois, sont le chêne blanc, rouge et quercitron, le hêtre, le tulipier et le *magnolia acuminata*. Au pied de la montagne du *Laurier*, commence la riche et fertile vallée de *Ligonier*, qui dépendait du Canada ou de la Louisiane, lorsque ces pays appartenaient à la France. Le nom de cette montagne vient sans doute de la grande quantité de *kalmia latifolia*, de 8 à 10 pieds de hauteur, qui occupent tous les endroits un peu découverts, et de celle de *rhododendrum maximum*, qui tapissent les bords des torrens; car les habitans appellent assez généralement *laurel* (laurier), le *rhododendrum*, ainsi que le *kalmia latifolia*. Quelques-uns désignent encore ce dernier arbrisseau sous le nom de *callico-tree*, dont les feuilles, dit-on, font mourir les moutons qui en mangent.

On trouve dans la vallée de Ligonier et dans les

montagnes de la Caroline du sud, une nouvelle espèce d'*azalea*, qui s'élève rarement au-dessus de 5 pieds. Cet arbrisseau croît exclusivement dans les montagnes; il ne se trouve que dans les lieux frais, ombragés, et dont le sol est très-fertile. Ses racines, de couleur citron, ne se divisent point, s'étendent horizontalement à une très-grande distance, et donnent naissance à quelques rejetons qui s'élèvent rarement à plus de 18 pouces. Les racines et l'écorce froissées donnent une odeur désagréable, mais le fruit fournit une excellente huile.

Le long des torrens qui coulent dans les environs de West-Liberty-Town, il croît une espèce d'*azalea* qui s'élève de 12 à 15 pieds. Ses fleurs, parfaitement blanches, et plus grandes que celles des autres espèces connues, répandent l'odeur la plus suave. L'*azalea coccinea*, dont la fleur est de couleur capucine, croît au contraire sur le sommet des montagnes, et fleurit deux mois auparavant.

Avant d'arriver à Greensburg, on remarque quelques parties de bois exclusivement composées de chênes blancs (*quercus alba*), dont le feuillage, d'un vert beaucoup plus tendre, tranche assez agréablement sur celui des autres espèces d'arbres d'une couleur plus foncée.

A 10 milles de Charlestown, dans la Caroline du sud, on trouve dans le jardin d'agriculture de cette province une belle collection d'arbres et de plantes d'Amérique, ainsi qu'un grand nombre de vegétaux utiles de l'ancien continent, et dont quelques-uns annoncent la végétation la plus vigoureuse. On y remarque entre autres, dit M. Michaux, deux *ginkgo biloba*

plantés en 1797, et qui au bout de sept ans avaient déjà plus de 30 pieds d'élévation; plusieurs *sterculia plantanifolia*, qui ont donné des graines en 1799; enfin, plus de 150 *mimosa illibrissin*, dont le premier pied, venu d'Europe à l'époque ci-dessus, avait, en 1804, dix pouces de diamètre.

Dans les Etats de l'Ohio, du Kentuck et du Tenessée, les bois que l'on emploie pour la construction des navires, sont, le chêne blanc (*quercus alba*), le chêne rouge (*quercus rubra*), le chêne noir (*quercus tinctoria*); une espèce de noyer (*juglans pig-nut*), noix-cochon; le cerisier à grappes (*cerasus virginiana*), et une espèce de pin dont on se sert, tant pour la mâture que pour les parties du bâtiment qui exigent un bois plus léger.

Douze lieues avant d'arriver à Marietta, on trouve sur la rive droite de l'Ohio, et à 3 milles de ce fleuve, des platanes (*platanus occidentalis*). Cet arbre, dont le tronc, à 2 pieds d'élévation, est renflé d'une manière prodigieuse, à 4 pieds au-dessus de la surface du sol, a 47 pieds de circonférence; il conserve la même dimension jusqu'à la hauteur de 20 pieds, où il se partage en plusieurs branches d'une grosseur proportionnée. Nombre de curieux se sont amusés à donner plusieurs coups de bûche en différens endroits, pour se convaincre qu'il ne fût pas creux.

A 15 milles au-dessus de la rivière Muskingum, dans une petite île de l'Ohio, on trouve un platane (*platanus occidentalis*) dont la circonférence, à 5 pieds de terre, où la tige est plus uniforme, est de 41 pieds 8 pouces, ce qui fait environ 14 pieds de diamètre. Dans le Kentuck, les platanes ont communément

17 pieds de circonférence. Cet arbre croît dans les endroits humides.

Après le platane, le tulipier (*liriodendrum tulipifera*), nommé, par les Américains des contrées de l'ouest, *poplar*, est le plus gros arbre de l'Amérique septentrionale. Sa circonférence va quelquefois au-delà de 19 pieds. Le Kentuck est le pays natal des tulipiers : on voit des parties de bois qui en sont exclusivement composées.

Les arbres que l'on trouve ordinairement dans les forêts qui bordent l'Ohio, sont le platane (*platanus occidentalis*), le tulipier, le hêtre, le frêne, le *magnolia acuminata*, le *celtis occidentalis*, l'*acacia*, l'érable à sucre, l'érable rouge, le *populus nigra*, plusieurs espèces de noyers ; les arbrisseaux les plus communs sont les saules, l'*annona triloba*, l'*evonimus latifolius*, et le *laurus bensoin*.

Les rives de la grande Kennaway sont bordées de saules, surmontés d'érables à sucre, d'érables rouges, de frênes, dominés par des platanes, des magnoliers et des hêtres.

Dans le sol des contrées de l'ouest, du côté d'Alexandrie, le *stramonium* pousse d'une manière surprenante. Ses feuilles servent aux voyageurs à recouvrir les plaies faites au dos de leurs chevaux par le froissement de la selle. Le *bouillon blanc* est la deuxième plante européenne qui a très-multiplié dans les Etats-Unis. Elle est très-commune sur la route de Philadelphie à Lancaster. Dix milles avant d'arriver à Mays-Lick, et 8 milles après qu'on l'a quitté, les arbres qu'on observe sont des chênes blancs (*quercus alba*), des féviers (*gleditsia triacanthos*), et des noyers (*juglans hickery*),

dont le peu d'élévation semble être causé par les mines de sel que le sol renferme.

Le long de la rivière Dicks, on voit des cèdres de Virginie, des chênes noirs, des noyers *hickery*, des *gleditsia triacanthos*; le *guilandina dioica* (le cafier), des *ulmus viscosa*, le *morus rubra*, le *corylus*, *l'annona triloba* (l'assimier).

Après qu'on a quitté la rivière Green, on rencontre, exclusivement à toutes autres espèces d'arbres, des hètres d'un diamètre proportionné à leur grande élévation, et dégarnis de leurs branches jusqu'à 25 pieds de terre.

Dans les *barrens* du Kentuck, on trouve plusieurs espèces de vignes sauvages rampantes, et notamment celle appelée par les habitans *raisin d'été*. Les grappes en sont aussi grosses, et les raisins d'une aussi bonne qualité que ceux des vignes des environs de Paris, avec cette différence (observe M. Michaux) que les grains en sont moins serrés. Les arbres qui bornent les barrens ou prairies du côté du Ténessée sont, en général, des chênes à poteau (*post oaks*) *quercus obtusiloba*, dont le bois, à cause de sa bonté, sert préférablement aux clôtures. On aperçoit çà et là, dans la prairie, des chênes noirs (*quercus nigra*), des noyers (*juglans hickery*), de 15 pieds de haut; de petits saules de 2 pieds de haut (*salix longirostris*), quelques sumachs, et de l'herbe fort haute que les habitans brûlent tous les ans.

Dans les terrains fertiles du Kentuck, les principales espèces d'arbres sont les suivantes : *cerasus virginiana* (le cerisier), *juglans oblonga* (la noix blanche), *pavia lutea* (buck-eye); *fraxinus alba*, *nigra*, *ce-*

rulea; *celtis foliis villosis* (ack-berry); *ulmus viscosa* (slippery elm); *quercus imbricaria* (blac jack oak); *guilandina dioica* (le cafier); *gleditsia triacanthos* (honey locust); et l'*annona triloba* (papaw), qui s'élève jusqu'à 30 pieds. Dans les parties fraîches et montueuses, et le long des rivières dont les bords ne sont pas escarpés, on trouve le *quercus macrocarpa* (overcup-white-oak), dont les glands sont de la grosseur d'un œuf de poule; l'*acer saccharinum* (sugar maple); le *fagus sylvatica* (beech); le *platanus occidentalis* (platane); le *liriodendrum tulipifera* (white and jellow poplar), et le *magnolia acuminata* (cucumber tree), qui tous acquièrent jusqu'à 20 pieds de circonférence. Les deux espèces de tulipiers à bois blanc et jaune n'ont aucun caractère extérieur, soit dans leurs feuilles, soit dans les fleurs, qui puisse les faire distinguer l'un de l'autre. C'est au moyen d'une entaille qu'on les reconnaît avant de les abattre.

Dans les terres de deuxième classe, se trouve le *fagus castanea* (châtaignier); *quercus rubra* (chêne rouge); *quercus tinctoria* (chêne noir); *laurus sassafras* (sassafras); *diospiros virginiana* (persimon); *liquidambar styraciflua* (swet gum) gommier odorant; *nyssa villosa* (gum-tree), gommier qui ne donne ni gomme ni résine.

Les terres de troisième classe ne produisent guère que des chênes noirs et rouges, des chênes châtaigniers de montagne (*quercus prinus montana*), des pins, et quelquefois des cèdres de Virginie.

Le *juglans-pacane* (le pacanier) ne se trouve pas avant l'embouchure des rivières Cumberland et Ténessée. Ce noyer ne croît pas non plus à l'est des monts

Alleghanys. La *lobelia cardinalis* croît abondamment dans tous les lieux frais et humides, ainsi que la *lobelia sphilitica* : celle-ci est plus commune au Kentuck que dans les autres parties des Etats-Unis. Le *laurus-besoin* (le bois à épice) s'y trouve aussi en quantité. Les deux genres *vaccinium* et *andromeda*, qui forment une série de plus de trente espèces, sont très-multipliés dans les Etats de l'est, et l'*andromeda arborea* dans ceux de l'ouest et la région calcaire. Une grande espèce de roseau articulé (*arundinaria macrosperma cane*), qui a dans les bois 3 à 4 lignes de diamètre et s'élève à 7 à 8 pieds, parvient jusqu'à 20 pieds dans les marais qui bordent le Mississipi, et acquiert une grosseur proportionnée.

Le *ginseng-nisi* (cuisses d'homme), panax-quintifolia, se trouve en Amérique depuis le bas Canada jusque dans l'Etat de Géorgie, ce qui comprend une étendue de plus de 500 lieues : on le trouve aussi aux environs de New-York et de Philadelphie, ainsi que dans les Etats du nord situés entre les montagnes et la mer. La forme de ses racines est ordinairement elliptique; et lorsqu'elle est bifurquée, ce qui est assez rare, une des divisions est toujours beaucoup plus grosse et plus longue que l'autre. Les graines du ginseng sont d'un rouge éclatant, et accolées l'une à l'autre : elles sont assez semblables, pour la forme et la grosseur, à celles du chèvrefeuille des bois; lorsqu'on les a débarrassées de la substance qui les enveloppe, elles sont aplaties et demi-circulaires : leur saveur est plus aromatique et moins amère que celle de la racine. Un mois ou deux après qu'on les a cueillies, elles deviennent huileuses. Cette plante est la même que celle

qui croît dans la Tartarie, et dont la racine a des qualités si précieuses aux yeux des Chinois. Le ginseng du Kentuck se vend en Chine à raison de 525 francs la livre.

Les pommiers et six espèces de pêchers, les unes hâtives, les autres tardives, dont la chair est *blanche*, *rouge*, *jaune*, quitte ou ne quitte pas le noyau, viennent aux Etats-Unis dans la dernière perfection. Ces pêchers (dit M. Michaux), qui n'ont jamais été greffés ni taillés, sont en plein vent, et donnent des pêches de forme ovale et plus grosses que les pêches de vigne d'Europe : ils poussent si vigoureusement, que dès la quatrième année ils sont en plein rapport. On y met les cochons pendant les deux mois qui précèdent la maturité des fruits : ces animaux recherchent avec avidité les pêches qui tombent en grand nombre, et en cassent les noyaux pour en manger l'amande.

Sur les bords de la Roaring-River, dans le Cumberland, on y trouve réunis les *magnolia auriculata*, *macrophilla*, *cordata*, *acuminata* et *tripetala*. Ces arbres sont remarquables par la beauté de leur feuillage, de leurs fleurs, et sur-tout par la bonté de leurs fruits.

On rencontre, dans les forêts du Ténessée, beaucoup de pins (*pinus mitis*), des chênes *chinquapins*, *quercus prinus chinquapins*, qui s'élèvent rarement à plus de 3 pieds, et dont quelques-uns sont tellement chargés de glands, qu'ils sont courbés jusqu'à terre ; l'arbre à oseille (*sorel-tree*), l'*andromeda arborea*, qui s'élève jusqu'à 40 pieds dans les montagnes, ferait un des plus beaux ornemens des jardins d'Europe, par ses belles panicules de fleurs blanches. Ses feuilles sont très-acides, et quelques habitans les préfèrent au Su-

mach, pour la teinture en noir. Le févier (*gleditsia triacanthos*) y est très-commun, ainsi que l'arbre qui, par la forme de ses fruits et la disposition de ses feuilles, paraît avoir beaucoup de rapports avec le *sophora Japonica*, dont le bois sert aux Chinois pour teindre la soie en jaune. Cet arbre s'élève rarement au-dessus de 40 pieds, et croît de préférence sur les *knobs*, espèce de petits monticules dont le sol est très-riche. Des saules de 18 pieds ornent les bords des rivières. Le coton que l'on cultive au Ténessée est un peu plus estimé que l'espèce que l'on désigne sous le nom de coton à semences vertes (*green seeds coton*), dont elle n'est qu'une légère variété.

Les autres arbres du Ténessée sont : le chêne rouge et le quercitron; le *quercus catesbæi*, et le *quercus obtusiloba*; l'érable à sucre, le frêne, le marronier à fleurs jaunes, les *magnolia grandiflora*, *acuminata*, *auriculata*, *tripetala*; le *nissa flora*; le châtaignier, qui s'élève à une hauteur prodigieuse; les *kalmia latifolia*, le *callico-tree*. Cet arbrisseau, qui a jusqu'à 15 pieds de haut, donne les plus belles fleurs que l'on connaisse; enfin, des *pois sauvages*, dont les bestiaux sont fort avides.

Dans les Carolines et la Géorgie, la masse des forêts est principalement composée de *chênes*, de *noyers*, d'*érables*, de *plaqueminiers*, de *tulipiers*, de *châtaigniers*, qui s'élèvent jusqu'à 80 pieds, et de *pins* (pinus palustris); le *cyprès* à feuilles d'acacia; le *gleditsia monosperma*; le *chêne lyré*; le *noyer* à grappes, dont les noix sont petites et se cassent facilement entre les doigts; le *chêne aquatique*; l'*érable rouge*; le *magnolia glauca*; le *liquidambar styraciflua*; le *nyssa-villosa*; le *gordonia lasyanthus*, et le *laurus caroliniensis*.

La *barbe espagnole* (tillandsia usneoïdes), espèce de mousse de couleur grise, qui a plusieurs pieds de longueur, et qui croît en abondance sur les chênes et autres arbres, est encore une plante qui est particulière au bas pays, ainsi que le *riz*.

Les bois de charpente, dont les espèces se sont le plus généralement répandues, sont le *chêne à feuilles de saules* (quercus phellos); le *chêne marronier* (quercus prinus), qui, dans les Etats méridionaux, s'élève à une grandeur énorme, et qu'on estime presque autant pour ses glands farineux que pour son bois; le *chêne* blanc, le rouge, le quercitron; le *bois gentil*, dont le fruit donne un goût agréable à la chair des oiseaux qui s'en nourrissent : viennent ensuite deux espèces de *noyers*, le blanc et le noir, ou l'hiccory, précieux par l'huile de ses noix. Le *châtaignier* et l'*orme* d'Europe abondent aussi dans les forêts de l'Amérique, indépendamment d'autres espèces qui ne se trouvent que dans ce pays. Le *sassafras* et le *tulipier*, ainsi appelé parce que sa fleur a la forme, les nuances et l'éclat de la tulipe, plus sensibles au froid que les premiers, rampent en arbrisseaux sur les confins du Canada, se montrent en arbres dans les contrées du centre, et sur les brûlans rivages de l'Atamaha prennent tout l'accroissement et se parent de toute la beauté dont leur espèce est susceptible. L'*érable à sucre*, au contraire, ne se rencontre dans les provinces méridionales que sur les flancs septentrionaux des collines, tandis qu'il est fort multiplié dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre, où le climat plus âpre le fait venir à sa grandeur naturelle. Il y en a de deux espèces. Le sucre qu'ils fournissent est bien différent : l'un s'appelle *sucre d'érable*,

et l'autre sucre de *plaine*. L'arbre qui porte la gomme odorante (*liquidambar styraciflua*), le bois de fer (*carpinus ostria*), le *micocoulier*, les *platanes*, sur les bords de l'Ohio, à l'ouest des monts Alleghanys, qui ont à peu-près le même diamètre que le célèbre *dragonier* d'Orotava, à Ténériffe; le grand *cyprès*, dont les branches s'étendent en parasol et préservent les bestiaux de l'ardeur du soleil, l'orme d'Amérique, le *peuplier* noir, le *taccamahaca*, se trouvent dans tous les lieux des Etats-Unis où le sol leur convient, sans montrer une grande préférence pour un climat plutôt que pour un autre. Les marécages, soit fangeux, soit desséchés, dont le fond est sablonneux et léger, sont peuplés de la famille précieuse des *pins*, dont les principales espèces sont : le *pin de Pensylvanie*, le *sapin commun*, et le beau *sapin hemlock*; le *pin noir*, le blanc et celui de *Weymouth*; le *larix*, l'*arbre de vie*, le *genévrier* de Virginie, et le *cèdre* rouge d'Amérique.

Parmi les arbrisseaux et les arbustes très-multipliés sur tous les points des Etats-Unis, je ne nommerai que l'arbre à franges (chionantus), l'*érable* rouge, le *sumach*, le chêne vénéneux (*rhus radicans*), le *mûrier* rouge, le prunier (*persimon*), le *faux acacia*, et l'acacia à triple épine (*gleditsia triacantha*).

Les herbacées communes et les petits arbustes que l'on cultive dans les jardins anglais et français, et qui par là sont mieux connus de la généralité des lecteurs, sont : le *collinsonia*, qui, ainsi que toutes les espèces chicoracées, sert de remède aux Indiens pour la morsure du serpent à sonnettes; plusieurs jolies espèces de *phlox*, le *pommier* épineux, le *lilas* de Pensylvanie,

et le *martagon* doré, l'*œnothera biennal*, ainsi que diverses espèces d'*aster*, de *monarda* et de *rudbeckia*.

Parmi les fleurs diverses qui ornent et parfument les vallées du Kentuck, on remarque la *couronne impériale*, la plus belle fleur qu'il y ait au monde; celle du *cardinal*, si vantée par sa couleur écarlate; le *laurier à tulipes*, qui porte des fleurs et des graines plusieurs mois de suite.

Les végétaux de la Pensylvanie et des Etats septentrionaux croissent dans les montagnes du sud, et les plantes du Canada peuplent les hauteurs des premiers. On y retrouve le *sorbier* à petites feuilles d'un vert foncé, parmi lesquelles se confondent des fleurs en grappes écarlates intercalées de graines d'un noir de jais.

Mais c'est dans la Virginie, dans les Etats du sud et de la Floride, que la flore américaine étale ses principales merveilles. L'éternelle verdure des vastes savanes, la solennelle magnificence des forêts primitives, et la sauvage exubérance des marécages, offrent à l'admiration du botaniste étonné tout ce que la forme, la couleur et le parfum ont d'attraits, pour récréer les sens et fixer l'attention.

Parmi les végétaux, habitans des bas rivages de la Floride, de la Géorgie et de la Caroline méridionale, on distingue le *mangrove*, le seul arbuste qui peut fleurir dans les lieux salés; l'odorant *pancratium* de la Caroline, dont les fleurs ont le blanc de la neige, et la magnifique *lobelia cardinalis*.

Au milieu des savanes et sur les collines arrondies on voit croître le superbe *palmier*, le *chêne* vert, le *laurier* odorant (*laurus borbonia*), le *laurier* commun, le *cèdre* rouge et le *pin*, qui étend au loin son feuil-

lage et son ombre; la colonne droite et argentée du figuier *papayer*, qui s'élève à 20 pieds de haut et que couronne un dais de feuilles larges et découpées, forme une des belles décorations de cette scène délicieuse; tandis qu'à côté, les fleurs parfumées et le fruit sucré légèrement acidulé de l'oranger, qui se reproduit sous tant de formes différentes, réalisent, dans ces contrées, la fable des Hespérides; le *papayer*, l'un des plus beaux arbres que l'on connaisse, dont la fleur a l'odeur du muguet, le fruit la forme et la grosseur du melon; le *sylphium*, qui distille d'un long épi une gomme jaunâtre; et le *magnolier*, qui s'élance de son sol calcaire à la hauteur de 100 pieds, et quelquefois au-delà: son tronc, parfaitement droit, est surmonté d'une tête épaisse et volumineuse; son feuillage, d'un vert obscur, affecte une forme conique: au centre des couronnes de feuilles qui terminent les branches, s'épanouit une fleur du blanc le plus pur; cette fleur, la plus grande et la plus odorante des fleurs, qu'à sa forme on prendrait pour une grande rose, est remplacée par un fruit en forme de cône cramoisi, ressemblant à celui du pin, et qui en s'ouvrant laisse voir, suspendues à des fils déliés de 6 pouces au moins, des semences arrondies en grains du plus beau corail rouge. C'est ainsi que par ses fleurs, par son fruit et par sa grandeur, le magnolier surpasse ses rivaux.

Les arbres qui croissent dans les savanes appartiennent à l'espèce aquatique; ce sont le *magnolia glauca* (l'arbre à castor), l'*olivier* d'Amérique, et le *gordonia lasianthus*, argenté de fleurs odorantes ou réunies en grappes, forment de petits bois percés à

jour; tandis que sur la plus grande partie de la savane on aperçoit un herbage long et succulent, entremêlé de plantes et d'arbrisseaux; l'*herbe au bison* (tripsacum dactyloïdes); une espèce de *trèfle*, voisine du trifolium repens, que M. Barton a distinguée par le nom de trifolium bisonicum, trèfle du bison; la *myrthe à cire*, avec plusieurs espèces d'*azalea*, de *kalmia*, d'*andromeda* et de *Rhododendron*, sortant en touffes ou épars d'un sol libéral, entrelacées tantôt par la *grenadille pourprée*, d'autres fois par la capricieuse *clitoria*, qui ornent leurs voûtes de festons, étalent dans ces contrées toute la richesse de leurs beautés inimitables. Les bords des étangs, ainsi que les lieux bas et bourbeux, se parent des fleurs azurées et brillantes de l'*ixia*, des fleurs dorées de la *canna lutea*, et des touffes roses de l'*hydrangia*; tandis qu'une infinité de riantes espèces de *phlox*, avec la craintive *sensitive*, l'irritable *dionée*, l'*amaryllis atamasco*, couleur de feu, et les rangs impénétrables du palmier royal (*yucca gloriosa*), forment aux bois une ceinture variée, et marquent les limites douteuses des savanes, qui s'élèvent imperceptiblement vers les forêts.

Les marécages qui dans toutes les saisons, même au cœur de l'été, sont couverts d'eau presque partout, se font distinguer du terrain sec par les tiges mouvantes et pressées de la *canne* (arundo gigantea), par le feuillage léger du *nyssa aquatica*, par le *taccamahacca*, l'*arbre à franges*, et le *cyprès blanc* (cupressus disticha). Ce dernier est peut-être, de tous les arbres d'Amérique, le plus pittoresque. Il se compose de 4 ou 5 énormes arcs-boutans ou piliers, qui, en se réunissant à-peu-près à la hauteur de 7 pieds, forment une

espèce de voûte d'où jaillit une colonne droite de 18 à 19 pieds, sans aucune branche, mais qui se termine en un chapiteau plat de la forme d'un parasol, garni de feuilles agréablement découpées et du vert le plus tendre. L'aigle et la grue habitent cette plate-forme aérienne ; et les perroquets qu'on y voit sans cesse voltiger, y sont attirés par les semences huileuses renfermées dans de petits cônes suspendus aux branches, dont ils sont très-friands.

Parmi plusieurs centaines de plantes dont je n'ai pas parlé, on peut décrire avec un plaisir toujours égal la profusion des divers *lupins* colorés et des *palmiers* nains, qui, naissant au milieu des forêts de pins, en égayent l'aspect sombre, la *vigne* sauvage, les *courges*, les *bigonia*, et quantité d'autres plantes rampantes qui montent au faîte des arbres, comme pour y chercher le soleil et lui présenter leurs fleurs et leurs fruits ; le *platane*, qui présente l'abri d'une tente de verdure ; le *superbe chataignier* à fleurs pourprées, ainsi que les beautés plus modestes, mais non moins exquises, du *meadia*, du *spigelia* et du *gaura*. Tels sont quelques-uns des grands traits caractéristiques de la flore de ce pays, qui, de tous ceux situés dans les climats chauds, est le plus accessible aux recherches de la science européenne.

Canada. — Le *Canada* s'étend depuis le golfe Saint-Laurent et l'île d'*Anticosti* à l'est, jusqu'au lac de Winnipeg à l'ouest, ou depuis le 60e degré de longitude ouest, de Paris, jusqu'au 99e ; ce qui lui donne dans ce sens, 33 degrés, qui sous cette latitude font 400 lieues. Sa largeur depuis le lac Erié au sud, situé sous le 43e degré de latitude, peut s'étendre jusqu'au

49° (120 lieues); mais sa largeur moyenne est d'environ 70 lieues. On le divise en haut et bas Canada; le premier est à l'occident du fleuve Saint-Laurent; le deuxième à l'orient. L'hiver y commence quelquefois vers la mi-octobre : le ciel se couvre alors, et la neige tombe souvent en si grande abondance, qu'elle obscurcit l'air. Au mois de décembre, le ciel devient serein; la gelée est souvent si forte, que l'on ne saurait pénétrer dans la terre qu'avec beaucoup de peine. Cependant les temps les plus froids sont souvent interrompus par des jours où la température se radoucit. Cette saison, comme à Pétersbourg, y est celle des amusemens. Des traîneaux attelés d'un ou deux chevaux, y offrent des moyens agréables de se transporter d'un lieu à un autre. A la fin d'avril, la fonte des neiges annonce le terme de l'hiver. La glace se rompt avec un bruit semblable à celui du canon; la manière dont elle se précipite dans la mer est terrible, surtout quand un amas de glace va se briser contre un roc. Le printemps commence au mois de mai : c'est alors qu'on sème les différens grains et que l'on récolte déjà à la fin de juillet. Pendant tout ce mois et le suivant, la chaleur est très-forte. L'automne est assez agréable. En général, l'air du Canada est sain, excepté dans quelques parties, où il règne tous les ans des fièvres et autres maladies, dont on se guérit en prenant du quinquina infusé dans de l'eau-de-vie.

La partie occidentale est traversée par de hautes montagnes toujours couvertes de neige, qui tiennent aux monts Alleghanys. Dans la partie orientale, il y a des plaines fort étendues, où, presque partout, la terre est si fertile, qu'elle n'a besoin d'aucun engrais,

mais la plupart sont couvertes de lacs, de marais et de forêts, ce qui contribue à rendre le climat aussi froid. Les endroits cultivés produisent en abondance du blé, du seigle, du tabac, des fruits, etc.

L'île d'Orléans, près de Quebec, a 8 lieues de long et 4 de large; les terres sur et le long du fleuve Saint-Laurent, à près de 6 lieues de distance de chaque rive, sont d'une fertilité étonnante. Les prairies nourrissent un grand nombre de gros et menu bétail. Les forêts fournissent des simples précieux, des bois de construction superbes, et une si grande quantité d'érables, que cet arbre approvisionne de son sucre non-seulement les habitans de son sol, mais encore les pays étrangers qui commercent avec eux. Les forêts sont, en outre, peuplées d'animaux qui fournissent d'excellentes fourrures. Les exportations les plus importantes consistent en *blé*, *grains*, *poissons*, *fourrures*, *pelleteries*, *potasse*, *gins-eng*, *sucre d'érable*, *bois de construction*. On y fabrique du *linge* et quelques *groses étoffes de laine*.

Il y a dans le Canada cinq lacs principaux, ce sont les plus grands qu'il y ait au monde. Voyez au chapitre *Lac*, ce que j'ai dit du lac supérieur et des suivans. Leur grande étendue les a fait nommer Mer du Canada.

Quebec est la capitale du Canada. Cette ville est bâtie avec une élégante simplicité, à 114 lieues de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent; c'est le siége du commerce et du gouvernement. Cette ville, qui compte 9000 habitans, s'élève majestueusement au-dessus d'une rade très-sûre, qui contient 100 vaisseaux de ligne et trois fois autant de navires marchands. Elle

domine des campagnes vastes et fertiles, qui s'étendent à perte de vue. La construction des vaisseaux y fait la principale occupation des habitans. Les paysans ont en général peu de villages, ils habitent des maisons isolées les unes des autres, ils sont sobres et se méfient si peu des uns des autres, que les portes n'ont point de serrures, et que le bétail reste sans garde nuit et jour dans les champs. Les paysans les plus pauvres transportent dans les villes leurs denréees sur de petites charrettes trainées par des chiens. Ils employent aussi, en hiver, ces animaux à tirer les traîneaux. Les chemins, particulièrement entre Quebec et Montréal, sont bien entretenus. Il y a des postes de distance en distance, où l'on trouve toujours des voitures ou des traîneaux. Les postillons sont obligés de faire 3 lieues à l'heure. On professe dans ce pays la religion catholique, luthérienne, anglicane, et les Indiens le paganisme.

Le froid de Quebec et de la baye d'Hudson est plus intense en hiver qu'à Paris et à Londres, qui sont aux mêmes latitudes respectives, parce que le vent de nord-ouest qui domine pendant l'hiver dans l'Amérique septentrionale, ne peut arriver à Quebec qu'après avoir traversé d'immenses contrées couvertes de glaces et de neige. Le froid doit donc être des plus vifs dans cette ville; mais quand ce même vent se fait sentir à Paris et à Londres, il a passé la mer, s'est adouci, et ainsi son impression est beaucoup moins vive qu'au Canada.

Montréal est une belle ville, située sur la côte orientale d'une île formée par le fleuve Saint-Laurent lors de sa jonction avec le fleuve l'*Utawas*, lequel sert de

borne entre le haut et le bas Canada. Les navires de 400 tonneaux remontent jusqu'à cette ville, après une navigation paisible de 42 lieues deux tiers à partir de Quebec, où les vaisseaux de ligne s'arrêtent.

La *Prairie* est un gros bourg, sur la rive opposée de Montréal.

A la grande sortie du fleuve Saint-Laurent, sur le lac Ontario, près de ce qu'on appelle le lac des *mille-îles*, est la ville de *Kingston*, remarquable par sa position sur le fleuve; elle est navigable jusqu'à cette ville et même jusqu'au lac Ontario, 213 lieues de la mer. Les forts de Niagara et du détroit appartiennent au côté méridional de cette limite. Cette ville contient 4500 âmes. Le commerce des fourrures y est considérable.

La petite ville de *Newmark*, capitale du haut Canada, est située sur le côté de la rivière de Niagara; elle renferme 6000 âmes.

La petite ville des *Trois-Rivières*, entre Quebec et Montréal, contient 4500 habitans. Elle est remarquable par le concours des sauvages qui s'y rendent en foule.

Sorelle, à 15 lieues de Montréal vers Quebec, renferme 3500 individus. Ses habitans ne s'occupent en général que de la construction des vaisseaux.

Plantes du Canada et du nord de l'Amérique.

La *vigne* y est indigène. Le raisin qu'elle produit est un peu plus gros que ceux de Corinthe. La *framboise* y croît naturellement. Il y a aussi des *grose ille* rouges (ribes rubrum) et des *groseilles à maquereau*,

Les *courges* et les *melons* d'eau y viennent en plein champ, tandis que le blé d'hiver, le plus robuste, y est presque toujours détruit par le froid. L'*érable à sucre* y est en abondance, et le sucre qu'il produit est d'un usage général dans le pays. Il y en a de deux espèces, l'un de montagne, et l'autre de marais. On prépare tous les ans, au Canada seul, de 15 à 20 milliers de sucre d'érable.

On trouve dans les forêts une grande variété d'espèces d'arbres, tels que *chênes*, *hêtres*, *ormes*, *frênes*, *pins*, *sycomores*, *chataigniers*, *noyers*, etc.; mais ils n'y acquièrent pas cette grosseur et cet excès d'accroissement qui les distinguent dans les Etats méridionaux. La famille des *sapins* et des *arbres verts* y est peut-être la plus multipliée. Parmi ceux-ci, on remarque le *sapin* à feuille argentée, le *pin de Weymouth*, le *pin canadien*, la *sapinette* d'Amérique, et le *cèdre* blanc du Canada (thuya occidentalis), qu'il ne faut pas confondre avec le cèdre blanc des Etats-Unis (cupressus disticha). Après ceux-là, qui occupent le premier rang, on peut nommer l'*érable à sucre*, l'*érable rouge*, le *bouleau*, le *tilleul* et l'*ormeau* d'Amérique, le *bois de fer* et le *cercis canadensis*. Il y a un grand nombre de chênes, mais ils sont tout rabougris. Parmi les autres arbres on remarque cependant le *sorbier*, dont j'ai déjà parlé. On rencontre encore dans les îles de Saint-Laurent le *sassafras*, le *laurier* et le *mûrier* rouge; ils sont dans le même état de langueur que les chênes: quant aux *hêtres*, aux *ifs*, et aux *frênes* de montagnes, on les retrouve dans les contrées septentrionales de l'Ancien et du Nouveau-Monde; mais les festons légers de la *vigne sauvage*, ses grappes

pendantes, et les fleurs odorantes de l'*asclépias* de Syrie, forment un ornement caractéristique des forêts du Canada.

Le *lilium canadense*, semblable au *lys sarrane* dans le Kamschatka, et le *gins-seng* (panax quinquefolium) commun à l'Amérique et à la Tartarie, font apercevoir un rapport entre les flores septentrionales de l'Asie et de l'Amérique.

Le *genièvre*, la baye *de grue*, la baye aux ours, (arbutus uva ursi), la *groseille blanche* et la *groseille rouge*, la framboise et la *cerise sauvage*, fruits inconnus, à l'exception du cerisier sauvage, à la *Laponie* et à tout le *nord de l'Europe*, abondent en Amérique dans des situations semblables, sur les deux rivages opposés de l'océan Atlantique.

Les autres plantes du Canada sont peu connues. Il y en a cependant une qui mérite qu'on en parle; c'est le *zizania aquatica*. Ce gramen tient beaucoup de la nature du riz : il croît en abondance dans les rivières vaseuses, et ses semences farineuses fournissent une nourriture essentielle aux tribus errantes d'Indiens, ainsi qu'aux innombrables troupes de cygnes, d'oies et autres oiseaux aquatiques, qui s'y rendent pour faire leur couvée. Ce gramen, extrêmement productif, propre à ce climat, vient dans des lieux qui refusent toute autre culture; il mérite d'autant plus d'être cultivé, que la nature semble l'avoir destiné à devenir un jour le froment de ces pays septentrionaux.

Nouvelle Brunswick et Ecosse, autrefois l'Acadie. — En sortant du Canada, on rencontre la *Nouvelle-Brunswick* et la *Nouvelle-Ecosse*, qui ont 10,000 lieues

carrées. Ces deux gouvernemens appartenaient autrefois aux Français, qui les avaient nommés Acadie. En 1713, le traité d'Utrecht les fit passer au pouvoir des Anglais, qui, en 1784, leur donnèrent les noms ci-dessus. Ils sont bornés à l'ouest par le Canada et le Saint-Laurent; au nord, par le golfe de Saint-Laurent; à l'est, par l'Océan; au sud, par la baie de Fundy, où se décharge la rivière Saint-Jean; et par les provinces septentrionales des Etats-Unis, dont ils sont séparés par le fleuve Sainte-Croix, qui sert de limite entre la Nouvelle-Brunswick et l'Etat du Maine. La grande chaîne des monts Apalaches passe au nord-ouest, et va vraisemblablement expirer au golfe Saint-Laurent. Le climat de ce pays est froid, l'air chargé de brouillards, l'hiver long et rigoureux, l'été court, mais d'une chaleur étouffante et malsaine. La rivière Saint-Jean, dont le cours est de quelque étendue, est navigable pour des bâtimens de 50 tonneaux, dans l'espace de 20 lieues, et pour des bateaux, dans celui de 24. On y trouve des *loups de mer*, des *saumons*, des *esturgeons*. Ses bords sont fertiles et unis dans beaucoup d'endroits, et bordés de grands arbres. L'intérieur du pays est couvert d'épaisses forêts, remplies de bois magnifiques, qui forment une branche de commerce très-recherchée. On recueille dans les parties cultivées, du *blé*, des *grains*, des *fruits*, des *légumes*; de belles prairies favorisent l'entretien de nombreux bestiaux : il n'est pas rare d'y trouver des bœufs qui pèsent jusqu'à 1600 livres. Les *pelleteries*, les bois de *construction*, les *salaisons*, les *poissons secs* et la *farine* y sont, pour le moment, les seuls objets

d'exportation. *Frédérick-Town* est la capitale de la Nouvelle-Brunswick ; vis-à-vis, et presque à l'opposé, se trouve la ville de *Sainte-Anne* : elles contiennent chacune de 8 à 10 mille âmes. Il y a quelques autres établissemens près de la baie de Fundy, et un fort qui porte le nom de *Howe*. On y rencontre aussi les restes d'une tribu de sauvages, appelée *maréchites*, qui est composée de 200 hommes.

La Nouvelle-Ecosse est moins étendue que la Nouvelle-Brunswick ; elle a 90 lieues de long sur 23 de large. Cette province a plusieurs forêts ; le froid y est vif pendant quatre mois : elle produit en abondance du *fourrage*, du *lin*, du *chanvre*, etc. *Halifax*, sur la baie de *Chebucto*, en est la capitale ; cette ville contient 16,000 habitans. Il y a un bon port où l'on tient pendant l'hiver l'escadre de vaisseaux de guerre destinée à protéger la pêche. Les autres villes sont, *Shelburn*, *Quisbury*, qui contiennent chacune 5000 âmes, et *Annapolis* 4500.

Les habitans de l'île de *Sable*, au nord de la Nouvelle-Ecosse, s'occupent de la pêche et de l'agriculture. Cette île a environ 8 lieues de long et 2 de large. L'île *Royale*, ou l'île du *Cap Breton*, est séparée de la Nouvelle-Ecosse par le détroit de *Kauto*. Cette île a 30 lieues de long sur 20 de large. Le sol y est principalement couvert de mousse et peu convenable jusqu'à ce moment à l'agriculture. Il y a un grand nombre de lacs et de forêts. Le climat y est froid et chargé de vapeurs. Elle fournit aux Anglais de bons mâts de vaisseaux, du bois de construction, et les favorise pour la pêche de la morue qui se fait dans les parages

voisins. Les principales villes sont Sydney et Louisbourg; elles renferment l'une 6000 habitans, l'autre 7000.

L'île *Saint-Jean* a 17 lieues de long sur 10 de large. Elle est fertile et arrosée par plusieurs rivières. Cette île renferme 10,000 habitans. Charlottetown en est la capitale. Cette ville est la résidence du gouverneur.

Terre-Neuve. — *Terre-Neuve*, avec la *côte de Labrador*, forme un gouvernement. Cette île est située à l'est du golfe Saint-Laurent, entre le 46e et le 52e degré de latitude septentrionale; elle est séparée du Labrador, ou Nouvelle-Bretagne, par le détroit de Belle-Isle. On estime qu'elle a 119 lieues de long et 66 de large. Le climat y est froid; le sol, peu fertile, n'y produit que des fleurs, des légumes, du fruit et du fourrage pour les bestiaux. On n'y trouve que trois villes un peu considérables : *Saint-Jean*, au sud-est; *Bonavista*, à l'est; et *Plaisance*, au sud, avec un évêché. Ce sont des établissemens destinés particulièrement à protéger la pêche de la morue, qui est le grand objet de commerce de cette partie de l'Amérique. Les habitans sont Français, Anglais ou Esquimaux. Le grand et le petit banc de Terre-Neuve rendent annuellement à la Grande-Bretagne 7,200,000 francs. Les Anglais y pêchent une si grande quantité de morues, qu'ils en remplissent par an plus de cent mille tonneaux, pour lesquels il faut environ 48 millions de morues, sans compter celles qui se consomment sur les lieux, par les Anglais, les Français, les Américains, les habitans de l'île, qui sont au nombre de 20,000 environ, et celles que les Français et les Américains emportent pour vendre à l'Europe, à l'Afrique et à l'Asie. Les

Français commercent aussi dans le golfe *Saint-Laurent*, sur les petites îles de *Saint-Pierre* et de *Miquelon*. Un seul pêcheur peut prendre jusqu'à 12,000 morues; mais le nombre moyen ne va qu'à 7000. Le plus grand poisson que l'on ait pêché jusqu'ici avait 4 pieds 3 pouces de long, et pesait 46 livres. (Pennant, *A. Z. CCCVII.*)

Indépendamment des morues, plusieurs autres espèces de poissons viennent augmenter les ressources de ces deux bancs pendant une partie de l'année; ils disparaissent ensuite depuis le 10 mai jusqu'à la fin de septembre. Il y a encore de grandes pêcheries sur les bancs qui sont situés près de la Nouvelle-Ecosse, particulièrement sur celui de l'île de Sable.

Le Labrador ou *la Nouvelle-Bretagne.* — Les contrées qui environnent la baie d'Hudson au levant, sont : le *Labrador* ou la Nouvelle-Bretagne; à l'occident, la *Nouvelle-Galles* du nord et celle du sud, séparées l'une de l'autre par la rivière *Churchill.* La contrée au nord de la baie d'Hudson s'appelle *Pays du Prince Guillaume.* Comme plusieurs de ces terres sont encore ignorées, ou ne sont connues que très-imparfaitement, il n'est pas possible d'en déterminer l'étendue. On y trouve des montagnes très-élevées, de vastes marais qui communiquent par des rivières à la baie d'Hudson. Dans la partie orientale, les fleuves, les ruisseaux, les lacs, les étangs, les marais abondent en poissons, et sont fréquentés par de nombreuses peuplades d'oiseaux. On a découvert, sous cette zone glaciale, plusieurs minéraux, dont le plus précieux est la *pierre du Labrador.* J'en ai parlé au chapitre des Mines. La culture de toutes ces terres est encore

d'un faible produit. Il serait à désirer qu'on entreprît de l'ensemencer avec le *zizania aquatica* du Canada. La partie du sud, où le climat est plus tempéré, offre assez de fertilité. Il y croît beaucoup d'arbres, du céleri sauvage, la plante au scorbut, la salade d'Inde. On y remarque quelques indices de fer; mais c'est plutôt un entrepôt pour le commerce des *pelleteries*, des *plumes* de divers oiseaux, sur-tout des *canards* qui donnent l'*édredon*, de l'huile de *baleine* et de celle de *loups marins*, qui abondent sur les côtes. Les *gélinottes* changent non-seulement de couleur pendant l'hiver, mais encore il leur pousse, durant cette saison, une grande quantité de plumes blanches. On a remarqué que dans les endroits où le sol n'était hérissé que de bruyères, les dépouilles et les substances huileuses des veaux marins les couvraient d'un gazon gras et frais. On y trouve des *rennes*, des *renards*, des *lièvres*, des *ours*, des *porcs-épics*, des *loups*; les *chiens* à traîneaux y sont très-nombreux.

La Nouvelle-Galles. — La Nouvelle-Galles du sud, dans le voisinage du lac de Winnipec, est la patrie des *Krels* ou *Christinaux*. Tout le pays, depuis le fleuve Churchill jusqu'à la mer Glaciale, est habité quelquefois par d'autres peuplades, avec lesquelles les Européens ont très-peu de relation. Le commerce est le même que celui du Labrador. Il y a quelques établissemens où l'on cultive des légumes et un peu de grains.

Le Groënland. — Le Groënland, dont on ne connaît que la partie méridionale, qui s'avance dans la mer entre l'Islande et les côtes de la baie d'Hudson, était autrefois remarquable par ses établissemens et son

commerce. La côte orientale où les Norwégiens vinrent les premiers s'établir, est aujourd'hui impraticable, à cause des montagnes de glace qui ont quelquefois trois cents pieds d'épaisseur. Elles descendent jusques dans la mer, où elles présentent les cavernes les plus pittoresques en cristal, ouvrage des flots. La côte occidentale n'est connue que depuis le 59e jusqu'au 78e degré de latitude nord. L'une et l'autre sont fort escarpées et presque en tout temps couvertes de glaces qui traversent le Groënland du nord au sud. On aperçoit sur les montagnes des lichens bleus, jaunes, rouges, des mousses verdoyantes et quelque peu d'herbes et de bois; les rivages, les vallées et les plaines offrent des prairies d'un vert frais et éclatant, où le thym et l'angélique exhalent leur suave odeur. Dans la partie méridionale, le climat est supportable. On y trouve des *genévriers*, des *bouleaux*, des saules pôlaires (*salix reticulata*, ou *myrrhinites*), et quelques-uns des légumes d'Europe. Les pâturages y sont très-bons. Ce sont ces graminées, quelques arbrisseaux, et une mousse très-haute, dont les rochers sont couverts, qui ont fait donner à ce pays le nom de *Groënland*, qui signifie, en vieux allemand, *terre verte*.

Le Groënlandais indigène mange les racines et les feuilles de la *rhodiola rosea*, les nœuds du *polygonum viviparum*, les fleurs et les feuilles de la *saxifraga oppositifolia*. Les colons danois font une grande consommation d'angélique, de cochléaria, d'oseille, ainsi que des baies fort agréables et fort saines des deux espèces de *vaccinium*.

On trouve dans le Groënland des *chiens* semblables aux loups, qu'on emploie à tirer les traîneaux; des *castors*,

des *martres*, des *lièvres* en quantité, des *renards* du pôle arctique, des *ours* particuliers aux pôles, et des *rennes* sauvages; le *walrus*; et cinq espèces de veaux marins. Les oiseaux de mer, surtout, y sont nombreux, le poisson abondant, et l'on y a remarqué 90 espèces d'insectes.

Certains endroits produisent des *chevaux*. Dans toute la mer qui l'environne, on pêche une quantité étonnante de *baleines* et de *chiens marins*. Les Groënlandais mangent la chair et la graisse de ces derniers. L'huile qu'ils en retirent sert à entretenir des espèces de lampes, au moyen desquelles ils s'éclairent, s'échauffent et font cuire leurs alimens. Ils employent les nerfs de ces cétacées en guise de fil, pour coudre les fenêtres, les chemises, les tentes et les vêtemens qu'ils fabriquent de leurs peaux ou de leurs boyaux.

Le gneiss ou granit feuilleté, compose les montagnes; on n'y trouve pas de roche de transition, ni de roche calcaire à pétrification; mais les marbres et l'ardoise micacée y abondent. C'est avec celle-ci qu'ils construisent leurs huttes. Entre le 70e et le 77e degré de latitude, on trouve d'énormes colonnes de basalte prismatique.

On n'a point découvert de métaux sous cette partie de la zone glaciale, mais beaucoup de minéraux, et quelques sources d'eau chaude. Dans cette contrée, et dans tout le nord de l'Amérique, la pierre ollaire (lapis ollaris), est d'une grande utilité : on l'emploie à faire des lampes, et divers ustensiles de cuisine. Les aurores boréales sont fréquentes entre le 60e et le 65e degré.

Iles Bermudes. — Au 32e degré de latitude septen-

trionale, et au 67° degré 20 minutes de longitude occidentale, on trouve un groupe d'îles connues sous le nom de *Bermudes*, ou îles *Summers*. Elles sont situées à 250 lieues est de Charlestown, dans la Caroline du sud. Ces îles appartiennent aux Anglais, qui y envoyent un gouverneur. La ville de Saint-Georges, dans l'île de ce nom, en est le chef-lieu. Elle compte 6000 habitans. C'est la résidence du gouverneur. Il y a un conseil et une assemblée générale. Les femmes y sont très-jolies. Les autres îles sont *David* et *Sommerset*. Elles sont environnées de plusieurs îlots, et d'un grand nombre de rochers abondans en coquillages et en poissons.

Toutes ces îles occupent un espace de 12 à 15 lieues. Elles servent de mouillage et de rafraîchissement à la plupart des vaisseaux qui vont de l'Amérique septentrionale aux Antilles, ou dans toute autre partie de l'Amérique méridionale. C'est un point de relâche d'où les Anglais observent les mouvemens des Etats-Unis. Le climat en est sain et tempéré; dans plusieurs de ces îles, il se fait deux récoltes par an, l'une au mois de juin, l'autre au mois de décembre. Toutes les productions de l'Amérique et de l'Europe y réussissent fort bien. Le sol des Bermudes est très-propre à la vigne. Les habitans, indépendamment du sucre, du café et du coton, cultivent aussi le chanvre, le lin et le tabac: mais leur principale occupation est le négoce, et surtout la course, pour laquelle ils construisent des sloops et des brigantins de bois de cèdre, remarquables par leur légèreté, et avec lesquels ils interceptent les bâtimens qui vont aux Antilles, ou qui reviennent chargés des productions de ces îles.

Les Bermudes servent d'entrepôt à la contrebande de l'Angleterre, et sur-tout à garantir la Jamaïque des invasions de l'Europe.

Les îles Colombines, vulgairement appelées Antilles. — Les îles Colombines, autrement dites *Antilles*, se divisent comme suit :

Les *Lucayes* : elles sont au nombre de 4 à 500 îles. Elles ne sont, pour la majeure partie, que des rochers à fleur d'eau. On en distingue 15 assez considérables, savoir : *Lucayo*, qui leur a donné son nom ; *Bahame*, qui a donné le sien au détroit voisin, au nord de l'île de Cube ; *Abaco* ; *Andros*, célèbre par la mort du commandant epagnol de ce nom ; *Elenthera* ; *Exuma* ; *San-Salvador* (ou Guanahani), où Christophe prit terre pour la première fois ; la *Providence*, chef-lieu des corsaires anglais ; l'*île Longue* ; *Rum-Key*, autre refuge de pirates ; *Watling* ; *Samana* ; *Crooked*, que les vaisseaux de la Jamaïque, qui retournent en Europe, viennent reconnaître, pour éviter le passage dangereux de Bahame, les gardes-côtes de la Havane, et les basses de Cube, qui les obligent à ranger de fort près les côtes de Saint-Domingue ; la *Fortune*, ainsi nommée pour avoir évité à un Flibustier la poursuite d'un vaisseau espagnol ; *Aklin*, autrement dit l'île du *Château*, refuge redoutable du Flibustier de ce nom.

Ces îles sont séparées de la Floride par le canal de Bahame, et forment une longue chaîne au nord-est, qui cerne la côte nord de Cube, et se termine à-peu-près à la hauteur du cap Maizi, à la pointe de Cube. Là, commencent d'autres îles, nommées *Caïques* et *Turques*. Elles contiennent les *îles Plates*,

les *Hogsties*, *Mogane*, la grande et la petite *Inague*, la petite Caïque, l'*île Turque*, la *Caïque* des Providenciers, l'*anse de l'Aiguade*, la *Caïque* du nord, la grande *Caïque*, la grande et la petite *Saline*, le *Monchoir carré*, les *Cayes d'argent*, et nombre d'autres îlots qu'il serait trop long de nommer ici. L'Angleterre s'est emparée depuis peu de ces diverses îles. Elles prolongent la chaîne jusques vers le milieu de la côte septentrionale de Saint-Domingue. Ces différentes îles laissent entre elles cinq passages pour les plus grands bâtimens. Aussi a t-elle fait élever sur la *Turque* et la *grande Caïque* des fortifications qui offrent à ses corsaires de la Providence et de la Jamaïque un mouillage tranquille, une retraite assurée, avec l'empire d'un canal étroit qui sépare l'une et l'autre de Saint-Domingue. Ces îles sont fertiles en maïs, en fruits et coton.

Les grandes Antilles sont situées à l'entrée du golfe du Mexique ; elles sont au nombre de 4, savoir :

Cuba, qui fournit du sucre, du tabac, appelé tabac d'Espagne, des écailles de tortues, des mines de cuivre et d'or ; des perroquets, des perdrix, des fruits, des légumes divers, et du bois de construction. Cette île a 233 lieues de long sur 30 de large. Sa capitale est la *Havane* ; le port en est grand, sûr et bien défendu. Il y a plusieurs autres rades magnifiques, telles que *Watanam*, que les Anglais ont nommée baie de Cumberland, parce qu'elle a servi de refuge au vaisseau de ce nom.

Porto-Rico a 33 lieues de longueur sur 16 de large. Cette île est renommée par sa fertilité et la bonté de son port. Elle produit beaucoup de maïs, de sucre,

de tabac. Saint-Jean-de-Porto-Rico en est la capitale.

Saint-Domingue a 180 lieues de long, et 50 lieues dans sa plus grande largeur. L'air y est fort tempéré, le sol abondant en fruits de toutes espèces, en sucre, café, cacao, indigo, coton, tabac, mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de cristal de roche, de marbre et de pierres. On y trouve quantité de bestiaux, d'oiseaux, entre autres un grand nombre de tourterelles, de cailles, de perdrix, de perroquets et de pigeons ramiers. Santo-Domingo est la capitale de la partie Espagnole, et le Port-au-Prince, celle de la partie Française. En temps de guerre, le gouvernement se transporte au cap Français. Il y a quantité de ports vastes, sûrs et commodes, et des bois de construction excellens.

La Jamaïque a 60 lieues de long sur 20 de large. *Spanishtown* en est la capitale, et *Port-Royal* le premier port d'Etat. Cette île fournit des fruits délicieux, et la majeure partie des denrées de Saint-Domingue.

Les petites Antilles sont :

La *Martinique*, la *Guadeloupe*, la *Désirade*, *Saint-Barthélemy*, *Marie-Galande*, *Sainte-Lucie* et *Coriacou*. Elles sont occupées par les Français. Leurs produits sont assez connus, pour me dispenser d'en parler.

A la tête des nouvelles acquisitions de l'Angleterre, on compte *Tabago*, dont les plaines fécondes s'étendent sans aucune inégalité, et sont couronnées par des coteaux, dont la pente douce et facile est presque partout susceptible de culture. Elle abonde en riches productions, en sources capables de faire tourner des

moulins à sucre. Des hâvres sûrs et commodes bornent l'ouest et le couchant de l'île, qui n'est pas exposée à ces terribles ouragans qui causent ailleurs de si grands ravages.

La *Trinité*, île superbe, de 30 lieues de long sur 20 de large, riche en productions et en ports excellens.

La *Grenade*, renommée par sa fertilité. Elle a 10 lieues de long sur 5 de large. Les 12 îles connues sous le nom de *Grenadines*, le sont par la bonté de leur sol.

La *Barbade*, dont l'étendue est de 7 lieues sur 4, offre, indépendamment d'un revenu de 7,000,000, et d'un entrepôt commode pour toute espèce de trafic, les moyens de se faire respecter de ses voisins en temps de guerre, et de s'en faire rechercher en temps de paix.

Saint-Vincent fournit au-delà de 6,000,000 tournois, et toutes les douceurs nécessaires à la vie, dans une enceinte de 8 lieues de long sur 6 de large, parsemée de monticules.

La *Dominique* a 9 lieues de long sur 4 de large. Elle produit en abondance du sucre, du café, du coton, et fait un commerce interlope considérable avec la Guadeloupe et la Martinique.

Antigues. Cette île, qui a 10 lieues de longueur sur 7 de largeur, est riche en productions. C'est le siége ordinaire du gouvernement anglais des Iles du Vent. Son port est un des meilleurs des Antilles.

Montserrat est une île presque ronde qui a 9 lieues de circonférence. Elle est remplie de vallées que les eaux rendent fertiles. Son revenu monte à plus de 4,000,000.

La *Barboude*, l'*Anguille* et les *Vierges*, servent de lieu de rafraîchissement aux vaisseaux anglais. Elles abondent en bestiaux, en provisions de bouche, en eau douce et en bois.

Saint-Christophe, qui a 8 lieues de long sur 6 de large, fournit, après la Jamaïque et la Barbade, le plus de sucre ; elle produit aussi du coton, du gingembre, et tous les fruits des tropiques.

Nevis, sur une longueur de 5 lieues, sur 2 et demie de large, arrosée de nombreux ruisseaux, produit 2,000,000 de revenu, beaucoup de fruits et de légumes.

Saba, *Saint-Eustache*, ne sont pas moins précieuses aux Anglais.

Les Hollandais possèdent *Saint-Martin*, *Bonnair*, *Curaço*, *Oruba*; les Caraïbes ont conservé *Bekia*; et les Danois *Saint-Thomas*, *Sainte-Croix*, *Saint Jean*.

Je ne m'étendrai pas sur la fertilité de ces îles, parce que leurs productions remplissent les magasins et les marchés de l'Europe et du reste du globe. Si M. Paw avait parcouru ces îles fortunées, il y eût vu les rivages couverts de tortues, de poissons, de coquillages divers ; les rivières y charrier de l'or ; les champs prospères distiller le sucre ; les vallées profondes, prodiguer le cacao, la banane, le chou palmiste, les mimoses de toutes espèces, le gingembre, le poivre-long, le mastic, le coco, le manioc, l'aloës ; du sein des montagnes, fumer le tabac, découler le café, l'ambroisie des dieux : il eût vu l'indigo, le campèche, le sumach et plusieurs autres arbustes lui offrir des teintures riches et variées ; le cotonier, laisser échapper de sa gousse ces mousselines légères ; les plantes joindre aux arômates des remèdes efficaces ;

l'acajou, dont les planches ont quelquefois jusqu'à 35 pieds de long sur 9 de large; le gayac marbré, l'uni, ou noueux, le *bois de fer*, l'*ébénier*, les bois *satinés roses* et *jaunes*, se convertir en meubles élégans, et les forêts en vaisseaux, pour le transporter à travers les mers, d'un bout du monde à l'autre. Il eût savouré à loisir, dans ces îles fertiles, les délices d'un printemps éternel; dans leurs vallées délicieuses, et dans leurs champs, il eût admiré la force de la végétation; deux récoltes par an, et trois en indigo, l'eussent convaincu de leur incroyable fertilité; et les chants variés d'une multitude d'oiseaux d'un plumage éclatant, du bonheur paisible qu'on goûte dans ces climats enchanteurs.

Quant aux Açores, elles sont au nombre de neuf îles, savoir: *Saint-Michel*, *Sainte-Marie*, le *Pic*, remarquable par une montagne qui lui a donné ce nom, et qui égale en hauteur le Pic de Tenériffe; *Fayal*, *Saint-George*, la *Gracieuse*, *Corvo*, *Flores* et *Tercère*, la plus considérable de ces îles, et dont *Agra* est la capitale. Le terroir de ces îles est montagneux; il produit beaucoup de fruits, de *pastel*, plante qui ressemble à l'indigo, et du vin en quantité et par excellence.

Plantes des îles Antilles ou Indes occidentales.

Quoiqu'on soit éloigné de posséder une flore complète de ces pays, par rapport aux épaisseurs impraticables des forêts, comme étouffées par une prodigieuse fertilité, qui de toutes parts ceignent les montagnes et semblent faire reculer les plus intrépides naturalistes, je vais tâcher d'en donner une légère description.

Plusieurs de ces géans des forêts croissent spontanément dans ces îles, et y égalent en pompe leurs frères d'Asie. Tels sont le *figuier indien*, ou l'*arbre des Banians*, qui, d'abord faible de tige, cherche l'appui d'un arbre voisin, mais qu'on voit dans le cours de quelques années former à lui seul tout un bocage; le *bombax ceiba*, ou le cotonier sauvage, dont un seul tronc creusé a fourni un canot capable de contenir cent hommes; le bois de *campêche*; le *carrougier*, qui, par la nuit que l'on trouve sous son ombrage, acquiert un nouveau prix dans ces régions brûlantes; l'*acajou* aux branches étendues; le bois de *brésil*; le *chou palmiste*, qui balance quelquefois sa tête sur une colonne droite de 200 pieds de haut; et le grand palmier à éventail, dont une des feuilles, capricieusement dessinée, suffit pour garantir huit personnes de la pluie, comme du soleil. Tous ces magnifiques végétaux ne le cèdent guères à ceux de l'Inde; quelques-uns d'eux leur sont supérieurs. Le *cécropia*, ou tamarin, mérite de fixer l'attention, non-seulement comme un grand arbre de charpente, mais pour l'excellence de son fruit, et pour ses cosses acides bien précieuses dans un climat chaud, et dont la médecine européenne a reconnu l'utilité. Le *laurus chloroxylum*, le plus utile dans la construction des moulins, et que pour cela on a nommé l'arbre à roue; le bois *de fer*, le *cèdre* de la Barbade, espèce de *cordia* connue sous le nom d'*ormeau* d'Espagne, sont extrêmement estimés pour les ouvrages de charpente solide et durable. Plusieurs espèces de *bambous*, les *cæsalpinia*, les *courbarils*, les *acacias* divers, le *cyprès* à feuilles d'acacia, et le *platane* occidental.

Le *tabac*. Cette plante, indigène de Saint-Domingue, tire son nom de la langue d'Haïty, et l'a donné ensuite à l'île de *Tabaco*, que les Européens ont appelée Tabago, parce que les premiers conquérans l'avaient trouvée plantée en grande partie en tabac.

C'est à juste titre qu'on vante la variété et la saveur des fruits des Indes occidentales; les parties montagneuses produisent la *pomme*, la *pêche*, la *figue rouge et blanche*, le *raisin*, la *grenade*, l'*orange*, et tous les fruits de l'Europe; tandis que les lieux exposés à toute la chaleur du climat se parent des fruits indigènes qui surpassent ces étrangers naturalisés. Les principaux sont, la *pomme de pin*, la *pomme canelle*, ainsi nommée par rapport à son parfum qui égale en douceur celui de cet épice; la *sapotille* (sapodilla), la *sapote* (sapota), la *poire avocat*, la *noix* et la *pomme d'acajou*, la *noix de coco*, le *pridium*, ou *gouyavier*, la *pomme à flan*, les *bigarades*, la *papaye*, le *shadeck*, la *grenadille*, les *prunes de Monbin*, les *sirouelles*, les *caymites*, les *jaunes d'œuf*, les *corosols*, l'*anana*, les *melons*, les *pastèques*, ou melons d'eau, l'*abricot*, etc.

On trouve la *vanille* sauvage dans les bois de Saint-Domingue et de la Jamaïque; l'*aloës*, quoique cultivé à la Barbade, croît spontanément sur le sol aride et rocheux de Cuba, des Lucayes et de plusieurs autres îles. Le *bixa orellana*, d'où l'on retire l'*annotta*, est commun aux Indes occidentales et dans tous les pays chauds de l'Amérique. Non-seulement le *piment* est une vraie plante indigène, mais encore il refuse de multiplier sous la main de la culture. On y voit un myrte, le plus beau peut-être de toutes les espèces de ce genre; c'est le *myrtus pimenta*, si bien loué par l'é-

loquente plume de Bryan Edwards. Il croît spontanément sur les flancs des montagnes qui regardent la mer ; il y forme des bocages où l'on jouit d'une promenade commode, parce qu'aucun arbrisseau n'habite sous son ombre délicieuse, par l'air frais qu'on y respire en tout temps, par les parfums exquis qu'exhalent ses fleurs rivales de la neige, dont les touffes déliées flottent sur un fond de verdure sombre.

Parmi les autres végétaux indigènes des Indes occidentales, il en est peu qui puissent intéresser la généralité des lecteurs : les plus curieux sont peut-être les *fougères arborescentes*. En Angleterre, ainsi qu'en France, les fougères ne donnent qu'une tige de 3 à 4 pieds de haut tout au plus, et qui meurt aux approches de l'hiver ; au lieu que, jouissant dans ces îles de l'été perpétuel qui y règne, elles y sont des plantes vivaces qui acquièrent un grand accroissement. Le *polypodium arboreum*, en particulier, jette un tronc élevé de plus de 20 pieds, et couronné de larges feuilles dentelées, ce qui lui donne exactement la parure et l'air d'un palmier.

Le *gayac* (lignum vitæ), dont la résine est utile pour la médecine, et le bois pour les poulies des vaisseaux et les ouvrages de tour; la *winterana canella*, dont la pharmacie emploie l'écorce ; et la *cinchona carribbæa*, qui a la même propriété que le *quinquina*.

On foule aux pieds dans les savanes de St-Domingue le *cleome pentaphylla*, le *lapidium virginium*, le *bunias cakile*, le *turnera pumicea*, l'*ocymum americanum*. Sur les bords de la mer, les *grands raisiniers* (coccoloba uvifera) croissent dans le sable et sur les rochers ; on trouve sur les coteaux des *acacias* de toutes espèces, et

entre autres l'*acacia farnèse* (mimosa farnesiana), formant des buissons charmans par la finesse de ses feuilles et le parfum de ses petites fleurs jaunes disposées en boules détachées et suspendues à une queue semblable à celle de la cerise. Là se trouve aussi la modeste *sensitive*, cachée sous le gazon, entre les *sida*, les *dianthera*, les *ruelia* : les habitations et les plantations sont entourées d'*orangers*, de *citroniers*, de *bois de campêche* (hæmatoxylum campochianum de Brésil), et de *cæsapilnia crista* ; d'élégans *troënes* d'Amérique (volcameria aculeata), de jolis *melia azedarach*, de belles *poincillades* (poinciana pulcherrima). Dans les bois, des *lianes* de toutes les familles, *convolvulus dolichos*, *granadilla*, *raiana*, *paulinia*, *bignonia*, *seriana*, etc., forment, par leurs entrelacemens et leurs contours multipliés autour des *palmiers* les plus élevés, des *figuiers*, des *cycas*, des *étacés*, des *zamias*, une multitude de berceaux où pendent en nombreux festons leurs longues pétioles, leurs feuilles armées d'épines, et leurs fleurs odorantes. Enfin, sur le penchant couvert des mornes, on trouve des *cactus*, des *cierges*, des *opuntia*, des *aloës*, des *taberna montana rauvolfia*, et toutes sortes d'*euphorbes* et d'*apocins*. Le *cacao* (theobroma cacao) est indigène à Saint-Domingue ; on l'y trouve sauvage et en grande quantité dans l'épaisseur des bois. L'amande du cacao de Saint-Domingue est plus acidulée que celle de la province de Venezuela et de Caraque ; mais, mêlée avec elle par parties égales, elle compose un chocolat préférable à celui fait avec du caraque pur. Le *saccharum*, ou canne à sucre, et le *coffæa* (cafier), qu'on a surnommé *arabica*, parce qu'on a regardé jusqu'à ce jour ces deux plantes comme

originaires d'Asie (C. A. W.). Le *jainipa* fournit une teinture d'un noir de jais ; son mordant est si fort, qu'il dure quinze jours et plus sur la peau humaine avant de se passer entièrement, malgré le savon et l'eau qu'on emploie pour l'enlever.

Mais il est temps de retourner sur le continent d'Amérique pour continuer l'examen des terres de la partie du nord qui regarde l'Asie, et celui des terres de la partie méridionale de ce vaste hémisphère. Je commencerai par la Floride.

La Floride. — La Floride est bornée au nord par la Géorgie ; à l'ouest, par la Louisiane ; au sud, par le golfe du Mexique ; à l'est, par la Caroline et la mer du Nord. Elle est entourée de tous côtés par l'Atlantique, ou entrecoupée par des eaux navigables qui se joignent à celles des Etats-Unis. On la divise en deux parties. La partie orientale comprenait anciennement la Caroline ; elle renferme des mines précieuses. La partie occidentale offre les mêmes productions que la Louisiane. L'aspect du pays présente plutôt des montagnes que des plaines ; mais ces montagnes sont délicieusement entremêlées de vallées, et le sol y est généralement fertile. Parmi les terres fertiles qui doivent au climat des qualités qu'on ne trouve pas ailleurs, on cite entre autres le territoire près de Saint-Augustin et de Saint-Jean, appelé le marais de *Douze milles* ; il contient 14,000 acres : un autre de 20 lieues de long, qui s'étend jusqu'à Mosquito, et un troisième entre Bowleg et Pampa, qui a plus de 20 lieues de long, et qui contient plusieurs centaines de milliers d'acres. Toutes les terres au-delà d'Alatchawa, sur une route de plusieurs journées, sont couvertes d'excellens chênes

et d'autres arbres ; et l'intérieur du pays, qui est fertile et sain, et qui abonde en bosquets d'orangers et bestiaux sauvages, n'a point encore été visité par aucun savant. Les provinces septentrionales de la Floride et de la Louisiane ressemblent beaucoup à la Géorgie et à la partie des Etats-Unis qui est à l'ouest.

La Floride produit du *blé*, des *grains*, des *fruits*, des *légumes*, du *maïs*, du *riz* et divers *simples*. La partie occidentale, sur-tout, est d'une extrême fertilité. On y trouve de bons pâturages, de nombreux troupeaux, de gros et menu bétail. Les bois sont remplis de bœufs sauvages, naturels au pays, et d'animaux communs à l'Europe. On envoie de Pensacola en Europe des *cuirs*, des *fourrures*, de l'*indigo*, du *cacao*, de la *vanille*, du *riz*, des *perles*, du *bois de teinture et de construction*, des *simples*, du *blé*, un peu de *sucre* et du *coton*.

Quoique j'aie joint la flore de ce pays à celle des Etats-Unis, je dois cependant ajouter ici quelques plantes propres à la Floride, telles que le *sylphium*, la *salsepareille*, le *bois gentil*, les *chênes verts*, les *grands cyprès*, les *magnoliers*, le *papayer*, au pied duquel on trouve quelquefois un serpent que les Portugais nomment *cobra de capello* (serpent à lunettes) ; le *badiane*, ou *arbre d'anis*, dont j'aurai occasion de parler ; la *longue mousse*, etc. Les bois de la Floride occidentale, qui surpassent en qualité tous ceux qui croissent vers la partie du nord, consistent en forêts de chênes, de cyprès, de cèdres et de pins, toutes d'une étendue illimitée.

La Louisiane. — La Louisiane est bornée au nord par le territoire des Sioux et le Mississipi ; à l'est, par la Caroline et la Floride ; à l'ouest, par le Nouveau-

Mexique ; au sud, par le golfe du Mexique. Cette vaste contrée a 1,094,000 milles carrés, qui équivalent à-peu-près à 800,000,000 d'acres; elle est remarquable par sa fertilité et la bonté de son climat. Le *blé*, le *maïs*, le *millet*, tous les grains et les fruits de l'Europe, ainsi que ceux des Grandes-Indes, transportés à la Louisiane, y viennent fort bien. Le *figuier* y donne des figues excellentes ; la pêche y est si commune, qu'on la laisse pourrir sous les arbres. Il y a quantité de *pommiers*, de *poiriers*, de *pruniers*. Les *pistaches*, les *melons*, les *pastèques*, les citrouilles nommées *giromons*, les *fèves* et tous les autres légumes y surpassent ordinairement l'attente du cultivateur.

Plantes de la Louisiane.

La plupart des plantes et des arbres des Etats-Unis croissent aussi à la Louisiane. On y voit des forêts de *noyers* de diverses espèces ; il y en a de *blancs*, de *noirs* : les uns et les autres portent des noix ; il y en a, comme en Europe, de moyennes et de bonnes à manger ; d'autres qui sont grosses comme le poing. Ces dernières sont amères, leur coquille extrêmement épaisse et dure. Le *pacanier* porte des noix que l'on nomme *pacanes* ; elles sont longues comme des amandes, mais plus délicates que celles-ci. Les Indiens en font de l'huile pour assaisonner leur sagamite. A ces fruits j'ajouterai le peu d'autres que l'on connaît, en attendant que de nouveaux mémoires sur les autres productions végétales permettent de donner des descriptions plus détaillées sur la botanique d'un pays qui, par son étendue et la nature de son climat, est digne des recherches les plus exactes.

Les *orangers* y sont si communs, qu'on ne ramasse pas les oranges qui sont tombées par terre. Elles sont abandonnées aux animaux, qui les mangent ou les foulent aux pieds.

La *piaquemine* est une espèce de nèfle que les Américains appellent *ougoufle*. Ce fruit, qui n'est pas plus gros que la nèfle d'Europe, est jaune et rouge comme l'abricot; c'est un très-bon astringent et un remède souverain pour arrêter le flux de sang et la dyssenterie. Les sauvages en font du pain; ils lui donnent la forme du pain d'épice, et le font sécher pour les voyages de long cours. La piaquemine a encore une autre vertu, celle de guérir la gravelle. Pour cet effet, on pile et réduit en poudre une certaine quantité de pepins. L'on fait infuser cette poudre pendant vingt-quatre heures dans de l'eau fraîche; on la passe dans un linge, on la conserve dans une bouteille, et l'on en boit un verre à jeûn jusqu'à parfaite guérison.

La *raquette* de ce pays a la figure et le goût d'un cornichon confit. Ce fruit est fort commun dans le pays de la Mobile; il est très-rafraîchissant.

La *jacquemine* a la forme et la couleur d'un limon; elle est odoriférante et a le goût des figues bananes. Ses pepins ressemblent à des fèves. C'est un poison pour les cochons.

On voit sur les bords des rivières beaucoup de *vignes* qui grimpent si haut sur les arbres, qu'en les coupant on fait quelquefois, au *pays des Illinois*, une barrique de vin d'un seul cep. Ces vignes viennent sans culture, et le vin en est un peu âpre. Il y a dans les forêts beaucoup de *mûriers* dont les mûres sont sucrées; il y en a aussi de buisson, dont on fait de la gelée.

On trouve des *lauriers rouges et blancs*. Ce dernier porte une tulipe blanche. Il est extrêmement touffu et ferait l'ornement des parterres des rois d'Europe. Les naturels l'appellent l'arbre de la paix.

Le *févier* est un arbrisseau hérissé d'épines de 6 pouces de long. Son bois est si dur, qu'il émousse et casse quelquefois les haches. Les Indiens, par le moyen du feu, en font des mortiers et des pilons pour écraser le maïs et le réduire en poudre. Cet arbre porte des gousses d'environ un pied de long, semblables à la casse; le fruit qu'elles contiennent est gommeux et gluant, ayant plusieurs pepins comme des féves. C'est un excellent laxatif; les naturels du pays s'en servent pour se purger.

Les forêts produisent du *bois gras* d'où découle de la résine et du goudron, ainsi que d'autres arbres qui rendent une gomme semblable à la térébenthine; d'autres qui donnent de la cire, comme le *cirier végétal*. Cet arbuste ressemble de près à l'olivier. Il porte une petite graine comme le genièvre. On la fond dans l'eau, et on en fait de la cire pour les bougies. Elle est d'un beau vert, et a l'odeur aromatique. D'autres enfin, comme l'*arbre à pois*, dont le fruit sert à engraisser le bétail; l'*arbre de vie*, dont la feuille fait un baume salutaire; l'*arbre de cuir*, avec l'écorce duquel on fait des cordages; celle de l'*arbre à beurre*, qui sert à teindre en poudre, et sa noix à faire une huile excellente.

On trouve, au pays des Illinois, un petit arbrisseau d'environ 3 pieds de haut; il porte un fruit gros comme une pomme d'apis, et qui a le goût du citron. Il y a aussi dans les forêts des *châtaigniers* et il

coudriers. On a fait venir de Saint-Domingue à la Louisiane, du plant de *cannes à sucre*, pour en faire des plantations. L'*indigo* y croît fort bien. Il y en a de naturel. Le *coton* y est de l'espèce de *Siam* : il n'a ni la finesse, ni la longueur du coton-soie, mais il est très-blanc et d'une très-grande finesse. Le *tabac* y est naturel, puisque la tradition des indigènes (ou *leur* ancienne parole) nous apprend qu'ils s'en sont servis de tout temps pour fumer dans le calumet de paix.

Parmi les simples de la Louisiane que l'on connaît, on remarque le *gens - zein*, dont la racine est un excellent béchique; le *jalap*, la *rhubarbe*, l'*esquine*, la *viperine*, la *salsepareille*, le *millepertuis*, dont on fait une huile excellente pour cicatriser les plaies. Les médecins sauvages, pour la faire, prennent un vase, y mettent la fleur, ensuite de l'huile d'ours par-dessus; ils exposent le vase bien bouché au soleil levant. La chaleur concentrée du vase donne à l'huile une couleur rouge et une odeur agréable qui guérit et purifie toutes sortes de plaies. Il y a même des plantes qui ont la vertu de servir de contre-poison : heureux ceux qui savent les connaître et en user comme il convient! Les sauvages connaissent des milliers de simples qui sont propres à purifier la masse du sang.

Il y a des forêts de *sassafras*. Cet arbuste sert à la médecine, à la brasserie et à la teinture. On y voit aussi du *copal*, arbre dont la gomme est un excellent baume, et aussi bon que celui du Pérou. Les animaux blessés à la chasse se guérissent d'eux-mêmes, en se frottant contre l'arbre d'où découle ce baume, qui a une odeur aromatique.

Les sauvages ont, dans leurs habitations, des *colo-*

quintes, des *callebasses*, dont ils font un sirop pectoral; du *capillaire*, ami de la poitrine; de la *cassine*, qui est un excellent diurétique. Lorsque la dose est forte, elle provoque des tremblemens qui ne durent qu'un instant. Les Indiens Allibamons l'appellent la boisson de valeur. En tirant vers le Mexique, on voit des vallées et des plaines couvertes d'arbres si gros, que dix hommes ont peine à les embrasser en se tenant par la main.

La Louisiane, indépendamment d'un grand nombre d'autres arbres et simples précieux qu'il serait trop long de détailler ici, produit aussi des mines d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, d'émeraudes; mais les Louisianais font plus de cas de leurs simples que de tout l'or du Mexique et du Pérou. Les bois de la Louisiane sont remplis d'oiseaux et de quadrupèdes particuliers à ce pays, et d'autres qui sont communs à l'Europe.

La Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane, est le débouché d'une contrée aussi étendue que l'Europe.

La vieille Californie. — La *Californie* comprend le *Nouveau-Mexique*, la *Nouvelle-Bretagne*. La partie nord-ouest de la Nouvelle-Espagne, les côtes de la Californie et celles que les Anglais nomment *Albion*, offrent plusieurs points déterminés par les opérations géodésiques et astronomiques les plus exactes de *Quadra*, de *Galcano* et de *Vancouver*. D'après les observations de don *Juan Jose Oteysa*, jeune géomètre mexicain, dont les lumières, de l'aveu de M. *Humboldt*, lui ont été souvent d'un grand secours dans ses opérations, il regarde la latitude de *Durango* comme assez douteuse, et celle de *Chihuahua*, de Santa-Fé, de *presidio*

de Janos, d'*Arispe*, dans les provinces septentrionales de la Nouvelle-Espagne, par *Rivera*, *La Fora* et *Mascaro*, un peu plus exacte.

Dans la province d'*Oaxaca*, on a observé onze points situés en partie sur la côte entre les deux ports d'*Acapulco* et de *Tehuantepec*, en partie près de la côte dans l'intérieur du pays. Quant au gisement et aux sinuosités de la côte occidentale baignée par le grand océan, depuis le port d'Acapulco jusqu'à la bouche du rio Colardo, et aux volcans des Vierges en Californie, le lecteur, pour son instruction, fera bien de consulter l'ouvrage de M. Humboldt à ce sujet.

La Californie se divise en vieille et nouvelle Californie. La terre de la vieille Californie ne répond pas à la sérénité et à la beauté du ciel : le sol, dans beaucoup d'endroits, est poudreux et aride comme dans le littoral de la Provence ; la végétation y est aussi pauvre que la pluie y est rare. On y découvre très-peu de sources ; et par une fatalité bien grande, on remarque que là où les sources jaillissent, le rocher est nu, tandis qu'il n'y a pas d'eau dans les endroits où le rocher est couvert de terre végétale. Partout où les sources et la terre se trouvent ensemble, la fertilité du sol est immense. C'est dans ces points favorisés par la nature que les jésuites ont établi leurs premières missions. Le *blé*, le *maïs*, *le jatropha* et le *dioscorea* y végètent vigoureusement ; la vigne y donne un raisin excellent, et dont le vin ressemble au Madère. Au pied des montagnes s'élèvent des *cactus* cylindriques, à des hauteurs extraordinaires. Au centre de la presqu'île, qui est traversée par une chaîne de montagnes, on trouve des animaux qui, par leur forme et leurs

mœurs, se rapprochent du *mouflon* de la Sardaigne. Les Espagnols les appellent des *brebis sauvages*. Ils sautent comme le bouquetin, la tête en bas. Leurs cornes sont recourbées sur elles-mêmes en spirale. Selon les observations de M. *Constanzo*, cet animal diffère essentiellement des chevaux sauvages, qui sont d'un blanc cendré, d'une taille beaucoup plus grande, et propres à la Nouvelle-Californie, sur-tout à la *Sierra* de *Santa-Lucia*, près de Monterey. Aussi ces chèvres, qui appartiennent peut-être au genre des Antelopes, sont distinguées dans le pays sous le nom de *berendos*. Elles ont, comme les chamois, des cornes recourbées en arrière.

De toutes les productions naturelles de la Vieille-Californie, les *perles* sont celles qui ont fixé le plus l'attention du commerce. Les plus belles se trouvent dans la baie de *Ceralvo*, et autour des îles de *Santa-Cruz* et de *San-Iose*. On compte dans la Vieille-Californie seize bourgades ou missions, dont les principales sont : *San-Loretto*, avec une population de 4800 âmes; *Santa-Anna*, 4000; San-Joseph, 3,500, etc.; plusieurs présidios et villages.

La Nouvelle-Californie, ou *la Nouvelle-Albion*. — La *Nouvelle-Californie*, que les Anglais appellent *Nouvelle-Albion*, est un pays des plus pittoresques que l'on puisse voir. Le climat y est beaucoup plus doux qu'à égale latitude, sur les côtes orientales du nouveau continent. Le ciel est brumeux; mais les brouillards fréquens donnent de la vigueur à la végétation, et fertilisent le sol, qui est couvert comme d'un terreau noir et spongieux. On cultive dans les dix-huit missions qui existent aujourd'hui dans la Nouvelle-Cali-

fornie, du froment, du maïs, et des haricots en abondance; l'orge, les fèves, les lentilles et les pois chiches viennent très-bien dans la plus grande partie de la province, au milieu des champs. Le sol est si fertile, qu'on se contente de le labourer, sans jamais le fumer. On trouve dans les jardins soignés des Indiens, les légumes, les arbres fruitiers qui se cultivent en Espagne. La *vigne* sauvage donne des grappes de raisin assez grandes. On fait du bon vin dans les villages de *San-Diego*, *San-Juan de Capistrano*, *San-Gabriel*, *San-Buenaventura*, *Santa-Barbara*, surtout près de San-Diego, où l'on fait une huile qui est aussi bonne que celle de la vallée de Mexico, ou que les huiles de l'Andalousie en Espagne. Les *bœufs*, les *brebis*, les *cochons*, les *chevaux*, les *mulets*, y multiplient singulièrement.

Nouvelle-Californie. — Depuis le village de *San-Francisco*, dans la Nouvelle-Californie, jusqu'aux établissemens russes sur la rivière de *Cook*, à la *baie du prince Guillaume* et aux îles de *Kodiac* et d'*Unalaska*, il y a plus de 1000 lieues de côtes habitées par des hommes libres et peuplées d'un grand nombre de loutres.

Les villages de la Nouvelle-Californie sont ainsi que suit: *San-Diego*, population 1560; *San-Luis Rey de Francia*, 600; *San-Juan de Capistrano*, 1000; *San-Gabriel*, 1050; *San-Fernando*, 600; *San-Buenaventura*, 950; *Santa-Barbara*, 1100; la *Purissima Conceptione*, 1000; *San-Luis-Obispo*, 700; *San-Miguel*, 600; *Soledad*, 570; *San-Antonio de Padua*, 1050; *San-Carlos de Monterey*, 700; *San-Juan-Baptista*, 960; *Santa-Cruz*, 440; *Santa-Clara*, 1300; *San-Iose*, 630;

San-Lucar, 580; *San-Francisco*, que les géographes confondent souvent avec le port de Drake, 820. Je comprendrai la flore de ce pays avec celle du Mexique.

Les îles Aleutiennes. — Les douze îles *Aleutiennes*, situées sur la côte nord-ouest de l'Amérique, forment, avec un très-grand nombre d'autres petits îlots, depuis le promontoire d'*Alyaska* en Amérique, jusqu'à l'île d'*Attou*, une chaîne non interrompue, et décrivent entre le *Kamschatka* en Asie, et le promontoire d'Alyaska en Amérique, un arc de cercle qui joint en quelques sorte ces deux terres ensemble, et se trouve compris entre le 51e et le 55e degré de latitude. Ces îles présentent des montagnes revêtues de verdure, et dont le sommet est couvert de neige. Elles paraissent composées d'une espèce de jaspe en partie vert et rouge, mais en général jaune, avec des veines de pierre transparente semblable à la calcédoine. Le sol de plusieurs d'elles est noir et meuble, son mélange d'argile et de marne. On y trouve des lacs d'eau douce.

Parmi les végétaux, on distingue le *saule nain*, le *seneve*, *l'angélique*, et plusieurs racines. Les montagnes produisent des mûres de buisson, et les vallées des framboises sauvages blanches, d'un goût fade.

Les productions végétales de l'île Kadiak sont : le *sureau*, une immense quantité de *framboisiers*, de *groseillers*, beaucoup de *racines*, qui, avec le poisson, servent à la nourriture des habitans ; et dans l'intérieur de l'île, des *pins*, qui forment de très-grandes forêts et fournissent d'excellens bois de construction.

Les habitans des îles *Ounalaschka* et *Sithanax* paraissent les plus industrieux de cet archipel. Ils cons-

truisent des pirogues aussi transparentes que du papier huilé, et au travers duquel on aperçoit les rameurs et tous leurs mouvemens; elles sont sur-tout remarquables par leur légèreté, leur aspect pittoresque, et le fini de leur exécution. Les insulaires des îles Aléoutines et des îles aux Renards savent donner à la peau des animaux marins un apprêt qui la rend transparente comme du papier huilé : vêtus d'un habit fait de vessies de plies et de langues de baleines, on les voit, avec ce vêtement diaphane aussi léger et plus utile pour ces insulaires que les draps imperméables et les taffetas gommés d'Europe, s'exposer de sang-froid à la fureur des flots, dans une barque transparente comme leur vêtement.

Les seuls quadrupèdes de ces îles sont les *renards* et les *souris*. Parmi les oiseaux, des *canards*, des *perdrix*, des *sarcelles*, des *cormorans*, des *mouettes*, des *aigles*, des *guillemètes*. Il est temps de retourner au Mexique, que j'avais quitté un moment pour achever la description des pays peu connus de l'Amérique.

Du Mexique, ou *Nouvelle-Espagne*. — Les possessions Espagnoles du nouveau continent occupent une étendue de 79 degrés de latitude australe et boréale. Cet espace égale non-seulement la longueur de toute l'Afrique, mais il surpasse encore de beaucoup la largeur de l'Empire Russe, qui embrasse sur 167 degrés de longitude, 35 et demi de latitude, sous une parallèle dont les degrés ne sont plus que de la moitié des degrés de l'équateur.

Le point le plus austral du nouveau continent habité par les Espagnols, est le fort *Maullin*, près du petit

village de *Carelmapu* sur les côtes du Chili, vis-à-vis l'extrémité septentrionale de l'île de *Chiloé*. Le point le plus septentrional est la mission de San-Francisco, sur les côtes de la Nouvelle-Californie, à 7 lieues au nord-ouest de Santa-Cruz. La langue espagnole, par conséquent, est répandue sur une étendue de plus de 1900 lieues de longueur, et les domaines du roi d'Espagne en Amérique surpassent, en étendue, les vastes contrées que l'Empire Russe ou la Grande-Bretagne possèdent en Asie.

Des neufs gouvernemens indépendans les uns des autres qui composent les possessions espagnoles, cinq savoir : les vice-royautés du *Pérou* et de la *Nouvelle-Grenade*, les *capitanias generales du Guatimala*, *de Porto-Rico* et de *Caraccas*, sont entièrement compris dans la zone torride; les quatre autres divisions, savoir : la vice-royauté du *Mexique*, celle de *Buenos-Ayres*, capitania général du *Chili*, et celle de la *Havane*, qui comprend les *Florides*, embrassent des pays dont une grande partie est placée hors des deux tropiques, c'est-à-dire, dans la zone tempérée.

A l'exception de quelques vallées profondes, où les indigènes souffrent des fièvres intermittentes, la Nouvelle-Espagne, dont l'étendue est de 118,478 lieues carrées, doit être considérée comme un pays éminemment sain. Le Mexique, quoique plusieurs de ses régions soient stériles, manquent d'eau et paraissent dénuées de végétation; quoique son sol soit moins fertile que celui de la partie boréale de la *Nouvelle-Grenade*, des bords du *Bas-Orénoque* et des provinces de *Cumana*, de la *Nouvelle-Barcelone* et de *Venezuela*, occupe cependant le premier rang par

rapport à la grandeur de la population de son territoire, au nombre de villes considérables qui y sont rapprochées les unes des autres, à la valeur de l'exploitation métallique, et à son influence sur le commerce de l'Europe et de l'Asie.

L'intérieur du Mexique contient quatre villes, qui ne sont éloignées les unes des autres que d'une ou deux journées, et qui comptent 35,000, 67,000, 70,000, et 140,000 habitans, parmi lesquels il n'y a pas 2500 individus nés en Europe. Le plateau central depuis la *Puebla* jusqu'à *Mexico*, et de là à *Salamanca* et *Zelaya*, est couvert de villages et de hameaux comme les parties les mieux cultivées de la *Lombardie*. A l'est et à l'ouest de cette bande étroite, se prolongent des terrains non défrichés, et sur lesquels on ne trouve pas 10 à 12 personnes par lieue carrée. La capitale et plusieurs autres villes ont des établissemens scientifiques que l'on peut comparer à ceux de l'Europe. L'architecture des édifices publics et privés, l'élégance de l'ameublement des femmes, le ton de la société, tout, dit M. Humboldt, annonce un raffinement avec lequel contraste la nudité, l'ignorance et la grossièreté du bas-peuple, soit européen, soit créol, soit indien.

A la vue de l'ancien *Tenochtitlan*, ce savant, comme bien d'autres, a senti que peu de contrées inspiraient un intérêt aussi varié que la vallée de *Tenochtitlan*, aujourd'hui *Mexico*, site d'une ancienne civilisation des peuples américains, auquel se rattachent de grands souvenirs, non-seulement à cause de la ville de Mexico, mais sur-tout aux monumens plus anciens, aux pyramides de Téotihuacan, dédiées au soleil et à la lune. Mexico, dans la langue aztèque, signifie

l'habitation du dieu de la guerre, appelé Mexitli ou Huitzilopochtli.

Il y a peu de pays dans lesquels on exécute annuellement un nombre plus considérable de grandes pièces d'orfèvrerie, de vases et d'ornemens d'églises, qu'au Mexique; pour l'élégance et le fini de l'exécution, elles peuvent rivaliser avec tout ce qu'on a fait de plus beau en ce genre, dans les Etats les plus civilisés de l'Europe. On a exécuté récemment, en bronze doré, des candelabres et d'autres ornemens d'un grand prix, pour la nouvelle cathédrale de la *Puebla*, dont l'évêque a 550,000 livres de rentes. On fait, à la Nouvelle-Espagne, d'aussi belles voitures qu'à Londres et à Paris. Les ébénistes y exécutent des meubles remarquables par leur forme, par la couleur et le poli des bois que l'on tire de la région équinoxiale voisine des côtes, surtout des forêts d'*OrizabaSan-Blas* et de *Colima*. On fabrique des *clavecins* et des *pianos* jusques dans les *provincias internas*, à *Durango*, par exemple, à 200 lieues au nord de Mexico. Les indigènes, comme l'observe fort bien M. Humboldt, fabriquent des ouvrages de bimbeloterie en *bois* et en *cire*, qui pourraient devenir un article d'exportation pour l'Europe, comme le sont les boîtes, les cuillers et les jouets d'enfans, fabriqués par les habitans de *Nuremberg* et les montagnards de *Berschtolgaden* et du *Tyrol*.

Ceci, comme on le voit, est loin de concorder avec ce qu'a avancé M. Paw sur la prétendue désorganisation que le climat opère sur les indigènes et les Européens qui s'établissent en Amérique, auquel on doit ajouter l'esclavage, capable à lui seul d'émousser l'énergie des naturels.

Routes. — Les trois principaux points du Mexique sont : *Mexico, Vera-Cruz* et *Acapulco*. Dans la route de *Mexico* à *Acapulco*, on voit *deux chemins* qui vont de la capitale à la mer du Sud et à l'océan Atlantique. En nommant la route d'Acapulco, chemin d'Asie, et celle de Vera-Cruz, chemin d'Europe, ces dénominations désigneraient la direction du commerce maritime de la Nouvelle-Espagne. M. Humboldt, pour fixer la topographie de ce pays, a déterminé sur ces deux routes, infiniment fréquentées, 17 points, soit en latitude, soit en longitude, entre autres au village de *Mescala*, à la ville de *Chilpanzingo*, à *Venta de Estola*, maison solitaire, près d'une belle fontaine, au *village* de *Tepecuacuilco*; au village de *Tehuilotepec*, dont la position est intéressante à cause de la proximité des grandes mines de *Tasco*; au village de *San-Augustin de las Cuevas*, qui terminent à l'ouest la grande vallée du Mexique.

Les muletiers mexicains évaluent le chemin d'Acapulco à Mexico, à 110 *lieues*, pendant lesquelles ils traversent 33 villes et villages. Les journaux que l'on distribue aux voyageurs qui arrivent par la mer du Sud, soit des îles Philippines, soit du Pérou, évaluent la distance totale à 104 ou 106 lieues; et suivant M. Humboldt, elle est de 189,708 toises, ou 1725 toises pour une lieue de pays.

Sur la route de *Mexico* à *Vera Cruz*, ce savant ayant déterminé 13 points, soit par des moyens purement astronomiques, soit par des opérations géodésiques, sur-tout par des azimuths et des angles de hauteur, M. Offman, d'après ces observations, a fixé la position de la *Venta* de *Chalco*, au bord oriental de la grande

vallée de Tenochtitlan; celle de *Puebla* de *los Angelos*, près de la cathédrale de la Venta de Sotto; celle du village de *Perrote*, près de la forteresse du même nom; celle du *village* de *las Vigas*; enfin, la position de la ville de Xalappa.

Dans cette région fertile et cultivée, quatre montagnes, dont trois sont perpétuellement couvertes de neige, méritent la plus grande attention, parce que la connaissance de leur position exacte sert à lier plusieurs points intéressans. Dans deux excursions que M. Humboldt a faites, l'une aux mines de *Moran* et aux cimes porphyritiques (organos) d'*Actopan*, l'autre à Guanaxuato et au volcan de Jorullo, dans le royaume de Mechoacan, il a déterminé la position des dix points dont les longitudes se fondent presque toutes sur le transport du temps. Ces points lui ont servi à présenter avec quelque exactitude une grande partie des trois intendances de Mexico, de Guanaxuato et de Valladolid.

Le chemin de voiture qui mène depuis la ville de *Mexico*, par *Zacatecas*, *Durango* et *Chihuahua*, jusqu'à *Santa-Fé* du Nouveau-Mexique, se soutient jusqu'à *Durango*, et peut-être encore au-delà, à une élévation de plus de 2000 mètres au-dessus de la surface de l'Océan, dans une longueur de 500 lieues, sans que l'on ait à surmonter des difficultés considérables. Les voitures peuvent rouler de *Mexico* à *Santa-Fé*, sur toute la surface et la continuité des hautes plaines d'*Anahuac*, où l'on ne trouve ni crevasses, ni ravins, et sur l'abaissement progressif du plateau depuis 2500 mètres jusqu'à 800 mètres de hauteur absolue, dans une étendue qui excède la longueur

qu'aurait la chaîne des Alpes, si elle était prolongée sans discontinuité depuis *Genève* jusqu'aux côtes de la *mer Noire*. On voyage en voitures à quatre roues sur le plateau central, dans toutes les directions, depuis la capitale, à *Guanaxuato*, à *Durango*, à *Chihuahua*, à *Valladolid*, à *Guadalaxara* et à *Perotte*. Malgré cet avantage, le roulage n'est pas établi pour le transport des marchandises. On préfère se servir de bêtes de somme, qu'on emploie par milliers, avec un nombre considérable de métis et d'Indiens, pour conduire de la capitale aux ports de la *Vera-Cruz* et d'*Acapulco* la valeur des métaux précieux, des productions de l'agriculture et des marchandises d'Europe et d'Asie qui refluent par ces deux voies, et dont la valeur s'élève à la somme totale de 320 millions de francs par an. Ces trésors passent par une route qui ressemble à celle d'*Airolo*, à l'hospice du Saint-Gothard.

L'intendance de Mexico, qui se distingue par ses richesses métalliques, par ses salines et par sa fertilité, renferme, entr'autres villes remarquables, *Mexico*, capitale de la Nouvelle-Espagne : population, 140,000 habitans ; *Queretaro*, 35,000 ; *Acapulco*, 9000 ; *Tezcuco*, avec des manufactures de coton, 7400 ; *Cuyoacan*, où Fernand Cortèz avait témoigné le désir d'être enterré, quelle que fût la partie du monde où il finît ses jours, 6800 ; *Tubacaya*, remarquable par un palais de l'archevêque et une belle plantation d'oliviers, 8600 ; *Zacuba*, l'ancien *Tlacopan*, capitale d'un petit royaume des *Tepanèques*, 10,000 ; *Cuernar*, 6500 ; indépendamment d'un nombre considérable de villages, de fermes et de chartreuses dans des sites charmans.

L'intendance de la *Puebla*, remarquable par la grande fertilité de ses champs, l'abondance de ses fruits savoureux, de plusieurs *passiflores*, de ses salines, de ses beaux marbres, de son carbonate de chaux de Técalli, transparent comme l'albâtre gypseux de Volterra, et le phengite des anciens, renferme six villes et cent-cinquante-sept villages. La capitale, *Puebla de los Angelos*, contient 67,800 habitans; la cité de *Cohula* 16,000; celle de *Tlascala*, 6500; les autres villes, de 3 à 4500.

L'intendance de Guanaxuato, célèbre par ses mines, la perfection de l'agriculture, et éminemment fertile en blé, renferme sept villes et trente-sept villages, savoir: *Guanaxuato*, la capitale: population, 70,600; la cité *Villa de Léon*, 10,000; celle de la *Salamanca*, 9200; les autres villes, de 6 à 7000.

L'intendance de Valladolid à des prairies étendues et arrosées de nombreux ruisseaux, à des plaines célèbres par leurs belles cultures de coton, et des champs cultivés en cannes à sucre et en indigo, joint cinq mines assez renommées. Cette province, indépendamment de *Valladolid de Mechoacan*, qui contient 18,000 âmes, renferme *Pascuaro*, qui en a 9000; *Tzintzontzan* ou Huitzitzilla, 6000; trois autres villes, de 4 à 5000 habitans, et 263 villages.

L'intendance de *Guadalaxara* se distingue par l'industrie manufacturière de ses habitans, par la valeur des produits de l'agriculture, par les richesses de ses mines et la qualité supérieure de son tabac. Elle renferme six villes principales et trois cent vingt-deux villages. *Guadalaxara*, sa capitale, contient 20,000 âmes; *Compostella*, 8000; les autres, 4, 5 et 6000.

L'intendance de *Zacatecas* se fait remarquer par ses mines et neuf petits lacs abondans en muriate, et surtout en carbonate de soude nommée *téquesquite*, de l'ancien mot mexicain *tequixquilit*. Le plateau central de l'Asie n'est pas plus riche en soude que le Mexique. Les principales villes de cette province sont, *Zacatecas* : population, 33,000 habitans; *Sombrerète*, 8600; *Fresnillo*, 7000; et plusieurs bourgs et villages, de 2 à 3000.

L'intendance d'*Oaxaca* est un des pays les plus délicieux de cette partie : beauté et salubrité du climat, fertilité du sol, richesses et variété des productions, tout y concourt au bien-être de ses habitans. Cette intendance est la seule qui ait conservé la culture de la cochenille. Les endroits les plus remarquables sont, *Oaxaca* : population, 25,000 âmes; *Tehuantepec*, 10,000; *San-Antonio de los Cues*, 8400; et les mines de *Villata*, *Zolaya*, *Ixtepexi* et *Totomostla*, indépendamment des villages, dont plusieurs offrent des sites délicieux, et quelques autres des vues pittoresques.

L'intendance de *Mérida*, renommée par la salubrité de son climat, ne produit, pour la nourriture de ses habitans, que du maïs, des racines de *jatropha* et de *dioscorea*. Il y croît beaucoup de coton. Les arbres qui fournissent le fameux bois de campêche se trouvent en abondance dans plusieurs districts de cette province. Les endroits les plus remarquables sont : *Mérida de Jucatan*; population, 12,000; *Campêche*, 7000; *Valladolid*, 6000; plusieurs bourgs, de 4 à 5000 âmes, et quelques villages à l'européenne, qui forment un contraste singulier avec ceux des Indiens.

Dans l'intendance de *Vera-Cruz*, en montant du

port de la *Vera-Cruz* vers le plateau de *Perotte*, on voit à chaque pas changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, la figure des animaux, les mœurs des habitans et le genre de culture auquel ils se livrent.

L'aspect du chêne mexicain rassure le voyageur à la Vera-Cruz. Sa présence, dit M. Humboldt, lui indique qu'il a quitté cette zone justement redoutée par les peuples du Nord, sous laquelle la fièvre jaune exerce ses ravages dans la Nouvelle-Espagne. Cette même limite inférieure des chênes avertit le colon habitant du plateau central, jusqu'où il peut descendre vers les côtes sans craindre la maladie redoutable du *vomito*. Près de Xalapa, des forêts de *liquidambar* annoncent, par la fraîcheur de leur verdure, que cette hauteur est celle à laquelle les nuages, suspendus au-dessus de l'Océan, viennent toucher les cimes basaltiques de la Cordillière. Plus haut encore, près de la *Bonderilla*, le fruit nourrissant du bananier ne vient plus à maturité. Aussi, dans cette région brumeuse et froide, le besoin excite l'Indien au travail, et réveille son industrie. A la hauteur de *San-Miguel*, les *sapins* commencent à s'entremêler aux chênes, et le voyageur les trouve jusqu'aux plaines élevées de Perotte, qui lui offrent l'aspect riant de champs semés en froment. 800 mètres plus haut, le climat devient déjà trop froid pour que les chênes puissent y végéter; les sapins seuls y couvrent les rochers dont les cimes entrent dans la zone des neiges éternelles. C'est ainsi qu'en peu d'heures, dans ce pays merveilleux, le physicien parcourt toute l'échelle de la végétation, depuis l'*heliconia* et le *bananier*, dont les feuilles lustrées se

développent dans des dimensions extraordinaires, jusqu'au *parenchyme* rétréci des arbres résineux.

La province de Vera-Cruz fournit de la *vanille*, du *ialap*, du *pimienta de Tabasco*, du *cacao*, du *tabac*, du *smilax* ou *salsepareille*, du *coton* renommé par sa finesse et sa blancheur; des *cannes à sucre* aussi abondantes qu'à l'île de Cuba, et tous les fruits d'Europe. Les villes les plus remarquables de cette intendance sont, la *Vera-Cruz* : population, 16,000; *Xalapa*, 13,000; quatre de 5 à 6000 âmes, et un assez grand nombre de bourgades, de hameaux.

L'intendance de *San-Luis de Potosi*, douée, par la nature, des productions les plus précieuses, située sous un beau ciel dans la zone tempérée, vers le bord du tropique, est très-peu cultivée, eu égard à son étendue. Les métairies sont éloignées les unes des autres. Une partie des savanes immenses qu'on y rencontre sont habitées par des Indiens indépendans et nomades; et le terrain montueux appelé le *Bolson de Malpimi* est le séjour des *Apaches*, nation belliqueuse qui fait la guerre aux colons de *Cohahuila* et de la Nouvelle-Biscaye.

Dans toute l'intendance de San-Luis de Potosi, il n'y a que la partie qui avoisine la province de Zacatecas, et dans laquelle se trouvent les mines de *Charcas*, de *Guadalcazar* et de *Catorce*, qui soit un pays froid et montagneux. Depuis la cession de la Louisiane aux Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, ces mines fameuses ont suscité des disputes sur les véritables confins de la Nouvelle-Espagne, parce qu'on ignorait qu'elles étaient encore éloignées de la Louisiane de près de 300 lieues.

Les endroits les plus remarquables sont, *San-Luis de Potosi :* population, 12,000 ; six autres villes qui comptent chacune 6, 7 et 8000 habitans.

L'intendance de *Durance*, ou la *Nouvelle-Biscaye*, est très-peu cultivée, à cause des *Acoclames*, des *Cocoyames*, des *Apaches mescaleros* et *faraones*, Indiens guerriers et indépendans qui occupent le *Bolson de Mapimi*, les montagnes de *Chanate* et celles de *los Organos*, sur la rive gauche du rio Grande del Norte ; des *Apaches mimbrenos* qui se tiennent plus à l'ouest dans les ravins sauvages de la *Sierra de Acha* ; des *Cumanches* et des tribus nombreuses de *Chichimèques* que les Espagnols comprennent sous le nom vague de *Mecos*.

Les Cumanches, si l'on en croit les voyageurs instruits qui ont traversé leur pays, sont aussi lestes et aussi agiles à monter à cheval que les Arabes ; ils ont appris à dompter les chevaux sauvages qui paissent dans leurs forêts : ils ont des tentes de cuir de buffle dont ils ne chargent pas leurs chevaux, mais de grands chiens qui accompagnent leurs tribus errantes ; ils tuent tous les prisonniers adultes, et ne laissent vivre que les enfans, qu'ils élèvent avec soin pour s'en servir comme esclaves.

Les tribus des *Apaches*, des *Moquis* et des *Yutas*, désignés sous la dénomination d'*Indiens de paix*, sont fixés au sol ; ils réunissent leurs maisonnettes en forme de ville, et cultivent le maïs, le riz, les pois et autres légumes.

Les Indiens, au sud de la rivière de Gila, sont vêtus ; ils vivent réunis au nombre de 2 à 3000 dans des vil-

lages qu'ils appellent *uturicut* et *sutaquisan*. Ils ont des champs semés en maïs, en coton et en calebasses.

Lorsque les Indiens, au nord du Bolson de Mapimi, veulent établir un commerce d'échange avec les Espagnols, ils plantent le long du chemin qui mène de *Chihuahua* à Santa-Fé, de petites croix auxquelles ils suspendent une poche de cuir avec un peu de viande de cerf; au pied de la croix se trouve étendue une peau de buffle. L'Indien indique par ces signes qu'il désire commercer avec ceux qui adorent la croix; il offre au voyageur chrétien une peau pour avoir des comestibles dont il ne fixe pas la quantité. Les soldats des *présidios* ou postes militaires, qui entendent le langage hiéroglyphique des Indiens, prennent la peau de buffle et laissent au pied de la croix de la viande salée.

Que pourra-t-on dire contre ce système de commerce, sinon qu'il indique un mélange extraordinaire de bonne foi, plutôt que de méfiance, puisque ces gens ne se comprendraient pas s'ils se parlaient; ce qui pourrait occasionner des rixes entre eux?

La nouvelle Biscaye produit du *blé*, des *vignes*, des *oliviers*, du *maïs*, des *légumes* et des *fruits* d'Europe; du *lin*, du *chanvre*. On compte dans la nouvelle Biscaye une cité, *Durango* : population, 15,000 âmes; 6 villes: *Chihuahua*, 11,600; *san-Juan del Rio*, 10,200; *Nombre de Dios*, 6800; *Papasquiaro*, 5600; *Saltillo*, 6000; *Mapimis*, 3300; *Parras*, 3600; *San Pedro de Batopilas*, 8000; *San Joseph del Parral*, 5000; *Santa Rosa de Cosiquiriachi*, 10,700; *Guarisamey*, 3800; plusieurs villages et présidios.

L'intendance de la *Sonora*, dont la partie la plus

septentrionale porte le nom de *Pimeria*, à cause d'une tribu nombreuse d'Indiens, *Pimas*, qui l'habitent, se divise en *Pimeria alta* et *Pimeria bassa*. Le terrain montueux de la Pimeria-Alta est le *Choco* de l'Amérique septentrionale. Tous les ravins, et même des plaines, y contiennent de l'or de lavage disséminé dans des terrains d'alluvion. Les Espagnols, dans leurs guerres avec les habitans de ce pays, commencées en 1765, et terminées en 1771 par la soumission des Indiens, découvrirent, à *Cineguela*, une plaine de 14 lieues d'étendue, dans laquelle ils trouvèrent une grande quantité d'or en gros morceaux, qui n'étaient qu'à la profondeur de 16 pouces. Depuis on a découvert des mines d'or non moins riches. On y a trouvé des pépites d'or pur, d'un poids de 2 à 3 kilogrammes. Plus au nord, sur la rive droite du rio de l'Ascension, la nation des *Soris*, Indiens belliqueux, occupe tout le pays. Cette province est célèbre par des ruines qui attestent une ancienne civilisation. Elle produit du *blé*, du *maïs*, des *fruits*, des *vignes*, un peu de *tabac*. On trouve dans les bois des cerfs, du gibier et des oiseaux de passage. On compte dans l'intendance de la Sonora une cité, *Arispe* : population, 17,000; et les villes suivantes : *Sonora* : population, 10,000 âmes : *Hostimurci*, 5900; *Culiacan*, 9200; *Cinaloa*, 8000; *El Rosario*, 5600; *Villa de Fuente*, 6400; *Los Alamos*, 7000; et 46 villages.

L'intendance du Nouveau-Mexique renferme des pays délicieux qui ressemblent aux plus belles parties de l'Andalousie. On y récolte du *maïs*, du *froment*, du *vin liquoreux* et excellent, des *figues*, des *pêches*, des *pommes* et des *poires*. On y trouve entre autres villes

dait souvent 120; quelques épis contenaient jusqu'à 160 grains.

Voilà un exemple de fertilité bien frappant que l'Europe ne peut pas offrir!

Un esclave nègre de Fernand Cortez fut le premier qui cultiva le froment dans la Nouvelle-Espagne. Il en trouva 3 grains parmi du riz qu'on avait apporté d'Espagne pour l'approvisionnement de l'armée.

Productions végétales du Mexique.

Les plantes les plus remarquables des possessions espagnoles dans l'Amérique septentrionale, sont le *nopal*, le *cactus cochenilifer*, espèce de figuier d'Inde sur lequel la cochenille se plaît particulièrement et aime à se nourrir. Le *mûrier* et le *ver à soie* ne furent soignés avec plus d'attention que par les soins de Cortez, quelques années après le siége de Tenochtitlan; mais dans la suite les vice-rois, par la crainte de blesser ce que, dans les colonies, on appelle les droits de la métropole, n'ont pas voulu que l'on remplaçât la culture des *avacatiers* par celle des *mûriers* européens et indigènes qui existent sur le dos des Cordillières, et dont les feuilles sont moins dures que celles du *mûrier rouge* des Etats-Unis, et que les vers à soie mangent comme les feuilles du *mûrier blanc* de la Chine.

Le *convolvulus jalapa*, ou vrai jalap, qui croît naturellement dans la Californie, dans la province de Xalappa, au Mexique. Le *copaifera officinalis* et le *toluifera balsamum*, deux arbres qui donnent une résine odorante, connue dans le commerce sous le nom de *baume de capivi* et de *tolu*.

Dans l'intendance de la Vera-Cruz, on trouve la *liane parfumée* (epidendrum vanille); le *myrte*, dont la graine est une épice agréable, connue sous le nom de *pimienta de Tabasco;* le *smilax*, dont la racine est la vraie salsepareille; le *melck*, le *coton*, une espèce d'*acacia indica*, qui donne une teinture en noir, supérieure à toutes celles de l'Europe; des *liquidambar*, des *amyris*, etc.

L'*iucca*, le *dracæna borealis*, le *convallaria*, et plusieurs autres espèces de cette famille, ornent les monts et les vallées. Des forêts de sapins étonnent souvent le voyageur qui n'a vu que des feuilles acéreuses. Le fameux arbre à main, le *cheiranthostæmon*, est le seul individu de son espèce qu'on ait encore découvert au Mexique.

Les rives des baies d'*Honduras* et de *Campêche* sont célèbres, depuis le moment de leurs découvertes, par leurs riches et immenses forêts de bois d'acajou et de campêche. Le voisinage de Guatimala est renommé pour son *indigo*. Le *gayac*, le *sassafras*, le *tamarin*, la *noix de coco*, celle de *cacao*, et un grand nombre d'autres productions plus connues, parce qu'elles croissent aussi dans les Indes occidentales, ornent et enrichissent ces provinces fertiles. On trouve dans les bois la *pomme de pin sauvage*, et tous les terrains bas et rocailleux sont chargés de diverses espèces d'*aloës* et d'*euphorbes*.

Il ne s'est encore introduit dans les jardins de l'Europe que peu des plantes du Mexique : parmi celles-là, on peut citer la *salvia fulgiens*, à laquelle ses fleurs cramoisies donnent tant d'éclat; la belle *dalhia*, l'élégant *sisyrenchium strié*, l'*helianthus* gigantesque, la délicate

mentzelia, l'*aristoloche*, les *datura*, les *barringtonia*, les *carolinea*, les *nelumbium*, les *gustavia*, les *amyris*, les *lecythis*, les *lisianthus*, les *magnolia*, des liacées diverses; enfin le rosier *motezuma* de la chaîne des montagnes porphyritiques qui bordent au nord la vallée de Mexico.

Le plateau central du Mexique produit avec abondance des *cerises*, des *prunes*, des *pêches*, des *abricots*, des *figues*, des *raisins*, des *pommes*, des *poires*, des *cannes à sucre*. A ces fruits, les habitans du Mexique, comme ceux du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, joignent l'*ananas* de différentes espèces, les *sapottes*, les *sapotilles*, les *mameis*, les *gouyaves* de plusieurs sortes; les *anones*, les *chilimoyes*, les *spondias* (espèce de prune), et autres productions précieuses de la zone torride.

La partie montueuse de l'Amérique équinoxiale a des *orangers*, des *cerisiers*, des *noyers*, des *pruniers*, des *pommiers*, des *mûriers*, des *poiriers*, des *fraisiers*, des *rubus* et des *groseillers* qui lui sont propres; des *vignes*, des *maqueis*, et autres plantes qui fournissent des liqueurs agréables. La cour de Madrid a toujours vu de mauvais œil la culture de l'*olivier*, du *mûrier*, du *chanvre*, du *lin* et de la *vigne*.

En 1802, le vice-roi reçut l'ordre de la cour de faire arracher les vignes dans les provinces septentrionales du Mexique, parce que le commerce de Cadix se plaignait d'une diminution dans la consommation des vins d'Espagne.

Le *maquey* fournit aux Mexicains un vin agréable à boire. La quantité de miel qu'ils retirent en 24 heures du maquey, à peine haut d'un mètre et demi, et qui ne vient que sur les rochers ou dans les terrains les plus arides, est de 200 pouces-cubes, qui égalent 8

quartillos. Une plante vigoureuse fournit quelquefois jusqu'à 375 pouces par jours pendant quatre à cinq mois ; ce qui fait le volume énorme de plus de 1,100 décimètres cubes. Le *miel* ou *suc de l'agave* est d'un aigre doux assez agréable. Il fermente facilement, à cause du sucre et du mucilage qu'il contient. Pour accélérer cette fermentation, on y ajoute un peu de pulque vieux et acide. L'opération se termine dans l'espace de trois ou quatre jours. La boisson vineuse qui ressemble au cidre, a une odeur de viande échauffée, que l'on corrige quand on le veut. Mais quand on peut vaincre le dégoût qu'inspire cette odeur fétide, on préfère le pulque à toute autre boisson. Il est stomachique, fortifiant, sur-tout très-nourrissant. On le recommande aux personnes maigres. Bien des particuliers, dit M. Humboldt, s'abstiennent totalement de l'eau, de la bière et du vin, pour ne boire d'autre liquide que le suc de l'*agave*. On en retire, par distillation, une eau-de-vie très-enivrante, qu'on appelle *mexical*.

Du temps des empereurs, le *maïs*, le *millet*, le *manioc*, le *petit-riz*, le *quinoa*, les *ignames*, les *patates sucrées*, originaires du Pérou, et sur-tout les *papos* ou *pommes de terre*, dont l'Europe et l'Asie se sont enrichies, et que l'on regarde comme plus utiles que l'*arbre à pin* introduit à Madras et dans les Antilles de l'Amérique ; les *bananes* et les *figues bananes* de plusieurs espèces, le *cacao*, l'*oca*, le *cacomite* dont la farine donne une espèce de farine nourrissante, les *melons* de plusieurs espèces, les nombreuses *pommes d'amour* ou *tomates*, la *pistache*, les *topinambours*, qu'on appelle aussi *truffes du Canada*, les différentes espèces de *piment*, les *oignons*, les *poireaux*, l'*ail*, le *cresson alenois*, le *cresson de fon-*

taine, l'*oseille*, les *cardons*, les *haricots*, quelques variétés de *pois chiches*, faisaient la base de la nourriture des indigènes. Ils cultivaient aussi la *sauge*, la *bourrache* et les *callebasses*.

Si les champs que couvrent les céréales dans les parties septentrionales de la terre, embellissent peu l'aspect de la nature, l'habitant des tropiques, au contraire, en s'établissant, multiplie par les plantations des bananiers la parure des cantons humides, une des formes de végétaux les plus belles et les plus magnifiques.

Quelle différence entre ce produit et celui des graminées céréales dans les parties les plus fertiles de l'Europe! Le *bananier*, le premier de tous les fruits du globe, se perpétue sans que l'homme y mette d'autre soin que de couper les tiges qui supportent le fruit. Huit ou neuf mois après que le drageon du bananier est planté, le *régime* commence à se développer, et le fruit qui peut être cueilli le dixième ou onzième mois, produit un régime composé de 160 à 180 bananes, de 7 à 8 pouces de long, pesant 30 à 40 kilogrammes. Un terrain de 100 mètres carrés de surface peut renfermer au moins 30 à 40 bananiers. Dans l'espace d'un an, ce même terrain, en ne comptant le poids d'un régime que de 15 à 20 kilogr., donne plus de 200 kilogr. (ou 400 livres en poids) de substance nourrissante.

Le *froment*, en le supposant semé, et non planté d'après la méthode chinoise, et en calculant sur la base d'une récolte décuple, ne produit, sur un terrain de 100 mètres carrés, que 15 kilogrammes, ou 30 livres pesant, de grains.

En France, l'arpent légal de 1344 toises et demie carrées est ensemencé à la volée, en terres excellentes,

avec 160 livres de grains; en terres médiocres ou mauvaises, avec 200 à 220 livres : le produit varie de 1000 à 2500 l'arpent.

La *pomme de terre* donne, en Europe, sur 100 mètres de terres bien cultivées et bien fumées, une récolte de 45 kilogrammes (ou 90 livres) de racines. On compte 4 à 6000 livres par arpent légal. Le produit des *bananes* est par conséquent, à celui du froment, comme 133 : 1; à celui des pommes de terre, comme 44 : 1. On avouera qu'un pays qui fournit de semblables productions mérite qu'on en parle avec plus d'égards que ne l'a fait l'auteur des *Recherches sur les Américains*.

Le *manioc*, connu sous le nom de *yucca* douce, *yucca* amère, que les Mexicains, comme les naturels de toute l'Amérique équinoxiale, cultivent depuis la plus haute antiquité, est une des plus belles et des plus utiles productions du sol américain. Il supplée au riz, à toutes sortes de froment, ainsi qu'à toutes les racines et fruits qui servent à la nourriture de l'homme. La culture du manioc exige, de plus que celle du bananier, qu'on ait le soin de le dégager une fois des herbes qui pourraient nuire à son accroissement; du reste on les cultive comme les pommes de terre, et la récolte ne se fait que sept à huit mois après que les boutures ont été mises en terre. Le manioc produit une racine, dont la fécule sert à faire du pain, ou des galettes. Le pain de manioc est très-nourrissant. Les molécules farineuses de la cassave paraissent avoir quelque analogie avec le *caout-chouc*, si commun dans toutes les plantes du groupe des tithymaloïdes. La fécule de manioc, râpée, séchée et boucanée, est presque inaltérable; les insectes et les vers ne l'attaquent jamais; et tous les voyageurs

connaissent, dans l'Amérique équinoxiale, les avantages du *couaque*.

Le suc de la *yuca amère*, qui, dans son état naturel, est un poison très-actif, se décompose par le feu, perd ses propriétés vénéneuses à mesure qu'on l'écume, et s'emploie sans danger comme sauce. Ce suc brunâtre ressemble à un bouillon très-nourrissant. A Cayenne, on l'épaissit pour en faire le *cabiou*, qui est analogue au *souy* qu'on apporte de la Chine, et qui sert pour assaisonner.

Le *maïs* est, de tous les graminées utiles à l'homme, celui dont le périsperme farineux a le plus de volume; on le cultive depuis le 45e parallèle nord jusqu'au 42e parallèle sud. La fécondité du *maïs mexicain* surpasse tout ce qu'on peut imaginer en Europe. Dans les belles plaines qui s'étendent depuis *San-Juan del Rio* à *Queretario*, une *fanègue*, ou 100 livres, de maïs en produit 800. Dans les environs de *Valladolid*, on regarde comme une mauvaise récolte celle qui ne donne que cent cinquante fois la semence. Dans les villages de *San-Buenaventura* et de *Capistrano*, dans la Nouvelle-Californie, le maïs a souvent donné de cent quatre-vingts à deux cents fois sa valeur.

Au Chili, on cultivait, bien avant le 15e siècle, le *zea-maïs*, appelé *magu*, espèce de seigle, et le *zea-curagua*, espèce d'orge. Hernandez assure avoir trouvé chez les Indiens du mechoacan, une espèce de froment qui, d'après sa description très-succincte, se rapproche du *blé d'abondance* que l'on croyait originaire d'Egypte.

Entre les nombreuses variétés du maïs, il y en a une dont l'épi mûrit *deux mois* après que le grain a

été semé. Les Mexicains qui habitent les côtes de la mer du Sud en préfèrent une autre qui se récolte en moins de *trente* à *quarante jours*. Le maïs, comme on l'a vu au commencement de cet ouvrage, est non-seulement nourrissant et précieux par les boissons diverses et le miel qu'on en extrait; mais encore il engraisse les animaux et donne de la vigueur et du feu aux chevaux.

Après le manioc et les *papas* ou pommes de terre, il n'y a pas de production plus utile pour la subsistance du peuple que l'*oca*, la *patate* et l'*igname*. Lorsque Colomb, à son retour en Espagne, parut pour la première fois devant la reine Isabelle, il présenta à cette princesse des grains de maïs, des racines d'ignames et des patates. Il faut encore compter parmi les plantes utiles propres au Mexique, le *cacomite*, dont la farine donne une espèce de farine nourrissante; les nombreuses pommes d'*amour* ou *tomates*, la *pistache*, les *topinambours*, enfin les différentes espèces de *piment*.

Le *raisin* de la meilleure qualité est celui de *Zapotitlan*, dans l'intendance d'*Oaxaca;* les vignobles de *Dolores*, de *San-Luis de la Paz*, et des *provincias internas*, sont très-estimés, sur-tout ceux du *Passo del Norte*, et des *terres du marquis de San-Miguel*. Le vin de ces deux derniers endroits se conserve pendant un grand nombre d'années, quoiqu'il soit préparé avec peu de soin. Ces particularités, qui sont fournies par M. Humboldt, prouvent avec quelle prévention déplacée M. Paw s'est récrié contre cette production du territoire américain, contre la bonté et la fertilité de ce pays, lors même qu'il ignorait peut-être qu'au

Mexique, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'Amérique, on moissonne le même champ deux et trois fois par an.

Lorsque le nouveau continent voudra se passer des productions de l'ancien, les parties montueuses et tempérées du *Mexique*, de *Guatimala*, de la *Nouvelle-Grenade* et de *Caraccas*, pourront fournir du vin à toute l'Amérique septentrionale. Elles deviendront pour elles, en attendant que leurs vignobles de l'*Ohio* et de la *Louisiane* soient organisés, ce que la France, l'Italie et l'Espagne sont depuis long-temps pour le nord de l'Europe.

Le Mexique est si fertile qu'on y a observé, ainsi qu'à la Louisiane, dans les terres qui avoisinent la Nouvelle-Orléans, qu'un arpent rend au cultivateur de 80 à 100 francs en froment, 250 francs en coton, et 450 en sucre. D'après cette énorme différence dans la valeur des récoltes, on ne doit pas s'étonner si le colon mexicain préfère les denrées coloniales à l'orge et au froment de l'Europe. Telle est en général la fertilité du sol de l'Amérique équinoxiale, que tout le sucre consommé en France, et évalué par M. Humboldt à 20 millions de kilogrammes, pourrait être produit sur un terrain de 7 lieues carrées, étendue qui n'est pas la trentième partie du plus petit département de la France.

Le coton est une de ces plantes dont la culture, parmi les peuples Aztèques, est aussi ancienne que celle du *pite*, du *maïs* et du *quinoa*. La Nouvelle-Espagne ne fournit annuellement que 312,000 kilogrammes de coton. Cette quantité, quoique peu considérable, est le sextuple de celle que les Etats-Unis

exportaient, en 1791, de leur propre crû. Depuis douze ans, la production du coton y est devenue trois cent soixante-dix-sept fois plus grande, comme on peut le voir par les renseignemens de M. Gallatin, ministre des finances à Washington. Le tableau suivant en est une preuve.

En 1805, l'Angleterre a employé dans ses manufactures plus de 61,380,000 livres de coton qu'elle a tiré comme suit :

Des Etats-Unis..................	31,943,268 liv.	59,656,196 liv.
Des îles Antilles anglaises........	15,668,088	
Du Brésil......................	10,000,000	
Des îles Antilles françaises, hollandaises, espagnoles.........	1,420,840	
Du Mexique...................	624,000	
Des Indes orientales.............	2,432,483	3,024,676
De différentes autres parties du monde.....................	592,193	
	62,680,872 liv.	
BALANCE en faveur de l'Amérique sur le reste du globe.............................		56,631,520 liv. de coton.

Le Mexique et les Etats-Unis pourront un jour, à eux seuls, produire tout le coton que l'Europe emploie dans ses manufactures. Rien n'empêche de cultiver avec le plus grand avantage le *lin*, le *chanvre*, dans les *provincias internas* et sur les plateaux dont la température moyenne est au-dessous de 14 degrés du thermomètre centigrade. La métropole, peu éclairée sur ses vrais intérêts, s'est opposée à cette culture et à celle de la vigne, de l'olivier et du mûrier.

La production du café est encore nulle à la Nouvelle-Espagne; et l'usage en est si rare, que tout le

pays n'en consomme annuellement que de quatre à cinq cents quintaux. D'après les relations qui existaient avant la conquête, entre les Mexicains et les Péruviens, il est à présumer que ceux-ci leur avaient fait connaître les propriétés du *café racemosa*, et que ces deux peuples l'avaient cultivé avant qu'aucun Européen eût débarqué sur leurs côtes et n'eût essayé d'y introduire le café de l'Arabie. Le café américain croît en abondance au Brésil, dans une grande partie de la Terre-Ferme et dans les Etats-Unis.

La culture du *cacaoyer* était très-répandue au Mexique du temps de Montézuma. C'est là que les Espagnols apprirent à connaître cet arbre précieux, qu'ils ont transplanté dans la suite aux Canaries et aux Philippines; à réduire le chocolat en tablettes, à l'exemple des Mexicains qui préparaient leur *chocolat* avec un peu de maïs, de vanille, et avec le fruit d'une espèce de piment ou épice qu'ils mêlaient au cacao. C'est du Mexique que cet art, et les instrumens dont on se servait, et le mot *chocolat*, ont passé en Europe. L'exportation annuelle de cette denrée s'élève à 45 millions 600 mille liv. tournois. Du temps des rois Aztèques, les grains de cacao servaient de monnaie au grand marché de *Tlatelolco*, comme les coquilles aux îles Maldives.

L'usage de la *vanille*, dont on compte six espèces, a passé des Aztèques aux Espagnols. Cette plante, que la nature produit spontanément entre les tropiques, croît presque partout où il y a de la chaleur, de l'ombre et beaucoup d'humidité. A ses fleurs d'un blanc-jaunâtre, assez semblables aux lis, succèdent des gousses brunes, longues de 6 pouces et fort étroites, renfermant quan-

tité de grains fort petits, qui ont un goût aromatique et une odeur balsamique si agréable, qu'on les emploie dans le chocolat pour lui donner ce parfum enchanteur. Toute la vanille que consomme l'Europe vient du Mexique, par la seule voie de la Vera-Cruz. On la récolte dans les deux intendances de la *Vera-Cruz* et d'*Oaxaca*, sur une étendue de terrain de quelques lieues carrées. La vanille vient fort bien sur les côtes des *Caraques*, à l'île de *Cuba* et à *Saint-Domingue*, où le fruit est très-long, mais moins odoriférant, à cause de la trop grande humidité, qui, en favorisant la végétation, est contraire au développement de l'aromate. En 1802, il sortit du port de Vera-Cruz 1793 milliers pesant de vanille.

La même pente orientale de la Cordillière d'Anahuac, entre les 19ᵉ et 20ᵉ. degrés de latitude, sur laquelle on récolte la vanille, produit aussi la salsepareille, dont on a exporté, en 1803, du port de la Vera-Cruz, près de 250 mille kilogrammes; et le jalap, qui ne se plaît que sous un climat tempéré, presque froid, dans des vallées ombragées et sur la pente des montagnes. L'abbé Raynal (*Histoire philosophique*, t. II, p. 68) avance que l'Europe consomme annuellement 7500 quintaux de jalap; et M. Humboldt, d'après les renseignemens exacts qu'il a pris à la Vera-Cruz même, assure qu'il n'a été exporté de ce port, en 1802, que 2921 quintaux, et 2281 quintaux en 1803.

Les entraves qui existent sur le *tabac* mexicain nuit à la culture de cette plante, qui pourrait devenir de la plus haute importance. Ce mot, qui a été adopté par tous les peuples de l'Europe, vient de la langue d'Haïti

(Saint-Domingue); car les Mexicains appellent cette plante *yelt*, et les Péruviens *sayri*. Ces deux peuples fumaient le tabac arrangé en cigarres, avec des aromates, après l'avoir enchâssé dans des tuyaux d'or, d'argent, de bois musqué ou de roseau. On le sema pour la première fois en Portugal en 1559, et on le transplanta aux grandes Indes au commencement du 17e. siècle. Le tabac, après le fameux *bejuco del guaco*, est le contre-poison le plus actif. Les Caraïbes, sur les bords de l'Orénoque, appliquent avec succès le tabac mâché aux morsures des couleuvres venimeuses. En général la ferme du Mexique vend annuellement, dans le pays même, pour plus de 38 millions de francs de tabac à fumer et en poudre, et elle rend au roi un profit net de plus de 20 millions de liv. tournois.

L'abbé Raynal est encore dans l'erreur quand il prétend que les Européens ont introduit la culture de l'*indigo* en Amérique, puisqu'il existe plusieurs espèces d'*indigofera* propres au nouveau continent; qu'il est prouvé, d'après les plus anciennes peintures hiéroglyphiques des Mexicains, et trente ans avant la conquête, que les Espagnols n'écrivaient qu'avec de l'indigo, n'ayant pas encore trouvé le moyen de faire de l'encre dans ce pays. Ferdinand Colomb, dans la vie de son père, nomme l'indigo parmi les productions de Saint-Domingue. Hernandez rapporte le procédé dont les Mexicains se servaient pour séparer la fécule du suc de cette plante. La culture de l'indigo, qui est très-étendue dans le royaume de *Guatimala* et dans la province de *Caraque*, est très-négligée au Mexique. Les plantations que l'on trouve le long des côtes occidentales ne suf-

fissent pas même pour le peu de fabriques de toile de coton indigène. On importe annuellement du royaume de Guatimala pour 12 millions de livres tournois.

Le Mexique offre plusieurs espèces de *chenilles indigènes* qui filent de la soie semblable à celle du *bombyx mori*. C'est de ces insectes que vient la soie *misteca*, qui, du temps de Montézuma, était un objet de commerce chez les Mexicains. Les mouchoirs que l'on fabrique de cette soie mexicaine, dans l'intendance d'*Oaxaca*, sont rudes au toucher, comme certaines soieries de l'Inde, qui sont également le produit d'insectes très-différens du ver à soie du mûrier. Les sacs de ces chenilles, appelés *capulos de madrono*, qu'on trouve suspendus aux branches de l'*arbutus madrono*, ont chacun 18 à 20 centimètres de long sur 10 de large. Ils sont d'une blancheur éclatante, et formés par couches que l'on peut séparer les unes des autres. C'est un véritable papier naturel, dont les anciens Mexicains savaient tirer parti, en collant ensemble plusieurs couches pour en former un carton blanc et lustré. Les chenilles sont d'une couleur olivâtre, tirant sur le noir et garnies de poils; leur longueur est de 25 à 28 millimètres.

La *cire* du Jucatan provient d'une apiaire propre au nouveau continent, et dépourvue d'aiguillons. L'*abeille* de Campêche, comme le *melipona fasciata* que M. Bonpland a trouvé sur la pente orientale des Cordillières, produisent une cire plus difficile à blanchir que celle des abeilles domestiques de l'Europe.

L'éducation de la *cochenille*, commune à la *Nouvelle-Grenade*, à *Quito*, au *Pérou* et au *Mexique*, remonte probablement à la Nouvelle-Espagne, au-delà de l'incursion des Toltèques. Du temps de la

dynastie des rois Aztèques, la cochenille était plus commune qu'aujourd'hui. Il y avait des *nopaleries* non-seulement dans le Mixtecapan (la Misteca) et dans la province de *Huaxyacac* (Oaxaca), mais encore dans l'intendance de *Cholula* et de *Huejotzingo*. Les Indiens, pour ne pas être forcés de vendre la cochenille à bas prix, ont négligé partout cette branche d'industrie, excepté dans l'intendance d'*Oaxaca*, dont on en tire tous les ans 400,000 kilogrammes. Il y a à peine quarante ans que les Indiens, ou le gouvernement Espagnol, ont détruit à-la-fois, et d'un commun accord, dans la péninsule d'*Iucatan*, l'insecte et les nopals sur lesquels vit la cochenille.

La quantité de cochenille que l'intendance d'*Oaxaca* fournit à l'Europe, peut être évaluée, année commune, à 12 millions de livres tournois. L'abbé Raynal, t. II, p. 78, évalue toute l'exportation de la Nouvelle-Espagne à 4000 quintaux; M. Humboldt trouve qu'elle est de moitié trop basse.

En 1795, le capitaine Nelson enleva la cochenille à Rio-Janeïro, et la porta aux grandes Indes. Ce dernier pays a commencé à verser la cochenille dans le commerce; mais la quantité en est peu considérable, et la couleur moins brillante.

D'après le Mémoire que le corps municipal de la ville de *Valladolid de Machoacan* a présenté au roi, au mois d'octobre 1805, à l'occasion d'une ordonnance rendue sur les biens du clergé, estimés à 24 millions de piastres (120 millions), auxquels il faut ajouter 3 millions pour le produit de la cochenille, de la vanille, du jalap, du piment de Tabasco et de la salsepareille, qui ne paient pas de dîmes, et 2 millions pour le sucre et l'in-

digo, qui, au lieu de dîmes entières, ne rendent au clergé qu'un impôt de 4 pour 100, on trouve que le produit total de l'agriculture s'élève annuellement à plus de 145 millions de fr., qui, en les réduisant à une *mesure naturelle*, et en prenant pour base le prix actuel du froment au Mexique, qui est de 15 francs par 10 myriagrammes, équivalent à 96 millions de myriagrammes de froment. La masse de métaux précieux exploités annuellement du Mexique, représente à peine 74 millions de myriagrammes de froment; ce qui prouve que la valeur de l'or et de l'argent des mines du Mexique est presque d'un quart plus petite que la valeur du produit territorial. Le fonds total des églises et des communautés de religieux et de religieuses du clergé mexicain est de 222 millions de livres tournois.

Avant l'arrivée des Espagnols, les indigènes étaient vêtus dans les Cordillières du Mexique, dans celles du Pérou et de Quito. Des hommes qui savaient fabriquer la soie, tisser des toiles de coton ou filer le poil de lamas et de vigogne, apprirent facilement à faire des draps : aussi cette fabrication fut-elle établie au Pérou à *Cusco*, et au Mexique à *Tezcuco*, peu d'années après la conquête de ces pays, aussitôt que l'on eut introduit des brebis d'Europe en Amérique.

On estime la valeur du produit de l'industrie manufacturière de la Nouvelle-Espagne à 42 millions de liv. L'intendance de Guadalaxara seul a fourni, en 1802, en *toiles de coton* et en *tissus de laine*, pour la valeur de 8 millions 406 mille 300 livres; en *cuirs tannés*, pour 2 millions 199 mille 225 livres; et en *savon*, pour 1 million 404 mille 100 livres. La fabrication du tabac

est un droit régulier : les frais de la fabrication des cigarres et du tabac en poudre s'élèvent, année commune, à plus de 6 millions 200 mille liv. tournois.

L'Europe, avant peu, pourra tirer de la *soude* du Mexique, comme elle tire depuis long temps de la *potasse* des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Les 46 fabriques de faïence que l'on comptait au Mexique en 1793, se sont réduites à 16 en faïence, et 2 en *verre*, à cause du bas prix de la *poterie* et de la porcelaine d'Europe, introduites par le port de la Vera-Cruz.

Les mines de *plomb*, assez rares dans l'Asie boréale, sont abondantes dans les montagnes de formation calcaire que renferme la partie du nord du Mexique ; celles de *zinc*, d'*antimoine*, d'*arsenic*, de *cobalt*, de *manganèse*, de *mercure*, de *cinabre*, de *fer*, de *cuivre*, d'*étain*, d'*or*, d'*argent*, d'*émeraudes*, de *rubis*, de *diamans* et de *perles*, ne le sont pas moins.

En 1802, le seul port de Cadix a reçu des différens ports de l'Amérique, en productions coloniales et en métaux précieux, pour la valeur de 409 millions de liv. tournois, ce qui équivaut à l'importation totale de l'Angleterre en 1790, avec toutes les parties du monde, qui, d'après les listes présentées au parlement, s'est montée à 432 millions tournois.

Si l'Asie ne prenait aucune part au commerce de l'Amérique, les nations manufacturières de l'Europe trouveraient actuellement dans les colonies espagnoles un débit annuel de marchandises pour la valeur de 310 millions 800 liv. tournois. Cette importation énorme n'est balancée que par 160 millions 125 mille liv., valeur des produits de l'agriculture coloniale. L'excédant de

l'importation, qui s'élève à 150 millions 675 mille liv., est soldé en or et en argent, tiré des mines de l'Amérique.

De la Terre-Ferme. — *La Terre-Ferme* est bornée au nord par la mer Caraïbe, à l'est par la Guyane, à l'ouest par la mer Pacifique, au sud par le Pérou. Elle est partagée entre quatre audiences, savoir : *Saint-Domingue, Santa-Fé, Quito* ou *Pérou,* et *Panama;* et elle se divise en provinces ou gouvernemens, appelés *Nuova-Corduba* ou *Nouvelle-Andalousie, Venezuela, Rio de la Hacha, Santa-Martha, Cumana, Nuova-Barcelona, Carthagène, Panama, Terre-Ferme* propre, *Popayan,* enfin la *Guyane* qui se divise en trois, savoir : la *Guyane* hollandaise, française et portugaise.

Le climat de l'*Andalousie*, de *Venezuela*, du *Darien*, de *Panama,* de *Porto-Bello,* de *Carthagène*, de *Cumana* et de toutes les provinces de la Terre-Ferme, n'étant pas différent de celui des autres pays qui répondent aux mêmes latitudes, la plupart de leurs productions sont les mêmes. Le blé, la pêche et la pomme, fiers d'être transplantés dans le pays de l'or et du sucre, surpassent l'espoir du cultivateur.

Dans les vallées d'Aragua, voisines du lac Valencia, on cultive la canne à sucre, appelée *canna creolia*, celle de Taïty, nouvellement introduite dans ce pays, ainsi que la canne rougeâtre d'Afrique (*canna de Guinea*). Elle contient un suc qui présente plus d'avantages pour la fabrication du rhum.

La province de Cumana est si fertile, qu'on y fait annuellement deux récoltes. On nourrit dans les pâturages dont elle abonde, un très-grand nombre de bestiaux. Elle fournit les peuples voisins de *froment*, de

cacao, de *biscuit de mer*, de *fromage*, de *beurre*, de *sain-doux*, de *coton*, de diverses sortes d'*étoffes*. On y fabrique quantité de *cuirs*, qu'on transporte en Europe. La chasse et la pêche n'y sont pas moins abondantes. Le fleuve *Unaré*, qui la traverse, est si poissonneux, que le droit de pêche était sans cesse un sujet de guerre entre les anciens habitans. Ce même pays possède des mines d'or. Le métal qu'on en tire est si pur, qu'on l'évalue à 22 carats et demi. Des groupes de *cocotiers* ornent ses côtes et les bords de la rivière *Manzanarez*. Les plaines sont couvertes de touffes de *casses*, de *capparis*, de *mimoses arborescentes*, de *palmiers*, et du *vert-clair* de la canne à sucre de Taïty, qui contraste agréablement avec l'ombre épaisse du cacaotier (*theombra cacao*), avec les *gleditsia*, le *poleria*, le *tamarin*. Les collines présentent des *lataniers à éventail*; les rivières et les bords de la mer, des *oiseaux* de toutes espèces; et les montagnes, d'excellens *simples* qui rendent inutile le ministère des médecins.

On compte que cette province, dont le lac *Maracaïbo* fait comme le centre, contient plus de cent mille Indiens, tributaires des Espagnols, sans comprendre ceux qui, étant au-dessous de 18 ans et au-dessus de 50, sont dispensés du tribut par un ordre du conseil des Indes.

Lorsqu'on a laissé derrière soi les vallées de Carracas, les campagnes ornées de fleurs et de la verdure des cannes à sucre, on rencontre au nord, entre la chaîne des montagnes de Venezuela et la mer des Antilles, pressées les unes contre les autres, des villes industrieuses, des villages charmans, et des champs soigneusement cultivés. Le goût des arts et des sciences y est même développé depuis long-temps.

A *Santa-Fé de Bogota*, la terre produit toute l'année les mêmes fruits dont on fait deux récoltes, l'une en juillet, l'autre en janvier. Le froment d'Europe y vient à côté du *sesanum* d'Asie. L'air est si agréable et si sain, que les naturels ont coutume de dire qu'il faut le recevoir à bouche ouverte.

En suivant toujours cette même côte, on laisse à gauche les provinces peu remarquables, mais cependant fertiles, de la *Hacha*, de *Sainte-Marthe*, et l'on arrive dans celle de *Carthagène*, qui a 53 lieues d'étendue du couchant au levant. La ville du même nom contient 6000 âmes. Le pays est couvert de montagnes et de collines, où l'on voit de grandes forêts remplies de bêtes féroces. Les lieux bas sont humides et marécageux. Le blé et les autres grains d'Europe y mûrissent avec peine. On y trouve néanmoins des vallées fertiles qui fournissent tout ce qu'on peut désirer. C'est à Carthagène où les négocians des provinces extérieures, telles que *Santa-Fé* et *Popayan*, apportent leurs propres fonds et ceux qu'on leur a confiés pour la commission. Ils y arrivent avec de l'or et de l'argent monnoyé, en lingots ou en poudre. Ils y apportent aussi des émeraudes, dont on trouve des mines abondantes dans ces régions.

Beaucoup de personnes préfèrent le chemin, quoique plus long, par la rivière de *Chagre*, à la route étroite et raboteuse qui conduit par terre à la ville de *Panama*, qui renferme 9000 habitans. Quoiqu'il y ait des crocodiles dans cette rivière, et qu'il ne soit pas possible de côtoyer le rivage, tant parce que les arbres sont trop serrés, qu'à cause d'une épaisse forêt de buisson qui embarrasse le passage, cependant rien n'égale l'agrément des paysages que la nature a formés dans les en-

virons. Tout ce que l'art imaginerait de plus ingénieux n'approche point de la beauté de cette perspective. L'épaisseur des bocages qui ombragent les vallons, les arbres de différentes grandeurs qui couvrent les collines, la diversité de leurs feuilles, de leur couleur; la variété de leurs fruits (dont on vante sur-tout les *pommes de pin*, qui, pour la grosseur, la beauté et le goût, l'emportent sur tout ce que l'on voit dans les autres pays), offre, de l'aveu de l'abbé de la Porte, un coup d'œil que l'imagination ne peut atteindre. Différentes sortes de singes, qu'on voit voltiger par troupes d'un arbre à l'autre, sautent de branches en branches, s'attachent, se suspendent aux rameaux, et se joignent plusieurs ensemble pour traverser la rivière. Les mères portent leurs petits sur le dos avec cent grimaces, cent postures ridicules. Je ne parle pas des oiseaux, dont le nombre est incroyable, et dont le plumage étale toutes les couleurs. Les productions se composent de celles qui sont particulières à l'Amérique, des grains et fruits de l'Europe.

Le port de Cupica, au sud-est de *Panama*, offre, sur 5 à 6 lieues marines, un terrain tout uni et très-propre à creuser un canal, qui aboutirait à l'embouchure du *rio Naipi*. Cette rivière est navigable, et débouche au-dessous du village de *Zitara*, dans le *rio Atrato*, qui lui-même se jette dans la mer des Antilles. Le nom de cette baie, qui serait pour le nouveau continent ce que *Suez* a été jadis pour l'Asie, gagnerait une nouvelle célébrité dans le royaume de Grenade, à cause de cette communication des deux mers.

Après avoir cotoyé l'isthme de *Darien*, ainsi appelé de la rivière de ce nom, on se rend dans le royaume de la *Nouvelle-Grenade*, dont Bagota est la capitale. Cette

ville compte 17,000 habitans; Grenade, 9000; et les autres villes, de 6 à 8000.

Ce pays produit non-seulement presque tous les grains de l'Europe, mais encore une grande partie des denrées d'Amérique. Quoique ses mines d'or, d'argent et de cuivre, ne soient pas aussi considérables que celles du Pérou, elles n'en sont pas moins très-productives; elles y attirent tant de monde, que la population augmente de jour en jour. Il y a des mines où l'or est incrusté dans des pierres si dures, que l'enclume et la calcination ne peuvent les briser qu'avec des dépenses extraordinaires; c'est ce qui a forcé de les abandonner pour le moment.

Les forêts de la *Nouvelle-Grenade* fournissent divers fruits agréables, et une grande quantité d'animaux et d'oiseaux, que leur ressemblance avec ceux des provinces environnantes me dispense de rappeler ici.

Popayan, située au sud de la *Nouvelle-Grenade*, faisait autrefois partie de l'audience de Quito. Elle en a été distraite pour être unie à Santa-Fé. La province de Popayan a tout ce qu'il faut pour donner de l'éclat à une grande ville. Le minerai se trouve répandu et mêlé dans la terre et dans le gravier. Pour en séparer l'or, on porte le tout ensemble dans un grand réservoir, où l'on fait entrer l'eau par un conduit pour faire sortir les parties les plus légères de la boue; ensuite les ouvriers mettent le sable et le métal dans des baquets de bois remplis d'eau, pour dégager l'or. Les productions végétales du Popayan sont, à peu de chose près, les mêmes que celles de la Nouvelle-Grenade. La capitale de cette province, appelée, comme elle, *Popayan*,

contient 20,000 âmes, avec des églises et des couvens fort riches.

En arrivant près de la côte de Sainte-Hélène, dans le *Guyaquil*, on trouve sur les rochers qu'arrose la mer un assez grand nombre de petits limaçons ou mûrex, pareils à ceux dont les anciens tiraient la pourpre. Ce coquillage est de la grosseur d'une noix; il renferme une liqueur qui paraît n'être que le sang du limaçon. Un fil de soie ou de coton qu'on y trempe, prend une couleur si vive et si forte, qu'il n'y a point de lessive qui l'efface; elle n'en devient, au contraire, que plus éclatante, et le temps même ne peut la ternir.

De quel sentiment délicieux est frappé à la vue de la mer, celui qui vient de traverser ces pays immenses, couverts des productions d'Europe, et de tout ce que l'Amérique produit de plus précieux, de plus rare et de plus utile ! Il faut l'avoir parcourue pour se faire une idée de ces jouissances.

Dans la province de Guyaquil, qui tire son nom de sa capitale, qui a 19,000 habitans, on observe que, malgré les chaleurs du climat, les naturels du pays n'ont ni la peau basanée, ni le teint olivâtre, comme dans les autres contrées situées au même degré; et que, quoique les Espagnols ne soient pas aussi blancs que les septentrionaux de l'Europe, leurs enfans sont presque tous blonds, ont le visage d'une beauté et d'une blancheur surprenantes, et sont très-bien faits. Les habitans de cette province passent pour le peuple de l'Amérique qui a le plus de politesse.

Les Indiens de Guyaquil construisent, outre des *canaux* élégans et des *radeaux* pour se rendre à l'île de

Puna, située au milieu du golfe de Guyaquil, d'autres radeaux pour le transport des familles qui vont de la ville dans leurs terres, et pour celui des marchandises. Les pièces de bois qu'ils y emploient ont jusqu'à 72 pieds de long, et au-delà de 2 pieds de diamètre. Les plus forts de ces radeaux ne portent pas moins de 500 quintaux (50 milliers). Ils vont à la voile, et les Indiens ont l'art, inconnu en Europe, de leur faire faire tous les mouvemens d'un bâtiment régulier.

Le fleuve le Guyaquil est tellement rempli de poissons, que la pêche seule occupe les habitans une grande partie de l'année. Cette province produit divers grains et fruits, des légumes et les productions naturelles au pays. On y rencontre toutes sortes d'oiseaux, d'animaux et des minerais.

Dans la végétation des environs de Guyaquil, on trouve les *palmiers*, les *scitaminées*, les *plumeria*, les *taberna montana*, le *guachapeli* et le *guaranjo* propres à la construction des petits vaisseaux.

L'île de Puna, sur la côte occidentale du Pérou, gouvernement de Quito, dans le golfe de Guyaquil, a 13 lieues de long sur 5 de large; elle est habitée par des Indiens qui sont tous matelots. Cette île est célèbre par le tombeau de *Capillana*, maîtresse de Pizarre, et celui du fameux jacobin *Lavallée*, qui s'était réfugié dans cette île pour se soustraire au ressentiment d'Almagro. Les insulaires l'ayant découvert et surpris, ils l'assommèrent à coups de massue. C'était encore une victime qui devait être immolée aux mânes de l'infortuné *Atabalipa*.

Les principales villes de la Terre-Ferme sont : *Maracayba*, *Caraccas*, *Saint-Thomas* ou *Guyana*, au nord;

l'*Assomption*, la jolie ville de *Neemboucou*, *Courouguati*, *Corientes*, etc. Elles ont depuis 8 jusqu'à 12,000 habitans. *Calabazo*, *Villa del Paz*, *San-Sebastien* et d'autres, comptent de 3 à 4000 âmes.

Productions végétales de la Terre-Ferme.

On trouve dans ce pays toutes les productions des tropiques les plus usuelles; ainsi, il est inutile de répéter encore leurs noms et leurs qualités. Sur les cinquante-deux espèces de palmiers que produit l'Amérique, on trouve les suivans dans la Terre-Ferme. Le beau palmier *mauritia flexuosa*, dont le tronc a 25 pieds de haut, que Linnée a décrit imparfaitement, puisqu'il dit qu'il n'a pas de feuilles; tandis qu'il en produit des groupes magnifiques d'un vert frais et brillant comme les aulnes, et dont l'ombre conserve aux autres arbres un sol humide. Le palmier *aréquier*, dont le fruit fait d'excellentes confitures; l'*aonara*, qui fournit une liqueur agréable; le palmier *onctueux*, d'où découle une gomme parfumée; le *palmiste*, qui produit un chou excellent à manger; le *cocotier*, le *dattier*. Il y a en outre deux palmiers qui sont reconnus pour être particuliers à cette partie de l'Amérique, mais qui, de même que plusieurs autres plantes de la Guyane, n'ont pas trouvé leur place dans le système de Linnée. L'un d'eux, appelé le *palmier cakarito*, est remarquable par son bois dur, avec lequel les Indiens font leurs petites flèches empoisonnées; l'autre, le *palmier manicole*, croît seulement dans le sol le plus profond et le plus fertile, où il monte à la hauteur d'environ 50 pieds, tandis que sa tige, dans la partie la plus épaisse, a à peine 9 pouces de diamètre. L'*escaloniatubar*, *myrthil-*

loïdes, les *freziera* et le *myrthe mycrophylla* peuvent donner une idée de cette physionomie des plantes.

Le *mauritia* procure aux Guaranis non-seulement une habitation sûre, mais encore des mets variés. Sur les rives du *rio Atabapo*, dans l'intérieur de la Guyane, MM. Humboldt et Bonpland ont trouvé une nouvelle espèce de *mauritia* à tiges garnies de piquans; c'est leur *mauritia aculeata*. La *plante de soie*, qui offre tant de ressources. Les *desmanthus*, les *hymenea* et les *uvaria*, conservent leurs feuilles et leur verdure, long-temps même sous l'eau. L'*annota* (bixa orellana), d'après la hauteur de sa tige et l'éclat de ses couleurs, semble, dans ce pays, être dans son climat favori. L'*acacia mycrophylla*, indigène de la province de Caraccas, espèce de *mimosa*, remarquable par ses feuilles, qui sont le plus finement découpées de celles des mimoses; le *quassia*, dont l'amertume excessive n'est devenue que trop familière aux palais anglais, et le *quassia imarouba*, drogue médicinale d'une grande efficacité, sont aussi originaires de la Terre-Ferme. On trouve dans le lac de Valencia un *typha* entièrement identique avec l'espèce européenne appelée *augustifolia*.

Le *ricinus* ou la noix d'huile de castor, la *cassia fistula*, le palmier onctueux, le *dolichos* prurien, le baume de *capivi* et l'*ipecacuanha*, offrent de grandes ressources à la médecine. La *sensitive* herbacée, le *killingia*, les *paspalum* aux panicules nombreuses, et une infinité de graminées, couvrent la terre des déserts, où bondissent les chevaux et les génisses; tandis que le *jaguar*, agréablement moucheté, se cache dans l'herbe haute. Le *melocactus*, de forme sphérique, renfermant sous son enveloppe hérissée d'épines, une moëlle très-

aqueuse, offre, dans le désert, ce breuvage salutaire aux bestiaux altérés; et les vaisseaux ligneux des vieilles tiges de cactus, converties en un bois incorruptible, servent alors à faire des rames et des portes. Les *troolies,* plante herbacée, dont les feuilles, les plus grandes que l'on connaisse, ont jusqu'à 30 pieds de long sur 3 de large, et pendent jusqu'à terre, servent de couvertures à la plupart des maisons. Elles durent plusieurs années sans avoir besoin d'être renouvelées. Le *caoutchouc,* cette gomme singulièrement élastique, production d'un grand arbre, s'emploie pour toute espèce de vaisseaux et en guise de flambeaux. L'arbuste le *caruna,* la *tacuna* et la plante grimpante le *nibbus,* dont il a été question à l'article *poison,* appartiennent à ce pays.

Pays des Amazones. — Au centre de la Terre-Ferme est la contrée des Amazones, bornée au nord par la Terre-Ferme proprement dite et la Guyane; à l'est, par le Brésil; à l'ouest, par la mer Pacifique; au sud, par le Chili. Cette région fertile a 400 lieues de long sur 230 de large; elle fournit les mêmes productions naturelles que la Guyane et la Terre-Ferme. Les végétaux de l'Amérique du sud, depuis le fleuve des Amazones jusqu'aux montagnes des Chiquites, sont entièrement inconnus aux naturalistes. Outre les nombreux villages des Indiens, on trouve, dans le pays haut, un grand nombre de missions espagnoles; et dans le pays bas, celles que les Portugais ont établies.

De la Guyanne. — La Guyanne est bornée, au nord et à l'est, par l'océan Atlantique; au sud, par le pays des Amazones; à l'ouest, par la Terre-Ferme. Elle se divise en trois parties, en raison des trois puissances auxquelles elle appartient. La Guyanne portugaise est

la plus petite des trois : je la comprendrai avec le Brésil. La Guyanne hollandaise, qu'on nomme souvent *Surinam*, a, du sud-est au nord-ouest, environ 100 lieues le long des rivages de l'Atlantique, et 45 lieues un tiers de largeur.

La rivière de *Surinam*, dont cette colonie a pris le nom, est une des principales de cette contrée. Les autres sont la *Copemane*, la *Sarameca*, la *Comowine*, la *Cotica*, la *Marawise*, etc. Le fleuve l'Orénoque l'abreuve aussi de ses eaux. Toute l'île est parsemée de terrains cultivés avec soin, de plantations de cafiers, de coton, de riches habitations, et des plus charmans points de vue, ornés d'arbres qui forment une perspective de verdure perpétuelle. On y respire un air frais et embaumé du parfum que répandent les orangers.

Paramaribo, autrefois village indien, est aujourd'hui la capitale de tout ce pays.

Le séjour de Surinam est dangereux pour la santé, par rapport à l'habitude où sont les Hollandais de s'entourer d'eau. On y éprouve quatre saisons, deux de sécheresse, deux de pluie ; les vents y sont très-fréquens, le tonnerre très-violent. Souvent, au milieu de la plus grande sécurité, tous les météores semblent se réunir pour opérer la destruction totale de la colonie. Mais la nature libérale dédommage bientôt l'habitant de ce désagrément passager ; elle lui prodigue ses dons les plus rares, des fruits exquis, des fleurs suaves et des végétaux de toute espèce.

Productions végétales de Surinam.

Parmi les fruits de ce pays que l'on préfère à ceux d'Europe, on cite le *mami*. Il ressemble à un boulet de

canon; il a depuis 6 jusqu'à 9 pouces de diamètre; il satisfait tout-à-la fois le goût et l'odorat : on en fait des marmelades, des confitures, des tourtes qui surpassent, au dire des gourmets, tout ce qu'on connaît en Europe de plus exquis en ce genre. Les différens melons que l'on mange dans toute la Guyane l'emportent encore sur ceux d'Europe par la grosseur, le goût et le parfum. L'utilité du *calebassier* est trop connue pour en parler ici. Les *lianes* servent aux habitans, les unes à faire des cordages, les autres à les désaltérer. La vigne y croît de toutes parts. Le *mauritia*, l'*aréquier*, l'*aonara*, le *chou palmiste*, ornent ses plaines, avec la *canne à sucre* et le *coton*, tandis que le *riz* et le *café* offrent leurs richesses sur les montagnes.

L'étendue de la Guyane française est de 96 lieues un tiers sur 68 lieues un tiers. *Cayenne* est située à l'occident de l'île du même nom. L'art et la nature ont également contribué à la fortifier. L'île produit toutes les espèces de gibier qui se trouvent sur le continent. Le poisson est excellent dans les rivières, sur-tout le long des côtes. Chaque plantation a son jardin qui fournit toutes sortes de légumes. On y mange les mêmes fruits qu'en Europe, et de bonnes figues. Le climat de Cayenne est chaud et le pays humide, ce qui le rend malsain dans beaucoup d'endroits. On ne laboure point les terres, et on ne les laisse point reposer; on n'y sème, à proprement parler, que des graines potagères; pour toutes les autres, on fait un trou en terre, et l'on y met des pois, du café, du maïs, du mil, etc.

Productions végétales de Cayenne.

Le *poivre* est une production importante de ce pays;

les autres sont : le *sucre*, le *cacao*, le *café*, l'*indigo*, le *coton*, les *gérofles*, le *tabac ;* ils forment la principale branche du commerce de cette île. Les *bois de teinture,* les *rocous*, les *carets*, les *acajous,* forment la seconde branche. Les habitans se divisent en blancs, mulâtres et noirs.

La nourriture principale des habitans consiste dans la *banane*, la *figue banane*, la *cassave*, le *riz*, le *maïs*, le *mil*, l'*igname*, la *patate sucrée.*

Le palmier est pour cette partie de l'Amérique, ce que le cocotier est à la côte de Malabar; il fournit tout ce qui est nécessaire à la vie. La vigne y vient à merveille; les oiseaux et les fourmis en sont avides. Sur les bords ombragés de la rivière de la Madeleine, il croît un *aristoloche* dont les fleurs ont 4 pieds de circonférence ; les enfans s'amusent à s'en couvrir la tête. Le *cotonier-soie* a souvent 12 pieds de circonférence : on en construit des canots d'une charge considérable. La Guyane est si fertile, que les arbres plient sous le poids de leurs fruits ; les champs abondent en légumes, les prairies en fleurs odoriférantes, en *epidendrum mosquito* et *torito*, plantes fameuses de l'Amérique méridionale ; en *anguloa*, ou fleur de Saint-Esprit ; en *bletia*, etc. Les montagnes et les forêts sont couvertes d'arbres d'une hauteur prodigieuse et d'animaux divers ; l'intérieur de la terre est rempli de mines d'or, d'argent, de cuivre et de pierres précieuses ; les rivières fourmillent de poissons. On peut juger de la quantité innombrable de tortues que produit l'Orénoque, puisque toutes les nations voisines de ce fleuve, et celles qui en sont éloignées, s'y rendent avec leurs familles pour en faire provision. Non-seulement elles s'en nourrissent tout le

temps que cette pêche dure, mais elles en font sécher pour les emporter, et y joignent une infinité de corbeilles qu'elles remplissent d'œufs, après les avoir fait cuire.

Du Pérou. — Nous voici parvenus dans la contrée la plus opulente de l'univers, dans ce pays où le féroce Pizarre soupira à la vue des charmes de *Capillana*, veuve d'un seigneur péruvien.

Le Pérou est borné, au nord, par la Terre-Ferme; à l'est, par le pays des Amazones; à l'ouest, par la mer Pacifique; au sud, par le Chili. C'est un des quatre grands gouvernemens de l'Amérique méridionale.

L'audience de Lima est divisée en six provinces, savoir : *Truxillo*, *Guamanga*, *Lima*, *Cuzco*, la province de *Paz* et *Arequipa*. Le nom de cette dernière lui fut donné à l'occasion suivante : Après la conquête de cette province, les soldats de l'Inca lui ayant témoigné le regret qu'ils avaient de quitter un si beau pays pour retourner chez eux, l'Inca leur répondit : *Arequipa*, qui signifie *restez-y*.

Le terroir du Pérou est d'une fertilité admirable et d'une qualité excellente aux productions du pays. La vie d'un peintre, dit M. Humboldt, ne suffirait pas pour retracer toutes les *orchidées* magnifiques qui ornent les vallées des Andes du Pérou.

La province de *Truxillo* produit beaucoup de *blé*, de *maïs*, de *vignes*, d'*oliviers*, de *poivre* appelé *agi*, de *canne à sucre*, d'*eau-de-vie*, de *fruits* et de *légumes*, dont on fait un grand commerce; du *manio*, fruit excellent très-odoriférant, dont on fait des conserves. Jean de Gutierrez, de Tolède, trouva dans cette province, en 1576, des trésors immenses cachés par les Indiens,

lorsque les Espagnols y entrèrent la première fois, et qui rapportèrent au roi, pour le quint, 58,527 écus d'or.

Lima et les autres provinces ne sont pas moins fertiles; celle de *Caxamarca* abonde en métiers de toutes sortes, en laine et en soie.

La province de *Cuzco*, où brillaient jadis tant de richesses, où l'on admirait les *jardins d'or*, ainsi appelés par rapport à quelques arbres et arbustes d'or qui ornaient les jardins impériaux de la capitale, offre de temps en temps des millions de piastres enfouis dans les anciens monumens. La forteresse de Cuzco, bien que ruinée par la longueur des temps, démontre encore la puissance des Incas. Ses pierres sont si énormes, si irrégulièrement taillées, et cependant si bien jointes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment on les y a placées, le fer, l'acier et les machines étant alors inconnus.

Dans la province de *Quito*, qui tire son nom de celui de sa capitale, qui renferme 50 mille habitans, le penchant des montagnes représente en même temps les beautés et les richesses de toutes les saisons : les vallées et les plaines y sont si agréables, la nature y répand ses dons d'une manière si libérale, qu'on les préfère aux pays situés sous les zones tempérées : le *pain de froment* y est à très-bas prix ; le *bœuf*, le *veau*, le *mouton*, le *porc* et les *volailles* y sont aussi parfaits qu'en Europe, et se vendent quatre fois moins cher : les autres provisions suivent la même proportion.

Les terres voisines du sommet des montagnes produisent en abondance du *blé*, de l'*orge*, différentes

sortes de *racines* et de *légumes*. Au-dessous sont d'immenses pâturages, où l'on voit de nombreux troupeaux de vaches, de vigognes, de lamas, de moutons, dont les laines précieuses servent aux vêtemens des habitans; du lait et du fromage, on fait un commerce étonnant. Les habitans ont sur-tout un goût particulier pour les confitures, les fruits et le miel, dont ils assaisonnent quantité de leurs mets. Les femmes, et plus encore celles de Lima, ont la peau d'une blancheur éblouissante, les yeux vifs, le teint animé, et beaucoup de jeu dans la physionomie; leur mise est aussi voluptueuse qu'élégante.

Le royaume du Pérou serait le plus florissant de l'univers, si ses habitans ne préféraient pas des ressources qui exigent moins de travail, et ne laissaient pas une partie de leurs terres en friche.

La ville d'*Ibara*, qui a donné son nom à cette province, compte 22 mille âmes. Cette ville est située dans une plaine spacieuse qu'arrosent deux rivières qui rendent cette province très-fertile.

Les principales villes du Pérou sont *Lima*, aujourd'hui la capitale. Elle contient 60 mille habitans. Elle est agréablement située dans une vallée spacieuse, près d'une petite rivière; la grande place forme un carré composé de maisons élégantes et d'une belle architecture. On y remarque le palais du vice-roi et la cathédrale; les rues sont généralement pavées, et embellies par de petits canaux qui viennent de la rivière; les couvens et les églises sont riches et nombreux.

Cuzco était autrefois la capitale de la monarchie péruvienne. Cette ville est presque égale à *Lima* pour la magnificence; la majeure partie des maisons est en

pierres, l'autre en briques. Elle renferme 40 mille âmes, des églises, des couvens et des ruines intéressantes.

Potosi. Cette ville, célèbre par ses richesses, contient 100 mille habitans, y compris les ouvriers des mines, fixés sur la montagne, au pied de laquelle se trouve la ville de Potosi. *Oruzo*, *Arequipa*, *Truxillo*, *Pasto*, *Caxamarca*, etc., comptent chacune de 8 à 10,000 âmes; *Guenza*, 26,000, etc.

Le pays des vallées, c'est-à-dire, ce long espace qui s'étend entre les Cordillières et la mer du Sud, est la partie la plus agréable du Pérou. Mille ruisseaux divers serpentent de mille façons différentes au milieu de la verdure, et rafraîchissent l'air; les collines sont parées de fleurs brillantes et odoriférantes qu'entretient une légère rosée que dissipent les premiers rayons du soleil. Il ne tombe jamais de pluie dans toutes ces vallées; on n'y voit point d'orages : l'on ignore ce que c'est que le tonnerre. Les grains d'Europe mûrissent à côté des céréales d'Amérique.

La superbe vallée de *Logrono*, qui a 4 à 500 lieues d'étendue, vit autrefois fleurir la ville de Logrono, qui n'existe plus!..... Le climat de cette vallée est doux et très-sain; les maladies qui naissent du luxe et des excès des peuples civilisés, y sont inconnues. On ne se souvient pas d'y avoir jamais éprouvé aucune sorte d'épidémie, même de celles qui attaquent quelquefois les sauvages. Dans le milieu de la vallée coulent, de l'orient vers l'occident, les fleuves *Bamboisa* et *Gualaquiza*, lesquels prennent leurs sources dans les Cordillières qui séparent cette contrée de celle de *Cuença*. Un troi-

sième fleuve suit la même direction, et l'on suppose qu'il vient de la province de *Loxa*. Ils sont navigables pour des canots, que les gens du pays manient avec une adresse incroyable; le terrain est fertile au-delà de toute expression, en *arbres* d'une hauteur prodigieuse, en *platanes*, en *guinea*, en *choutarura*, en *grenadilles*, en *raisin*, en *sapotes*, en *camarona*, en *patates*, en *manioc*, etc.

La vallée de *Quito* est renommée par son air pur, par sa fertilité et par ses parfums : les fleurs et les fruits y germent de toutes parts; l'épi doré est légèrement balancé sur sa tige par le souffle embaumé du zéphyr; la grappe, d'un pourpre nuancé d'or, fait plier le cep sous le poids de ses grains, et jamais l'hiver n'afflige ce séjour de Flore et de Pomone.

La vallée de *Pachacamac*, si fameuse par son ancien temple dédié au soleil, n'est qu'à trois lieues de Lima. Des fruits exquis, des fleurs suaves, de nombreux bestiaux, une chaleur douce et vivifiante, animent cette heureuse vallée, où prospèrent les graminées utiles à la nourriture de l'homme.

Plus loin on trouve celle de *Guazco*, célèbre, non-seulement par sa fertilité, mais encore par le souvenir de son antique et riche domaine.

Le val de *Taxamalca*, renommé par sa fécondité, renfermait jadis plusieurs palais et les plus riches magasins des Incas. On y voit aussi des tombeaux qui étaient remplis de vases d'or et d'argent, que les Espagnols ont pillés, et d'autres qu'ils ont respectés.

Les environs de *Pisco* offrent des vignes à perte de vue; elles sont placées de manière à n'avoir pas besoin

d'être arrosées par des canaux; elles sont séparées par des allées d'arbres fruitiers, bordées d'héliotropes, de bergamotes, de belles-de-nuit.

Dans la vallée de *Quilca*, la campagne y est émaillée de fleurs pendant toute l'année; l'agneau bondit à côté du paisible lama : l'on y respire l'air le plus doux; le printemps et l'été l'embellissent. Ce pays abonde en mines d'or : les Indiens ont refusé de découvrir les plus importantes aux Espagnols.

La belle et agréable vallée d'*Iuccai*, arrosée par le fleuve du même nom, couvert d'oiseaux aquatiques, n'est qu'à quatre lieues de Cuzco. Les Incas y avaient leurs maisons de campagne, et les Espagnols en font leurs délices. Il existait au pied de la montagne une chasse de cerfs, de daims, de chamois, de perdrix, et autres oiseaux. On n'a jamais remarqué dans cette vallée aucun insecte incommode, pas même de mouches. Le climat de Quito offre les mêmes avantages. M. de la Condamine décrit ce pays comme le paradis terrestre; Wooden en dit autant du Chili.

Une partie du pays que nous venons de parcourir produit beaucoup de *vin* : l'endroit où l'on en fait le plus est un canton appelé *Moquaqua*. Il en fournit tous les ans plus de 12 mille muids. Le *blé*, l'*orge*, l'*avoine*, le *riz*, le *maïs*, le *millet*, les *pois*, les *haricots*, et presque tous les légumes connus y réussissent à merveille. La *laine de lama* et de *vigogne* fait encore une des principales richesses du Pérou, ainsi que les mines. Celle de Potosi est reconnue pour la plus riche mine d'argent de l'univers. On en découvre chaque jour de nouvelles; mais l'invincible aversion des Indiens pour les Espagnols fait que les plus riches mines dont ils ont connaissance

entre eux, demeurent ignorées. On trouve par-tout, au Mexique et au Pérou, à une hauteur de 16 à 1800 toises, des ruines de temples, de palais, de bains, de canaux, indices d'une grande civilisation, que Pizarre et ses compagnons ont étouffée.

Entre autres amusemens des Indiens, la pêche des *gyennotes* (anguilles électriques de 5 à 6 pieds de long, dont le corps, parsemé de taches jaunâtres, envoie de toutes parts et spontanément une commotion violente) procure un spectacle pittoresque. Dans un marais que les Indiens enceignent étroitement, on fait courir des mulets et des chevaux sauvages, dont le piétinement excite à l'attaque ces poissons courageux. Le mulet chatouilleux, rue, hennit, trépigne de colère contre ces anguilles : en vain ils veulent, avec les chevaux, sortir de l'eau, les Indiens les y font rentrer. Plusieurs des chevaux succombent à la violence de leurs coups électriques. Quand les *gyennotes*, après une heure de combat, ont épuisé leur électricité, elles viennent respirer sur le bord du marais, et chercher à réparer la perte de leur fluide électrique; mais les Indiens, sans perdre de temps, les frappent avec des harpons, et les entraînent dans la steppe d'*Uritucu*, au moyen de bâtons secs et non conducteurs du fluide, et achèvent de les tuer.

Productions végétales du Pérou.

Des différentes collections de plantes, faites par MM. Humboldt et Bonpland, la première fut expédiée pour l'Espagne et la France; la seconde pour les Etats-Unis et l'Angleterre; et la troisième, qui

se trouvait la plus considérable de toutes, formait, vers la fin de leurs excursions, 42 caisses renfermant un herbier de 6000 plantes équinoxiales, des graines, des coquilles, des insectes, et tout ce qui n'avait point encore été porté en Europe, des suites géologiques du *Chimboraço*, de la *Nouvelle-Grenade* et des rives de l'*Amazone*. Quant aux noms des végétaux que ces deux naturalistes ont introduits dans les différens jardins de l'Europe, et à ceux des substances minérales qu'ils ont rapportées, dont plusieurs, inconnues jusqu'alors, ont été soumises à l'analyse chimique par MM. Vauquelin, Klaporoth et autres, j'engage le lecteur à en lire la description, pag. 8 et 9 de l'Introduction du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau Continent*, par MM. Humboldt et Bonpland, et dans la *Physionomie des végétaux*, par M. A. Humboldt.

Relativement aux plantes indigènes du Pérou et du Chili, les seuls documens en ont été tirés jusqu'à ce jour de la *Flora-Peruviana* et *Chilensi*, de *Ruis* et de *Pavon*, dont on n'a encore publié que la quatrième partie de cet ouvrage. On trouve au Pérou deux sortes de *chèvrefeuilles*, trois espèces de *quinquina*, le rouge, le gris et le jaune; le meilleur est celui du corrégiment de Loxa. Le *jasmin* à large fleur, l'*héliotrope*, le *datura*, la *reine marguerite*, la *belle de-nuit*, les *acacias*, le *chilimoye*, exhalent le soir leurs doux parfums à l'entour du voisinage de Lima; et tressés dans les cheveux des dames, reçoivent un nouveau charme en relevant infiniment leurs attraits. La *calceolaria* d'une beauté vraiment rare, l'éclatante *salvia longiflora*, l'agréable *tropæolum* (capucine), la simple

nolana prostrata, l'*hélianthus annus* ou tournesol, sont depuis long-temps l'ornement des jardins d'Europe.

L'*epidendrum mosquito*, l'*epidendrum torito*, l'*anguloa*, dont les fleurs ressemblent à des insectes; le *cymbidium*, le *tabac* et le *jalap* abondent dans les petits bois situés au pied des Andes. Les *orchidées* animent les fentes des rochers et les troncs des arbres noircis par la chaleur; la forme des vanilles se fait remarquer par des feuilles d'un vert clair, remplies de suc, et par des fleurs odorantes de couleurs bariolées, et d'une structure singulière qui égayent le tronc de l'*anacardium* et du *figuier* gigantesque. Le *café racemosa*, qu'on trouve dans les bois montagneux de l'intérieur, offre des graines qui servent au même usage que les espèces cultivées. Le *bois de lumière*, dont la hauteur est d'environ 2 pieds, sert à éclairer en guise de bougies; et quoique vertes, elles répandent autant de clarté qu'un flambeau, sans exiger d'autre soin que d'ôter le charbon qu'elles font en brûlant. Le *palmier à cire* de la montagne de *Quindiu*, dans les Andes, entre *Ibague* et *Carthago*, laisse pendre son fruit de la hauteur énorme de 180 pieds. Le *caryota urens*, le *palma de covija* se font également remarquer. Les *palmiers jagua* et *pirapo* pointent leurs feuilles vers le ciel. Le *coca* sert de betel aux Péruviens. Cette herbe les rend vigoureux. Son fruit leur tient lieu de petite monnaie, comme le *cacao* aux habitans du Mexique. Aux *aloës*, aux *colletia*, aux *pothos*, aux *dracontiums*, aux *arums*, se joignent les lianes, telles que les *paullinia*, les *banisteria*, les *biguonia*, les *grenadilles*. Les *vijahuacs*, sont de grandes feuilles qui pourraient tenir

lieu de draps dans un lit. Leur longueur commune est de 5 pieds, sur 2 et demi de largeur: à l'exception d'une côte qui se trouve au milieu, le reste est lisse et uni.

Les *fougères* à hautes tiges accompagnent, dans l'Amérique méridionale, l'arbre bienfaisant dont l'écorce guérit la fièvre. La présence de ces deux végétaux indique l'heureuse région où règne continuellement la douceur du printemps.

L'on sait, d'après le rapport des voyageurs et des différens navigateurs, que le voisinage de la côte produit, comme l'intérieur du pays, des *ananas* de différentes espèces, des *sapotilles*, des *mameis*, des *gouyaves* de plusieurs sortes, des *anones*, des *spondias*, des *chilimoyes* dont la grosseur approche de celle des pommes pointues de l'Europe. Le jus en est doux, avec un léger mélange d'acide, et d'une odeur si agréable, qu'elle en relève le goût au point de faire préférer ce fruit à l'ananas; ce pays produit beaucoup d'autres fruits et végétaux propres aux contrées situées sous les tropiques, tels que le *chou-palmiste*, le *cacaotier*, la *pomme de pin*, l'*amomum*, la *turmérique*, la *banane*, l'*avocat*, l'*abricot*, l'*orange*, la *canne à sucre*, les *framboises*, les *raves* et les *fraises*.

Des *cyprès*, des *sapins* et des *chênes*, des *épines-vinettes* et des *aulnes* qui se rapprochent beaucoup de ceux d'Europe, couvrent les cantons montueux du Mexique, ainsi que la chaîne des Andes sous l'équateur. Les plus importans des arbres de la haute plaine de *Quito* et des côtes des Andes sont les différentes espèces de *cinchona*, dont deux fournissent ce *quinquina* si précieux à la médecine; la *cardana alliodora*,

qui sert à la construction, est remarquable par l'odeur très-forte d'ail qui sort de ses feuilles et de son bois frais ; le *cotonier* ordinaire, celui appelé de *Siam*, qui est originaire à l'Amérique ; le *leibo*, arbre haut et touffu, qui produit une espèce de laine plus douce et plus fine que le coton ; le *mopa-mopa*, d'où découle sans cesse une gomme qui sert à faire une sorte de lacque ou vernis si durable, qu'on ne peut ni le détacher, ni même le ternir avec l'eau bouillante ; le *saule*, que M. Wildenow a nommé humboldtiana ; les *lauriers* et *myrtes* divers ; le *metapalo* (tue-pieu), arbre parasite qui se nourrit de la substance de celui qui lui sert d'appui, qui le consume par degrés, prend sa place à la fin, et devient si gros qu'on en fait des canots de la première grandeur ; les *palmistes* divers, dont la cime aërienne contraste d'une manière surprenante avec le feuillage épais des *ceiba*, avec les forêts de lauriers et de *melastomes* qui l'entourent. Leurs fruits, sur-tout ceux du *pirija*, sont ovales, et comme les pêches, colorés moitié en jaune, moitié en rouge foncé.

Le gouvernement de *Lima* produit le *macka*, spécifique admirable contre la stérilité. La racine de cette plante est un oignon semblable à ceux d'Europe, mais d'un goût merveilleux et d'une qualité singulièrement échauffante.

Les plantations d'*oliviers*, dans le corrégiment de Loxa, ressemblent à d'épaisses forêts, tant par la hauteur et l'étendue des arbres, que par la grosseur et la force des feuilles. Avec des soins légers, les habitans récoltent d'excellentes olives qui se conservent marinées comme celles d'Europe. Ils en tirent aussi une huile meilleure que celle d'Espagne.

Il n'y a pas moins de vingt-quatre espèces de *poivre* et cinq ou six de *capsicum*, qui sont estimés parmi les naturels du Pérou, outre plusieurs espèces de *solanum*, bons à manger, dont la *patata sucrée*, la *pomme d'amour* ou *tomate*, la pomme de terre, sont les mieux connus et les plus estimés.

Enfin, la zone torride de l'Amérique offre trois formes d'une beauté remarquable : les *palmiers*, les *bananiers*, *et les fougères arborescentes*; des arbres, deux fois aussi élevés que les *chênes d'Europe*, s'y parent de fleurs aussi grandes et aussi belles que les lis européens.

Le Chili. — La nature, en entourant le *Chili* de montagnes stériles, de neiges éternelles, d'affreux précipices, semble avoir voulu isoler du monde entier cette contrée pittoresque, fertile et salubre. Le Chili est séparé du Pérou par un désert de 80 lieues. La puissance des Incas y avait cependant pénétré avant les armes espagnoles; mais ni l'une ni l'autre n'ont pu soumettre entièrement cette terre de la liberté. Le Chili est borné au nord par le Pérou; à l'est et au sud, par la Patagonie; à l'ouest, par la mer du Sud. Ce pays, Buénos-Ayres, la partie méridionale du Brésil et le Pérou, tiennent du peu de largeur du continent qui va en se rétrécissant vers le sud, un climat semblable à celui d'une île, c'est-à-dire, des étés frais et des hivers doux. Ces avantages de l'hémisphère austral se font sentir jusqu'au 40ᵉ parallèle. Le terroir du Chili fournit les mêmes productions, à-peu-près les mêmes animaux et les mêmes oiseaux que le Pérou. Ses mines d'or et d'argent ne sont pas moins renommées. Les principales mines d'or sont à l'est de *Sant-Iago*, à *Petorca*; elles sont reléguées dans la région

des neiges. La montagne d'*Upsallata* offre des minerais si riches qu'ils donnent jusqu'à 60 marcs par quintal. Les côtes sont célèbres pour le *poisson*, les *perles*, les *nacres* d'huitres, de *moules* et autres bivalves. Les forêts nourrissent des arbres si énormes, qu'un missionnaire a fait, avec le bois d'un seul, une église de plus de 60 pieds; qu'il en a tiré les poutres, la charpente, les lattes, les portes, les fenêtres, les autels et deux confessionnaux. L'herbe dans la plaine cache les bestiaux, et sur les arbres on voit des pommes de la grosseur de la tête d'un enfant, et des pêches qui pèsent 16 onces.

Coquimbo, capitale de ce pays, contient 18,000 âmes; elle s'étend le long d'une petite vallée pleine de *figuiers*, d'*oliviers*, d'*orangers*, de *palmiers* et autres arbres toujours verts, parmi lesquels on voit serpenter une rivière qui fournit de l'eau et du poisson à ses habitans.

Les vallées qui environnent Coquimbo produisent annuellement assez de blé pour la charge de cinq gros navires qui le transportent à Lima. Elles donnent aussi quantité de *vin*, d'excellentes *huiles*, des mines d'*or*, d'*argent*, de *cuivre*, de *plomb*, de *mercure* et de *fer*, dont ce pays abonde.

Les environs de la ville de *Valparaiso*, qui compte 10,000 habitans, fournissent du *froment*, du *savon*, du *marroquin*, des *cordages* et des *fruits* secs. Les pluies, qui sont en été si fréquentes dans le Brésil, ne sont si rares au Pérou et au Chili, que parce que les vents alizés qui soufflent des côtes de l'Afrique, apportent les exhalaisons de l'Océan, et qu'une partie du fluide qui s'en évapore continuellement, arrive aux Cordillières, où ces vapeurs se condensent, pour re-

tomber de là sur les régions situées à l'est. Mais les mêmes vents qui soufflent du Pérou et du Chili s'opposent, par une raison contraire, à ce qu'il tombe de la pluie dans ces deux vastes royaumes.

Le terrain qui dépend de la *Conception*, autrefois capitale du *Chili*, est si fertile, que les récoltes de grains rendent cent pour un. Les pâturages y sont excellens. L'on y elève de très-bons chevaux d'origine andalouse. On y recueille une grande quantité de denrées. Le bœuf le plus gras ne s'y vend pas plus de 4 piastres (20 francs). Sant-Iago de la Conception compte encore 11,500 habitans, et *Mendoza* 9,600.

Au milieu de la grande et belle plaine de *Mapocho*, sur une rivière appelée de même que la plaine, à 20 lieues de la mer, dans une situation admirable près de la riche vallée de *Chilé*, qui a donné son nom au Chili, s'élève la ville de Sant-Iago, qui le dispute à Coquimbo pour la prééminence. Cette ville ne le cède point en magnificence à Lima. La partie occupée par les Indiens libres est plus étendue que celle qu'habitent les Espagnols. Les chevaux s'y sont tellement multipliés, qu'aucun Indien ne marche à pied ni ne le cède aux créoles dans l'art de manier un cheval. Ils permettent aux missionnaires d'aller chez eux, mais ils persistent toujours à refuser de se soumettre au roi d'Espagne.

Dans la plus grande des îles de *Juan Fernandez*, la chaleur y est modérée, et l'hiver ne dure que pendant les mois de juin et de juillet. On y trouve beaucoup de poisson de la meilleure espèce, et sur-tout d'excellentes écrevisses. Au mois de novembre les *veaux marins* viennent à terre pour mettre bas; le rivage en

est tellement couvert, qu'il est presqu'impossible d'y marcher.

Le *lion marin*, dont le poil est si dur qu'il peut servir de cure-dent, vient sur le rivage faire ses petits, vers la fin de juin jusqu'au mois d'octobre. Le temps qu'il ne paît pas, il l'emploie à dormir dans la fange. La peau de ces amphibies a un pouce d'épaisseur, après laquelle on trouve un pied de graisse avant de parvenir à leur chair. Les plus gros fournissent au moins 500 pintes d'huile.

Le climat de la plus grande des îles de Fernandez est si favorable aux productions de la terre, que les arbres y sont verts toute l'année. Les myrtes s'élèvent à 40 pieds de hauteur. Il croît sur leur écorce une *mousse* qui a l'odeur et le goût de l'ail. On récolte dans les deux îles de ce nom beaucoup de *cresson*, d'*oseille*, de *pourpier*, de *raves* et de végétaux bons contre le scorbut. Les légumes d'Europe y viennent parfaitement. On y trouve des forêts de *pruniers*, d'*abricotiers*, de *pêchers*, des troupeaux de *chèvres* et de *chiens* sauvages, que les vice-rois du Pérou y avaient fait mettre pour détruire les chèvres, afin d'ôter cette ressource aux Anglais qui visitent souvent ces deux îles.

Productions végétales du Chili.

Je remarquerai avec M. Malte-Brun, parmi les productions du Chili, l'*herbe de sel*, dont la hauteur est d'un pied; ses feuilles sont cendrées et ressemblent à celles du basilic. On lui a donné ce nom, parce que dans l'été elle se couvre de grains d'un sel rond qui ressemble à des perles. Le *madi*, ou l'herbe d'huile, porte des semences

noirâtres et parfois blanchâtres, dont on retire une huile aussi agréable à manger que celle d'olive. Le *panque* aime les lieux aquatiques. Cette plante indique qu'il y a quelque source cachée. Ses feuilles sont d'un vert foncé, dures, dentelées; elles ont plus de 3 pieds de diamètre. La racine du panque est excellente pour préparer toutes sortes de peaux. Son infusion fait d'excellente encre noire. Le *culli* se divise en deux espèces; une a les fleurs noires, l'autre jaunes. On en fait une pâte qui, infusée dans l'eau, est bonne dans les fièvres ardentes. On s'en sert aussi pour faire le sorbet et pour teindre en violet et en jaune. Le *quinua* vient ordinairement à la hauteur d'un homme; ses feuilles ressemblent à celles de bette: ses fleurs sont purpurines; et sa semence, qui est blanchâtre et contenue dans un épi, se mange comme le riz.

Le *quinchamali* pousse trois ou quatre tiges rampantes ornées de petites feuilles vertes placées deux à deux. A la cime de chacune de ces tiges paraît une fleur semblable à celle du safran. La décoction de la plante et de la racine est efficace pour le sang extravasé intérieurement par suite de quelque coup. Le *guadalaguen* a des feuilles blanches et lagineuses. Sa fleur est grande et blanche. On la fait bouillir toute entière avec un peu de sel dans un vaisseau de terre neuf; prise en sirop le matin, elle guérit les apostèmes intérieurs, les indigestions, et même le sang corrompu. *L'herbe des fous* a reçu ce nom, parce qu'elle est sujette à rendre furieux les chevaux qui en mangent par hasard; aussi a-t-on grand soin de l'arracher. Il en est de même de la *tembladerilla*, qui cause de violens tremblemens à ces animaux. Le *cochajuju*

est une plante qui naît sur les rochers de la mer. Ses feuilles paraissent comme autant de bandes de cuir. Quand on les dessèche sur le feu, elles font un bruit semblable à celui d'un coup de fusil. On les mange assaisonnées de diverses manières.

Tous les arbustes du Chili, à l'exception du *myrte* et de la *sauge*, sont différens de ceux d'Europe. L'*arbre à encens* produit un encens aussi bon que celui d'Orient, quoique l'arbuste en soit différent. Le *chilca* distille de toutes ses branches une résine aromatique blanche d'abord, et qui devient ensuite jaunâtre. La *jarilla* est toute résineuse, balsamique et d'un parfum agréable. Les feuilles prises en forme de thé, sont bonnes pour les putréfactions internes; infusées dans de l'esprit-de-vin, et exposées au soleil pendant vingt jours, elles fournissent un baume excellent pour les blessures récentes. On leur attribue beaucoup d'autres vertus.

Les racines du *colliguai*, brûlées, répandent une odeur suave et très-pénétrante. La *murtilla* donne une baie plus grande que celle du myrte, dont la figure et la couleur ressemblent à la grenade. Ce fruit est odorant. On en fait un vin délicat, qui se conserve et est stomachique. Le *romarillo* ressemble au romarin d'Europe. Dans les fonderies de cuivre, on préfère le bois de cet arbuste à tous les autres, par l'activité de sa flamme. Le *guaicaru* porte des feuilles semblables à celles du myrte. Sa racine pilée et appliquée sur une plaie, quelle que soit sa grandeur, la guérit tellement en vingt-quatre heures, qu'à peine y reste-t-il une marque. Il y a deux espèces de *culen*, le vert et le jaune. Leurs feuilles, prises en petite quantité, ont toutes les pro-

priétés du thé chinois, le même goût, le même parfum. Elles sont stomachiques, et s'appliquent avec succès sur les blessures. Toutes les parties du culen ont de semblables propriétés.

Le *palqui* ressemble au sureau: c'est le meilleur remède que l'on connaisse contre les fièvres ardentes.

Il y a dans le Chili trois espèces de *roseau* remplies d'une substance ligneuse, bien différente des roseaux d'Europe. Ces roseaux sont le *colen*, le *kila*, la *canne* de *valdivia*; on lui a donné ce nom, parce que c'est auprès de ce roseau qu'expira le chef espagnol de ce nom, qui avait voulu entreprendre la conquête du Chili.

Le *boqui* est une espèce d'osier. Il monte, descend et remonte alternativement de la cime des arbres, et forme de cette manière comme autant de métiers de tisserands. Il sert à faire des paniers, à lier des palissades, et se conserve même dans l'eau pendant plusieurs années.

On y voit plusieurs espèces de *lierre* différens de ceux d'Europe. Le Chili abonde en joncs, parmi lesquels on distingue le *tolora*, dont les Indiens couvrent leurs cabanes, tant parce qu'il dure long-temps, que parce que le feu l'attaque difficilement, et que le feu y fait moins de progrès que dans les autres espèces de paille.

L'*yteu* donne une excellente teinture en noir. Le *stramonoïdes arboreum* embaume l'air par son odeur.

A l'exception du *mûrier*, du *cyprès*, du *laurier* et du *saule*, tous les arbres du Chili diffèrent de ceux d'Europe. Le *killai* a les feuilles qui approchent de celles du chêne. Son tronc est roux et dur. Il ne se fend

jamais. Son écorce, broyée et trempée dans l'eau, sert de savon. Le *spino* tire son nom de la quantité d'épines qui le garantissent. Son tronc est brun, marbré, pesant et très-dur. Son écorce ressemble à celle du mûrier. Ses fleurs représentent un bouton de soie jaune. Elles exhalent une odeur aromatique dont les femmes se servent dans leurs vêtemens. Aux fleurs succèdent des baies longues d'une palme, grosses comme le pouce, dont on fait une encre assez bonne. Les perroquets sont avides de la moelle de ces baies. Le spino est le bois de chauffage de ce pays. On en fait d'excellent charbon.

Le *roble* s'élève à une hauteur surprenante. Son tronc se conserve intact dans l'eau. On s'en sert pour la bâtisse.

Le *masque* porte des fruits qui ressemblent aux baies du myrte. Ils ont une saveur agréable et rafraîchissante. Ils servent à teindre en violet. Les feuilles de cet arbre, mâchées, sont un remède efficace contre les maux de gorge.

L'*alerze* est une espèce de cèdre rouge. Son tronc est si haut et si gros, que les Indiens tirent d'un seul, 7 ou 800 planches longues de 18 pieds, et larges d'un pied et demi.

Le *maiteu* est un des plus beaux arbres que l'on puisse voir. Il a ordinairement 40 pieds de haut. On l'emploie à des ouvrages curieux. Les vaches les aiment tant, qu'elles abandonnent les meilleurs pâturages pour en manger les feuilles.

Le *patugua* s'élève fort haut, et quatre hommes quelquefois peuvent à peine l'embrasser. Ses fleurs ont la couleur et l'odeur des lis, mais elles sont de deux

tiers plus petites, et pendent en bas. Il y a deux espèces de *temo*, le blanc et le jaune. Ils servent aux carrossiers. Leurs feuilles ont la couleur et la forme de celles du citronnier, et l'odeur et le goût de la noix de muscade.

Le *litre* est d'une hauteur médiocre. Son ombre est nuisible. Ceux qui passent ou restent sous ses branches, sont couverts sur le-champ de pustules rouges et mordicantes qui se manifestent aux mains et au visage (vidaure storia de Chili).

Le *boleu* et le *parquilausen* servent de purgatifs dans de certaines maladies. Pris en forte dose, ils deviennent poison.

L'île de Juan de Fernandez produit trois espèces de *sandal*; le blanc, le rouge et le citron. Cette dernière, qui est si recherchée en médecine, y est beaucoup meilleure que celui qui vient d'Orient. On en trouve aussi au Chili.

Le *peguen*, que les Espagnols ont appelé pin du Chili, représente une pyramide parfaite de 50 pieds de hauteur. Les fruits sont renfermés dans un globe ligneux, de la grosseur de la tête d'un homme. Ils sont longs d'environ 2 pouces, coniques, couverts d'une gousse semblable à celle de la châtaigne, dont ils rappellent le goût.

Le *palmier* du *Chili* donne des fruits ronds et plus gros que la noix commune. Ils ont deux coques; dans la dernière, on trouve une amende ronde, blanche, agréable au goût. Ces coques, lorsqu'elles sont fraîches, contiennent un suc laiteux et rafraîchissant. Ces *prétendus cocos* sont entièrement attachés à quatre grappes longues de 3 pieds, et qui pendent des quatre côtés du palmier.

La *lucuma* ressemble beaucoup au laurier. Ses fruits sont de la grosseur de la pêche, bruns mêlés d'un peu de jaune. Leur pulpe est blanche, semblable au beurre et agréable au goût. Elle renferme deux ou trois noisettes dures, lisses, d'un rouge brun luisant.

La Patagonie.—Tehuelia ou la Patagonie, est bornée, au nord, par le Paraguay; à l'est, par l'Atlantide; à l'ouest et au sud, par le Chili et la mer Pacifique. Le détroit de Magellan est situé par les 53e et 54e parallèle; cependant, dans les mois de décembre et de janvier, où le soleil est 18 heures sur l'horizon, le thermomètre ne s'élève qu'à 4 degrés. En décembre 1788, c'est-à-dire en été, la plus grande chaleur n'allait pas au-delà de 9 degrés.

Le cap Pilar, dont les rochers escarpés n'ont que 218 toises d'élévation, et qui forment au sud l'extrémité de la chaîne des Andes, a presque le même degré de latitude que Berlin.

La Patagonie, qu'on appelle aussi *Terres Magellaniques*, du nom du célèbre navigateur qui les a découvertes, consiste principalement en vastes prairies et en solitudes, où l'on voit quelques *saules* qui bordent les rivières. Elle semble jouir d'un climat tempéré, quoique froid.

Non loin de Philippeville, qui est située dans l'endroit le plus agréable du détroit de Magellan, coule une rivière dont les sinuosités offrent l'aspect le plus riant. De chaque côté on aperçoit un bosquet d'arbres superbes qui penchent leurs têtes sur les deux bords, et forment un ombrage délicieux. Les chants variés d'une foule d'oiseaux et le parfum des fleurs qui embellissent ses rives, semblent s'être réunis dans cette extrémité

du monde pour enchanter tous les sens des voyageurs.

Sur les côtes du port *Désiré*, non loin du Paraguay, on trouve une île toute peuplée de veaux marins.

Terre de Feu. — La grande île de la *Terre de Feu*, ou plutôt une multitude d'îles connues sous cette dénomination, forment, avec la Patagonie, la portion principale du détroit de Magellan. La Terre de Feu n'offre de loin que des montagnes étonnantes, toujours couvertes de neige; d'un de ces monts qui domine sur les autres, sort un volcan qui jette sans cesse une épaisse fumée.

Terre des Etats. — La *Terre des Etats*, cette île découverte par Jacques Lemaire, ne présente aux yeux qu'une suite de rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës, environnés de précipices, et suspendus de manière à inspirer de l'effroi. Entre la Terre de Feu et celle des Etats se trouve le fameux détroit de Lemaire. Dans ces régions, on fait, ainsi qu'aux îles *Malouines*, un très-riche commerce de poisson, d'huile de baleine et de fourrures.

Otahïty.—Je ne m'étendrai pas sur les îles d'*Otahïty*: les descriptions élégantes que les voyageurs anglais et autres ont données de leur fertilité, de leur beauté, et de la pureté de l'air, doivent suffire pour combattre les assertions contraires.

On compte parmi les avantages de la Tere-Magellanique cette multitude de chevaux, de bœufs et d'autres bestiaux qui se trouvent sur cette côte, principalement vers le Paraguay; de daims sauvages, dont la chair et la laine sont excellentes; de lièvres du poids de 20 livres, de cygnes d'un tiers plus forts que ceux d'Europe,

d'autruches, de canards et autres gibiers marins ; de perles, de burgaws, supérieurs à tous les coquillages de cette espèce ; de veaux marins dont la côte est remplie, et de baleines plus grosses et en plus grand nombre que dans la mer du Nord.

Productions végétales de la Patagonie.

Ce pays a été trop peu exploré pour pouvoir en offrir l'herbier. Tout ce qu'on en sait, c'est que, parmi les arbres, il y en a plusieurs dont le tronc a près de trois pieds de diamètre : leurs feuilles ressemblent à celles du laurier ; leur écorce a le goût du poivre, elle est d'une odeur pénétrante ; on l'appelle *de winter,* parce que le navigateur de ce nom est le premier qui l'a apportée en Europe. Elle sert d'antidote à ceux qui mangent de la chair de lion marin. Il croît entre les rochers des espèces de pois sauvages et diverses sortes d'herbes odoriférantes : les unes sont comme de l'*ivraie*, les autres comme de la *sauge*. Elles sont bonnes pour le scorbut. Du *céleri*, de l'*oseille*, du *cresson* et plusieurs espèces de *baies*, qui ont vraisemblablement leurs vertus, mais que l'on ne connaît pas non plus que les *fleurs*, les *lianes*, les *mousses* et certains *lierres*, croissent dans ces climats.

Paraguay ou *Royaume de la Plata.* — En sortant de la Patagonie, on entre dans le Paraguay par l'embouchure du fleuve de la Plata, qui donne aussi son nom à toute cette contrée.

Le Paraguay est borné au nord par le pays des Amazones ; à l'est, par le Brésil ; à l'ouest, par le Pérou et le Chili ; au sud, par ce dernier pays et la Patagonie. Le service des courriers de terre, comme l'observe

M. Humboldt, est si bien organisé, que par eux seuls un habitant du Paraguay ou de la province de Brocamores, sur les rives de l'Amazone, peut correspondre assez régulièrement avec un habitant du Mexique ou des côtes de la Nouvelle-Californie, sur une distance égale à celle de Paris à Siam, ou de Vienne au cap de Bonne-Espérance. De même une lettre confiée à la poste dans une petite ville de l'Arragon, arrive au Chili ou dans les missions de l'Orénoque, pourvu qu'on indique d'une manière précise le nom du *corrigimento* ou district qui comprend le village indien auquel cette lettre doit parvenir.

Cinq gouvernemens divisent tout le Paraguay. Ils ont pour capitales : *La Plata*, population, 36,000 âmes; *Santa-Cruz*, 19,000; *Cordoue*, 17,000; *Buenos-Ayres*, 35,000 (c'est le grand refuge des passagers de l'Espagne, qui trouvent dans cette ville des maisons de postes, des relais de chevaux et de voitures, pour se rendre au Pérou, en traversant par Cordova, et Tucuman à Potosi); l'*Assomption*, population, 15,000 âmes; cette ville est éloignée de 33 lieues un tiers de la jolie ville de *Neemboucou;* le *Paz* contient 20,000 âmes; *Montevideo*, 12,000 (c'est le seul bon port sur la Parana, et où s'arrêtent les bâtimens qui ne peuvent remonter à Buenos-Ayres); *Bogota*, population, 7000 âmes. Cette ville est rarement visitée par les voyageurs; elle est près d'une rivière qui va joindre celle de la Madeleine.

La ville de la Plata a été bâtie sur les ruines d'un bourg indien nommé *Chuquisaca*. Elle s'appelle aujourd'hui *Ciudad de la Plata* (Cité d'Argent), à cause de la mine de ce métal qui en est peu éloignée. Les environs de la Plata sont remplis de maisons de campagne char-

mantes, situées le long de la rivière de *Cachimayo*, qui en est à 2 lieues. Le *Pilico-Mayo* coule à 6 lieues de là, sur le chemin de Potosi. Ces deux rivières abondent en poissons excellens; et Ciudad de la Plata, brille par ses dômes, tours, clochers, couvens et hôtels élégans.

On évalue à 60,000 le nombre des Indiens nomades ou agriculteurs qui habitent la plaine des environs de Buenos-Ayres. Dans ce nombre, les femmes, les vieillards et les enfans ne sont pas compris. Les Indiens ont un goût si décidé pour les cartes, qu'ils jouent souvent assis sur leurs talons, tenant sous leurs pieds la bride de leur cheval, de peur qu'il ne leur soit enlevé, et ayant leur poignard ou couteau fiché en terre auprès d'eux, pour percer à l'instant celui qui oserait manquer de loyauté au jeu. Ces Tartares d'Amérique sont cependant hospitaliers; ils aiment à voler des chevaux, mais ils ne commettent jamais de vol d'argent.

Le pays des *Chiquites* est fort montagneux et couvert d'immenses forêts remplies de milliers d'Indiens. Le riz, le maïs, le coton, le sucre, le tabac, les patates, le manioc, le miel et la cire, sont les denrées les plus communes de cette province. Depuis le mois de décembre jusqu'au mois d'avril, les campagnes sont inondées par le débordement des rivières. Il se forme alors de grands lacs qui fourmillent de poissons. Le Chiquite compose une certaine pâte amère qui les enivre. Ils montent aussitôt à fleur d'eau, et les pêcheurs les prennent aisément. Quand les eaux se sont retirées, les naturels ensemencent leurs terres, qui jouissent alors d'une admirable fertilité.

L'air du Paraguay est communément humide et tempéré. Les terres situées le long des vastes rivières

qui arrosent ce pays, offrent des plaines immenses soigneusement cultivées, au bout desquelles la vue se repose sur d'agréables coteaux et d'épaisses forêts. Les fleuves du Paraguay, de la Plata, dont les bords sont couverts par une multitude d'oiseaux d'un plumage aussi gai que leur chant, regorgent, ainsi que les lacs, d'une infinité de poissons; les campagnes abondent en toutes sortes de gibiers, et les bois contiennent des serpens, des bêtes féroces, des daims, des cerfs, des autruches et autres animaux.

Le Paraguay produit en abondance du *blé*, du *riz*, du *maïs*, du *manioc*, des *patates*, du *tabac*, de la *cire*, du *miel*, du *coton*, dont les Indiens fabriquent des toiles et des étoffes; de l'*indigo* d'une bonne qualité; les *cannes à sucre* y viennent sans culture; la *vigne* de même: les *pêches* et les autres fruits y sont délicieux; le *chanvre* y végète avec force; la *cochenille*, la *soie*, la *vanille*, divers *simples*, le *miel* et la *cire*; plusieurs espèces de *résines*, du *talc transparent*, de la *platine*, de l'*or*, de l'*argent*; des *bœufs* et des *chevaux sauvages* forment une autre branche importante du commerce de ce pays. Ces animaux étaient autrefois si communs, qu'on avait un cheval superbe pour deux aiguilles, et qu'aucun vaisseau ne sortait du port de Buenos-Ayres qu'il ne fût chargé de 50,000 peaux de bœufs. Pour envoyer cette quantité, il fallait en tuer environ 80,000, parce qu'on ne prenait que les peaux de taureaux qui avaient une certaine grandeur; les autres étaient mises au rebut.

Productions végétales du Paraguay.

On trouve au Paraguay toutes les espèces d'arbres que

l'on connaît en Europe, soit qu'ils y naissent naturellement, soit qu'ils y aient été portés par les Espagnols. Le *quinquina*, la *rhubarbe*, la *vanille* et d'autres *simples* y viennent sans culture, ainsi que la *vigne*, qui produit un raisin assez gros avec lequel les missionnaires font un vin agréable. La *canne à sucre*, que l'on croyait avoir été apportée des Indes en Amérique, paraît indigène à ce dernier pays, de même que le *café racemosa*. Le *yerva canieni*, le *coca*, le *caamini*, le *mate*, le *palos* et le *robe*, sont d'un usage indispensable pour l'ouvrage des mines. Parmi les liacées, on distingue les superbes genres des *alstrœmeria*, des *crinum* et des *pancratium*.

L'*herbe* du Paraguay est encore une des grandes richesses de cette contrée. Les Espagnols prétendent que c'est un préservatif contre toutes sortes de maladies. Le Pérou en tire pour plus de 2 millions de francs, et le Chili pour près de 2 millions. On trouve aussi beaucoup d'herbes et de bêtes venimeuses qui ont toutes leurs contre-poisons; telles que l'*herbe à moineau*, dont un oiseau de la grosseur d'un merle, et qui est très-friand de la chair de vipère, vient manger à chaque coup de langue qu'il reçoit de la vipère. Ce jeu dure jusqu'à ce que le reptile, qui n'a pas la même ressource, soit mort. Le moineau le mange : le repas fini, il fait encore usage de son spécifique.

Le Paz, dans le gouvernement de la Plata, dont la juridiction n'a guère d'autre lieu que la ville même, est arrosé par une rivière qui entraîne, dans les grandes eaux, de prodigieux morceaux de rochers, et roule des monceaux d'or qu'on recueille après le débordement. Un Indien, en 1730, se lavant les pieds, en trouva un, que le marquis de Castel-Fuerra acheta 12,000

piastres, et qu'il envoya au roi d'Espagne comme une rareté digne de son cabinet.

A 14 lieues de la Paz, au milieu d'un grand nombre de montagnes, on en distingue une fort haute qui renferme d'immenses richesses. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, on y trouva tant d'or, que pendant quelque temps l'once ne valut que 8 piastres dans tout le pays.

Brésil. — Le Brésil est borné au *nord* et à l'*est* par l'Atlantique; à l'*ouest*, par le pays des Amazones; au *sud*, par le Paraguay. Il a 760 lieues de long. Sa largeur depuis le cap *Saint-Roch* jusqu'à l'établissement portugais de *Saint-Paul de Omagua*, est aussi éteudue, si elle ne l'est pas davantage. On donne le nom de *capitanies* aux quinze provinces qui divisent les établissemens portugais sur les côtes maritimes du Brésil. Ce pays était soumis à un vice-roi général avant que le roi de Portugal y eût transféré le siége de son gouvernement. Des quinze capitanies, neuf relèvent de la couronne, et les six autres appartiennent à des seigneurs particuliers. Elles sont situées sur le bord de la mer. L'intérieur est habité par des peuples inconnus pour la plupart, qui vivent libres et indépendans. La domination portugaise ne va dans l'intérieur des terres qu'à cent et quelques lieues, et elle s'étend le long des rivages à plus de 1000 lieues, depuis l'embouchure du fleuve de la Plata jusqu'à celle des Amazones. On éprouve au Brésil moins de chaleur en été qu'en Afrique, parce que le vent qui rend les chaleurs insoutenables au Sénégal et sur toute la côte, après avoir passé sur les sables brûlans de l'Afrique, traverse ensuite l'Océan atlantique, où il perd une partie de sa cha

leur, et arrive au Brésil pour rafraîchir cette contrée.

Malgré les fureurs et les guerres cruelles des indigènes et des mammelus qui habitent la première capitanie, la fertilité de la terre a déterminé les Portugais à tout braver pour s'établir dans cette vaste région. En moins de cinquante ans on a vu naître dans l'espace de 1100 lieues de côtes, près de 300 bourgs et villages entourés de superbes plantations divisées par des allées d'arbres fruitiers, défendues de distance en distance par des redoutes et des postes militaires. On y cultive la cochenille et le ver à soie.

La seconde capitanie, en s'avançant vers le nord, est celle de *Rio-Janeiro* (rivière Janvier), ainsi nommée, parce que ce pays fut découvert le premier jour de l'an. L'espèce de golfe que forme le fleuve dans les terres est long de 12 lieues, et large de 8. On lui trouve quelque ressemblance avec le lac de Genève; mais les montagnes qui l'environnent sont moins élevées. L'entrée en est étroite et fort resserrée par de petites îles qui la rendent très-dangereuse. A gauche est un morne en forme de pyramide, que sa hauteur fait découvrir de loin. Il est rond, et si singulièrement taillé dans toutes les faces, que les Français l'appellent le *pot à beurre*. Cette province produit du *riz*, du *tabac*, du *maïs*, des *ignames*, divers fruits et légumes.

Les Indiens qui ont embrassé le christianisme sont un mélange de différentes nations soumises aux Portugais. C'est dans cette province que l'on trouve l'oiseau lugubre. (Voyez l'art. des *Animaux*.)

A 60 lieues vers le nord, on entre dans la capitanie du *Saint-Esprit*, dont on vante la fertilité. La chasse y fournit toutes sortes de gibier, les rivières une quantité

incroyable de poisson, et les terres, arrosées des plus belles eaux, prodiguent tout au moindre travail de ses habitans : fleurs, fruits, vin, sucre, café, diamans, or, argent, tout concourt à augmenter le bonheur qu'ils éprouvent au sein d'une famille charmante.

On compte dans cette province 10,000 Indiens convertis au christianisme.

La capitanie de *Porto-Securo* a conservé long-temps ce nom par rapport à la sûreté de son port. Cabral l'avait nommée *Sainte-Croix*, parce qu'en arrivant il y avait arboré l'étendard du christianisme. On lui donna par la suite le nom de *Brésil*, d'une sorte de bois qu'on y trouve en abondance, et dont on fait un grand usage en teinture.

Cette province est fertile, arrosée de belles rivières, coupée par une infinité de ruisseaux, couverte de diverses espèces d'arbres, peuplée d'hommes et d'animaux. San-Salvador, capitale du Brésil, est bâtie dans la baie de Tous-les-Saints. Le principal négoce de cette ville se fait en nègres de Guinée. C'est de San-Salvador que les autres provinces tirent leurs esclaves.

Cette capitanie est la plus riche et la plus peuplée du Brésil. L'or, l'argent et les denrées précieuses y abondent. Le terrain est fertile en *maïs*, en *sucre*, en *tabac*, en *riz*, en *coton*, en *manioc*, en *fruits* et *légumes* divers. Il y a des pâturages où l'on nourrit un si grand nombre de bestiaux, que la viande s'y vend au plus bas prix. Les terres sont arrosées par une multitude de ruisseaux et de rivières, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez considérables. Leurs bords sont peuplés d'habitations où l'on jouit d'un air serein et tempéré, quoique dans le voisinage de l'équateur.

De la capitanie de Porto-Securo on entre dans celle d'*Ilheos* (des îles). On trouve dans cette province des arbres qui rendent, à la moindre incision, un baume auquel on attribue des vertus merveilleuses contre plusieurs sortes de maladies. Ce pays est très-fertile, et il serait un des meilleurs du Brésil, si les Indiens ne s'opposaient pas à ce qu'on étende la culture.

Lorsque les premiers navigateurs portugais vinrent mouiller dans cette partie du Brésil, qui forme la capitanie de *Fernambouc*, ils furent si frappés de la beauté du port, qu'ils le nommèrent *Olinde;* ce qui signifie en portugais, *oh! qu'il est beau!* Telle fut l'exclamation des premiers conquérans lorsqu'ils débarquèrent sur cette côte. En effet, la ville d'Olinda, située sur une agréable colline; celle de San-Antonio, qui en est séparée par un espace sablonneux d'environ une lieue, et dont les murs servent d'abri aux bâtimens d'Europe; enfin la petite ville Recife, qui, bâtie sur un banc de sable très-bas, semble sortir du sein des flots; des bois de cocotiers aperçus dans le lointain, des arbres semés çà et là parmi des maisons d'une blancheur éclatante, une multitude de jangadas ou radeaux légers, dont la haute voile sillonne la mer dans toutes les directions, telle est la scène animée et riante qui s'offre d'abord à l'œil du voyageur qui arrive dans la province de Fernambouc.

On compte dans la capitanie d'*Olinde* ou de *Fernambouc* plus de 300 moulins à sucre dont les Portugais tirent tous les ans 30,000 caisses de cette denrée. C'est dans cette même province qu'on recueille le meilleur bois de teinture. Tout le pays est extrêmement agréable par la verdure et la fertilité de ses campagnes. *Sucre*,

café, *coton*, *indigo*, *vanille*, *fruits d'Europe*, *fruits divers des tropiques*, *fleurs suaves*, *bestiaux nombreux*, *femmes jolies*, tout y est en abondance.

Les autres provinces du Brésil sont *Tamaraca*, *Sérégipé*, *Paraïba*, *Rio-Grande*, *Ciara*, *Para* et *Maragnan*. *Tamara* ou *Tamaraca*, dont les Français ont été en possession, passe pour une des plus anciennes colonies européennes. Malgré sa fertilité étonnante, elle n'a pu soutenir la concurrence avec celle d'Olinde. Elle est tombée dans l'obscurité. Les habitans s'occupent du soin de la cochenille.

La capitanie de *Sérégipé* n'a rien de remarquable. Elle produit de la *vanille*, de belles récoltes de *maïs*, de *tabac*, des *fruits*, des *légumes*, des *melons parfaits*, des *citrouilles énormes* et d'un goût agréable.

La troisième capitanie doit encore son origine aux Français, et son nom au fleuve *Paraïba* qui l'arrose. Il a la singularité d'être plus large à sa source qu'à son embouchure. Cette province produit du *cacao*, du *riz*, des *patates*, des *fruits exquis* et de superbes *bestiaux*.

On parle d'un arbre qui croît vis-à-vis de cette côte, dans l'île de *Fernand Noronha*, dont la qualité est si caustique, que ceux qui portent la main aux yeux, après l'avoir touché, sont privés de la vue pendant quelques heures. Il s'y trouve un autre arbre dont les feuilles servent de contre-poison.

La capitanie de *Rio-Grande*, au nord de Fernambouc, tire son nom de la rivière qui l'arrose ; elle s'étend principalement le long de la côte, et n'offre rien de remarquable, sinon un lac où l'on trouve beaucoup de perles. Les bois sont remplis de vignes.

La capitanie de *Ciara*, plus au nord, est parsemée

de vallées et de plaines fertiles, et riche en productions de toute espèce.

La capitanie de *Para* comprend les terres qui bordent les rives du fleuve des Amazones. Para, sa capitale, est située sur le Tocantin. Cette province produit du *cacao*, de la *vanille*, du *sucre*, du *coton*, du *café* en assez grande quantité pour envoyer tous les ans à Lisbonne une flotte chargée de ces précieuses denrées. Le cacao est la monnaie courante du pays; il fait la principale richesse des habitans : ils recueillent aussi beaucoup de tabac, des melons délicieux.

C'est, comme l'observe très-bien *le Voyageur français*, le pays de la fertilité, de la richesse, des parfums, des fleurs, des fruits, de la chasse, des jolies femmes, des beaux hommes, et la patrie du bonheur.

Maragnan est le nom d'une île qui forme un gouvernement particulier habité par les Topinambous. On y compte 30 villages indiens de 2 à 300 feux, et 8000 Portugais. Cette île fournit à ses habitans tout ce qu'ils peuvent désirer. Le terroir est si fertile, qu'on y fait par an plusieurs récoltes de *maïs*, de *pois*, de *patates*. Le bétail y est beau et bon, et l'air très-pur. Dans le superbe district où est située la ville *Leopoldinia*, la rivière *Mucan*, après en avoir baigné les murs de ses eaux, et répandu la fertilité, va, par un cours de 80 lieues, se perdre dans l'Océan.

Le Brésil réunit tous les avantages de la zone tempérée et de la zone torride. Les fruits de tous les pays du monde, les grains et les plantes qui servent à la nourriture de l'homme y viennent en abondance. Ses rivières sont nombreuses, poissonneuses, et sillonnent de toutes parts le pays. Le Brésil fournit an-

nuellement 44,000 quintaux de *sucre*, 58,000 quintaux de *tabac*, 44,000 *peaux*; 84,000 quintaux de *bois de teinture*, beaucoup de *coton*, de *cacao*, de *vanille*, d'*épiceries*, d'*or*, d'*argent*, de *diamans*, de *fer*, d'*étain*, de *plomb*, de *vif argent*, d'*antimoine*, de *soufre*, de *cristal* et *d'alun*. L'agriculture est absolument négligée dans ce pays si riche, à cause du nombre infini de bras qu'exigent les mines d'or et de diamans. Il y a des manufactures de sucre, de rhum, de cochenille, d'étoffes, et de tabac qui est très-recherché.

Les premières mines qu'on ait trouvées au Brésil sont celles de Jaroque; elles n'offrent plus que des vestiges de leur ancienne splendeur. C'est à Villa-Rica, chef-lieu de la province de Minas-Geraïs, que se concentre aujourd'hui l'exploitation de ces richesses. On y voit la fameuse montagne d'or découverte par le colon Saint-Paul en 1713.

Productions végétales du Brésil.

Les plantes succulentes que le Brésil produit ont la qualité qui est ordinaire à toutes les régions tropiques d'Amérique. De ce nombre on distingue le *plantain*, le *bananier*, le *cocotier*, le *cacaotier*, la *cassave*, la *patate*, la *pomme de terre*, une infinité de *melons* et de *citrouilles*. Il serait difficile de compter le nombre d'espèces de fruits; cependant les principales sont la *pomme de pin*, le *mango*, le *tamarin*, etc.

Les plantes chaudes aromatiques que l'on trouve ici, qui sont vraiment indigènes, et dont se servent ordinairement les habitans dans leurs sauces, dans leurs ragoûts, ou qui forment la base de leurs diffé-

rentes boissons, sont le *gingembre*, la *turmérique*, plusieurs sortes de *poivre*, le *café américain*, le *capsicum*, nommé improprement poivre de Guinée, et le *laurus canelle* (canellier sauvage).

Parmi les plantes médicinales on trouve en abondance la *contrayerva* (spigelia anthelmentica), le *méchoacan*, le *jalap*, l'*amyris*, qui produit la gomme élémi, et le *gayac*.

Parmi les bois qui servent à la teinture ou à l'ornement des cabinets, on distingue le *bois de Campêche*, de *Barbade*, d'*acajou*, d'*ébène*, le *bois rose*, le *bois satiné*, une multitude d'autres, et sur-tout le *bois de Brésil*. Cet arbre, qui est de la hauteur d'un des chênes d'Europe, et ne jette pas moins de branches, croît parmi les rochers, dans les terrains les plus incultes. Il est raboteux, tortu et plein de nœuds comme l'aubépine; les feuilles, qui ont quelque ressemblance avec celle du buis, sont vertes, lisses, dures, sèches, fragiles; ses fleurs, petites et unies ensemble comme celles du muguet, mais plus odorantes et d'un très-beau rouge. Son écorce est si épaisse, que, lorsque l'arbre en est dépouillé, il diminue des trois quarts de sa grosseur. Le plus estimé pour la teinture se reconnaît par la pesanteur de son poids; il est le plus recherché. On le coupe en morceaux, et par le moyen de l'alun on en tire une espèce de carmin : on en fait aussi de la laque liquide pour la miniature.

Les plantes purement d'ornement sont presqu'entièrement inconnues; mais le myrte du Brésil, la *fuschia écarlate*, et l'*amaryllis formosissima*, d'une beauté incomparable, forment un échantillon qui fait désirer de découvrir les trésors cachés de ce délicieux pays.

L'on ne connaît pas dans l'Amérique du sud le *B. sil*, *Buenos-Ayres*, la *pente orientale des Andes*, *Santa Cruz de la Sierra*, et toute la *contrée* comprise entre l'*Orénoque*, *Rio-Negro*, le fleuve des *Amazones* et *Puroz*, et, qui plus est, des 28,000 espèces de plantes connues, on en cultive à peine 6 à 7000 dans les jardins de botanique d'Europe.

J'espère que cette esquisse superficielle des productions du sol de l'Amérique septentrionale et de l'Amérique méridionale est plus que suffisante pour établir d'une manière incontestable, que le nouvel hémisphère l'emporte en fertilité sur celui de l'Europe, non-seulement par le résultat et la valeur de ses produits, mais encore par la variété de ses productions.

Marais. — Je conviens qu'il existe en Amérique des endroits marécageux, tels que le *Dismal Swamp*, l'affreux marais qui s'étend sur la partie orientale de la Virginie et dans la Caroline septentrionale, et qui occupe une surface de 150,000 acres, mais couverte d'arbres extraordinairement élevés, garnis à leurs pieds d'épaisses broussailles, sur lesquelles on traverse à pied sec; le marécage l'*Ekansanaco*, marais de la Géorgie, qui offre les particularités suivantes : Dans la saison pluvieuse il devient un véritable lac, de 300 milles de circonférence, renfermant plusieurs grandes îles, sur une desquelles habitent des femmes d'une beauté rare, que les Indiens nomment les filles du soleil, restes d'une ancienne tribu exterminée par les *Creeks*. Enfin, au nord-est de la baie de Chesapeak, le grand marais appelé *Cedar Swamp*, marais des Cèdres, et quelques autres de peu d'étendue dans les Etats du Sud; cependant j'obser-

le nom de *malpais* au Mexique, au Pérou, partout où il y a des volcans, et même de longues bandes de sable qui coupent l'Amérique jusque dans la Terre Magellanique, comme celles de la *Tartarie* qui commencent en Afrique, au *Zara* ou désert, et viennent se terminer au nord de l'*Asie*. Cependant est-il vrai de dire que les plaines immenses, ou steppes, de l'Amérique méridionale, ne doivent être regardées que comme des phénomènes locaux, et qu'il n'existe sur tout le continent américain aucun de ces déserts sablonneux qui étendent, comme en Asie et en Afrique, leur invincible stérilité sur des régions entières. On y remarque, au contraire, dans les régions les plus brûlantes, une surabondance d'eau couverte d'arbres, de *génévriers*, de *cyprès*, et dans les parties les plus sèches, de *chênes blancs*, de *chênes rouges*, ainsi que plusieurs espèces *de pins*, de *cèdres*. Ces arbres y sont d'une grosseur prodigieuse. Il y croît aussi des *roseaux* et une herbe épaisse et haute qui a la propriété d'engraisser promptement le bétail du voisinage, qu'on voit le soir regagner de lui-même son étable. Les *ours*, les *loups*, les *daims* et autres animaux sauvages abondent dans cette forêt marécageuse. De plus, M. Paw me permettra de lui faire observer que l'Europe, quant aux sables, est encore plus maltraitée que le Nouveau-Monde, ou pour le moins de pair avec lui, et qu'on ne rencontre nulle part en Amérique les ruines sabloneuses des plaines qui restent après l'épuisement total d'un sol fertile, ni les squelettes rocheux des montagnes anciennes. Quelques lignes suffiront pour prouver la vérité de mon assertion.

Dans toutes les zones, comme l'observe M. Hum-

boldt, la nature offre de ces plaines immenses; dans chaque zone elles ont un caractère particulier et une physionomie déterminée par leur élévation au-dessus du niveau de la mer, et par la différence du sol et du climat.

Dans le nord de l'Europe, on peut considérer comme des *steppes* ces bruyères qui sont couvertes d'une seule espèce de plantes dont la végétation étouffe celle des autres, et qui s'étendent depuis le Jutland jusqu'à l'embouchure de l'Escaut. Mais ces *steppes*, peu étendues et parsemées de collines, ne peuvent se comparer aux *llanos* et aux *pampas* de l'Amérique méridionale, qui sont couvertes de graminées et d'herbes hautes; où les longues colonnes canelées des *cactus* ornent les rochers et les plaines dénuées d'eau; où les animaux, tourmentés par la soif, trouvent encore pour se désaltérer le *melo-cactus* sphérique à moitié caché dans le sable; ils ne sont pas non plus comparables aux savanes du Missouri, où errent le *bison* au poil flocconneux, et le bœuf musqué armé de longues cornes.

La *steppe* s'étend depuis la chaîne côtière des montagnes de Caraccas jusqu'aux forêts de la Guyane, depuis les monts de Mérida, où des sources sulfureuses et bouillantes sortent de dessous des neiges éternelles, jusqu'au grand delta que l'Orénoque forme à son embouchure. Elle se prolonge au sud-ouest, comme un bras de mer, au-delà des rives du *Meta* et du *Vichada*, jusqu'aux sources non visitées du Guaviare, ou même jusqu'au *Paramo de la Summa-Paz*, dans un espace de plus de 20,000 lieues carrées, borné au nord par des bosquets de palmiers, et au sud par des neiges continuelles. Les *touyous*, oiseaux de la famille des casoars,

sont indigènes des pampas, ainsi que des hordes de *chiens* devenus sauvages, qui vivent en société dans des antres souterrains, et qui souvent attaquent avec acharnement l'homme, pour la défense duquel combattaient jadis les auteurs de leur race.

En vain citera-t-on la terre du royaume réuni de *la Grande-Bretagne* comme un terrain propice à la culture? Tout le monde sait que cette terre en général n'est autre chose que du sable que les cultivateurs sont obligés d'engraisser, de fumer et de labourer régulièrement deux ou trois fois tous les ans, pour lui faire produire seulement la moitié des grains nécessaires à la subsistance de ses habitans, et qu'à l'exception de quelques vallées et plaines, l'*Ecosse* n'est qu'un monceau de rochers.

Le sol de la *Laponie* et de la *Norwège* est encore plus maltraité que celui de l'*Ecosse;* le sol de la *Suède*, de la *Russie*, de la *Pologne*, de la *Prusse*, de la *Poméranie*, de la *Westphalie*, de la *Souabe*, et une grande partie des pays au *nord du Rhin* jusqu'à la *mer Noire*, n'offrent-ils pas quantité de landes, de terrains peu propres à la culture, et aussi sablonneux que le désert de Waldau en Poméranie, que les environs de Rome?

L'Espagne et le Portugal ont-ils été plus favorisés? On n'ignore pas que, lorsqu'on traverse une partie de la *Vieille-Castille*, le royaume de Léon et la Galicie, pour se rendre à *la Corogne*, les hautes cimes granitiques de la *Guadarama* n'offrent aucune végétation. Si les vallées profondes de la *Galicie* rappellent les sites les plus pittoresques de la Suisse et du Tyrol, et si des *cistes* chargés de fleurs et de bruyères arbores-

centes tapissent tous les rochers, on quitte sans regret le plateau des *Castilles*, qui, presque partout, est dénué de végétation, et sur lequel on éprouve un froid assez rigoureux en hiver, et une chaleur accablante en été.

La Hollande n'a-t-elle pas été obligée d'avitailler l'*Italie* pendant trois ans de suite, et l'Angleterre n'a-t-elle pas continué à l'approvisionner aux dépens des côtes barbaresques de l'Afrique? On est étonné que sous la latitude de la Calabre, de la Thessalie et de l'Asie-Mineure, les orangers ne viennent point en plein air. Le plateau central est entouré d'une zone basse et étroite où végètent sur plusieurs points, sans souffrir des rigueurs de l'hiver, le *chamærops*, le *dattier*, la *canne à sucre*, le *bananier* et beaucoup de plantes communes à l'Espagne et à l'Afrique.

La *France* elle-même n'est-elle pas coupée par des terrains stériles? Ceux qui ont traversé les sables d'*Etampes* en été, en plein midi, savent à quel point la chaleur y est reverbérée. Elle y est si ardente dans certains jours de l'été, qu'on trouve souvent suffoqués les paveurs qui travaillent au grand chemin de cette ville, entre deux bancs de sable. Une grande partie du sol du *Berry*, sur-tout celui de la *Sologne*, n'est que du sable qui produit avec peine, dans l'été, la pâture suffisante aux bestiaux. La *Champagne pouilleuse*, une partie de la haute *Auvergne*, de l'intérieur de la France, les landes d'*Etoliers* en Saintonge, celles de *Bayonne*, de la *Bretagne*, les sables fins qui, depuis 1666, ont déjà couvert de 20 pieds de hauteur six lieues de pays aux environs de *Saint-Pol-de-Léon* en Basse-Bretagne, et qui, d'année en année, avancent en gagnant du

terrain, ne concourent-ils pas à prouver que l'éclat de l'Europe ne saurait désormais être de longue durée, et que les vents finiront par ensevelir sous des monceaux de sable ses superbes cités, comme ils l'ont fait jadis de celles de l'*Egypte* et de l'armée formidable de Cambyse?

Cette zone de sable commence au-delà du mont Atlas, et ceint la terre en baudrier, s'étendant depuis la pointe la plus occidentale de l'*Afrique* jusqu'à l'extrémité la plus orientale de l'*Asie*, dans une distance réduite de plus de 3000 lieues. Quelques branches s'en détachent et s'avancent directement vers le nord de l'*Afrique*, de l'*Europe* et de l'*Asie*. Tous les voyageurs qui ont été à *Pékin* conviennent qu'il n'est pas possible de sortir une partie de l'année dans les rues de cette ville, sans avoir le visage couvert du sable dont l'air est rempli.

Les steppes de l'Amérique méridionale, ou *llanos*, ont, de l'est à l'ouest, trois fois moins d'étendue que les déserts de l'Afrique : les premières sont rafraîchies par les vents alizés, par des masses énormes d'eau qui produisent cette humide fraîcheur, qu'on chercherait en vain dans les déserts de l'Afrique et du *Moultan* de l'Inde intérieure.

Rapport. — M. de Paw a trop d'esprit pour prétendre mettre en parallèle la valeur du rapport des terres d'Europe avec le produit de celles de l'Amérique. Il doit savoir qu'il arrive souvent que les terres d'un canton en Europe se trouvent en jachère toutes à-la-fois; que le sol ne rapporte que de deux ans l'un, ou tout au plus deux sur trois; qu'il ne donne communément que 2 ou 2 et demi pour cent; que dans les terrains les plus favorisés ce rapport s'élève à 3 pour cent,

ce qu'on regarde comme un avantage très-précieux; que dans les années où les terres sont dans leur plus grand rapport, on est presque sûr que l'année suivante elles rapporteront d'autant moins, qu'elles seront alors en repos pour la plupart; tandis qu'en Amérique, où l'on ne fume point le terrain, où on ne le laisse pas reposer comme en Europe, le sol rend communément 5 pour cent, et dans les terrains les plus privilégiés, le rapport est d'un et demi de plus. L'on fait plusieurs récoltes par an dans une grande partie de l'Amérique du sud et dans quelques provinces de l'Amérique du nord. Dans les Etats-Unis, la terre produira encore long-temps de quinze à vingt fois la semence; et dans les possessions espagnoles de l'Amérique, tant du *nord* que du *sud*, aussi bien que dans le *Brésil*, le produit moyen excède de cinq à six fois celui de l'Europe. De plus, les propriétés rurales aux Etats-Unis ne coûtent pas en capital ce qu'il faut dépenser en Europe pour faire face aux intérêts d'une acquisition de la même nature. Les vendeurs, comme l'observe M. Bonnet (*Tableau des Etats-Unis*), y accordent toujours les facilités convenables aux acheteurs; et l'on y cultive une terre vierge qui, à la première récolte, rembourse l'agriculteur des frais d'achat et des dépenses de première culture.

M. Humboldt, dans son *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, dit: « Sous la zone torride on trouve des sites où la nature est plus majestueuse, plus riche dans le développement des formes organiques; mais nul autre pays n'offre, comme les *rives de l'Orénoque*, les *Cordillières du Pérou* et les belles *vallées du Mexique*, de tableau plus varié, plus

attrayant, plus harmonieux par la distribution des masses de verdure et de rochers. Les *pteris*, les *blechnum* et les *asplenium* n'ont nulle part le port des fougères en arbre, qui, à 5 ou 600 toises de hauteur, font l'ornement principal des forêts de l'Amérique équinoxiale.

Malgré tout le respect que j'ai pour MM. *Pison*, *Margrave*, *Oviedo*, et M. Paw, je ne puis m'empêcher de dire que je n'ai jamais vu qu'*en perçant la terre en Amérique de 6 à 7 pouces, on la trouvât froide, même dans la zone torride, ni que les graines tendres qu'on y sème d'un doigt trop avant, se glaçassent et ne germassent point.*

Cette assertion ne coïncide pas avec l'opinion de M. de Buffon et celle des physiciens, qui conviennent tous que le soleil échauffe la terre à une profondeur plus considérable. Je n'ai pas vu non plus que *la plupart des arbres indigènes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les fissent tracer, comme par instinct, sur la superficie horizontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol.*

J'avoue que je ne me serais jamais attendu à voir sur la surface du sol de l'Amérique, comme autant de cierges pascals, les *cyprès* de la *Louisiane*, dont les Louisianais font des pirogues d'une seule pièce qui peuvent contenir jusqu'à 60 *personnes;* l'*ahahuete*, ou cyprès du village d'*Atlixco*, dans l'intendance de la Puebla, au Mexique, qui a 73 pieds de circonférence, mesuré intérieurement, car son tronc est creux et d'un diamètre de 15 pieds; les troncs énormes de *cupressus disticha* (sabino) du village de *Santa-Maria del Tule*, dans l'intendance d'*Oaxaca*, au Mexique, qui ont jusqu'à 110 pieds de circonférence, et qui sont par consé-

quent plus gros que le *dragonier* des Canaries, et le *boabad* du Sénégal; le *yucca*, qui orne la vallée de Mexico, dont le tronc se divise en un grand nombre de branches qui s'élèvent en forme de candelabre, terminées par des bouquets de feuilles, et qui a de 50 à 60 pieds de hauteur, 45 pieds de circonférence près des racines, et 33 pieds 8 pouces de grosseur moyenne à 10 pieds au-dessus du sol; les *platanes de Marietta*, sur les bords de l'Ohio, qui, à 20 pieds au-dessus du sol, conservent encore un diamètre de 15 pieds 7/10 de pied; le *tulipier* et le *cupressus disticha* (le cyprès blanc), qui acquièrent de 9 à 15 pieds de diamètre; le *guama*, dont la hauteur ordinaire est de 60 pieds, et le diamètre le sixième de sa hauteur; cet arbre est chargé de fleurs remarquables par l'extrême longueur et l'éclat soyé et argenté de leurs nombreuses étamines, au nombre de 60 à 70, attachées à une corolle verdâtre, terminée par une anthère jaune; les *acajoux*, les *gayacs*, les *érables*, *les chênes*, *les cèdres*, *les sapins* monstrueux de l'Amérique du nord, qui servent à la construction des édifices publics, dont on ne peut apercevoir le sommet qu'en renversant considérablement la tête et le corps en arrière, et dont les troncs ont quelquefois jusqu'à 15 pieds et plus de diamètre; ceux des environs d'*Honduras*, que douze hommes, en se tenant par la main, peuvent à peine embrasser; le *roseau* de la province de *Verapax*, qui a plus de 120 pieds de haut, et dont la grosseur est assez considérable pour l'employer dans la charpente des maisons. M. Paw aurait bien dû nous expliquer comment ces arbres, qui ne se tiennent que sur la superficie du sol, peuvent résister, je ne dirai pas à la furie des ouragans des tro-

piques, aux tourmentes du nord, qui enlèvent des toits entiers de maisons, mais seulement au poids de leur masse balancée par les vents, et au volume immense d'eau qui tombe dans la saison des pluies, et qui entraîne tout dans son cours. A ce compte-là, il ne devrait pas exister de forêts en Amérique. Cependant les gens instruits, et même les simples voyageurs, savent que c'est le pays où elles sont les plus vastes et les plus belles.

Quant au refroidissement qu'on attribue à la terre, j'observerai, avec un écrivain estimé, qu'il n'y a pas une seule plante de perdue de celles qui étaient connues du temps de Circée, la plus ancienne des botanistes dont Homère nous a en quelque sorte conservé l'herbier. Les plantes chantées par Orphée existent encore avec leurs vertus; il n'y en a pas une seule qui ait perdu quelque chose de son attitude. La jalouse Clitie se tourne toujours vers le soleil; le beau-fils de Lériope, Narcisse, s'admire encore sur le bord des fontaines; le laurier, en mémoire de la vertueuse Daphné, sert toujours de récompense à la vertu; et le peuplier flexible rappelle, le long des rivages, la douleur et les belles formes des sœurs de Phaéton.

Si le refroidissement de la terre est sensible dans la vie d'un homme, il doit l'être davantage dans la vie humaine : or, toutes les températures décrites par les historiens les plus reculés, comme celles de l'*Allemagne* par Tacite, des *Gaules* par César, de la *Grèce* par Plutarque, de la *Thrace* par Xénophon, du mont *Liban* par l'Arabe Job, de la petite île d'*Ithaque* par Homère, sont précisément les mêmes aujourd'hui que de leur temps. Si depuis *trois mille ans* et davantage le froid

eût été chaque année en croissant dans tous ces climats, il devrait y être aujourd'hui aussi long et aussi rude que dans le Groënland.

Quant aux observations de M. Pison, si elles ne sont pas plus exactes que les gravures qu'il a données des animaux, M. Paw aurait mieux fait de ne pas les citer. La figure du *tapir* qu'il a placé dans sa compilation, ne ressemble en rien à celle que M. de Buffon a fait graver d'après le dessin fait en Amérique par M. de la Condamine. C'est bien pis encore pour celle de l'hypopotame ; on n'en a aucune qui soit juste.

Au reste, comme dit M. Paw, « on peut établir » comme une règle générale, que sur *cent* voyageurs » il y en a *soixante* qui mentent sans intérêt et comme » par imbécillité ; *trente* qui mentent par intérêt, ou, » si l'on veut, par malice ; et enfin *dix* qui disent la » vérité, et qui sont des hommes : mais malheureuse- » ment ce n'est point encore tout de dire la vérité, il » faut rapporter des faits intéressans, des observations » dignes d'être connues, et ne pas tomber dans des » détails qui n'en sont pas moins puérils pour n'être » pas faux, et qui deviennent insupportables lorsque » l'ennui y est joint. » Que doit-on penser des détails puérils et faux ?

La remarque de cet auteur, quoique sévère, ne manque pas de justesse dans bien des points : les voyageurs ont tous un but différent, et leurs rapports se ressentent souvent de l'accueil plus ou moins flatteur qu'ils ont reçu. Le savant ne va que pour faire des observations astronomiques ; le naturaliste, pour herboriser ; le curieux, pour satisfaire une fantaisie, et le spéculateur, sa cupidité, sans s'occuper du soin d'étudier

la nature du pays, et sur-tout les mœurs et les usages des peuples qu'ils visitent; et quand ils en auraient l'envie, le temps, leurs occupations et le but de leurs voyages en général s'y opposent. Les missionnaires instruits, qui ont pour eux une longue résidence et une expérience mûrie au milieu des peuples qu'ils ont convertis ou prêchés, sont, sans contredit, plus à même de parler du pays qu'ils habitent, que ceux qui ne l'ont vu qu'en passant. C'est leur relation qu'on doit suivre de préférence, sans adopter pour cela les exagérations que leur inspire un zèle fanatique, ni celles qui ne paraissent provenir que d'une imagination prévenue et mensongère.

CHAPITRE II.

Sur les productions nuisibles de l'Europe et de l'Amérique.

L'Europe, la plus petite des quatre parties du Monde, est une contrée nouvelle par comparaison avec l'Asie et l'Afrique, puisque la première de ces deux parties du Monde et la partie septentrionale de l'autre étaient policées et florissantes, lorsque l'Europe était encore dans la barbarie. Les Ethiopiens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Indiens, et peut-être plus anciennement les habitans de la haute Tartarie, avaient depuis long-temps une langue réglée, l'usage de l'écriture et les chiffres, l'agriculture, l'astronomie, la navigation et de grandes cités; tout cela suppose une longue suite de siècles éclairés: aussi l'antiquité de ces peuples se perd-elle

dans la nuit des temps, tandis que les commencemens de l'Europe civilisée sont connus par des monumens.

Avant que les Grecs, qui avaient eux-mêmes tiré leurs connaissances et leurs arts de l'Egypte et de l'Inde, eussent peuplé et policé la *Sicile*, l'*Italie*, et fondé à *Marseille* une colonie qui apprit aux Celtes de la Gaule à cultiver la terre, à tailler la vigne, à planter l'olivier; avant, dis-je, qu'ils eussent civilisé les *Romains*, qui civilisèrent eux-mêmes l'*Espagne*, les *Gaules*, l'*Angleterre* et une partie de l'*Allemagne*, l'Europe, comme l'Amérique, était hérissée de montagnes plus ou moins à pic; et à l'exception de l'Italie, elle n'était qu'une forêt immense, il y a dix huit cents ans, remplie de lacs, de marécages, inondée de lézards, de couleuvres, de serpens, de vipères, d'aspics, de reptiles sans nombre, de scolopendres, de tarentules, et d'insectes plus monstrueux qu'actuellement par leur grandeur, et plus redoutables encore par l'activité de leur poison, n'en jugeât-on que par celui de l'*aspic*, de la *vipère*, de l'*agneuil*, dont on dit :

Si agneuil
Avait œil
Comme serpent
A dent,
Peu de gens
Seraient contens.

Je rappellerai à M. Paw ce que Théophile, retiré au midi de la France, dit au roi Louis XIII :

On m'a mis loin de votre empire,
Dans un désert où les serpens
Boivent les pleurs que je répands,
Et soufflent l'air que je respire.

Les lézards du Roussillon ont encore, en général,

4 pieds de la tête à la queue, tandis que ceux de l'Amérique n'ont pas la moitié de cette grandeur. Leur forme étroite et élancée s'étend dans les pays méridionaux de l'Europe.

Insectes. — Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles et les crapauds, qu'on trouve encore en Europe en grande quantité, et pour la plupart d'une taille considérable dans leur espèce, prouvent qu'avant le défrichement de cette contrée ils devaient être d'une taille gigantesque, et multiplier au-delà de l'imagination. La Laponie, jusqu'à ce jour, fournit de certains insectes dont la taille surpasse de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés.

Si la plaine aride de Cumana, dans l'Amérique méridionale, après avoir été humectée et réchauffée par les rayons du soleil, répand cette odeur de musc qui, sous la zone torride, est commune aux *jaguars*, aux petites espèces de *chats-tigres*, aux *cabiais*, aux vautours *galinazo*, aux *crocodilles*, aux *vipères* et aux *serpens à sonnettes*; si partout où l'on remue le sol, on est frappé de la masse de substances organiques qui tour-à-tour se développent, se transforment, se décomposent, ou servent quelquefois d'alimens, puisqu'on voit des enfans de la tribu des *Chaymas* retirer de la terre et manger des *mille-pieds* ou *scolopendres* de 18 pouces de longueur sur 7 lignes de large; le midi de l'Allemagne, et d'autres parties de l'Europe, ne sont-elles pas remplies de *chrisalides*, de *hannetons*, qui ravageraient les récoltes en totalité, si des abas d'eau considérables ne venaient à propos les détruire?

Si après une forte pluie on trouve, dans certains

endroits de l'Amérique, la terre couverte de petits crapauds un peu moins gros que le hanneton ordinaire, le reste du globe est-il plus exempt de pareils phénomènes? N'ont-ils pas été signalés à des époques très-reculées? N'est-il pas tombé des chenilles de différentes grosseurs dans la haute Hongrie, en 1672; en Suède, en 1749; près de la forêt de Thuringe en 1792; entre Leobschutz et Troppau, le 14 février 1805; près de Légau, en 1811, dans la vallée de l'Orbe, en Suisse, en 1816?

Si les Açores, en 1805, ont été inondées par un nuage de sauterelles de couleurs et de grosseurs différentes, l'Asie n'a-t-elle pas régulièrement ses pluies de sauterelles, l'Ukraine ses pluies de sauterelles et de crapauds?

Personne n'ignore que depuis *Hennepin*, le *Clerc*, le chevalier *de Tonti*, jusqu'à M. *Dumont*, tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane se sont contredits les uns les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. M. Dumont, dans ses Mémoires sur la Louisiane, où la nature, ainsi qu'à la Terre-Ferme, paraît plus active, plus féconde, plus prodigue de la vie, au lieu de dire qu'il y croît des grenouilles qui pèsent jusqu'à trente-sept livres, et dont le cri imite le beuglement des veaux, aurait dû, pour prouver la vérité de ses assertions, envoyer quelques-unes de ces grenouilles aux cabinets d'histoire naturelle de l'Europe.

J'ai vu aux environs de Philadelphie, et à Asilum dans le comté de Lucerne, dans la Pensylvanie, des grenouilles, des crapauds croasser. J'ai entendu un autre animal, qu'on appelait le crapaud volant, qui était perché sur un arbre, et dont le cri approchait du

beuglement d'un veau ; mais aucun de ces animaux n'avait la 37e partie des grenouilles de M. Dumont. La grenouille verte en Europe se perche également sur les arbres, et croasse de manière à être entendue à une très-grande distance.

Je dirai plus, l'Amérique n'a jamais produit de *taupes* aussi grosses que celle de *Léon* ou de *Benevente*, en Espagne, dont le cœur seul a 2 pieds de long sur un pied et demi de large ; de *lézards* et *crapauds* aussi monstrueux que le crapaud et le lézard qui étaient suspendus dans la nef de l'église de Saint-Omer, et qu'à la sollicitation de quelques femmes enceintes, on a ôtés vers le commencement de la révolution française. Les déprédations que ces deux animaux commettaient dans le couvent des religieux de cette ville, avaient inspiré une si grande frayeur à ces moines et au peuple, qu'on croyait le monastère ensorcelé.

L'Amérique n'a jamais offert non plus, comme en Angleterre dans le marché d'Oxford, en 1810, et dans celui de Thame le 21 septembre 1813, des œufs de cannes engendrés par des crapauds. Comme plusieurs personnes avaient été empoisonnées en mangeant de ces œufs, on alla visiter l'endroit d'où l'on présumait que ces œufs venaient, et au grand étonnement des médecins et des curieux, on vit un crapaud qui couvrait une canne. Les œufs qui en provinrent contenaient le fétus d'un crapaud qui était dans la liqueur blanche. Le jaune était terne, entouré d'une gelée blanche semblable au givre qui s'attache aux branches des arbres, et le blanc était mélangé d'une matière visqueuse ressemblant à celle des poumons. Cinquante officiers français détenus à Thame ont vu, ainsi que

moi, un de ces œufs, que l'aubergiste Seymour, qui tenait l'auberge des Sept Etoiles, avait acheté le 22 septembre 1813, chez un marchand épicier de Thame, appelé William Jacques.

Le *pipal*, ou crapaud de Surinam, est presque le double plus grand que le crapaud ordinaire d'Europe, mais il est plus plat. C'est principalement la manière de se propager qui le rend remarquable. Lorsque la femelle a déposé le frai, le mâle le prend avec sa patte, qui est fendue à six doigts, le lui frotte sur le dos, qui est couvert de pustules, et l'y attache. Au bout de quelques jours, les petits paraissent sur le dos de la mère, et y restent jusqu'à ce qu'ils aient grossi assez pour entrer dans l'eau. Le pipal séché et réduit en poudre est, dit-on, un poison dangereux.

Si l'on trouve en Amérique un insecte nommé la *chique*, qui s'introduit dans la chair, y cause une grande démangeaison, et finit par pulluler au point de mettre en danger le membre où il est, n'a t-on pas en Europe des insectes semblables, des *tiqués* ou *acharus* qui occasionnent le même danger?

Serpens. — Parmi les différens serpens de l'Amérique, on remarque le *serpent à sonnettes*, dont la morsure est très-venimeuse et le poison très-actif; cependant on en arrête l'effet par la vertu de plusieurs plantes qui se trouvent dans les bois où ce serpent se retire. Sa *graisse* est elle-même un contre-poison, ainsi que l'*alcali volatil fluor*, et une multitude de plantes presque toutes tirées des Chicoracées. On fait aussi de sa graisse un excellent onguent pour les douleurs de rhumatisme; elle pénètre dans les jointures et même

jusqu'aux os. On trouve ce serpent dans la partie septentrionale et méridionale de l'Amérique.

Le *serpent fouetteur* est rouge sous le ventre et noir sur le dos. Il y en a de 10 pieds de long. Quand il attrape quelqu'un dans l'eau, il le serre jusqu'à lui faire perdre respiration et le fait noyer. Ce serpent habite la Louisiane.

Le *siffleur* n'a pas 2 pieds de long; il a la gueule extrêmement grande; et lorsqu'il est en colère, il pousse des sifflemens horribles. Les Louisianais l'appellent *ho-houy*, qui veut dire siffleur. Les médecins indiens le tuent avec une poudre qu'ils lui soufflent sur la tête avec un chalumeau. Cette poudre a tant de vertu, que le serpent meurt sur-le-champ; appliquée, avec une autre poudre, sur la morsure, elle empêche le venin de faire son effet, et le malade, après avoir bu de cette poudre délayée dans de l'eau, ne se ressent d'aucune incommodité.

On dit à *Panama*, sans aucune preuve à l'appui, que les campagnes voisines produisent un serpent à deux têtes.

On ne trouve qu'à Surinam un serpent d'eau nommé *boa*; il a de 20 à 25 pieds de long; sa tête est plate et petite en comparaison du corps; sa gueule énorme est armée de deux rangs de dents. Sa queue est remarquable par deux griffes au moyen desquelles il saisit sa proie lorsqu'elle passe, la brise, la triture et l'avale; alors il est hors d'état de se remuer. Les nègres profitent de ce moment pour le tuer; l'un d'eux monte sur un arbre avec un couteau à la bouche et une corde attachée à son corps; quand ses camarades ont lié le



Boa de Surinam.

Pag. 385.





Pag. 7.

Pont de Roches naturel de Quito.

reptile au-dessous de la tête avec l'autre bout de la même corde, celui qui est sur l'arbre passe le sien autour d'une forte branche et le jette à ses compagnons, qui hissent le serpent. Quand il est suspendu, le nègre prend son couteau, coupe la peau de l'animal autour du col, la saisit fortement à deux mains, et, en se glissant le long de son corps, il lui enlève la peau d'un bout à l'autre. Les nègres mangent sa chair, se servent de sa graisse pour guérir leurs blessures. Ce serpent n'est pas venimeux; néanmoins il est redoutable à cause de sa force, de son agilité et de ses dents qui sont très-aiguës. Il attaque les hommes et les plus gros animaux.

Les serpens du Paraguay, quoique grands, sont cependant loin d'égaler le *boa* de Surinam pour la longueur, la grosseur et l'audace.

On compte quarante espèces de serpens dans les Etats-Unis. Il y en a fort peu de dangereux et de venimeux; ils ne mordent que lorsqu'on vient à les toucher, autrement ils prennent la fuite. On remarque, entre autres, un serpent noir, mince, long de 2 à 3 pieds, quelquefois de 6. Il se glisse avec beaucoup de rapidité à travers les branches des arbres.

Il y en a un qu'on nomme *serpent de verre*, parce qu'il est transparent et qu'il se rompt aussi facilement que le verre.

Le serpent le plus dangereux de ces climats est celui que l'on nomme *tête de cuivre* à cause des taches jaunes dont sa tête est ornée; ou le *pilote*, parce qu'au retour du printemps il quitte sa retraite quelques jours avant le serpent à sonnettes. Il vit parmi les rochers situés dans le voisinage de la mer. Il s'élance et mord

ceux qui s'approchent de sa retraite. Sa morsure occasionne la mort la plus violente, si l'on n'y porte pas remède tout de suite.

On montre quelquefois des serpens à sonnettes apprivoisés, auxquels on a arraché les crocs par le moyen d'un morceau de cuir qu'on fait mordre à ce reptile quand il est en fureur. Toutes les fois qu'on le frotte légèrement avec une brosse, il se couche sur le dos comme les chats lorsqu'ils veulent jouer.

Le *boa* de Surinam est loin d'approcher du *boa de Guinée*, et sur-tout du *tenni*, qui a quelquefois jusqu'à 50 pieds de long, et couvre une circonférence de 6 pieds de diamètre lorsqu'il est tourné sur lui-même en spirale. M. Denyan, directeur de Juida, sur la côte d'Afrique, étant sur le point d'en tuer un, six Marabouts vinrent le supplier d'épargner leur fétiche. M. Denyan ayant acquiescé à leurs sollicitations, ils emportèrent leur dieu avec deux fourches croisées. Deux d'entre eux lui tenaient le col, deux autres le milieu du corps, et deux autres la queue. Tout en marchant, les Nègres récitaient des prières et adressaient au serpent des choses flatteuses, en le priant d'excuser l'espèce de violence qu'ils étaient obligés de lui faire. Quand ils furent rendus à environ une lieue du fort, ils s'approchèrent d'une savane couverte d'herbe de Guinée, et balançant tous à-la-fois le reptile avec un mouvement mesuré, il le lancèrent à douze pas d'eux, en l'invitant à ne pas retourner au fort. (*Tableaux des découvertes en Afrique*, tome I, page 270.)

Aucun naturaliste, aucun voyageur sincère n'a osé outrer la vérité au point d'affirmer que les serpens du

Nouveau-Monde fussent aussi grands que ceux de *Java* et de l'*Inde*, qui étouffent le tigre royal et l'avalent, après en avoir broyé les os; bien moins encore que les reptiles de l'Afrique, que M. Adanson a vus en remontant le Sénégal, dont le corps ressemble à un tronc d'arbre, et qui terrassent des taureaux dont ils brisent et broyent les os, en les mouillant d'une lave visqueuse, âcre et mordicante, afin de leur donner la forme convenable pour pouvoir les avaler facilement; on n'y a point vu de serpent pareil à celui qui effraya en Afrique l'armée romaine sous les ordres d'Attilius Regulus, et que ce général fit tuer. Il avait 100 pieds de long, et sa peau fut envoyée à Rome. C'était vraisemblablement le *tenni* que les Nègres révèrent, et qui est dans le genre de l'*anaconda* de Ceylan; ou un autre reptile d'une grandeur démesurée, que les *Whidaniens* nomment le grand père des serpens.

Quel est le serpent, en Amérique, qui est aussi redoutable que le serpent *minute* de l'Inde? Ce cruel animal, aussitôt qu'il voit quelqu'un s'approcher d'un arbre, se glisse, à l'extrémité de la branche la plus proche de la tête de l'individu, et le touche à peine avec la pointe de sa langue, qu'il voit sa victime tomber morte à l'instant même, au pied de l'arbre qu'il a choisi pour sa retraite.

Le *siniaki amoofong* d'Afrique, qui s'assure de sa proie en lançant sur les yeux de l'animal qui l'approche à 3 pieds de distance, un venin subtil, qui cause à l'instant une cécité incurable et occasionne pendant plusieurs jours des douleurs insupportables, qui se terminent par la mort.

Poisons d'Amérique. — Le lecteur va juger si M. Paw

a eu raison d'avancer que l'Amérique faisait végéter plus d'arbres vénéneux qu'il en croît dans les trois autres parties de l'Univers.

On ne connaît de poison dans le Nouveau-Monde que les suivans :

Le *mancenillier*. Il croît à Porto-Rico, dans quelques Antilles, et sur certaines plages du continent d'Amérique. Cet arbre est du port d'un fort châtaignier : son fruit ressemble à la pomme d'apis nuancée d'or. L'eau de la pluie, après avoir séjourné sur ses feuilles, donne un peu de migraine à celui sur lequel le vent la fait tomber. Le suc que la chaleur en exprime fait changer de peau et tomber les cheveux. Les Américains s'en servent pour empoisonner leurs flèches. Le bois de cet arbre fait des meubles de la plus grande beauté. Pour le scier et le travailler avec sûreté, les ouvriers se servent de gants, et d'un masque auquel sont fixés des yeux de verre et un capuchon.

Une espèce de *cassoude*, dont la racine contient un suc empoisonné : on en peut cependant corriger les effets avec de l'eau de menthe et du sel d'absynthe.

L'*ahouai-miri*, et le *guacu* ou grand *ahouai*.

L'amande farineuse du *caruna*, dont les Indiens *accawans* empoisonnent leurs flèches.

Le palmier *cakarito*, avec lequel ceux de la Guyane font des flèches empoisonnées.

La racine du *nibbus*, que les sauvages mêlent avec la *ticuna* pour faire un poison violent.

Le *phyllanthus* végétal et vénéneux, dont le suc sert aux Ottomaques à préparer le curare.

La racine de la *liane*, autrement dit la *béjuque*, que les Guyanois nomment *curare*, dont les Ticounas et

les Cavères ne se servent que pour tuer le gibier, et jamais leurs ennemis. J'observerai à M. Paw que la nature a placé dans les forêts d'Amérique le contre-poison à côté de ces plantes vénéneuses.

La racine du *manioc*. Cependant étant purgée de son suc vénéneux, elle fournit une nourriture saine appelée *cassave*, et du pain de manioc, dont les nègres, les blancs et les Indiens font usage. Le suc étant bouilli et bien écumé, se convertit en une sauce dont les habitans de la Guyane sont friands.

Les *sureaux vénéneux* de la Louisiane et le *litre* du Chili : ils exhalent un poison assez actif, pour que celui qui le respire fortement enfle, et soit bientôt couvert de boutons. Un régime de quelques heures suffit pour calmer cette enflure.

Le *bois espagnol*, qu'on appelle aussi *bois brûlé*, parce qu'il brunit la peau de celui qui le touche, la corrode lentement, et la fait tomber au bout d'un couple de jours, sans cependant causer la moindre douleur.

Le *nerium* ou *laurier rose*, les *lilas*, et deux ou trois autres arbustes qui ont peu de vertu malfaisante, puisqu'on en porte les fleurs dans la bouche sans en être incommodé.

Le *bolen* et le *parquilausen* du Chili : deux purgatifs certains, mais qui deviennent dangereux pris en forte dose.

Les sauvages des bords de l'Amazone se garantissent de l'effet de ces poisons en mangeant un peu de sucre ; ceux de l'Amérique du nord, en buvant de l'eau de mer.

Les Indiens des îles de Barlovento enveniment leurs

flèches en en trempant les pointes dans des corps morts.

Poisons d'Europe. — Les Gaulois exprimaient du *limeum* une substance vénéneuse dont ils frottaient les flèches à chasser le cerf.

Le *nerium* ou laurier-rose, est plus malfaisant en Europe qu'en Amérique.

Le *thymélée*, surnommé *frutex terribilis* (fruit terrible), mérite à juste titre cette épithète.

L'*arum* est, de toutes les plantes européennes, celle qui approche le plus du manioc, par sa qualité caustique et nutritive quand on la prépare.

Le *caprifiguier*, qui croît naturellement en Provence, en Languedoc, et dont le suc laiteux est un puissant caustique qui enlève la peau de la main de celui qui le touche, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, et le redissout quand il est pris.

Le *safran*, dont les effluvia, dans le Gatinois, étouffent ceux qui ont le malheur de s'endormir sur des ballots remplis de cette plante.

Les *fleurs liliacées* mises dans des chambres closes, suffoquent très-souvent ceux qui y couchent sans y laisser un courant d'air, ou qui oublient de le renouveler avant de se mettre au lit.

L'*ellébore*, la *morelle*, la *jusquiame*, les champignons sauvages, et quelquefois ceux cueillis sur les couches.

L'*aconit*, dont se servaient les Corses, les Sardes et les Italiens. On en compte jusqu'à 40 espèces, qui sont plus ou moins malfaisantes : les *aconits napels* et sur-tout l'*aconitum cynoctonum*.

Le *thora*, dont il y a plusieurs espèces, est la plus

vénéneuse des plantes européennes. Son suc décompose le sang des animaux qu'on blesse légèrement avec des armes qui en sont enduites.

L'*hippuris*, et la *conferva*, qui pendant les grandes chaleurs infecte l'air, quand le vent le frise ou le secoue, et communique à l'air ambiant une qualité très-nuisible.

La *ciguë*, les *pavots*, les *mandragores*, le *solanum* dormitif, le *sumach* à fleurs rouges, le *sumach rhus*, *mytifolia*, *monspeliaca*; et tous les *végétaux thytimales* ou *lactescens*, depuis la *campanulle* jusqu'au *figuier*, dont le fruit est si sucré, et dont le lait tuerait celui qui en boirait deux ou trois cueillerées.

Poisons d'Asie. — L'arabie fournit le *chark*, qui est un sous-arbuste lactescent et racemeux : il croît aussi en abondance sur le golfe Persique. Sa virulence communique à l'air ambiant une qualité si nuisible, que les Perses ont nommé cet arbuste *gulbad samour*, fleur qui empoisonne le vent.

On ne connaît pas le végétal d'où les anciens Arabes acites et les brigands modernes ont extrait la matière vénéneuse dont ils ont enduit leurs javelines.

Dans la Colchide, les Soanes trempaient leurs flèches dans un venin qui répandait la mort et l'infection. On ignore le nom et le signalement de ce vegétal vénéneux, ainsi que celui dans lequel les Scythes méridionaux enduisaient leurs flèches. Ces derniers et les anciens Brachmanes se servaient aussi de la sanie de vipère et de sang humain, qui donnaient une si grande malignité aux blessures, que Pline les appelle *irremediabile scelus*.

Ce fut à Kermata, la dernière habitation des Brach-

manes, que ceux-ci blessèrent un grand nombre de Macédoniens, et entre autres Ptolomée, qui avait succédé à Ephestion dans la faveur d'Alexandre. Les Indiens, que ce héros avait rencontrés dans les Etats de Porrus, avaient tiré sur ses troupes avec des flèches empoisonnées.

Parmi les différens arbres du Macassar, qui portent des poisons, et que les naturels appellent *ipo* et *upas*, on distingue le *toxicodendrum*, autour duquel aucune plante ne peut vivre à la distance d'un jet de pierre: les oiseaux qui se reposent sur ses branches meurent à l'instant même; il fait tomber les cheveux de l'homme qui s'en approche nu-tête.

Les habitans du Macassar empoisonnent leurs petites flèches, appelées *alènes de Macassar*, qui sont longues de deux pouces, et fines comme des aiguilles, avec le suc de cet arbre et celui d'un autre, plus terrible que l'*ahouai* et le *mancenillier* d'Amérique, puisque le miel brûlant et vénéneux qui en découle, dévore ceux qui se reposent sous ses branches, et que sa force agit avec une promptitude qui surpasse l'imagination; témoin l'épreuve que Sumbaco, roi du Macassar, fit, vers l'an 1560, à la requête de Tavernier, avec un de ces traits, sur un Anglais condamné à mort pour crime d'assassinat. A peine l'alène, que ce prince avoit lancée de sa canne, eut-elle touché le gros orteil du pied droit du patient, qu'un chirurgien anglais et un chirurgien hollandais, armés de leurs bistouris, lui coupèrent sur-le-champ l'orteil. La promptitude de l'amputation n'empêcha pas le patient de mourir dans des convulsions horribles.

On pourrait, avec raison, appeler le groupe des *Célèbes*, *îles du Poison*, car elles sont remplies d'arbres et de plantes vénéneuses.

Les Achemois ont une espèce d'*ahouai* avec lequel ils empoisonnent leurs flèches.

Dans l'île de Ceylan, les habitans enveniment leurs armes avec le *nerium* ou *laurier-rose*.

Dans la péninsule du Gange, à Malacca, au Pégu, sur les côtes de la Chine, dans les îles Moluques, de Java et de Sumatra, les habitans empoisonnent les stilets, les cricks et les caujares avec des végétaux vénéneux dont on n'a pas le signalement, et avec le suc d'un arbre dont l'ombre est mortelle. Ces différens peuples se servent aussi du venin des serpens, des vipères *cobra de Capello* et du lézard *gecchio*.

Poisons d'Afrique. — Ce pays est trop renommé pour le grand nombre et la subtilité de ses poisons et de ses serpens, pour qu'il soit nécessaire de les décrire ici : les bois d'Afrique sont remplis de petits arbrisseaux vénéneux nommés *koona;* c'est une espèce d'échite dont la décoction des feuilles sert à empoisonner les flèches. J'observerai seulement que les Africains enduisent aussi leurs armes avec le sang du lézard *gecchio*, et le venin d'un serpent qu'on nomme le *pourrisseur*, parce que sa morsure fait tomber en putréfaction le membre attaqué.

D'après ce léger aperçu, le lecteur peut juger si l'on a eu raison d'avancer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une sève vénéneuse, que les trois autres parties du monde connu.

plus gros coings); des *gouyaves roses*, *jaunes*, *blanches* (autre espèce de poires, qui, mêlées avec du vin, lui donnent le parfum de l'ambroisie); des *corosols*, pleins d'un jus rafraîchissant, dont les moindres sont gros comme un boulet de 12, et les beaux, comme la cuisse d'un homme ordinaire; des *papayes*, qui font des confitures si agréables; et des *coqs*, qui donnent des fruits sucrés tous les mois; des *oranges* de huit espèces différentes; des *chadeks roses*, *jaunes*, *blancs*, gros comme la tête d'un homme; des *limons*, des *cédrats*, des *bergamotes*, des *citrons doux*, *aigres*; des *janipha*, qui changent de feuilles tous les mois, et produisent une espèce d'orange qui a le goût du coing; des *sirouelles*, des *moubins* (espèce de prunes de mirabelle plus parfumées et plus charnues que celles-ci); des *caïmites* de deux espèces (sorte de prunes de l'espèce de *damas*, dont le suc est laiteux et sucré, et la chair de la couleur de la *prune de monsieur*: les grosses sont comme de forts œufs de dinde); des *jaunes-d'œufs*, ainsi appelés, à cause de sa ressemblance avec le jaune d'un œuf cuit (espèce de *reine-claude*, dont la chair est plus substantielle, mais moins jutteuse que celle-ci); des *dattes*, des *cocos*, des *pacanes*, et quatre autres espèces de noix; des *cerises aigrelettes*, plus belles que celles de Montmorency; des *tropes* (espèce de *cerise* dont la douceur est relevée par une légère acidité, renfermée dans une coque verte, qui se casse en deux lorsqu'on la mord, et présente une cerise d'or sans peau); des *raquettes* (sorte de *figues* dont on n'a pas encore pu fixer la superbe couleur de pourpre; des *noix d'acajou*, plus fines et plus goûtées que celles d'Europe, et dont les coques rendent plus d'huile que ces dernières; des *ananas* de

quatre sortes, dont les tables européennes s'enorgueillissent aujourd'hui; des *melons* de huit espèces différentes; des *bananes*, des *figues bananes, savoureuses, sucrées*, et dont les analogues n'existent pas en Europe; des *mûres* et du *raisin* de plusieurs qualités; des *fraises* de différentes espèces, dont l'Amérique a fait présent à l'Europe; le *fraisier mâle* qui donne des fraises grosses comme des œufs de poule, et le *fraisier femelle* ou ordinaire, dont les fraises sont plus grosses, plus parfumées que celles d'Europe; et nombre d'autres qu'il serait trop long de détailler, mais dont on emploie quelques-uns à faire des haies, tels que le *pingouin*, les *grenades*, la *grenadille*, que l'on marie aux *rosiers* pour les jardins.

Arbres fruitiers. — Les *pêches* que l'Europe tient de la Perse, les *abricots* de l'Epire, les *cerises* du Pont, les *pommes* de Syrie et d'Afrique, les *poires*, les *figues*, les *amandes*, la *vigne* et l'*olive* de la Grèce et de l'Afrique; les *prunes* de Damas et d'Arménie; les *mûres* de la Chine; les petites *groseilles* de Corinthe; les grosses *groseilles vertes* et les *cassis* de Zante; les *citrons*, les *oranges* et les *limons* de la Médie; les *grenades* de Carthage, et tous les autres fruits importés dans son territoire, quoi qu'ils y aient été greffés et que leurs espèces aient été continuellement travaillées pour les adoucir et les améliorer, sont encore loin d'approcher des fruits sauvages de l'Amérique qui n'ont jamais été greffés, et que l'on mange de nos jours avec tant de plaisir. Aussi voyons-nous le *bananier* s'avancer depuis la ligne jusqu'aux bords de la Méditerranée; l'*oranger* passer la mer, et border de ses fruits dorés les rivages méridionaux de l'Europe.

M. Paw se trompe ou n'est pas de bonne foi, lorsqu'il avance que les arbres fruitiers que l'Europe tient de l'Asie et de l'Afrique n'ont prospéré que dans l'île de Juan de Fernandez. S'il avait été aux Etats Unis, à la Louisiane, au Mexique, à la Californie, au Pérou, dans le Paraguay, au Brésil, sur les revers des Andes jusqu'à une certaine hauteur, aux Caraques et dans les Antilles, il y eût mangé des *pêches*, des *abricots*, des *cerises*, des *poires*, des *pommes*, des *prunes*, des *amandes*, du *chasselas*, du *muscat*, des *figues rouges* et *blanches*, des *mangos* ou *mangues* de six espèces; en un mot, il y eût vu tous les fruits naturalisés en Europe réunis aux fruits de l'Amérique, à ceux des Grandes-Indes, aux *caneliers* et aux autres arbres à épicerie de l'Asie; tandis qu'aucun des arbres fruitiers de l'Amérique ne saurait prospérer ni produire naturellement, ni artificiellement, du fruit un peu passable en Europe.

Pour donner plus de poids à ses assertions, M. Paw, pag. 227 du 3e volume, dit d'un ton affirmatif, « qu'à » Saint-Domingue et aux Antilles, la *vigne* et le *blé* ne » veulent pas se laisser élever; qu'au Pérou on exprime » des grappes une liqueur trouble et comparable aux » espèces médiocres du continent d'Europe; que celui » de Loretto et de San-Lucar passe aujourd'hui pour » le moins mauvais de l'Amérique, et qu'à la Louisiane » le *raisin* est incapable de donner une liqueur de garde » qui ait du corps. »

M. Paw ignore sans doute que la *vigne*, qui languit en Allemagne et au Sénégal, croît naturellement dans les Antilles et sur le continent d'Amérique; qu'elle vient depuis la ligne jusqu'au-delà du 52e degré de latitude nord, et que, depuis l'Angleterre jusqu'au Japon, elle

est le plus répandu de tous les arbres fruitiers; qu'elle donne en Amérique un petit *raisin noir* approchant de celui des environs de Paris; qu'à Saint-Domingue, les bords de la mer et certaines montagnes sont couverts d'un autre raisin nommé *raisinier*, qui est encore indigène à cette île, ayant des grappes de 15 pouces sur 6 de diamètre, dont les grains, d'un rouge cramoisi-foncé, sont gros comme des œufs de pigeon; que l'habitation *Saint-Martin*, attenant à la ville du Port-au-Prince, était plantée en vignes qui rapportaient du raisin délicieux; que MM. Seguineau, aux Grands-Bois, avaient récolté 25 barriques de vin, lorsque le commerce de France obtint du gouvernement de faire raser leurs vignes, à l'exception d'un carreau pour leur consommation.

M. Paw ne sait pas que toutes les cours, tous les jardins des villes et des habitations des colonies ont des treilles et des tonnelles en muscat, en chasselas ou autres raisins, avec des figuiers rouges et blancs plantés de chaque côté à 10 pieds de distance les uns des autres; qu'à la Louisiane, le bord des rivières est couvert de vignes indigènes, et dont un seul cep suffit pour remplir une barrique.

Si le raisin à la Louisiane, sur le continent d'Amérique et aux Antilles, ne peut pas donner une liqueur de garde qui ait du corps, et à peine comparable aux espèces médiocres d'Europe, pourquoi le commerce européen prit-il tant d'ombrage à la vue d'une boisson qui ne devait nullement provoquer sa jalousie? pourquoi a-t-il sollicité du gouvernement l'ordre de faire raser les vignes de l'habitation de MM. Seguineau, et de n'en point conserver au-delà d'un carreau, à moins que ce ne

fût pour leur consommation particulière, ou pour le vendre en grappes, comme on y avait assujéti l'habitation Saint-Martin? Pourquoi la cour de Madrid a-t-elle suivi la même mesure vis-à-vis du Mexique? La France, l'Espagne et le Portugal pouvaient-ils craindre, comme l'avance M. Paw, « qu'une liqueur trouble, un peu » salée, inférieure aux espèces médiocres de leur con» tinent, » pût jamais entrer en concurrence avec les vins de ces pays, renommés par leur bonté et par leur ancienneté?

Le fait est que la Californie fournit du vin dont le goût approche de celui de Madère; que les vins des Antilles et celui de quelques autres terroirs de l'Amérique seraient dans le genre du vin de Constance, et que celui du Mexique est agréable et liquoreux; ce qui augmenterait les ressources des desserts, au lieu de nuire au débit du Champagne, du Bourgogne et du Bordeaux, qui est un vin d'ordinaire et nécessaire.

M. Paw saura aussi que c'est la même raison qui a fait défendre d'avoir des manufactures, de planter du *blé*, de l'*orge*, de l'*avoine* et du *seigle*, aux Antilles et dans quelques autres colonies du continent d'Amérique; que ces grains, que l'Europe tient de la Tartarie asiatique, réussissent si bien dans le Nouveau-Monde, qu'ils sont, ainsi que le pain, à un prix aussi modique qu'en Europe. Est-il croyable que M. Paw, qui doit savoir que le *blé* est presque la seule des plantes alimentaires qui vienne dans tous les climats, ait pu, de sang-froid, avancer que le *froment* et le seigle n'ont pu réussir qu'en quelques cantons de l'Amérique septentrionale, lorsqu'il est à la connaissance de tout le monde qu'on exporte ces grains pour l'Europe même,

pour l'Afrique et l'Asie ; du *Canada*, des *Etats-Unis*, de la *Louisiane*, du *Nouveau-Mexique*, de la *Californie*, c'est-à-dire, d'un terrain de 500 lieues de longueur, sur 200 et plus de largeur ; qu'on les cultive avec le plus grand succès à la *Floride* occidentale, au *Mexique*, au *Pérou*, au *Chili*, au *Paraguay*, dans la *Terre-Ferme*, dans une étendue deux fois plus grande que celle ci-dessus ; où le froment y rapporte, à la Nouvelle-Californie, jusqu'à cent pour un ; et au Mexique, jusqu'à 160 et 200 ; et pour terme moyen, 90 ; que la plaine de *Shenandoah*, du milieu des Etats-Unis, est si fertile, qu'elle seule peut fournir de blé une grande partie de cette république ; enfin, que les récoltes de *maïs*, de *seigle*, de *pois*, sont si abondantes dans la Nouvelle-Californie, qu'on se contente de labourer les terres, sans jamais les fumer.

Le *Pérou*, le *Paraguay*, et d'autres contrées de l'Amérique méridionale, fournissent des productions qui ne s'accordent pas avec ce qu'en dit l'auteur des *Mémoires sur le Nouveau-Monde*, puisque, dans le royaume de la *Plata*, on cultive du *blé*, des *légumes*, du *maïs*, des *patates*, des *cannes à sucre* ; que les fruits, et surtout les *pêches*, y sont en si grande abondance, qu'on en emploie les arbres comme bois à brûler. On y fait aussi du vin. Le sol du *Pérou* est, en général, très-fertile ; on y voit, pendant toute l'année, des prairies émaillées de fleurs, des champs couverts de moissons, des arbres chargés de fruits, de nombreux troupeaux qui paissent en liberté dans de gras pâturages ; et les vallées de la *Nouvelle-Grenade* produisent non-seulement presque tous les grains d'Europe, mais encore une grande partie des denrées d'Amérique.

[illegible] qui [illegible] ont [illegible] maïs [illegible] du [illegible] le [illegible] les [illegible] de [illegible] d'or, d'argent, de fer, [illegible] d'antimoine [illegible] quand [illegible] d'Europe [illegible] la culture [illegible] le [illegible] le [illegible] le chou-palmiste, ses légumes, des fruits [illegible], le cacao, le café, le [illegible], le [illegible], dont l'arbre ne se plaît que sur les [illegible], d'où [illegible] ses fruits pleins de lait [illegible]; les *oranges*, les *citrons*, les *figues*, le *tamarin*, le *piment*, les *épices*, le *gingembre* et diverses autres productions !

Végétaux. — De quoi l'Europe peut-elle donc se vanter ? N'est-elle pas redevable aux pays étrangers de la majeure partie des végétaux dont elle s'enorgueillit ? Ses *haricots*, ses *lentilles*, ses *fèves* et ses *pois*, lui viennent des Grandes-Indes, ses *asperges* d'Asie, ses *choux-fleurs* de Chypre, son *cresson* de Crête, son *fenouil* des Canaries, ses *citrouilles* d'Astracan, son *riz* d'Éthiopie, ses *raves* du Pérou, ses *fraises* du Chili,

son *tabac* de Saint-Domingue; ses *pommes de terre*, sa meilleure *sauge*, et plusieurs autres baumes, de l'Amérique; son *seigle* et la plupart des espèces de blé, du nord de la Perse et de l'Inde; son *froment* d'été, du pays des Musicains, province du nord de l'Inde, des bords de l'Araxe ou du Kur en Géorgie, ainsi que de Balascham dans l'Inde septentrionale; l'*épeautre*, des environs d'Hamadan; son *raifort*, de la Chine; son *ail*, des Indes; son *anis*, de Perse; ses *échalottes*, de la Palestine; sa *bourache*, d'Asie; sa *luzerne*, de Médie, etc.?

Le nouvel hémisphère et ses Antilles, outre ces productions, offrent comme indigène à leur terroir le *manioc*. Tous ceux qui ont habité les colonies, pourront s'assurer, comme M. Paw, qu'un arpent de terre, planté en manioc, nourrira plus de personnes que six arpens ensemencés en Europe du meilleur froment; les *pommes de terre* et les *patates*, dont l'Europe s'est enrichie, qui donnent en Amérique, au bout de six semaines, des patates plus grosses que les pommes de terre de six mois en Europe, et dont le produit est dans ce pays, à celui du froment, comme 89 : 1; les *bananes* de trois sortes, dont le produit est à celui du froment comme 133 : 1; les *ignames* de quatre espèces, dont les plus petites sont de la grosseur de la cuisse d'un homme, et le rapport à celui du froment comme 100 : 1; les *malangas*, dont quelques-uns ont la grosseur d'un chou ordinaire, et dont on mange les feuilles en guise d'épinards, et celles des patates sucrées en salade; ces dernières ont de plus l'avantage de rendre saines et mangeables au bout de huit jours, les crabes et les seriques qui ont mangé du mance-

nillier; le *maïs*, dont le produit est au froment comme 50 : 1; le *petit mil*, le *riz* de montagne, etc., toutes ces espèces tenant lieu de pain; l'*oseille de Guinée*, ainsi nommée parce qu'on la confit pour en donner aux nègres malades; le *chou-palmiste*, le *calalou*, les *berengèmes* ou bréhèmes, les *squaches*, les *giromons*, si utiles contre les crachemens de sang et les maux de poitrine; les *tomates*, les *topinambours*, les *pistaches*, que la cuisine européenne s'est appropriés; les *pois-chiques*, les *pois-chouques*, *haricots* plus gros que ceux de Soissons; les *haricots* rouges, *jaunes*, *marquetés*, qui servent à augmenter les entremets européens; quatre autres espèces de *haricots* et de pois particuliers à l'Amérique; les *concombres arada* sucrés, à côtes, de la grosseur et de la forme d'un fort coing; les *concombres* fades, plus gros que ceux d'Europe, et qui pullulent tant qu'on en nourrit les cochons, comme les Louisianois le font avec leurs pêches; les *concombres de savannette*, ainsi nommés parce qu'ils viennent sans être plantés par l'homme; les *raves* qui croissent au Pérou grosses comme la jambe, tandis qu'en Europe elles le sont comme le doigt; les *truffes* blanches, roses, et non noires comme en Europe; les champignons de plusieurs espèces qui viennent naturellement, ainsi que les *morilles*, les *oreilles de bois* et les *guionguions*, petite espèce de champignon qui pousse en une nuit après un grain de pluie, et le jour en cinq heures de temps.

On n'a pas d'exemple, dans les colonies, qu'aucun de ces champignons ait empoisonné qui que ce soit : l'Europe peut-elle en dire autant des siens? Toutes ces productions viennent pour la plupart d'elles-mêmes,

et dispensent l'habitant de prendre la peine et le soin qu'on prend en Europe pour cultiver leurs analogues, ce qui le met à même de s'occuper d'autres cultures plus lucratives; quant aux légumes, on les jette sur la terre, à l'approche de la pluie; sans avoir même gratté le sol pour les recevoir.

Fleurs suaves. — Malgré toute la partialité que je pourrais avoir, pour tâcher, de concert avec M. Paw, de favoriser l'Europe, je suis cependant forcé de reconnaître qu'elle a tiré la majeure partie de ses fleurs suaves des pays étrangers. Le *sureau* lui vient de la Perse; le *lilas*, de l'Asie-Mineure; le *jasmin* ordinaire, des Grandes-Indes; le *jasmin double*, d'Arabie; la *tulipe*, de la Cappadoce; l'*asophodèle*, les *œillets* carnes, doubles ou panachés, de l'Asie-Mineure; le *safran* et les *renoncules* doubles, de l'Egypte, au temps des Croisades; le *lis*, de la Syrie; la *tubéreuse*, de Java et de Ceylan; les roses damassées et musquées, de Damas, etc.

Tandis qu'en Amérique les plaines, les montagnes, les forêts, présentent aux amateurs; dans la partie du nord, l'odorant *pancratium*, le *lilas*, le *laurier tulipe*, dont le parfum est si délicieux, le *lilium* canadense, et un grand nombre d'autres fleurs; dans la Floride occidentale, le *magnolier*, la plus odorante des fleurs; celle du *papayer*, qui a l'odeur du muguet, l'odoriférant *sylphium*, le parfum balsamique de l'arbre d'anis, dont les Floridiens composent une liqueur qui donne une odeur si agréable au thé, l'*acacia*: dans la Louisiane, la *jacquemine* musquée, la fleur des divers *lauriers*, des *orangers*, de la *piaquemine*, dont le parfum approche du réséda; dans le Mexique, la *vanille*

voluptueuse, les *limons*, les *cédrats*, les *bergamotes*, la belle convulvacée, dont la racine tubéreuse fournit le *jalap*, le *myrthe*, la fleur suave du *cacaoyer*, celle du *smilax*, du *melk*; dans la Nouvelle-Grenade, celle de l'*agave* ou l'aloës-pito, la vigne des indigènes, qui croît en forme de pyramide à la hauteur de 30 pieds : quand l'arbre a trente ans, il donne une fleur odoriférante qui dure *trois mois*; celles du marronier, que l'Europe a réussi à naturaliser, mais dont la fleur a perdu de son parfum et de son éclat, et le fruit de sa grosseur; dans le Pérou, les *tulipiers*, les *chirimoya*, dont les fleurs sont si recherchées par les dames pour leur odeur, les *mûriers*, les *acacias*, les *orangers*, les *bergamotes*, la *reine Marguerite*, qui fait en automne le principal ornement des jardins d'Europe; la *capucine*, dont les couleurs brillantes sont l'image de celles de l'aurore; la *belle de jour*, qui a l'odeur du genêt d'Espagne; la *belle de nuit* celle du muguet; l'*héliotrope*, dont le parfum rappelle le voluptueux Empire des Incas; dans le Chili, le *datura arborea* avec ses longues cloches blanches, plus suaves qu'aucun aromate d'Arabie, le *volcameria* ou *clerodindrum*, dont les fleurs blanches et roses, rassemblées en touffes de la grosseur d'une orange, exhalent une odeur plus fine que la tubéreuse, le parfum gracieux du *fraisier*; dans le Paraguay, la Terre-Ferme et le Brésil, les fleurs des plantes diverses du tropique, celles du *cafier*, du *laurier canellè*, des *baumes* de *Capivi*, de *Copahu*, du *bois de Brésil*, du *myrthe* et des différens *arbres à épice*; dans les Antilles, l'odeur douce et suave du *frangipanier* blanc et rose, celle de l'*acacia* pompon, du *jasmin* double, du *chevre-feuille*, du *lilas*, du *lau-*

rier-rose, du *cafier*, du *cacaoyer*, du *sirouellier*, du *monbin*, des *orangers*, etc.

L'Europe produit-elle des arbres qui exhalent une odeur aussi suave que le *laurier canelle* de Saint-Domingue, qui fournit une canelle blanche qui a l'odeur de la muscade, et dont la saveur est très-piquante; que les feuilles du *bois d'inde*, que le *storax*, dont on tire un baume odoriférant, en faisant des incisions dans l'écorce, et dont on emploie le bois en menuiserie; que le *sassafras* et tant d'autres? Que peut-elle comparer au *cirier végétal* de la Louisiane, qui éclaire le nouvel hémisphère, à l'*arbre au pois*, si utile par la nourriture qu'il fournit aux bestiaux, à l'*arbre de cuir*, dont l'écorce sert à faire des cordages très-solides, à l'*arbre à beurre* dont on emploie l'écorce intérieure pour teindre en pourpre, et la noix à faire une très-bonne huile; au *sylphium* de la Floride, qui purifie la bouche et blanchit les dents; au *papayer*, dont le fruit confit est stomachique, et la semence un vermifuge, dont les feuilles fournissent une espèce de savon, et les tiges des tuyaux de pipe; au *palmier arequier* ou *palmiste royal*, qui s'élève souvent à la Guyane jusqu'à 200 pieds de hauteur, dont le fruit sert à faire ces confitures exquises que l'on envoie en Europe; à la *plante à soie* de Surinam, dont les feuilles renferment une espèce de chanvre qui a quelque ressemblance avec la soie, et dont on fait des cordes, des filets, des corbeilles et des étoffes, dont le fruit contient une substance savonneuse, qui se dissout dans l'eau, et avec laquelle on lave le linge; à l'*anoara* de la Guyane qui fournit une liqueur agréable, et un

fruit dont le noyau sert aux nègres à faire des anneaux et des devises; au *tamarinier* épineux, qui produit de longues gousses renfermant quelques pulpes avec un grain d'un goût acide et agréable, dont on se sert dans la médecine et dans la préparation du tabac; au *bois dentelle*, dont l'écorce intérieure n'est qu'une dentelle élégante avec laquelle les dames garnissent leurs robes; au *maquey*, qui fournit à-la-fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, et du bois propre à bâtir et à brûler?

Le *maquey* remplace aussi le *chanvre* de l'Asie et le *roseau à papier* des Egyptiens. Les fragmens des manuscrits aztèques écrits sur du papier maquey, sont d'autant plus intéressans, que les seuls hiéroglyphes qui existent à Vienne, à Rome, à Veletri, sont écrits sur des peaux de cerfs mexicains. Les physiciens préfèrent le fil connu sous le nom de *fil de Pite*, à tout autre, parce qu'il est moins sujet à se tordre. Lorsque le maquey est encore éloigné de sa floraison, son suc est un excellent caustique pour les plaies. Lorsqu'il a passé fleur, il faut savoir saisir le moment propice pour en extraire le suc : une saignée hors de saison le tue.

L'Europe produit-elle un arbre qui puisse entrer en parallèle avec le *calebassier*, pour les chutes et les contusions? Son fruit sert de plus, aux nègres et aux Indiens, à faire des soupières et des plats; avec le *cacaoyer*, dont le fruit en forme de gousse contient des amandes qui, broyées et mêlées avec le sucre et plusieurs épices, fournissent le chocolat parfumé; avec le *cassier* ou *canellier sauvage*, dont on emploie souvent l'écorce en Europe à la place de la véritable canelle; avec le *cafier*, qui rap-

porte ce grain dont on extrait cette liqueur connue sous le nom de *café;* avec le *tamarin*, dont les longues gousses contiennent des semences noires renfermées dans une moëlle aigre-douce, épaisse, et d'un rouge-marron, et si utile en médecine; avec le *palmiste,* qui fournit de quoi manger et se mettre à l'abri des injures du temps; avec le *cocotier* qui porte toujours des fleurs, dont la tige une fois coupée fournit une eau que l'on boit en place de vin; dont le fruit, en forme de noix contient un lait rafraîchissant, au dedans une amande blanche; dont la coque est couverte d'une espèce de filet qui sert à faire des tissus, et la coquille, des gobelets ou ces jolies pommes pour les cannes; enfin, dont le bois, la moëlle et les feuilles offrent aussi leur utilité.

Existe-t-il, en Europe, un arbre comparable à l'*érable*, dont la sève produit du sucre, de l'eau-de-vie, du vinaigre, de la bière, dont le feuillage sert à nourrir le bétail en hiver, le bois à faire divers ouvrages, et de la potasse; au *dattier,* dont on fait usage du fruit, du bois et de la feuille; à la *sapinette* du Canada, qui fournit une bière nourrissante; au *palma-christi*, qui donne une huile propre à la médecine et à l'éclairage; au *cotonnier,* dont la gousse en s'entr'ouvrant laisse échapper ces flocons d'un blanc cotonneux avec lesquels on fait ces mousselines légères; à l'*agave,* de la tige duquel on fait des palissades, et dont les épines servent à faire des pointes pour les flèches ou des clous, dont les feuilles servent de couverture et de nourriture aux Indiens, qui retirent de leurs fibres une sorte de fil très-fort, avec lequel ils font des cordages, des voiles, et des hamacs pour se coucher? L'*aloës* leur sert, ainsi

qu'aux Portugais d'Europe, à faire des corbeilles, des gazes, et des dentelles aussi élégantes que curieuses.

Quel arbre M. Paw comparera-t-il à l'*acajou*, dont les ébénistes d'Europe font des meubles si magnifiques; aux *bois satiné*, *rose*, d'*ébène*, si utiles à la marqueterie; au *bois de fer*, dont on fait usage pour l'ameublement, pour passer les pièces de canon les plus lourdes dans des bourbiers, dans des marais, et pour brûler, parce qu'il chauffe plus que le bois ordinaire; au *gayac*, dont on fait les poulies des vaisseaux, des grues, de beaux ouvrages de tabletterie, et de la racine et de la résine, des remèdes; au *mancenillier*, pour la tabletterie; au *bois de Brésil*, pour teindre en rouge; au *campêche*, aux diverses plantes et bois du Mexique qui servent à la teinture, tels que le *sylvestre*, dont le fruit teint en écarlate; l'*anate*, dont les fleurs rouges fournissent une fécule qu'on prépare comme l'indigo; à ces *joncs* comparables à la *canne à sucre*; au *bambou* du Canada, qui donne un sel essentiel analogue à celui du sucre; aux *lianes*, dont la sève a un goût vineux; aux longues *mousses* des arbres, dont on fait des matelas, et qui servent en hiver de pâture au bétail et au gibier; une herbe capable de remplacer l'*indigo*, le *rocou*; des *baumes* égaux à ceux du Pérou, *de Copahu* en Brésil, dont on se sert dans la médecine et dans la teinture; des *drogues* aussi efficaces que la *salsepareille*, dont la racine sert dans la médecine, et, broyée et délayée, donne une farine propre à faire du pain; que le *sassafras*, dont la pharmacie emploie jusqu'à la feuille; que le *jalap*, dont l'efficacité est connue; que l'*aloës*, qui fournit une gomme utile à la médecine; que le *canéficier*, le *quinquina*, la *résine copal*, le *melk*, dont l'écorce

grillée guérit les blessures; que l'*ipecacuahna*, la *lobelia*, la *renoncule* de Cayenne, l'*esquine* des Florides, la *cassine* ou le *thé* des Apalachites; la *yerva canieni* du Paraguay, qui a la rare vertu de purifier toutes les eaux, quelque amères ou corrompues qu'elles soient; le *coca*, le *caamini*, le *mate*, le *palos*, la *robe* du Paraguay, dont les profits se sont élevés depuis 10 jusqu'à 15 millions, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines où elles sont absolument nécessaires pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs; que l'*herbe*, autrement dit le *thé* du Paraguay; les Américains l'aiment tant, que le Chili en fait à lui seul un commerce de 1,822,600 liv. par an (450,000 piastres); que le *capillaire*, le *celastrus*, le *petit tabac* du Nord; que le *gins-eng* du Canada; les *écorces du faul*; le *gingembre*, cette espèce de roseau dont la racine sert d'épice, quand on la fait sécher et réduire en poudre, et qui a la vertu de ramener la transpiration; le *mapou* de Cayenne, dont le suc fait refluer le sang sur lui-même lorsqu'on s'est coupé, et qui guérit les blessures les plus profondes en moins de 72 heures; le *safran*, la *sauge*, le *tabac*, le *piment* ou *poivre* des Antilles, dont les baies cueillies avant d'avoir atteint leur maturité, conservent toujours leur goût aromatique; l'*alcornoque*, ce spécifique infaillible pour les maladies du foie, du poumon et les fluxions de poitrine (1)?

---

(1) L'*alcornoque* est un arbre qui croît à la Terre-Ferme, et dont le bois est compacte et pesant. Dans la véritable acception du mot indien, il signifie *liége*, quoiqu'il diffère essentiellement de celui-ci, qui est poreux et léger de sa nature. La Gazette de la Martinique,

Les côtes de l'Europe offrent-elles des *perles* comme celles de la Californie, de la Terre-Ferme, comme les *olives* de Panama? Ses terres fournissent-elles des *éme-*

---

n° 50, en date du 23 juin 1810, a proclamé l'alcornoque comme un spécifique infaillible pour les maladies ci-dessus.

Ce fut un médecin indien de Caraques, qui s'occupait tous les jours à herboriser, dans la vue de faire de nouvelles découvertes utiles à l'humanité, qui découvrit les vertus curatives de cet arbre précieux. Plusieurs Espagnols attaqués du foie et de fluxions, voyant leur état empirer, au lieu de s'améliorer, s'adressèrent avec confiance à cet honnête Indien, que les médecins espagnols traitaient de charlatan, parce qu'il n'avait point étudié à Séville, ni subi d'examen public. Celui-ci leur administra les secours qu'il tenait de la nature et de l'expérience, et les guérit en peu de jours. Ils n'eurent rien de plus pressé que de proclamer le talent de l'Indien. La faculté espagnole le fit interdire sous peine de la vie. Il fut forcé de se cacher avec tous les secrets qu'il avait découverts. Sur les instances réitérées de *dom Juan de Dios Macias*, un des plus riches négocians de Barcelone, attaqué d'un crachement de sang affreux, et abandonné des médecins, il le vit en secret et le guérit radicalement. Cette cure ayant retenti jusqu'à la Martinique, où ce négociant avait de très-grandes relations, MM. *Pierre Budolet*, *Dufond-Monceaux*, *Hilaire* et beaucoup d'autres personnes de la Martinique et de la Guadeloupe, qui se trouvaient dans le même cas que le négociant espagnol, se servirent, avec le même succès, du bois de l'*alcornoque*.

Recette.

Prenez douze onces d'alcornoque dégagé de son écorce; réduisez-les en poudre, et faites infuser dans trois bouteilles d'eau naturelle froide. Buvez le matin un verre tiède à jeûn; un second à midi, et un troisième le soir en allant au lit. Continuez, le reste du jour, à en prendre comme boisson ordinaire, mais froide, observant de mêler deux cuillerées de miel dans chacun des verres d'eau, que l'on prend tiède matin et soir. Quand ce remède échauffe trop, on prend quelques verres d'eau d'orge par jour, sans aucune espèce d'acide. On continue ce régime douze jours, après quoi on se met au lait d'ânesse ou de jument, pour tempérer les effets de l'*alcornoque* qui est extrêmement chaud.

raudes, des *saphirs*, des *diamans*, de l'*or*, de l'*argent*, de l'*or blanc* de Choco, comme le Chili, le Pérou, le Brésil, le Mexique; des *raquettes*, des *ormes* remplis de *gallinsectes rouges* qui servent à imiter la pourpre? des *limaçons murex*, qui donnent une couleur cramoisie que rien ne peut altérer, comme les environs de Sainte-Hélène dans le Guayaquil; des *nopals* (1) ou *figuiers d'Inde*, où la *cochenille*, qui sert à teindre l'écarlate, vit, se propage par millions, et meurt, comme au Mexique et au Brésil?

Dans les dix espèces de *bois d'orme* qu'on trouve aujourd'hui en Europe, ce pays n'est-il pas redevable d'une espèce à la Chine, de deux à la Sibérie et de quatre à l'Amérique? N'est-ce pas à la Virginie que l'Europe est encore redevable de ses beaux *pins*? N'est-ce pas du Nouveau-Monde qu'elle a emprunté les *pommes de terre*, les *patates sucrées*, divers *haricots* et *pois*; cette espèce de *grand-maïs*, dont la tige a 18 pieds, et dont le grain est plus compacte, plus lourd que celui d'Afrique, qu'on appelle communément *blé de Turquie*; le *tabac*, le *coton*, une variété étonnante

---

(1) Le *nopal* n'a ni tiges, ni branches; il ne consiste qu'en feuilles de la grosseur d'un doigt, qui poussent l'une de l'autre; il a des épines si fortes, que les Indiens s'en servent en guise d'épingles : ces épines environnent la fleur, qui a cela de singulier, qu'elle ne paraît qu'après que le fruit est à son extrémité. On ôte les cochenilles de dessus les feuilles du *nopal*, par le moyen de petites brosses, et on les fait tomber dans des vases. On les arrose de vinaigre, ou d'eau chaude, pour les faire mourir; après quoi, on les sèche au soleil ou sur des plaques chaudes de fer-blanc. On compte qu'il faut 70,000 de ces insectes pour faire une livre de cochenille, et qu'on en transporte annuellement 66,000 liv. de l'Amérique en Espagne, qui est presque seule en possession de cette branche importante de commerce.

de *fleurs*, de *fruits*, de *grains*, de *racines* comestibles, d'*oiseaux*, d'*animaux* et de *végétaux*, inconnus à l'ancien ?

Les Antilles, la Louisiane, la Guyane, le Mexique, les Etats-Unis, le Canada, n'abondent-ils pas en *chanvres*, *gommes*, *goudrons*, *bambous* et *bois de construction* qu'on exporte dans toutes les parties du globe? Les *forêts* de l'Amérique du nord ne sont-elles pas peuplées d'animaux qui fournissent d'excellentes fourrures? La compagnie de commerce de la baie d'Hudson n'en retire-t-elle pas, tous les ans, 16,000 *peaux de martre*, 6000 de *loup*, 5000 de *castor*, 4000 de *loutre de mer*, 3000 de *renard*, 1500 d'*ours* et 3000 de *chats sauvages*? Les *forêts* de l'Amérique du sud n'abondent-elles pas en *tigres*, *lions*, *jaguars*, *chats sauvages*, *ours*, *loups*, *cerfs*, *chevreuils*, *lièvres*, *renards*, *paresseux*, *porc-épics*, *singes*, *guenons*, *tamanoirs*, *tatous*, *squacks*, *dantes*, *bison*, *buffalo*, *oposum*, *rats de bois*, *agoutis*, *pingos*, *cros-pingo*, *pécari*, *cabiai*, *miko*, *saki*, *coati*, *ouanako*, *tapirs*, *gavia*, *saguar*, *lynx* et *chèvres*; en *bœufs* venus d'Europe, dont les fourrures et les cuirs ne sont pas moins recherchés?

Les côtes ne fourmillent-elles pas de *lions* et de *chiens marins*, de *veaux* et de *loutres de mer*, avec les peaux desquels on fait un commerce considérable, qui s'étend jusqu'à la Chine? Celui des *baleines*, des *cachalots*, des *loups marins* n'est pas moins recherché.

L'Amérique n'abonde-t-elle pas en bestiaux, en gibier, poissons, huîtres, coquillages de toute espèce! les *pigeons*, les *volailles*, les *chèvres* et les *truies* n'y sont-elles pas plus fécondes qu'en Europe? les *bœufs*, les *chevaux* et les autres *animaux* exigent-ils des soins

de leurs maîtres, comme ceux d'Europe? ne vivent-ils pas d'eux-mêmes, de ce qu'ils peuvent marauder dans les haies d'épines, dans les allées des plantations, dans les bois, ou sur le bord de la mer? Le *coq d'Inde*, qu'en Europe on nomme *dindon*, et qui est originaire du Nouveau-Monde, n'y pèse-t-il pas jusqu'à 30 ou 40 livres, tandis qu'il acquiert à peine la moitié de ce poids en Europe? N'est-ce pas en 1570 qu'il fit son entrée en France, où il débuta par être servi sur la table de Charles IX, le jour même de ses noces? les *cygnes*, les *oies*, les *outardes*, les *canards sauvages*, les *grues*, les *hérons*, les *flamands*, les *pintades*, les *pluviers*, les *ginjons*, *les poules d'eau*, les *bécasses*, les *bécassines*, les *pigeons ramiers*, les *tourterelles*, les *perdrix*, les *cailles*, les *ortolans*, les *perroquets*, n'y volent-ils pas par bandes? la *vigogne*, le *lama* du *Pérou*, après avoir gravi les précipices des Andes, ne rapportent-ils pas aux habitans de ce fortuné pays leur toison couleur de rose, la plus belle des laines? des millions de *crabes* ne descendent-ils pas aux Antilles, à la clarté de la lune, en faisant sonner leurs tenailles, et n'offrent-ils pas au premier venu, sur les grèves stériles de leurs îles, leurs écailles remplies de moëlles exquises? Dans d'autres saisons, au contraire, les *tortues* ne quittent-elles pas la mer pour aborder aux mêmes rivages, et n'entassent-elles pas des sachées d'œufs dans leurs sables arides? des *mulets*, des *carpes* et des *brochets* monstrueux ne s'échappent-ils pas des lacs, et ne se laissent-ils pas prendre par centaines dans les ruisseaux, au lieu de se précipiter dans la mer? les *aloses*, les *maquereaux*, les *sardines*, ne viennent-elles pas finir leurs courses vagabondes dans l'intérieur des terres, où, après

avoir nourri pendant plusieurs mois les habitans riverains des fleuves, elles servent de pâture aux vaches, et d'engrais à la terre? le poisson n'y couvre-t-il pas les rivières de son frai; ne l'y pêche-t-on pas à plein drap? Enfin, les rochers des côtes ne sont-ils pas hérissés de *homards*, d'*écrevisses*, d'*ophises*, de *vieilles*, et autres poissons, que l'on prend à la lueur des flambeaux?

C'est pour avoir été témoin de la force de la végétation, et de la vie organique de l'Amérique, que M. le Bossu dit, page 154 : « C'est une chose admirable, de » voir la providence du Créateur, qui a semé dans ce » nouveau Monde cette variété d'arbres fruitiers, de » différentes formes ; on y trouve mille espèces d'ani- » maux curieux qui n'ont jamais été connus, ni de » figures, ni de noms, et dont les anciens n'ont pas » même eu d'idée. » (*Nouveau voyage aux Indes-Occidentales.*)

Mais, dit M. Paw, page 243 du troisième volume de son ouvrage : « Les mines d'or et d'argent ne prou- » vent pas que l'Amérique soit un excellent pays, » puisque ceux qui travaillent à ces mines n'ont ni » souliers, ni chemises... » En vérité, il est bien étonnant que des gens renfermés dans les entrailles de la terre, sous la Zone torride, préfèrent, pour avoir moins chaud, de travailler sans souliers et sans chemise, lorsque nous voyons les matelots et les ouvriers européens, aux Antilles et en Europe, en faire autant dans les magasins du commerce et dans leurs chantiers; et parce que le climat du nord de l'Europe ne permet pas aux habitans de se passer de vêtemens, doit-on blâmer pour cela les peuples américains qui sont sous

la ligne, de ne pas endosser, lorsqu'ils travaillent, des habillemens qui leur seraient plus à charge qu'utiles ?

« Les richesses, ajoute le même auteur, sont si mau- » vaises, qu'elles ont appauvri l'Espagne et le Portugal, » qui les regardaient comme un patrimoine. » Ce n'est pas aux richesses qu'il faut attribuer la pauvreté de ces deux pays, mais bien à la paresse et à l'orgueil naturel de l'Espagnol et du Portugais, qui croiraient se dégrader s'ils entreprenaient de travailler pour leur subsistance; qui préfèrent, comme les Turcs, se laisser ronger par la vermine, plutôt que de la tuer, sous prétexte qu'il n'appartient qu'à Dieu de détruire ce qu'il juge à propos de créer; et ces mêmes hommes, qui affichent un respect si ridicule pour de tels insectes, font la guerre à leurs semblables !

Si les Espagnols, avant et après la découverte du Nouveau-Monde, n'ont jamais fait de grands chemins dans leur propre pays, et si le projet d'établir des chariots de poste n'a jamais pu y réussir, comment auraien[illegible]u se déterminer à faire de nouvelles routes dans le Pérou, où ils avaient trouvé, ainsi qu'au Mexique, des grands chemins et des chaussées qui facilitaient les relations d'une province à l'autre; l'une des routes du Pérou avait 300 lieues d'étendue: on y voyait, de distance en distance, des pierres millières qui indiquaient aux voyageurs la situation des lieux et des auberges pour se reposer. Comment se seraient-ils décidés à bâtir des ponts au-dessus des torrens, puisque, de tout temps, ils ont été ennemis du travail, et que, grâce aux Américains, ce peuple européen a trouvé des machines et des cordes, pour le hisser, avec ses mules chargées, au-dessus des torrens, qui coulent

dans des lits de 120 brasses de large, d'une profondeur affreuse, que la nature a taillés à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une rivière?

Quoi qu'on en dise, les Espagnols n'étaient pas les seuls peuples de l'Europe qui n'avaient pas de grandes routes; pour peu, dit Voltaire, qu'on voyageât pendant les mauvaises saisons, si longues et si rebutantes dans les climats septentrionaux, il fallait enfoncer dans la fange ou gravir sur des rocs. Telles furent l'Allemagne et la France entière au dix-septième siècle. Tout le monde était en bottes, on allait dans les rues sur des échasses, dans plusieurs villes d'Allemagne.

Ce n'est pas l'or, l'argent du Pérou, du Mexique et du Brésil, qui ont empêché les arts et les sciences de fleurir en Espagne et en Portugal, mais bien l'apathie de ces deux peuples, mais bien (comme il l'a observé) la mauvaise conduite de Philippe II, qui dépensa, d'une manière inconcevable, des richesses immenses; qui pouvait tout créer chez lui, et qui détruisit tout; qui prodigua, pour l'armement de la flotte qu'il perdit contre l'Angleterre, plus d'or qu'il n'en a fallu pour la fondation de toutes les Académies des sciences actuellement subsistantes en Europe; qui n'aurait laissé en Espagne aucunes traces des trésors qu'il dissipa sans avoir jamais eu la réputation d'être généreux, s'il n'avait fait élever dans l'*Escurial* un bâtiment qui n'est que grand et massif; qui fut la cause indirecte que son successeur, en 1681, fut hors d'état de payer ses domestiques, la table de ses gentilshommes, et que l'épouse de ce prince se trouva dans la même gêne.

L'Amérique n'aurait jamais nui aux Espagnols, s'ils avaient continué leur commerce, leurs manufactures et leur agriculture comme les Anglais, qui sont redevables de leur opulence et du rang dont ils jouissent parmi les premières puissances de l'Europe, aux trésors du Nouveau-Monde, qui leur procurent les richesses de l'Inde. L'Espagne, en 1747, n'était point privée de ressources, puisqu'elle avait encore un total de 7,423,590 habitans, et 27,246,302 écus de veillons en revenus; mais, par sa mauvaise administration, par son luxe pour les domestiques, dont le démembrement, en 1788, portait leur nombre à plus de 276,000; par celui des nobles, des troupes, des étudians, des avocats et des employés, qui s'élevait à 555,954 individus, auxquels il faut ajouter les femmes, les enfans, les vieillards, qui font à-peu-près les 5/8 de la population de l'Espagne; par son indolence et sa dévotion mal entendue, son commerce et son agriculture diminuèrent, ses dettes devinrent énormes, et son clergé s'accrut aux dépens de sa population active, puisqu'il était composé de 390,046 célibataires, dans le nombre desquels il y avait 190.046 ecclésiastiques, et 200,000 qui prétendaient à le devenir. Au lieu de remédier à ces abus, en diminuant les domestiques, le clergé et les employés, etc., pour donner des bras au commerce, à l'agriculture et aux manufactures, au lieu d'abolir l'aliénabilité de certains domaines ou les mains-mortes, l'usage de la *mesta*, cette réunion des bêtes à laine de différens propriétaires, dont les troupeaux voyagent tous ensemble deux fois par an, passent une partie de l'année dans un endroit, une partie dans un autre, ce qui nuit aux progrès de l'agricul-

ture, le gouvernement espagnol crut sortir de la détresse où il se trouvait, en laissant faire un autodafé; il eut lieu en 1782 pour le malheur des juifs, qui s'en souviennent encore aujourd'hui.

Les *perles* que l'on pêche à Panama, à la Californie, à la Côte-Ferme; les *saphirs* et les *émeraudes* qu'on tire de la terre de la Nouvelle-Castille, des fleuves du Brésil, ne prouvent pas non plus que l'Amérique soit un mauvais pays, ni que le luxe que ces richesses entraînent soit absurde, et qu'il diminue la population : car, en supposant qu'on voie à Mexico des hommes qui portent à leurs souliers des boucles de diamant, et qui vont le soir se coucher sur la paille, ce qui est ridicule à supposer, mais n'importe, on ne doit pas conclure de cela, que les diamans diminuent la population, et que les sabots l'augmentent. Ces richesses, comme les mines d'or et d'argent, servent à nos agrémens, à nos besoins; l'abus seul qu'on en fait les rend dangereuses et les avilit, comme la trop grande concurrence de comestibles et l'extrême abondance du vin obligent les spéculateurs d'en détruire une partie pour hausser le prix de l'autre, et de donner souvent la valeur d'une barrique pleine, pour une futaille vide; c'est pour cette raison que les Hollandais détruisaient tous les ans une partie de leurs épiceries, afin d'en maintenir le prix.

Si un homme étouffe au milieu d'un festin splendide, la faute n'en est pas aux alimens, mais bien à l'intempérance du mangeur. Par la même raison, si le Portugal, en 1754, a fait la folie d'avoir, dans les boutiques de Lisbonne, pour 50,000,000 de pierreries, et d'envoyer en commission plusieurs caisses de diamans

à des marchands hollandais, il a manqué de prévoyance et fait tort à ses propres ressources. Sans les trésors de l'Amérique, l'Europe aurait-elle autant d'édifices somptueux, autant de ports spacieux, autant de belles routes, autant de commodités, autant de commerce avec le reste du globe ?

Parce qu'à Mexico les livrées des domestiques, les harnois des chevaux sont décorés de pierres précieuses, les roues des carrosses entourées de cercles d'argent, et que mille objets qui, ailleurs, se font de cuivre ou de fer, sont là d'or ou d'argent massif, faut-il fuir pour cela l'heureux climat du Mexique ?

La *cochenille* du Mexique, l'*indigo* de Guatimala et des Antilles, le *campêche*, le *bois du Brésil*, et diverses *plantes* et *bois* du Mexique, procurent de belles teintures, dont l'Europe ne peut se passer et qu'elle peut encore moins remplacer ; ces richesses réelles, contribuent à nos agrémens, à nos besoins, occupent les manufactures, et font vivre des millions d'êtres dans les diverses parties du Monde.

Si les Européens ont vendu quelquefois de la *sauge* fort cher aux Chinois, on ne doit pas conclure, comme M. Paw, qu'elle vint uniquement de l'Europe, puisque celle que l'Amérique fournit a plus de force et de vertu.

Parce qu'on n'a pas assez multiplié le *cirier végétal* de la Louisiane, et qu'on ne connaissait pas la manière de manipuler cette cire, qui eût empêché la France de payer plus d'un million tournois par an pour se procurer de la cire d'abeilles dans le Levant et dans d'autres pays, tandis qu'elle abonde en Amérique, doit-on en conclure, comme M. Paw, que cette production de la Louisiane est plutôt une curiosité qu'un objet

de commerce? On aurait d'autant plus de tort, que M. Paw ne sait pas que ce cirier végétal croît dans tous les endroits tempérés de l'Amérique septentrionale, dans la Louisiane, dans la Caroline, et qu'on n'y brûle pas d'autre bougie que celle qui se fabrique de cette cire.

Parce que l'Amérique a enrichi l'Europe d'un arbrisseau nommé le *cotonnier*, dont le fruit, en forme de gousse, fournit un fil cotonneux et soyé, dont on fait les belles mousselines, les perkales et autres étoffes élégantes, en conclura-t-on qu'il faille quitter un pays qui offre des productions aussi étonnantes et aussi diversifiées, avec lesquelles l'Angleterre et plusieurs autres puissances européennes se sont enrichies, et dont la France, pour sa part, fait, avec 24 millions de livres de coton, 120 millions de mètres de toiles, pour la fabrication desquelles près de 140,000 ouvriers sont occupés, sans parler de 250 à 300 millions de numéraire annuellement consacrés à l'exploitation de leur industrie? Je ne parle point des capitaux avancés pour la création de ces établissemens; des produits de leur fabrication, perfectionnés chaque jour, appliqués aux besoins de la France entière et colportés à l'extérieur, ainsi que de l'affranchissement du tribut énorme que la France payait à l'étranger.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries et de bois de construction dans le nord de l'Amérique, et que cette partie du Nouveau-Monde a le commerce de pelleteries de commun avec la Sibérie, s'ensuivra-t-il que c'est un mauvais commerce? et parce que l'Allemagne fournit du blé et du vin comme la France, dois-je aussi conclure, comme M. Paw, « il

s'ensuit que l'Allemagne ressemble parfaitement à la France? »

Parce que le Pérou, situé sur la zône torride, a des provinces où le froid empêche le *maïs* de croître, et que l'on voit ce même grain réussir très-avant dans le nord de l'Europe et dans les bruyères défrichées de la Poméranie, conclurai-je, pour cela, qu'il faut renoncer au pays de Callaö, parce que le maïs n'y croît pas à plus de 150 lieues à la ronde, à cause du froid, pour habiter de préférence le désert de Waldau et les bruyères défrichées de la Poméranie? Certainement non; car, bien que le froid, qui est produit dans cette partie du Pérou par l'élévation du terrain, semble aussi vif que celui de la Poméranie, on y trouve cependant des grains et des productions qui ne pourraient pas réussir dans la Poméranie.

Parce que les *castors*, avant la découverte du Nouveau-Monde, avaient beaucoup peuplé dans l'Amérique septentrionale, vu que les Américains ne les tuaient pas pour en vendre les fourrures, cela prouve-t-il que ce pays fût un immense désert? N'en trouve-t-on pas encore de nos jours le long du Pont-Euxin, sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, et dans beaucoup de provinces d'Allemagne? Conclurai-je pour cela, comme M. Paw, « qu'ils ne peuvent se multiplier que dans des régions » désertes de l'Amérique, où les Sauvages ne s'inté- » ressaient pas du tout à la culture de la terre, ni à la » direction des rivières dans des lits fixes, et que » les pays d'où l'on tire les pelleteries sont dépeuplés, » parce qu'on ne saurait tirer des pelleteries d'un pays » peuplé? »

D'après une hypothèse semblable ne serait-on pas

en droit de conclure que l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne sont pas peuplées, parce que ces trois portions du globe fournissent des pelleteries?

Parce que le pape Urbain VIII avait excommunié ceux qui prenaient du tabac; que le czar de Russie, l'empereur des Turcs, le roi de Perse, en avaient défendu l'usage, sous peine de perdre la vie ou d'avoir le nez coupé; que le roi Jacques Stuart et Simon Pauli avaient fait en Angleterre un traité qui condamnait le tabac; parce que la France avait défendu, jusqu'à l'époque de la révolution, d'en faire aucune plantation; que, malgré tous ces obstacles, cette production végétale du nouvel hémisphère a fait fortune dans les quatre parties du Monde; parce que son utilité a été reconnue par la médecine européenne pour les *migraines*, pour déterger les *humeurs*, détruire la *vermine*, rendre la vie aux noyés, l'ouïe aux sourds, et que le commerce et le gouvernement l'ont si bien appréciée, qu'ils se sont approprié le revenu de cette plante américaine qui rapportait autrefois 20 millions à l'Angleterre, et donne le double à la France, faut-il, comme l'auteur des *Recherches sur les Américains*, s'efforcer de décrier un pays semblable (1)?

---

(1) Pour détruire la vermine des enfans, on approche de leur tête une pipe de tabac allumé; on la promène lentement pour que la fumée qui sort de la pipe et de la bouche du fumeur frappe immédiatement leur chevelure et puisse s'y étendre. Une seule pipe de tabac suffit pour tuer à l'instant tous les poux.

Pour guérir la surdité, on fume le tabac le plus fort possible, ayant soin de ne point rejeter la fumée, mais bien de la garder dans la bouche, de serrer le nez avec le pouce et l'index, et de s'efforcer de faire passer la fumée par le canal auriculaire appelé *trompe d'eustache*, en poussant fortement son haleine. On continue ce remède

Parce qu'on a exporté de l'Amérique diverses *plantes alimentaires* qui ont réussi en Europe, et pourront prévenir les malheurs qui résultent de la famine, cela démontre-t-il que le Nouveau-Monde soit un mauvais pays que l'on doive abandonner?

Le *café* et le *sucre*, qui croissent en Amérique, forment deux branches prodigieuses du commerce : or, pour tirer une preuve convaincante contre l'excellence du sol de ce pays, M. Paw aurait dû essayer de démontrer

---

jusqu'à ce que les oreilles fassent un bruit semblable à celui d'une vessie qui se crève. L'ouïe est aussitôt rétablie. Ceci arrive ordinairement au bout de deux ou trois semaines. Il est à propos de ne pas cesser ce remède de deux semaines au moins, afin d'empêcher les oreilles de se reboucher.

M. le comte russe Orloff a enseigné ce remède en 1813 au docteur Grosvenord d'Oxford, qui en a fait usage. Il entend aujourd'hui comme s'il n'avait jamais été sourd.

Pour rendre les noyés à la vie, on leur place un tube au fondement, au moyen duquel on introduit la fumée du tabac trois fois par heure : si ce remède n'opère pas de suite, on a recours aux lavemens d'infusion de tabac.

Avant tout, on doit avoir la précaution, lorsqu'on trouve un corps récemment noyé, de l'envelopper soigneusement dans une couverture de laine chaude, et de le transporter de suite dans la maison la plus proche. Si c'est un enfant d'un âge tendre et faible, il faut le coucher dans un lit chaud, entre deux personnes : ce remède souvent suffit pour le rendre à la vie. Si c'est une femme ou un homme, on étend le corps sur un matelas ou sur un lit, de manière que la tête et l'estomac soient un peu plus élevés que le reste du corps. Il faut avoir l'attention, dans l'hiver, d'échauffer la chambre avec un feu modéré, et, dans l'été, d'exposer le corps aux rayons vivifians du soleil. Quand on l'a bien essuyé avec des serviettes un peu chaudes, on le frictionne doucement avec de la flanelle chaude imbibée de moutarde délayée dans du rhum, de l'eau-de-vie ou du genièvre. On applique ensuite aux pieds et aux mains des bouteilles ou des vessies remplies d'eau chaude, ainsi que des tuiles ou des briques chaudes enveloppées dans la flanelle, et l'on

que le café et le sucre du nouvel hémisphère ne sont bons à rien. Il s'en est bien gardé, parce que l'usage universel qu'on en fait, eût démenti d'une manière trop évidente les efforts de sa logique.

Cet écrivain est dans l'erreur, quand il dit que *les gens riches de l'Europe et les Turcs ne veulent pas prendre de ce café de l'Amérique*, et qu'on n'a jamais pu tromper les Levantins en le mêlant avec celui de Moka; car bien des Français et des étrangers, peut-

---

promène la bassinoire chaude sur le ventre, sur le dos et sur l'épine. Pendant ce temps-là, on fait jouer doucement le soufflet dans la bouche, et un autre dans les narines, afin d'introduire l'air pur dans les poumons du patient. A défaut de soufflets, ou si l'on tarde trop à les apporter, une âme charitable doit dans ce cas rendre ce service avec sa bouche, tandis que l'on promène légèrement sur le coffre une main du haut en bas, et l'autre du bas en haut.

Quand ces remèdes ne réussissent pas, on emploie alors le tabac, comme je l'ai dit plus haut. Il est à propos d'agiter le corps de temps en temps et doucement, et de prolonger cette ondulation avec la main, comme lorsqu'on menace quelqu'un. Si le noyé ne donne aucun signe de vie, on place sur-le-champ le corps dans les cendres de la première boulangerie, brasserie ou verrerie qui se trouve à portée. A défaut de cendres, au milieu du grain fermenté, ou dans de l'eau de lessive, ayant soin que la chaleur n'excède pas celle du sang. Les bains chauds ont souvent produit les plus heureux résultats. Si, malgré ces différens secours, le corps paraît rester inanimé, il faut avoir recours au fluide électrique, et l'administrer tout d'un coup. Les spasmes et les contractions succèdent promptement quand le corps n'est pas mort. On essaie ensuite de faire avaler au noyé de l'eau dégourdie au degré du lait sortant de la vache, un peu d'eau-de-vie, de rhum ou de vin, en un mot ce qui peut soutenir son estomac. On le transporte ensuite dans un lit chaud, et l'on a soin d'écarter tout ce qui peut occasionner du bruit, le plus grand silence étant nécessaire en cette occasion. Il est bon d'observer, avant de perdre l'espoir de sauver un noyé, que ces différens remèdes demandent plus de quatre heures à les administrer.

être aussi gourmets et aussi connaisseurs que les Allemands et les Levantins, ont pris pour du café Moka, malgré l'ancien préjugé, le café qui vient à Saint-Domingue, dans les plaines adossées à des monticules; parce qu'on prétend que le café qui croît dans ce terrain est plus sec, plus chaud, et sa sève plus active que celui des montagnes. On le distingue de ce dernier par sa fève, qui, au lieu de se diviser en deux, comme dans le café ordinaire, est ronde et entière, petite, compacte, d'un vert foncé et argenté; il y en a qui devient d'un beau jaune, avec une légère teinte rembrunie, tous deux sentant fortement leur fruit. On en cueille de semblables dans les mornes, aux extrémités des branches du cafier, et sur-tout dans les terrains rocheux dont la terre est rouge : les habitans des montagnes le regardent comme du café échaudé et raccorni. Le café des mornes est en général plus gros que celui des plaines, à moins que le terrain soit plus sec, ce qui influe alors sur sa grosseur. Il se divise en deux parties égales; il est d'un vert foncé tirant sur la corne de cerf avec un lustre soyé, argentin; il a autant de bonté, de vertu et de parfum que celui de la plaine, quand on ne le récolte pas dans des terrains trop humides. L'exposition du nord ne lui est point favorable; celle de l'Est le fatigue, à cause des brises de ce pays : on y remédie en laissant des arbres en assez grande quantité pour arrêter la force du vent. Le café aime le soleil et un sol un peu sec.

Le café qui vient sur les revers ou dans le fond des collines trop ombragées est le plus gros de tous : il est moins serré que ceux ci-dessus, plus spongieux, moins aromatique, d'un vert clair, qui devient d'un jaune pâle lorsqu'il y a quelque temps qu'il est récolté. Il perd

alors de sa vertu et de sa saveur, et il n'est regardé par les habitans que comme du café inférieur. Il y en a une autre espèce que l'on nomme *triage*; c'est celui qui reste après qu'on en a extrait le café, bon, régulier et qui n'est point cassé; enfin, la dernière qualité est celle du café mouillé à l'eau de mer : il devient d'un blanc mort, perd de son parfum, pour contracter une odeur de moisi ou de fèves.

Les Anglais et les Français, qui aiment le café et le sucre autant que tout autre peuple, et qui en consommaient avant que les Germains eussent eu aucune idée de ces deux productions, n'ont jamais songé à prendre, pour leur consommation particulière, du sucre de *tcheou-fou* en Chine, ni du café d'*Arabie*, parce qu'ils ont reconnu que le *sucre du Brésil*, comme celui de *Saint-Domingue*, le café de la *Martinique*, du *Borgne* et du *Rochelois* à Saint-Domingue, étaient comparables, sinon supérieurs à ces mêmes productions de l'Asie. C'est parce que les *Turcs* et les *Chinois* ont trouvé que le *sucre du Brésil*, quoique moins blanc, et n'ayant pas autant de saveur et de corps que celui de *Saint-Domingue*, était cependant plus substantiel et d'une douceur plus éloigné du miel que celui de l'*Egypte*; qu'il n'avait pas en outre cette odeur étrange que celui de la Chine exhale; enfin, que le *café* des Antilles avait autant de feu et de parfum que les leurs, qu'ils n'ont pas hésité à se servir de ces productions de l'Amérique, qui étaient en outre à meilleur marché et en plus grande abondance.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la supériorité du sucre de l'Amérique sur celui de tout autre pays; quant à celle du café, je me contenterai de citer

comme une preuve incontestable de la bonté du café des Antilles, *son usage*, qui est si généralement répandu en Europe, qu'il n'y a pas jusqu'au menu peuple dans le sud, et sur-tout dans le nord, qui n'en use abondamment.

Quand l'Europe ne connaissait pas d'autre café que celui de l'*Iemen*, ou des *Grandes-Indes*, elle pouvait, à l'exemple de la Turquie, regarder cette boisson comme supérieure au café de *Java*; mais depuis la découverte de l'Amérique, les Européens et les Asiatiques ont été forcés de mettre de côté le préjugé, de rendre hommage à l'évidence, et de se servir par préférence du *sucre* et du café du Nouveau-Monde, parce qu'ils ont reconnu que ce dernier avait entre autres vertus d'être un *digestif*, un *tonique* et un *nutritif*.

C'est pour dédommager l'Europe, que l'Asie lui donne des *diamans*, des *épiceries*, des *mousselines*, des *toiles*, des *porcelaines*; l'Amérique, l'*or*, l'*argent* de ses montagnes, les *émeraudes*, les *saphirs* de ses fleuves, les *teintures*, les *bois* et les *fourrures* de ses forêts, la *cochenille*, l'*indigo*, le *rocou*, le *café*, le *sucre*, le *cacao* et le *coton*, de ses campagnes; et l'Afrique, son *ivoire*, sa *poudre d'or*, ses *propres enfans*, des nuées de *cailles* et d'*oiseaux de passage*. Non-seulement les *poissons* et les *oiseaux*, mais encore les *arbres* même, ont changé de climat pour les Européens. Leurs vergers jadis sont venus de l'*Asie*, leurs parcs aujourd'hui viennent de l'Amérique; au lieu du *châtaignier* et du *noyer* qui entouraient les métairies de leurs vassaux, dans les rustiques domaines de leurs ancêtres, l'*ébénier*, le *sorbier*, le *badamier*, le *marronier d'Inde*, le *magnolier*, le *tulipier*, environnent leurs

châteaux des ombrages du Nouveau-Monde, et bientôt de ses solitudes. Ils ont fait venir de l'Arabie, les *jasmins*; de la Chine, des *orangers*; du Brésil, des *ananas*; du Chili, des *fraisiers*, le sensuel *datura arborea*, le *clerodindrum* gracieux; du Pérou, la *voluptueuse héliotrope*, la brillante *capucine*, la *charmante marguerite*, et une foule innombrable d'autres fleurs parfumées, de toutes les parties de la zone torride. Enfin, les *insectes*, les *oiseaux*, les *coquilles*, les *minéraux* et les *terres* même des pays les plus éloignés, remplissent leurs cabinets. Tous ces avantages prouvent que l'Amérique, par ses productions, l'emporte encore sur l'Europe.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.